UNE PARQUE

SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE

PREMIÈRE PARTIE.[1]

Ἔπειτα ποίας ἡμέρας δοκεῖς μ' ἄγειν
Ὅταν θρόνοις, Αἴγισθον ἐνθακοῦντ' ἴδω
Τοῖσιν πατρῴοις.
(SOPHOCLE, *Électre.*)

La mémoire des enfans est une merveille. Nul n'a pu surprendre les secrets de cet organe phénoménal qui absorbe et retient, servi par une susceptibilité toute particulière, ce qui semble devoir lui rester incompréhensible. Aujourd'hui que je vais, — vouée à de tristes loisirs, et en attendant la fin sans doute prochaine d'une existence à demi brisée, — rassembler les souvenirs de mon enfance, tristes préludes de ceux que m'a légués ma jeunesse déjà morte, je m'étonne de retrouver si profondément empreintes en moi, si vivantes encore et si colorées, ces images d'un passé lointain.

Lorsqu'elles me frappèrent pour la première fois, rien ne fixait sur elles mon attention distraite : aucune réflexion ne me commandait d'y appliquer mon regard, de les graver en moi-même; je

(1) *The Lees of Blendon-Hall, an autobiography,* by Noell Radecliffe; three vols, London 1859. — C'est à l'œuvre publiée sous ce titre que sont empruntés l'idée-mère et les principaux incidens du récit qu'on va lire. En appliquant à cette dramatique histoire un procédé d'analyse dont on trouve plus d'un exemple dans la *Revue,* nous n'avons fait que céder au désir que l'auteur a bien voulu nous manifester par une lettre écrite en français avec une rare élégance. M. Noell Radecliffe est déjà connu par un roman remarquable, *Alice Wentworth.*

n'avais pas même le pressentiment de l'espèce de lien qui les rattachait l'une à l'autre, et de l'ensemble qu'elles devaient offrir un jour à mon intelligence mûrie. Quelle force mystérieuse, quelle prédestination fatale les imposaient donc à ma mémoire, hantée par elles et comme fatiguée de leur fréquente obsession? C'est ce que je me suis demandé bien des fois, et souvent avec une sorte de frayeur religieuse. Dans les ténèbres où j'avançais alors à tâtons, j'ai cru parfois entrevoir la main de Dieu, gardant comme un reflet des foudres qu'elle agite sur le front des coupables, parfois cette autre main, armée de crocs vengeurs, qui les attire au bord des gouffres d'enfer. En somme, le ciel et l'enfer sont restés muets. Victime du sort, je subis, non sans plaintes, cette énigme qui m'écrase et que de temps en temps je soulève, comme dans un mauvais rêve les Sisyphes du cauchemar s'efforcent de soulever la pierre chimérique posée sur leur torse haletant.

I.

Je ne devais pas avoir beaucoup plus de trois ans lorsque ma sœur Emmeline vint au monde. Ma mémoire date de cet événement, qui me frappa. Peu après, un autre visage, un autre nom prirent place dans ma vie. Mon père, ma mère, les femmes chargées de la *nursery* y étaient déjà et en faisaient partie, sans que je puisse dire à quel moment l'*entité* distincte de chacun d'eux m'avait été révélée. Le nouveau-venu était mon frère Godfrey, qui revenait « de la mer, » à ce qu'on m'apprit, et qui, dans la majesté de ses seize ans, m'intimida tout d'abord. Entre nous cependant la familiarité se fit bien vite, et le moment où je tremblai dans sa première étreinte n'est pas séparé par un bien long intervalle de celui où, me posant debout sur son épaule, ce jeune *midshipman* m'apprenait à chanter le *Ye, Mariners of England!* Les femmes de chambre poussaient alors des cris de terreur; ma mère détournait les yeux, et mon père riait aux éclats. On m'étonna beaucoup, à cette époque, en me disant que Godfrey n'était point le fils de maman, mais bien celui d'une belle dame dont j'avais remarqué le portrait dans le cabinet de toilette de mon père, et dont on m'avait recommandé de ne lui parler jamais. Elle me faisait peur, cette dame, avec son costume étrange et le fixe regard dont elle semblait me poursuivre.

Je ne saurais dire combien de mois s'écoulèrent entre l'arrivée de mon frère et un incident peu essentiel en lui-même, mais dont le souvenir m'est resté comme celui de ma première humiliation. Nous étions, Godfrey et moi, dans le parterre, devant la maison. Il m'avait prise sur ses épaules et m'emportait vers le jardin fruitier,

dont la porte se trouva fermée contre toute attente. Nous suivîmes alors le mur. Parvenu à un endroit où un monceau de gravois, négligemment laissé au pied de la muraille à demi écroulée, permettait d'arriver à portée d'un poirier chargé de fruits, mon frère me fit gravir cette espèce d'échelle, et, m'exhaussant de son mieux, me provoqua gaiement à cueillir les plus belles poires. J'en tenais déjà deux dans mes petites mains, lorsque, appelé soudain par mon père, Godfrey redescendit la petite éminence d'un pas aussi rapide que le lui permettait son précieux fardeau. Arrivé en bas, il me déposa par terre, toujours nantie de mes deux larcins, et me laissa là, fort embarrassée de moi-même. J'aurais volontiers pleuré, ne sachant comment regagner la maison; mais justement alors apparut la femme de chambre de ma mère, qui, à la vue des poires, poussa une clameur indignée. — C'était bien là un tour de M. Godfrey!... Il avait grimpé sur le plus bel arbre du jardin au risque de le briser, et cela pour mettre au pillage les fruits favoris de son père!...

— Non, m'écriai-je aussitôt, Godfrey n'est pas monté à l'arbre! C'est moi qui ai cueilli les poires.

— Vous?... vous, petite menteuse! reprit la sévère Wilkins, qui réservait toutes ses complaisances pour Emmeline, et n'avait jamais pour moi que des paroles aigres ou des punitions outrées... Vous n'êtes pas assez grande pour y atteindre... C'est un conte que vous faites, et prenez garde à ce qu'il peut vous valoir, si vous ne le rétractez à l'instant même.

Je m'entêtai naturellement à soutenir que j'avais dit vrai. Wilkins voulut voir dans mon obstination une perversité précoce qu'il fallait châtier. Elle me conduisit devant ma mère, qui, malgré mes protestations, — que je n'appuyais, il est vrai, d'aucune explication satisfaisante, — me jugea coupable et prononça contre moi la peine de la prison. Pénétrée de l'injustice qu'on me faisait, je me débattis contre les domestiques chargées de me conduire; il fallut céder à la force, et je fus mise au lit, avec ordre de m'endormir sur-le-champ. Wilkins me faisait si grand'peur, que, tout en pleurant, je fermai les yeux. Bientôt elle put se croire obéie; mais le sommeil n'était pas venu, et j'entendis un débat assez vif qui s'engagea, dès qu'on me crut endormie, entre la femme de chambre de ma mère et la bonne Jane Hickman, plus spécialement attachée à ma petite personne. Leur débat, dont j'étais l'objet, m'apprit que Godfrey était allé, dès son retour à la maison, s'expliquer avec sa belle-mère, et qu'il avait été « très insolent » pour elle, du moins à ce que prétendait Wilkins. — Croiriez-vous, ajoutait-elle, qu'il a bien osé lui dire que si la porte du verger était fermée, ce n'était pas *pour le plaisir de Drake?...*

Drake était notre jardinier en chef. Ma petite cervelle s'épuisait à conjecturer ce que son nom venait faire là, et ce qu'il y avait de si « insolent » dans la phrase prononcée par Godfrey. Je m'endormis avant d'avoir résolu ce double problème. Le lendemain, Godfrey ne parut pas au déjeuner; il était allé faire visite à l'un de nos parens dans le voisinage. Du moins c'est ainsi qu'on m'expliquait son absence. — Quand il reviendra, me dit Wilkins à cette occasion, vous ne devez plus, mais jamais, jamais, vous trouver dehors avec lui. Ce sont les ordres exprès de votre mère.

Au retour de Godfrey, cette consigne fut rigoureusement observée, et le pauvre garçon s'alla promener seul au jardin; mais à l'automne, quand il sortit moins de la maison, je me retrouvai quelquefois seule avec lui dans son petit atelier de travail, où il s'amusait, tout en menuisant ou en faisant ronfler son tour, à me raconter toute sorte d'histoires merveilleuses qui avaient trait à sa vie de matelot, et où les mouches à feu, les oiseaux de paradis, le nautile, les poissons volans, les orang-outangs et les sauvages remplaçaient le personnel ordinaire des contes de fées. C'est là que nous étions un jour, et tandis que, grimpé sur une chaise, il cherchait dans ses livres de voyage une gravure qu'il voulait me montrer, j'étais accoudée à la fenêtre, qui donnait sur une petite cour intérieure. J'y guettais vaguement les menus incidens qui viennent de temps à autre animer ces petits recoins déserts, le passage d'un chat ou d'un domestique (à cette heure cependant, j'aurais dû me dire que les domestiques étaient à table), lorsque, à ma grande surprise, je vis, de la brasserie qui ouvrait aussi sur cette petite cour, sortir un personnage de ma connaissance, habitué assez familier du salon maternel.

— Tiens, m'écriai-je, M. Wyndham!

Ces simples mots produisirent un effet sur lequel je ne comptais guère. Godfrey jeta loin de lui l'in-quarto qu'il tenait, de sa chaise à la fenêtre ne fit pour ainsi dire qu'un saut, et, voyant que je ne m'étais point trompée : — C'est ma foi lui! s'écria-t-il à son tour... Pour le coup, je saurai bien où il va.

En courant vers la porte, il me renversa presque. Cette porte était fermée à clé, et la clé, qui tournait mal dans la serrure rouillée, lui opposa quelque résistance; il ouvrit enfin, et comme je m'obstinais à le suivre sur l'escalier malgré ses impérieuses recommandations de « rester où j'étais, » il me poussa plus brusquement qu'il ne l'avait jamais fait dans un des corridors, où je demeurai fort étonnée, fort inquiète, et ne m'expliquant ni ses paroles ni sa brusque sortie. Une bonne heure s'était écoulée quand Wilkins m'y découvrit, et je reçus encore une bonne leçon sur « la mauvaise habitude que j'avais

prise, disait-elle, d'aller partout épier, écouter aux portes. » Reconduite à la *nursery*, j'y fus retenue toute la journée, contrairement à la règle établie. On m'apprit en effet, l'heure du goûter venue, que « maman était souffrante, et que les enfans la fatigueraient. » Jamais du reste je n'avais entendu plus de chuchotemens entre les femmes de chambre. C'étaient des allées et venues continuelles, des airs ahuris, scandalisés, et comme par momens elles se laissaient aller à élever la voix, j'entendis à plusieurs reprises le nom de Godfrey prononcé sur le ton de l'indignation.

— Qu'a donc fait mon frère? me hasardai-je à demander enfin, lasse de chercher à deviner.

— Quelque chose de fort mal, miss Alswitha, me fut-il répondu; mais cela ne regarde pas les petites filles de votre âge.

Puis les dialogues à voix basse reprirent de plus belle. Vers le soir (un soir de novembre gris et froid), les pas d'un cheval retentirent sur le pavé de la cour des écuries. Wilkins et Jane Hickman coururent à la fenêtre : — C'est bien lui qui s'en va, disaient-elles. Je grimpai à mon tour sur une chaise, et je vis le cheval de mon frère qu'un *groom* venait de seller, et qu'on tenait tout prêt à la porte de la maison : — Où va-t-il? où va mon frère? demandai-je le cœur serré.

— Je ne sais pas, me répondit tristement ma bonne Jane.

— Il s'en va pour ne jamais revenir, ajouta Wilkins, qui, me voyant à ces mots éclater en pleurs, semblait fort disposée à me punir.

Jane cependant s'y opposa, et même, sans écouter les reproches de la femme de chambre favorite, elle me souleva de terre en écartant les volets de manière à ce que je pusse voir Godfrey et lui dire adieu. Justement il venait de se mettre en selle. Je l'appelai par son nom. Il leva les yeux. Bien qu'il fît presque nuit, je discernai sur ses traits l'animation de la colère et je ne sais quelle expression de désespoir concentré; mais à ma vue sa physionomie changea tout à coup : — Adieu, *Swithy!*... me cria-t-il... Je ne reviendrai plus;... vous cependant ne m'oubliez pas!... — Puis il partit au galop. Bien des années devaient s'écouler avant que je le revisse.

L'absence de mon frère me faisait une vie plus triste, plus dépouillée. Mon père me semblait attristé. Ma mère, qui aimait follement Emmeline, m'accordait bien rarement quelques témoignages d'affection, et me tenait éloignée d'elle. — Je n'avais, disait-elle, ni la fraîcheur, ni la gaieté de l'enfance. — Sans doute elle avait raison, car ma pâleur et ma physionomie *en dessous* (ces deux derniers mots incompréhensibles pour moi) étaient le texte de mainte remarque désobligeante. Puis on ne manquait jamais, devant mon

père, de mettre en doute à tout propos ma véracité et ma franchise. La puérile histoire du poirier était invoquée contre moi si obstinément que j'avais fini, ne pouvant la mettre sous son vrai jour, par passer condamnation et me résigner aux soupçons qu'elle faisait peser sur moi. Tout ceci me rendait très circonspecte et très *renfermée*. Je n'osai par exemple m'enquérir à personne du motif pour lequel Godfrey nous avait quittés. Réduite à le chercher de moi-même, j'en étais venue à penser que M. Wyndham devait être pour quelque chose dans cette aventure, et, sans lui en vouloir précisément, je ne recevais plus avec le même plaisir les prévenances dont il ne manquait jamais de me combler quand le hasard nous mettait en présence. — Vous voilà devenue bien sérieuse, me dit-il un jour, constatant lui-même cette répulsion naissante. Ce jour-là, j'eus un moment la pensée de lui demander ce qu'il était venu faire dans la brasserie, et s'il savait pourquoi Godfrey avait été renvoyé; mais nous n'étions pas seuls, et le courage me manqua. Il me fallut faire un grand effort sur moi-même, quelque temps après, pour adresser une question bien simple à mon père, qui m'avait prise dans ses bras et me contemplait depuis quelques minutes avec une sorte de curiosité triste. Un visiteur qui venait justement de quitter le salon s'était extasié sur ma ressemblance avec Godfrey. — Papa, lui demandai-je, est-ce que mon frère ne reviendra *jamais?* — A l'instant même, son visage changea d'expression, et son accent avait une sorte de sécheresse quand il me répondit : — Vous savez, ma chère enfant, que quand on est sur mer, on n'est jamais certain de revenir.

— Il est donc en mer? repris-je avec un nouvel effort de bravoure.

— Pour le moment je ne sais. A coup sûr, il y sera d'ici à peu... Mais, chère enfant, je n'ai pas le temps de bavarder avec vous... La ferme réclame ma présence...

Je compris instinctivement, en le voyant s'éloigner à ces mots, qu'il ne fallait point essayer de reprendre cette conversation mal venue. Je me rappelais que l'année précédente, au dîner de Noël, on avait porté la santé de notre jeune marin, alors absent, et je me laissais aller à une vague espérance que ce jour-là, de manière ou d'autre, j'aurais de ses nouvelles; mais Noël vint, et le nom de mon frère ne fut pas prononcé, aucune allusion ne fut faite au vide qu'il laissait parmi nous. Et l'hiver passa, le printemps refleurit, chaque jour atténuant, sans le détruire, le souvenir de ces circonstances énigmatiques pour moi. Combinant les contes dont mon enfance était bercée, ceux que je lisais maintenant, et les querelles intérieures dont mon oreille avait perçu le retentissement lointain, je croyais

voir dans Godfrey un de ces malheureux jeunes princes que poursuit une implacable marâtre, et qu'elle perd dans l'esprit crédule du roi son époux. Au surplus, je le répète, chaque jour effaçait dans mon esprit mobile les vestiges du passé. Une impalpable poussière d'oubli les recouvrait d'heure en heure, et ils eussent peut-être tout à fait disparu sans quelques incidens fortuits qui de temps en temps venaient en raviver l'empreinte. Un jour, par exemple, pendant une absence que nos parens avaient faite, on m'emmena seule (ma sœur, d'une santé très délicate, était confinée dans la *nursery*) chez mistress Drake, la femme du jardinier. Ce fut l'occasion d'une sorte de petite fête, et après m'avoir offert toutes les friandises préparées pour moi, on me remit assez solennellement une magnifique poupée, avec deux costumes complets fabriqués par l'aînée des *misses* Drake. Ce jouet, nouveau pour moi, m'absorba bien vite, et les subalternes qui m'entouraient prirent sans doute au mot mes grands airs affairés, car ils cessèrent de s'occuper de moi, et bientôt, entraînés au courant de leurs commérages, parurent oublier que j'étais au milieu d'eux. Tout à coup le nom de Godfrey me fit dresser l'oreille; mais comme j'avais pu remarquer déjà que si j'avais l'air de prendre garde à ce qui se disait, la conversation cessait tout à coup ou tournait court, un instinct de diplomatie enfantine m'avertit qu'il fallait continuer de jouer dans mon coin, tout en écoutant les propos qui s'échangeaient en ce moment entre la femme de charge et ma fidèle Jane. — Je ne croirai jamais, disait celle-ci, qu'un jeune homme aussi franc, aussi loyal, ait fait un pareil mensonge.

— Pourtant, reprit mistress Gill, vous ne pensez pas qu'il ait pu voir ce qu'il a dit avoir vu?...

Ici mes projets de dissimulation s'envolèrent tout à coup. Je voyais qu'on accusait Godfrey de mensonge, et ceci révoltait mes sentimens les plus chers. Je courus à la bonne Gill, et avec un regard qui sembla la déconcerter, un accent d'autorité qui la prit au dépourvu : — Qu'est-ce que Godfrey disait avoir vu? lui demandai-je.

Sans prendre garde aux *chut* effarouchés de Jane, mistress Gill répondit étourdiment : — Il soutenait avoir vu M. Wyndham sortir de la brasserie pendant que nous étions tous à dîner. Évidemment cela ne pouvait être.

— M. Wyndham?... Eh bien! Godfrey disait la vérité. J'ai vu, moi aussi, M. Wyndham par la fenêtre de l'atelier... Oui, je l'ai vu sortir de la brasserie.

Ni l'une ni l'autre ne me répondit; mais Jane, à ces mots, devint pourpre, et mistress Gill me parut aussi fort déconcertée. Je m'étonnais, dans ma naïveté, qu'elles ne montrassent pas plus de joie en

apprenant qu'après tout Godfrey n'avait pas menti; mais cette découverte semblait au contraire leur faire peur, et cette peur, qui se peignait sur leurs traits, je la partageai moi-même quand toutes deux me recommandèrent à l'envi, dans leur langage le plus solennel, de ne jamais parler de tout ceci ni à maman ni à papa, et de ne jamais prononcer le nom de Godfrey ni de M. Wyndham. Il me semblait, à moi, indispensable de justifier mon frère, et j'insistais à ma manière pour rester libre de plaider sa cause; mais dans une allocution où elle réunit toutes les ressources de son éloquence, mistress Gill m'assura que Dieu ne m'aimerait plus, — qu'il me punirait même très sévèrement, — si je désobéissais aux personnes chargées de moi, et si je parlais de choses que je ne pouvais comprendre. Elle fit aussi une saisissante allusion à l'histoire du poirier, à la méfiance que ce premier mensonge avait laissée contre moi dans l'esprit de mon père. Ce dernier trait m'alla au cœur et dompta mes convictions rebelles, en me rappelant que la vérité avait ses dangers et pouvait couvrir de honte ceux qui la disent mal à propos. Je me laissai arracher la promesse qu'on me demandait, et, une fois faite, je devais y rester fidèle. Que de réflexions pourtant sur ces étranges et nouvelles idées, sur ces données contradictoires, sur cette complication incompréhensible du devoir de parler sans réticence qu'on m'avait enseigné jusque-là et du silence hypocrite qu'on exigeait maintenant de moi!

Mes parens revinrent cependant, et quelques jours après, un matin, je m'entendis appeler par mistress Gill dans le cabinet de mon père. Jamais je ne l'avais vu recevoir, dans cette pièce réservée à sa solitude, aucune des femmes attachées au service de la famille. Tous deux semblaient fort préoccupés, fort animés; mais je n'eus guère occasion de m'expliquer à quel sujet, car aux premières paroles de la femme de charge mon père l'interrompit brusquement :

— Tenez, disait-il, j'aime mieux en rester là... Cette enfant doit rester étrangère à tout ceci... Alswitha, descendez au jardin!...

Je sortis à l'instant même, et c'est tout au plus si j'entendis les premiers mots que mistress Gill prononça, la porte une fois refermée : — Comme vous voudrez, monsieur, mais je ne vous aurais parlé de rien si moi-même... Le reste de la phrase se perdit dans l'éloignement. L'idée me vint, à cette occasion, qu'il pouvait être question de Godfrey et de son prétendu mensonge; mais je ne m'y arrêtai guère, persuadée que mistress Gill n'avait pu aborder elle-même un sujet qu'elle m'avait interdit avec tant de pathétiques recommandations. Quelques semaines s'écoulèrent encore entre cette mystérieuse conférence et une journée fatale, dont quelques-uns des événemens me sont aussi présens, à l'heure où j'écris, que s'ils da-

taient de vingt-quatre heures, tandis que d'autres ne se retrouvent dans ma mémoire, voilés et confus, qu'à force de combinaisons et de conjectures. Je vais essayer de les retracer tels qu'ils me frappèrent.

Blendon-Hall, notre résidence patrimoniale, était une construction ancienne, aux murs épais, aux fenêtres profondes. La bibliothèque, souvent déserte, et pour laquelle, presque chaque jour, je quittais la *nursery*, où on aurait voulu me retenir auprès d'Emmeline, était une grande pièce longue, à l'extrémité de laquelle s'ouvrait une vaste embrasure, espèce d'alcôve en retrait, masquée par de grands rideaux de damas. C'était là que j'aimais surtout à m'aller tapir silencieusement pour y dévorer à mon aise quelques volumes pris parmi ceux qui encombraient les tables et les dressoirs sculptés de la sombre salle. Un énorme fauteuil aux armes de nos ancêtres les Lee, meuble héréditaire qu'on ne déplaçait jamais, adossé à cette baie, me dérobait absolument à la vue; je demeurais blottie derrière le meuble massif et les épais rideaux, et, à moins de m'y chercher expressément, ceux qui traversaient par hasard la bibliothèque ne pouvaient deviner ma présence.

C'est là que j'étais dans la matinée du 12 septembre 1835 (date fatale, apprise depuis lors, et trop bien gravée dans ma mémoire). J'y avais emporté un beau volume in-quarto, les *Border-Ballads* de Walter Scott, et je m'efforçais de comprendre cette mystérieuse légende intitulée *le Soir de la Saint-Jean*, lorsqu'un bruit de pas, — les pas d'un homme, — vint frapper mon oreille. Ce bruit venait de la petite antichambre qui précédait la bibliothèque. A travers le dossier à jour du fauteuil armorié, je regardai. C'était mon père. Il arrivait, le front soucieux, le regard sombre et fixe. Dans ses mains était un petit bureau, une écritoire plutôt, appartenant à ma mère. Il marcha droit à un grand secrétaire ou *cabinet* placé près des rideaux qui me cachaient à sa vue. En le voyant se disposer à ouvrir ce meuble, dont les panneaux, les tiroirs, les compartimens extérieurs richement incrustés, avaient toujours stimulé ma curiosité, je me glissai hors de ma cachette : — Vous allez donc enfermer là dedans la boîte à écrire de maman? demandai-je à mon père. Sans me répondre un seul mot, il posa l'écritoire sur un des rayons du cabinet et referma le meuble avec soin. Ce ne fut qu'après avoir remis la clé dans sa poche qu'il parut s'apercevoir de ma présence. Le regard profond qu'il arrêtait sur moi m'étonna par son expression inusitée. Il jeta ensuite un coup d'œil à la glace placée devant lui, puis un autre sur mon visage, et alors, m'enlevant de terre, il me tint un moment pressée contre sa poitrine. — Oui, dit-il enfin, et sa voix me sembla profondément altérée, oui, vous ressemblez à votre frère, et s'il y a un Lee ici-bas, c'est certes bien lui.

Ces paroles, dont je n'appréciais aucunement la portée, me rappelèrent seulement Godfrey et l'injustice qu'on lui avait faite. — Papa, m'écriai-je, Godfrey ne mentait pas l'autre fois...

— Non, reprit-il, et il m'attirait de nouveau vers lui... Je sais à présent, je sais trop bien que ce pauvre enfant n'a jamais rien dit qui ne fût vrai.

Après avoir articulé péniblement ces mots, dont l'accent étrange m'étonnait, il se leva pour quitter la chambre, et comme je voulais le suivre, il m'enjoignit presque rudement « de rester où j'étais. » Je retournai donc dans ma cachette, perdue en un trouble d'esprit qui ressemblait fort à de la stupéfaction. Ma pensée ne prêtait aucun sens défini à tout ce qui se passait devant moi; seulement j'éprouvais comme le pressentiment instinctif qui porte les animaux à se dérober quand l'orage menace. J'avais peur, et dès que j'eus entendu la porte du perron extérieur retomber derrière mon père, qui sortait du château, je songeai à me réfugier dans la *nursery*. Justement alors, dans la petite antichambre que j'avais à traverser, j'entendis un frôlement de robe, un léger bruit de pas, et la voix de ma mère, qui semblait parler presque bas à quelqu'un. On lui répondait sur le même ton; mais la voix était plus grave, et il me sembla reconnaître celle de M. Wyndham. De ce dialogue pressé, saccadé, nerveux, quelques mots m'arrivaient prononcés plus haut que les autres et plus nettement articulés. M. Wyndham (si tant est que ce fût lui) parlait « d'une chasse à laquelle il avait échappé... » Il avait « failli être pris... » J'aurais pu croire qu'il s'agissait d'une partie de cache-cache, n'était que les grandes personnes, je le savais, ne jouent pas ainsi.

— Tout cela ne serait rien si vous vouliez, ajoutait-il... — Et je ne pus me rendre compte de ce qu'il proposait, car le reste de la phrase m'échappa; mais il reprit bientôt : — Partir, partir!... il le faut à présent... — Emmenez-moi donc! disait ma mère. — Il me sembla qu'il refusait, qu'elle insistait... Elle parla de « lettres. »

— Où est-il à présent, et où sont-elles? demandait M. Wyndham.

Ma mère d'abord ne répondit pas. Sa poitrine haletante semblait lui refuser service. De ce qu'elle dit ensuite, je ne pus saisir que ceci : A son frère!

— Alors nous sommes perdus! reprit M. Wyndham avec l'accent du désespoir; puis, après un silence qui dura bien près d'une minute : — Quand est-il parti? De quel côté?

Dans la réponse de ma mère, je ne distinguai que deux mots : — ... La malle-poste,... par les bois!... — Un bruit se fit qui annonçait le départ de M. Wyndham. Ma mère le supplia une dernière fois de l'emmener. Je n'entendis pas la réponse. On ouvrit

doucement la porte de la petite antichambre, et quand elle eut été refermée, les sanglots étouffés de ma mère, les mots entrecoupés qui lui échappaient et dont je ne distinguais plus un seul, me firent deviner qu'elle était tombée sur le divan et cachait sa tête dans les coussins. Pourquoi tout ce désespoir? Papa était donc fâché contre elle? Comment M. Wyndham était-il mêlé à cette nouvelle crise, ainsi que jadis à celle qui avait amené le départ de Godfrey? J'avais lu dans les contes qu'il y avait des méchans, faisant le mal pour le mal, qui s'appliquaient à brouiller les enfans avec leurs parens. M. Wyndham était-il un de ces mauvais génies?... Ne pouvant éclairer mes doutes à ce sujet, j'en revins bientôt à chercher un moyen de regagner, sans être vue, l'escalier de la *nursery*. Un instinct secret me faisait comprendre que, trouvée où j'étais, je serais infailliblement grondée et punie. Nulle autre issue cependant que l'antichambre où ma mère, maintenant debout, se promenait à grands pas. Mes yeux, restés sur le livre entr'ouvert, s'arrêtèrent sur une strophe que j'avais déjà commencée. Le récit poétique entraîna peu à peu mon esprit mobile, et sans me rendre bien compte de cette distraction inattendue, je me remis à lire les aventures du baron de Smailholm et de sa noble dame. Pourtant je ne lisais pour ainsi dire qu'à moitié, guettant du regard et de la pensée la première occasion de fuite que le hasard viendrait m'offrir. Un coup de feu vint brusquement interrompre ma lecture, et dans mon premier soubresaut, le livre placé sur mes genoux glissa par terre à grand bruit. Je me crus découverte, et j'eus grand'peur; mais ma mère, qui, ce me semblait, n'avait pu manquer d'entendre la chute de l'*in-quarto* sur le parquet sonore, avait couru, au lieu de venir à moi, vers la fenêtre opposée. Là elle ne vit probablement rien qui lui expliquât la détonation dont elle s'était émue, car elle reprit sa morne promenade, et moi ma lecture incomplète et troublée, jusqu'au moment où Wilkins entra d'un air effaré. Ma première idée fut qu'elle me cherchait et qu'on ne s'expliquait pas ma disparition; mais à la première question de ma mère, que parut inquiéter la physionomie bouleversée de sa femme de chambre, celle-ci répondit à voix basse, et ma mère à l'instant même poussa un cri aigu que j'entends encore. Ce cri m'arracha comme malgré moi de ma cachette, et Wilkins, que j'interrogeais du regard, me répondit, consternée et tremblante : — Ah! miss Alswitha, un malheur,... un grand malheur!... Vous n'avez plus de père!...

Puis, tandis que, pétrifiée par ces paroles dont le sens exact m'échappait, je demeurais immobile, elle se tourna vers sa maîtresse, assise et la tête dans ses mains, et continuant, paraissait-il, le récit commencé à voix basse : — Le pistolet, disait-elle, a été trouvé à deux pas de là. C'est Robert qui l'a ramassé. Hutchins affirme que

c'est un de ceux que monsieur gardait, toujours chargés, sur un des rayons de son cabinet de travail... Pourquoi faut-il que personne ne l'ait vu au moment où il sortait?... Il devait nécessairement l'avoir dans les mains.

Tous ces détails ne m'éclairaient qu'à demi. Je ne comprenais pas bien, et je demandai : — Qui a tué papa?

— Personne, répondit Wilkins.

Décidément je ne savais plus que penser. Ma mère, qui jusque-là n'avait pas paru s'apercevoir de ma présence, me dit alors, à travers ses larmes, que mon père n'était plus dans son bon sens, qu'il n'avait pas su ce qu'il faisait, et qu'il s'était tué lui-même en se tirant un coup de pistolet. Elle ajouta (s'adressant alors à Wilkins) que depuis quelques jours elle avait remarqué un dérangement notable dans les facultés de son mari, que son humeur avait changé du tout au tout, et que le matin même elle avait pu constater les illusions chimériques auxquelles il était en proie.

Wilkins, pensant qu'elle désirait rester seule, voulut m'emmener; mais ma mère, avec une sorte de tressaillement douloureux, demanda qu'on me laissât auprès d'elle, ajoutant qu'on m'apporterait mon dîner. A grand'peine put-on me faire avaler quelques bouchées. Les regards que ma mère tenait arrêtés sur moi m'oppressaient le cœur et me glaçaient le sang. Il y eut un moment où le désordre de ses gestes, son agitation insensée, les frissons convulsifs qui passaient sur toute sa personne, mirent le comble à ma terreur. Je me glissai sous une table et me mis à pleurer. Alors elle m'appela de sa plus douce voix, — une voix dont elle n'usait guère en me parlant, — m'attira auprès d'elle, me dit que nous étions toutes deux bien à plaindre, qu'il fallait pourtant essayer de nous calmer, de nous consoler... En parlant ainsi, elle arrangeait les coussins du divan de manière à me faire une sorte de lit. Souvent je l'avais vue préparer ainsi le sommeil d'Emmeline. Je m'étendis donc sur ces coussins, et, lasse de pleurer, je m'endormis.

En m'éveillant, — bien tard dans l'après midi, — mon premier regard tomba sur ma mère. Elle me tournait le dos, et regardait dans la cheminée quelques papiers qui achevaient de se consumer. Le secrétaire d'écaille était ouvert, et l'écritoire dont j'ai parlé, — la même que j'avais vue, le matin même, dans la main de mon père, — était sur la table. Un des phénomènes de cette journée, c'est que mon esprit ne rattacha nullement ce fait des papiers brûlés au souvenir de ces lettres dont il avait été question à plusieurs reprises dans la conversation que j'avais écoutée. Il s'était écoulé bien des années depuis ce jour fatal, lorsque, mieux éclairée, j'ai pu saisir l'étroite corrélation de ces circonstances écrasantes.

En revanche, le spectacle que j'avais sous les yeux me donna

l'idée d'un départ que l'on préparait. De là au souvenir des paroles que ma mère avait prononcées, des prières qu'elle adressait à M. Wyndham pour qu'il l'emmenât avec lui, mon esprit ne fit pour ainsi dire qu'un seul bond, et avant d'avoir réfléchi à l'indiscrétion périlleuse dont j'allais me rendre coupable, je demandai à ma mère si *réellement* elle avait le projet de nous quitter.

Ma mère, qui ne me savait pas réveillée, tourna brusquement sur elle-même à cette apostrophe inattendue. — Vous quitter? reprit-elle... Et qui a pu vous mettre en tête que je voulusse vous quitter?

— Vous le disiez ce matin à M. Wyndham, repris-je dans mon effroyable naïveté.

Le front de ma mère se plissa; elle me jeta un regard que, plus âgée, j'aurais vu chargé de haine. — Vous êtes donc toujours une espionne? me dit-elle d'un ton sévère... J'aurai donc toujours à rougir de vos indiscrétions?... Vous vous cachez pour écouter ce que vous ne sauriez comprendre, ce qui n'est pas destiné à vos oreilles. Les enfans qui se conduisent ainsi n'arrivent qu'à se tromper et à tromper les autres... Voulez-vous savoir ce que je disais à M. Wyndham?... Je lui disais que, si votre père ne se rétablissait point, j'irais à Bransby, chez votre oncle, lui demander assistance. Maintenant c'est votre oncle qui viendra ici... Prenez garde, Alswitha, vous parlez trop, pour une personne qui entend si mal.

Ces reproches m'étaient doux, en ce qu'ils m'ôtaient la crainte d'être abandonnée comme ces pauvres enfans du bûcheron dont les contes m'avaient si souvent fait partager la détresse; mais le mot d'*espionne* m'avait frappée au cœur. J'aurais pu expliquer comment je n'avais mis aucune intention coupable à me dissimuler dans le petit refuge où étaient venues me chercher les paroles échangées entre ma mère et M. Wyndham; mais aurait-on voulu me croire? Pour toute excuse, je pleurai. Ma mère, au lieu d'insister alors sur ses reproches, me consola par quelques bonnes paroles. « Elle était certaine que je ne recommencerais plus. » Cette bonté inaccoutumée ajouta quelque chose à mon humiliation, et je me promis de ne répéter à personne ce qu'il pourrait m'arriver d'entendre çà et là. Ma mère me donna une nouvelle preuve d'affection en m'accordant l'honneur, jusqu'alors réservé à Emmeline, de passer la nuit dans son lit, et je me rappelle avec quel sentiment de vénération reconnaissante je pris place dans ce lit qui me semblait immense, sous ces rideaux dont la splendeur m'éblouissait. Je fus longtemps, bien longtemps à m'y endormir : j'entendis sonner les douze coups de minuit, l'œil encore fixé sur la porte lumineuse du boudoir où ma mère s'était retirée, et où elle veilla bien plus tard sans aucun doute.

II.

Le lendemain, les jours suivans, ma mère me garda auprès d'elle. Je ne la quittais plus ni jour ni nuit. Ma fidèle Jane Hickman était absente,—chez ses parens, disait-on. Personne devant moi ne faisait la moindre allusion ni à la mort de mon père, ni aux circonstances de cette mort. Tout naturellement je cessai peu à peu d'y songer. On parla bientôt de quitter Blendon-Hall. Cette belle résidence, avec les domaines y attachés, était devenue à terme viager la propriété de ma mère, et ne devait qu'après sa mort revenir à Godfrey. Or elle n'avait guère que neuf ans de plus que son beau-fils, ce qui ajournait presque indéfiniment l'entrée en possession de ce dernier. Ainsi l'avait réglé mon père par un testament dont la date remontait à six mois avant sa fin tragique. Il va sans le dire qu'à l'époque dont je parle, tous ces détails me restèrent absolument étrangers; je ne les connus que plus tard, et dans des temps où mon heureuse ignorance avait fait place à de pénibles retours, à d'amères incertitudes, parfois à de sinistres anxiétés.

J'ai dit qu'on parla de quitter Blendon-Hall quelques semaines après le 12 septembre. Nous partîmes en effet pour Boulogne avant la fin de l'automne. Jane Hickman était alors revenue auprès de nous. Une fois en France, ma mère cessa de s'occuper autant de moi et me garda moins assidûment auprès d'elle. Ses préférences pour Emmeline se montrèrent de nouveau. J'eus à peine le temps de réfléchir à ce changement dans ses dispositions, car on m'envoya presque aussitôt dans un pensionnat où j'allais, en qualité d'élève externe, commencer mon éducation. Entourée tout le jour de joyeuses petites camarades, fort occupée de mes études, traitée avec une bonté presque maternelle par l'excellente Mme Le Gallois, je n'étais à la maison que le soir. Emmeline et moi prenions le thé avec ma mère, qui vivait très strictement retirée et recevait à peine de temps en temps une ou deux visites. L'année se passa ainsi. Vers le mois de novembre, nous vîmes arriver une inconnue qu'on appelait mistress Stratton, et qui eut plusieurs entrevues avec ma mère; puis un beau jour ces dames partirent ensemble pour Paris, nous laissant sous la direction de Wilkins. Celle-ci nous informa, une semaine après, que ma mère allait épouser M. Wyndham.

Il me serait bien impossible, à cette distance, de démêler clairement les sentimens divers que cette nouvelle produisit alors en moi. En somme, ils se résumaient par un vif déplaisir, je dirais presque un amer chagrin. Je trouvais déjà presque révoltant qu'*un autre*,

quel qu'il fût, prît la place de mon père; mais que ce fût l'homme dont le nom était associé pour moi au souvenir du renvoi de Godfrey, aux lugubres émotions de cette journée où le chef de la famille avait disparu, ceci me paraissait aussi triste que surprenant. Peut-être mes pensées n'eussent-elles pas pris cette direction, peut-être eût-il été facile de leur en imprimer une autre sans la consternation visible où la nouvelle du mariage de ma mère parut jeter ma fidèle Jane : — Eh quoi! s'écria-t-elle hors de garde, quand Wilkins nous donna cette nouvelle, lui!... lui, à la place de notre pauvre monsieur!... Je ne puis m'y faire... Plaise à Dieu que rien de mal ne soit au fond de tout ceci!...

Un regard sévère de Wilkins et un geste rapide par lequel, à la dérobée, elle semblait avertir de ma présence l'indiscrète Jane, me donnèrent beaucoup à penser. On m'envoya étudier ma leçon à l'autre bout de la chambre, et les chuchotemens reprirent leur train comme jadis. Comme jadis aussi mon oreille, attentive malgré moi, surprenait çà et là des mots sans suite, mais qu'elle enregistrait avec une merveilleuse ténacité : — Quand je vous dis que je l'ai vu... midi... de la bibliothèque dans le cabinet de travail... Mon pauvre frère!... C'est un peu dur... Lui qui aurait passé dans le feu... Ah! si je savais où il peut être!...

Wilkins écoutait ces propos de Jane avec un solennel balancement de tête, et ses réponses semblaient être de graves conseils : — Prendre garde... calomnies... savoir se taire!... — Mais Jane parlait et pleurait de plus belle. Or je connaissais le frère de Jane. Il s'appelait Tom, et on n'en parlait pas avec une très haute considération. Je l'avais plus d'une fois entendu traiter de « mauvais sujet. » Pourquoi donc avait-il disparu? Pourquoi Jane le plaignait-elle? Quel rapport surtout pouvait exister entre les mésaventures de Tom Hickman et le parti pris par ma mère d'épouser M. Wyndham? Il y avait là de quoi forcer mon imagination à travailler sur nouveaux frais.

Je m'épuisai de plus belle en vains efforts devant ces énigmes insolubles; puis, comme tant d'autres fois, je cessai peu à peu d'y songer. Je n'y songeais plus le moins du monde lorsque ma mère, à présent mistress Wyndham, revint de Paris pour nous prendre à Boulogne et nous ramener à Londres. Son second mari l'accompagnait. Je ne l'avais pas revu depuis... depuis le 12 septembre de l'année précédente. On pourrait croire que j'éprouvai à son aspect quelque vive émotion; mais non : ce qui m'est resté de mes sensations lors de cette première entrevue avec M. Owen Wyndham ne va pas au-delà d'un certain malaise boudeur, un embarras compliqué de gaucherie. Il fit tout au monde pour me mettre à mon aise, et

serait peut-être parvenu à effacer ces impressions malencontreuses sans l'espèce de malveillance contrainte que je continuai à trouver dans les regards et parfois aussi dans les propos de ma fidèle Jane. Je ne sais si on s'en aperçut ou si elle ne put supporter, comme elle le disait, la vue du successeur de mon père; mais peu de mois après elle quitta la maison, sous prétexte de retourner auprès de sa mère malade, dont elle était la seule fille non mariée.

Une excellente *governess* vint la remplacer auprès de moi. Miss Sherer avait dix-huit ans à peine; mais, ayant élevé ses petites sœurs, et habituée ainsi au caractère des enfans, elle ne se laissa point rebuter par la froideur de mes manières et la sécheresse, le manque d'amabilité qu'on me reprochait volontiers. Ces défauts venaient, je crois, de l'indifférence qu'on m'avait toujours témoignée, de la préférence qu'on accordait trop ouvertement à Emmeline : non que je fusse, Dieu merci, jalouse de cette chère enfant; mais je me repliais en moi-même, ne trouvant, depuis la mort de mon père, aucun accueil à mes épanchemens de cœur. Miss Sherer parvint peu à peu à m'inspirer une entière confiance, et je pris l'habitude de penser tout haut devant elle, à une seule exception près. Un indéfinissable instinct m'empêcha de jamais communiquer à cette chère *governess* le souvenir confus de certains événemens et les réflexions, plus incohérentes encore, que ce souvenir me suggérait parfois. En revanche, je lui parlais librement de mon frère Godfrey, auquel je gardais, à travers tout, une place à part dans ma reconnaissance et ma tendresse. Je me le rappelais si bon pour moi! Sa destinée *sur mer* préoccupait si vivement mon imagination! J'aurais tant voulu avoir quelquefois de ses nouvelles! L'idée m'était bien venue d'en demander à un cousin de mon père, M. Halsey, qui était en même temps le tuteur de mon frère et le nôtre, à Emmeline et à moi; mais ses visites, imperturbablement régulières et toujours empreintes d'un certain formalisme raide et guindé, n'avaient jamais lieu sans que ma mère fût présente. Nous arrivions alors, ma sœur et moi, comme des soldats à l'inspection. Il nous adressait un petit nombre de questions, presque toujours les mêmes, et nous nous retirions au bout de quelques minutes, non sans de profondes révérences. Le moyen de questionner un aussi grave personnage?

Je me rappelle encore qu'à une de ces visites-revues, — j'avais alors neuf ou dix ans, — M. Halsey, ce jour-là un peu moins réservé qu'à l'ordinaire, après avoir dit à ma mère que mon régime paraissait me convenir, ajouta que je deviendrais certainement une belle personne, si jamais mon teint finissait par s'animer un peu.

— Oui,... *si!* dit ma mère avec une emphase passablement dédaigneuse.

— Si... et même *sinon*, reprit mon tuteur... De la tête aux pieds, c'est une vraie Lee.

— Oh! pour cela, pas le moindre doute! reprit ma mère d'un ton très sec.

— Elle n'a donc rien de mieux à faire qu'à persévérer dans cette voie, reprit M. Halsey en posant un baiser sur mon front; puis, sans embrasser Emmeline, il prit poliment congé de ma mère.

Ce dialogue me resta dans la tête. J'étais enchantée de me savoir « une vraie Lee de la tête aux pieds. » Et pourtant j'ignorais encore quel type d'austère beauté passait pour être le partage héréditaire de cette race vouée au malheur; mais ressembler à mon père, ressembler à Godfrey me semblait si bon,... d'autant que si jamais ce cher frère venait à me rencontrer par hasard en pays étranger, en mer, je ne savais où, il ne pourrait manquer, averti par cette ressemblance, de me reconnaître et de me sauter au cou.

N'oublions pas un autre incident qui se rattache à cette visite de M. Halsey. M. Wyndham venant à rentrer peu après la sortie de mon tuteur, ma mère, qui avait peut-être surpris un éclair d'orgueil dans mes yeux, lui adressa une remarque ironique sur le « bon goût de ce brave homme, qui trouvait Alswitha si belle!... » M. Wyndham, qui ne comprit pas l'allusion, ne répondit rien; mais j'avais, moi, parfaitement saisi la portée du sarcasme maternel, et, animée comme je l'étais en ce moment, il me parut bien de ne pas me laisser fouler aux pieds sans répondre. Je ne voulais pas d'ailleurs que mes parens se méprissent sur le vrai sens du plaisir que mes regards avaient trahi. Je m'avançai donc gravement devant la causeuse où ils étaient assis, et une fois là : — Maman, dis-je avec un accent assez marqué, je sais qu'Emmeline est jolie et que je ne le suis point... Je suis pourtant charmée de ressembler à Godfrey.

Je me sentais rougir en parlant ainsi, surprise moi-même de ma vaillance, et je m'attendais à une vive rebuffade; mais pas un mot de reproche ne sortit des lèvres de ma mère, et quant à M. Wyndham, il me regardait d'un air non moins effaré que si une des chaises, une des tables de l'appartement eût tout à coup pris la parole pour l'apostropher. Il se leva l'instant d'après, et alla s'accouder à la fenêtre ouverte : — Est-ce miss Sherer, me demanda alors ma mère presque à voix basse, est-ce miss Sherer qui vous entretient de votre frère?... Et comme elle vit à mon étonnement que sa conjecture n'avait rien de fondé... — C'est bien, c'est bien, dit-elle sans me laisser le temps de répondre... Allez retrouver votre gouvernante.

Les deux journées suivantes n'eurent rien de remarquable; mais le troisième jour le facteur fit grand bruit, à la porte, « d'une lettre

reçue pour miss Lee. » C'était la première fois de ma vie que m'arrivait pareille aventure, et j'en tremblais si fort de plaisir et de curiosité qu'à peine pus-je rompre l'enveloppe. L'écriture, grossie à dessein, était assez lisible pour qu'avec un peu d'aide il me fût possible de la déchiffrer. Voici ce que je lus :

« Chère petite *Swithy*, notre tuteur et mes cousines me disent que vous êtes une jeune personne accomplie. Je veux m'en assurer en vous écrivant, à présent que vous savez lire, pour vous inviter à venir dîner jeudi prochain chez mistress Halsey; vous y trouverez d'aimables cousines et votre frère bien affectionné,

« GODFREY LEE. »

Une lettre de Godfrey! Godfrey en Angleterre! Je n'en pouvais croire même ce billet que mes mains ne voulaient plus lâcher : — Est-ce possible, demandais-je à miss Sherer... Vous en doutiez-vous?

— Très possible, et je le savais, me répondit-elle.

— Et ma mère?...

— Votre mère le savait aussi; mais elle ne voulait pas qu'on vous en parlât... de peur de vous trop exciter...

Conseillée par mon aimable *governess*, je portai immédiatement à ma mère la lettre que je venais de recevoir, en lui demandant si elle autorisait ma visite aux Halsey; mais à peine avais-je nommé Godfrey, qu'une vive colère anima son visage. — Si votre frère veut vous voir, s'écria-t-elle, qui l'empêche de venir ici? Me croit-on disposée à vous envoyer chez des gens qui affectent de méconnaître votre mère?...

Je ne comprenais point; mais j'étais bouleversée, et les yeux pleins de larmes, j'attendais une réponse plus catégorique. — Dois-je répondre que je n'irai pas? demandai-je enfin quand ma gorge, qui s'était serrée, me permit d'articuler quelques mots.

— Vous n'avez rien à répondre, reprit ma mère... J'écrirai moi-même à mistress Halsey.

Mon chagrin était grand, on peut le penser. Comment ferais-je savoir à Godfrey tous mes regrets? N'allait-il pas croire que je ne l'aimais plus, que je l'avais oublié? Miss Sherer me consolait de son mieux, et me promettait de faire savoir aux *misses* Halsey, dont elle connaissait l'institutrice, combien il m'était dur de refuser l'invitation transmise par mon frère; mais le ciel me prit en pitié. J'appris le lendemain qu'un billet de mistress Halsey, arrivé à ma mère, avait changé la face des choses. Cette dame (qui par parenthèse ne venait chez ma mère que deux fois dans le cours de chaque saison, et ne nous amenait jamais ses filles), cette dame, dis-je, en insis-

tant poliment pour qu'on revînt sur la décision prise, comprenait cette fois Emmeline et miss Sherer dans l'invitation qui primitivement était adressée à moi seule. Ceci avait levé toutes les difficultés en écartant le motif mis en avant dans le billet de ma mère. De plus j'avais autrefois entendu M. Wyndham dire à sa femme « qu'il ne fallait point se mettre mal avec les Halsey, » et il me sembla que cette considération n'était pas absolument étrangère au changement qui s'opérait dans les résolutions de ma mère. Du reste, au jour marqué pour notre visite, Emmeline se trouva, dès le matin, prise d'un léger mal de gorge, et il n'était pas besoin d'un plus puissant motif pour que, délicate comme on la savait, elle fût dispensée de venir avec miss Sherer et moi. Je n'oserais même affirmer que son indisposition n'ait pas été une « affaire d'étiquette, » ma mère ayant dû être blessée de la différence qu'on mettait entre ma sœur et moi.

Avec quel plaisir je revis Godfrey, plus grand, plus brun que mes souvenirs ne me le représentaient! Il me combla de caresses, me mit à table auprès de lui, voulut me servir seul, et me raconta, comme autrefois, mille historiettes plus amusantes les unes que les autres. Tout à coup, au milieu du repas, son regard s'arrêtant sur le portrait de la mère de mon tuteur (mistress Alswitha Halsey, née Lee): — Mais voyez donc, s'écria-t-il, voyez comme elle ressemble à sa grand'tante!... Et chacun alors de se récrier. Moi cependant, je cherchais comment je pouvais ressembler à une grande femme vêtue de brocart et de dentelles, le chignon poudré, la poitrine fort découverte, et dont la physionomie sévère, l'attitude majestueuse, les yeux noirs, le front imposant, me donnaient presque le frisson.

Au sortir de table, Godfrey, plaisantant toujours, se plaignit de ne pouvoir m'emporter comme autrefois sur ses épaules : — En revanche, ajouta-t-il, je puis comme alors vous montrer ma chambrette. Venez donc, *Swithy!*... Et déjà, le bras passé autour de ma taille, il se mettait en devoir de m'emmener; mais miss Sherer, évidemment fort embarrassée de sa consigne, se rapprocha de nous pour annoncer à mon frère qu'elle avait promis de ne pas me perdre de vue un seul moment. C'était la condition expresse du consentement que ma mère avait donné. Aussitôt un nuage noir passa sur le front de mon frère. Il referma la porte déjà entr'ouverte, et, laissant aller ma main : — Cela *leur* ressemble bien! s'écria-t-il; mais aussitôt, prenant le dessus et s'adressant à miss Sherer dans les termes les plus polis, il la remercia d'avoir accepté les conditions, n'importe lesquelles, qui pouvaient le réunir un moment à sa sœur chérie... Quant à la consigne, ajouta-t-il, je sais ce que c'est, et vous avez toute raison d'y obéir... Maintenant j'estime que nous

pouvons bien, sous vos yeux, Alswitha et moi, échanger quelques mots en particulier?... Miss Sherer parut de cet avis, car elle s'écarta tout aussitôt; puis, m'emmenant dans une embrasure de croisée : — Mon enfant, me dit-il avec un sérieux qui m'étonna, comment êtes-vous traitée?... Dites-le-moi sans réserve!... J'entonnai aussitôt les louanges de miss Sherer, mais il m'interrompit : — Miss Sherer, à la bonne heure. Aimez-la, puisqu'elle vous aime... Mais les autres?... Je répondis, non sans quelque hésitation, que ma mère était pour moi ce qu'elle avait toujours été,... que je voyais rarement M. Wyndham, autrement qu'au dessert, quand on nous amenait, Emmeline et moi, de la *nursery*, et encore ne dînait-il guère à la maison... — Oui-da, dit Godfrey, fronçant encore le sourcil,... c'est bien ce qu'on m'a déjà raconté... Voyant à ces mots que je levais sur lui des yeux étonnés, il reprit ensuite avec plus de calme et un accent plus affectueux : — Jusqu'à présent, grâce à miss Sherer, tout me paraît aller assez bien... Je n'ai donc qu'à vous recommander d'être bien sage et de bien travailler jusqu'à mon premier retour à terre... Et... si je ne revenais pas... ou si, d'ici à une dizaine d'années, nous ne pouvions nous revoir,... rappelez-vous, quoi qu'il arrive, que vous ne devez jamais,... jamais, entendez-vous bien,... accepter pour mari un des parens de cet homme,... un Wyndham quelconque, frère, neveu, cousin, peu importe... Ils feront d'Emmeline ce qu'ils voudront... C'est leur affaire, elle leur ressemble tant... Mais la fille de mon père, l'héritage de mon père ne doivent, à aucun prix, tomber dans les mains d'aucun de ces misérables mendians. Rappelez-vous bien, *Swithy*, que si vous épousez un Wyndham, *vous ne serez plus ma sœur*.

— Jamais, frère, jamais! je m'y engage! m'écriai-je avec un véritable enthousiasme. J'étais fière en effet de donner ainsi des droits sur moi au seul être qui jusqu'alors m'eût témoigné une affection sincère et durable, à celui que j'aimais le mieux au monde. Il me paya de ma docilité passionnée par un tendre baiser, et la tête appuyée sur son épaule, j'allais, je crois, me laisser aller à le questionner sur les causes de notre séparation, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte. Il la reconnut, et avec un tressaillement douloureux quitta la fenêtre où nous étions assis. Un instant après, on annonçait que « mistress Wyndham attendait en bas miss Sherer et miss Lee. »

En me dégageant de la dernière étreinte dans laquelle Godfrey m'avait tenue embrassée, j'entendis à mon oreille ces mots prononcés tout bas, mais avec une rare énergie : « Songez à votre promesse! » J'avais grand'peur que ma mère ne me questionnât sur ce qui venait de se passer; mais de toute la promenade elle n'ou-

vrit pas la bouche, et ne me reparla jamais de ma visite chez les Halsey.

Dans l'ordre de mes souvenirs, c'est la mort de notre pauvre petite Emmeline qui doit ici trouver place. J'aimais cette préférée; sa douceur, sa grâce, l'expression résignée de sa physionomie souffrante, m'attachaient à ma petite sœur. Jamais la jalousie n'avait altéré mon affection pour elle. Il me semblait très juste et tout naturel qu'on l'aimât mieux, puisqu'elle était plus aimable. Même quand on ne me les reprochait pas directement, je ne me dissimulais aucun de mes défauts. Je savais au fond de mon cœur une secrète amertume qui m'aliénait bien des sympathies; je savais que mes manières réservées, mes habitudes silencieuses et ce qu'on appelait « ma physionomie fatale » gênaient et déconcertaient le bon vouloir de ceux qui m'entouraient. Ceux qui semblaient devoir me connaître le mieux, — ils ne me connaissaient guère, — m'accusaient parfois de fierté, de dureté. Je n'étais pourtant ni hautaine ni insensible; mais j'étais marquée à un certain sceau, et, je le crois maintenant, condamnée à une certaine mission dont je portais pour ainsi dire les insignes.

Ma mère, à moitié folle de désespoir, fut vivement émue de la douleur que je manifestais et sur la sincérité de laquelle on ne pouvait concevoir aucun doute. Je me rappelle qu'un soir, me voyant occupée à réunir les « reliques » de notre chère envolée, les jouets qu'elle avait aimés, les modestes bijoux dont elle s'était parée avec le plus de plaisir, ma mère m'attira presque violemment sur son cœur : — Alswitha, disait-elle, vous êtes désormais mon seul enfant! — Ces simples paroles touchèrent en moi quelques-unes des fibres les plus intimes. Il semblait qu'un flot tiède vînt détendre la rigidité glacée d'un cadavre perdu sous la neige. Un moment de plus laissées à nous-mêmes, nous pouvions, qui sait? changer le terrible destin qui nous a été fait à l'une et à l'autre. Malheureusement notre mauvais génie nous apparut sous les traits de M. Wyndham. Il était sur le seuil de son cabinet, pâle, troublé, mécontent : — Louisa, dit-il avec autorité, vous vous faites mal en vous abandonnant ainsi à votre chagrin, vous faites mal à cette enfant en exigeant d'elle ces témoignages exagérés d'une sympathie qui n'est point de son âge. — Il n'en fallut pas plus. Habituée à trembler sous ce regard impérieux, ma mère ouvrit ses bras, qui s'étaient convulsivement refermés sur moi, elle se dégagea des miens, elle me repoussa presque,... et tout fut dit.

Tout fut dit!... Oh! non pas. Cette intervention sacrilége d'un étranger entre une mère et sa fille m'avait blessée plus profondément que je n'aurais cru pouvoir l'être. Mon ancienne aversion pour

M. Wyndham, — atténuée par le temps, adoucie par les manières affectueuses qu'il prenait souvent vis-à-vis de moi, — se réveilla tout à coup, plus âpre que jamais. Je m'étais fait violence pour ne pas répondre aux paroles qu'il avait prononcées, une violence telle que, rentrée dans ma chambre, où malheureusement je ne trouvai point miss Sherer, momentanément absente, je me laissai tomber sur le parquet, et là, comme anéantie, ne voulant, ne pouvant me relever, je demeurai en proie à l'obsession tumultueuse de mes pensées. D'ordinaire j'écartais par scrupule, et comme des inspirations du mauvais esprit, celles qui me rappelaient la dernière année de notre séjour à Blendon-Hall. Ce soir-là, je les appelai au contraire avec une sorte de farouche curiosité. Je leur demandai tout ce qu'elles pouvaient me fournir pour justifier la haine que cet homme m'inspirait. Je voulus comparer, combiner mes souvenirs, rapprocher le passé du présent, les éclairer l'un par l'autre; je m'adressai délibérément des questions qui, dans tout autre moment, m'eussent épouvantée et m'eussent fait horreur... Bientôt je me relevai, prise de frissons. Je m'agenouillai, je demandai pardon au ciel de ces odieux soupçons que je n'avais pas su repousser; mais cette prière ne pouvait être exaucée, partant d'un cœur encore rebelle. Tout en murmurant les pieuses formules, je revoyais la furtive allure de cet homme, se glissant comme un voleur dans nos cours désertes... Je me rappelais les paroles que, le jour même où il allait être frappé, j'avais recueillies sur les lèvres de mon père, et par lesquelles il reconnaissait la vérité de « ce qu'avait dit Godfrey. » Je me rappelais surtout qu'à cette fatale date du 12 septembre, l'homme devenu depuis le mari de ma mère était là, chez nous, auprès d'elle, et qu'elle le suppliait de l'emmener avec lui. Et les lettres! et ces lambeaux de phrases d'où j'avais pu conclure que Jane, elle aussi, avait vu ce jour-là M. Wyndham! Tout cela se liait, s'enchaînait, et de là se dégageait cette conclusion désespérante que si mon père s'était donné la mort, c'était la trahison de son hôte, de son ami, qui l'avait poussé au désespoir. Amenée à cette supposition, qu'une preuve de plus pouvait changer en certitude, j'éprouvai comme une âpre soif, comme un immense besoin de vengeance, et au lieu de prier pour que la tentation s'écartât de moi, je demandai à Dieu comme une grâce qu'il fît de moi l'instrument de sa justice. Pour ce vœu impie, un châtiment m'était dû, et, comme tant d'autres, j'ai été punie d'avoir recherché la science du mal par cela même que je l'ai acquise.

Qu'on ne s'étonne pas outre mesure de cette exaltation précoce, de ces fièvres de cerveau, étrangères, dira-t-on, à un enfant. Le vautour de Prométhée a fait des victimes de tout âge. Le fantôme du crime a hanté plus d'un cœur innocent. Dans la solitude qui long-

temps avait été mon lot, dans ces longues journées de loisir que remplissaient mille lectures de hasard, j'avais vieilli plus vite que de raison. Ce qui est d'ailleurs ne s'explique pas, mais se raconte.

On s'abuserait au reste, si on croyait qu'une exaltation semblable engendre chez un enfant, comme chez une personne faite, des antipathies à jamais définies, une aversion irrévocable. Simple élan de l'imagination et du cœur, une heure a produit cette aversion, un jour la calme. Puis le temps reprend son œuvre conciliatrice, et lentement, sûrement, use cette efflorescence volcanique comme la source naissante, goutte à goutte, use les aspérités du granit. Je n'oserais affirmer qu'une maladie assez grave, qui suivit de près cet ébranlement de tout mon être moral, doive lui être attribuée, au moins exclusivement. Cette maladie décida ma mère à me faire passer un an à l'étranger. M. Halsey, à qui elle communiqua cette détermination, y donna son plein consentement. Dans la visite qu'il nous fit en cette circonstance, répondant à une question que j'osai lui adresser, quoique ma mère fût présente, il m'apprit que Godfrey naviguait dans la Méditerranée, et passerait probablement l'hiver à Naples. Je croyais qu'on me ferait visiter Paris, la Suisse et l'Italie, où mes parens se proposaient de voyager, et je me félicitais intérieurement de la chance que j'aurais de rencontrer encore une fois mon frère; mais nous partîmes sans miss Sherer, ce qui n'était pas de bon augure, et, une fois à Boulogne, M. Wyndham me notifia que je passerais toute mon année dans ce pensionnat où j'avais commencé mon éducation. Mme Le Gallois accueillit admirablement bien son ancienne élève. Sa fille Eugénie, que je retrouvai tout à fait grande personne, après l'avoir laissée presque enfant, me prit sous sa protection spéciale, et nous devînmes d'autant plus vite « bonnes amies, » que si j'étais prématurément grave et réfléchie, Eugénie avait, elle, conservé la légèreté, l'insouciance, qui auraient dû, en bonne règle, être miennes. Ce contraste, inattendu et piquant pour les étrangers, rendait nos relations tout à fait agréables. Ma raison précoce, qui l'eût peut-être effarouchée sans cela, se trouvait compensée, comme condition de supériorité, par l'ascendant que son âge lui donnait sur moi. Sa gaieté me faisait prendre en patience l'autorité qu'elle exerçait, et sa grâce détendait pour ainsi dire ma raideur, ma réserve, toujours armées en guerre. Je pris un véritable goût et une affection sincère pour l'aimable Française, et quand je sus que mes parens allaient venir me chercher, l'année écoulée, pour me ramener en Angleterre, je sollicitai d'eux, — ces requêtes étaient bien rares de ma part, — qu'ils voulussent bien emmener Eugénie, et la garder chez eux jusqu'au moment où elle entrerait comme institutrice dans une famille de notre connaissance, qui l'avait retenue d'avance

pour le printemps suivant. M. Wyndham s'empressa de m'accorder la faveur que je réclamais ainsi, et ma mère prit grand soin de faire valoir la complaisance de son mari. Par le fait, à mesure que je grandissais, je le trouvais de plus en plus disposé à m'être agréable, autant du moins que le lui permettaient son humeur un peu sombre et ses habitudes fort peu casanières; mais bien que parfois, touchée de ses bons procédés, je me surprisse à m'accuser d'être injuste à son égard, la même barrière invisible, les impressions, les souvenirs, les doutes du passé, s'élevait toujours entre Owen Wyndham et moi.

J'avais, pendant mon séjour à Boulogne, reçu de Godfrey une lettre qui m'avait étonnée. En l'écrivant sous le coup de préoccupations dont je n'avais pas encore le secret, il semblait avoir oublié ce que notre dernière entrevue avait eu de particulièrement intime et les graves sujets dont il m'avait entretenu : quelques mots à peine sur moi, sur la situation où il m'avait laissée; de grands détails, en revanche, sur la famille « tout à fait charmante » du beau-frère de son ancien capitaine, M. Stanhope. Je ne sais quel instinct féminin me fit pressentir que, dans cette charmante famille, il devait y avoir une jeune fille dont ce cher frère était épris, et je ne me trompais point. La réponse que je me hâtai de lui adresser contenait-elle quelque allusion à cette conjecture peut-être indiscrète? Je ne saurais le dire aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est que la correspondance en resta là pendant des mois. Ce fut seulement vers la fin de l'hiver, après notre retour en Angleterre, qu'une autre lettre vint m'apprendre le mariage de Godfrey. Il épousait, me disait-il en termes assez concis, et dans un style moins animé, moins joyeux que l'occasion ne semblait le comporter, « la seconde fille du général Murray, de Heatherbank. » S'il ne m'avait pas répondu plus tôt, il en rejetait la faute sur les ennuis, les tracas, les inquiétudes, qui l'avaient absorbé durant ces derniers mois. « Maintenant qu'il était marié, maintenant que, dans un avenir plus ou moins éloigné, il se flattait d'avoir un intérieur bien à lui, il espérait qu'il pourrait quelque jour m'appeler auprès de lui et me présenter à ma belle-sœur, toute disposée à m'aimer comme il m'aimait lui-même. » Cette lettre, qui ne m'annonçait aucun malheur, m'arracha cependant un éclat de larmes dont Eugénie fut presque effrayée. — Qu'avez-vous? me disait-elle. Votre frère fait donc un très mauvais mariage?

— Comment voulez-vous que je le sache? lui répondais-je... Ce qui est clair, c'est que sa lettre n'est pas celle d'un homme qui se sent heureux et confiant dans l'avenir... Il n'épouse pas évidemment celle qu'il aimait!

Cette fois encore mes pressentimens disaient vrai. La jeune personne à laquelle sa première lettre faisait une lointaine allusion était

miss Lilian Annesley, la nièce du capitaine Stanhope, sous les ordres duquel Godfrey venait de servir. Cette belle et coquette personne, après l'avoir bercé des plus flatteuses espérances, lui avait préféré un prétendant plus riche et qui en outre l'entraînait avec lui dans la plus haute sphère de l'aristocratie. A peine fut-elle devenue lady Southborough, que Godfrey, blessé à la fois dans ses plus chers sentimens et dans son orgueil viril, s'était fait un point d'honneur de se marier, lui aussi, sans délai. Je n'appris tous ces détails que bien plus tard : à l'époque dont je parle, le nom de Godfrey n'était jamais prononcé en ma présence.

Mes relations avec Eugénie Le Gallois ne furent point rompues par son entrée chez lady Dashwood. Elle passait volontiers auprès de moi les rares journées dont ses assujettissantes fonctions lui laissaient le libre emploi. Je dus à sa pénétration et à son franc parler étourdi de saisir, dans la situation qui m'était faite, des nuances que mon ignorance du monde n'eût pas aisément découvertes. Miss Sherer ne croyait pas devoir se permettre devant moi une seule remarque dont mes parens eussent pu lui demander compte; mais Eugénie s'étonnait tout haut de l'isolement où nous vivions. — Riches comme vous êtes, ne voir personne, quelle étrange anomalie! — Puis elle me fit remarquer que des nombreux parens de M. Owen Wyndham, aucun n'était en rapports suivis avec lui. Une lettre qui nous annonça inopinément la mort du colonel Wyndham (le père du second mari de ma mère) donna peu de temps après à cette observation un relief tout particulier. Je ne m'étais jamais douté jusque-là que le colonel Wyndham fût encore au monde. Je m'informai de la mère de M. Wyndham, que je n'avais jamais vue : on me répondit que sa déplorable santé l'empêchait de quitter la campagne; à la bonne heure, mais pourquoi son fils ne l'allait-il jamais voir? Il avait des frères, comment ne les connaissais-je que par ouï-dire? Il avait plusieurs sœurs mariées. Pas une n'était venue visiter ma mère. Ma mère elle-même avait encore un de ses frères, M. Haworth. Nous le recevions quelquefois à dîner, mais (Eugénie m'y fit prendre garde) mistress Haworth paraissait à peine une ou deux fois l'an chez sa belle-sœur. — Vous êtes donc des loups, vous autres Anglais? me disait, en me témoignant sa surprise, ma spirituelle et naïve amie.

Je m'étonnais aussi, avertie maintenant; mais comme mes goûts n'avaient rien de très mondain, je ne m'affligeais guère. Contre les idées un peu sombres qui de temps en temps troublaient malgré moi la sérénité de ma jeunesse, la lecture et l'étude étaient mes meilleures ressources. J'aimais les occupations sédentaires, les travaux qui tiennent le corps immobile et l'esprit absorbé. Je dessinais

beaucoup, je lisais encore davantage. Le français m'étant devenu familier, je m'adonnai à l'étude d'autres langues et d'autres littératures. Bref je tournais, je pense, au *bas bleu*, et peut-être ma santé souffrait-elle de tant d'application, car un jour (je venais, je crois, d'avoir quatorze ans) : — Alswitha, mon enfant, me dit ma mère, voudriez-vous monter à cheval?... M. Wyndham vous mènerait quelquefois au parc dans l'après-midi... — La tentation était puissante. Que de fois n'avais-je pas rêvé le joli costume des amazones et ne m'étais-je pas élancée au galop, à travers plaines et collines, sur les traces de la meute ardente, à la poursuite des daims et des renards! Mais, si j'acceptais, il fallait subir l'escorte d'Owen Wyndham, il fallait me montrer publiquement sous sa protection; il fallait lui être obligée du service qu'il me rendrait en m'accompagnant, et cela lorsque, au fond de mon cœur, je ne trouvais qu'une aversion soupçonneuse! N'y avait-il pas là quelque chose de bas et d'avilissant? Aussitôt que cette idée se fut offerte à moi, mon parti fut pris. Je répondis à ma mère que je n'avais aucune envie de monter à cheval tant que nous habiterions Londres.

— Cela signifie peut-être, reprit-elle amèrement, que vous ne voulez rien devoir à M. Wyndham?

— Je ne puis empêcher qu'on interprète ainsi ma décision, repris-je sans vouloir mentir à ma conscience.

M. Wyndham, le lendemain au déjeuner, m'exprima son regret du parti que je prenais. — Vous ne serez jamais plus jeune et par conséquent plus apte à goûter un plaisir de ce genre. Et je ne pense pas non plus, ajouta-t-il en me regardant de la tête aux pieds avec une expression qui de lui à moi était une vraie nouveauté, que vous ayez jamais plus de beauté à faire valoir... — Ce compliment à moitié ironique, et qui, venant de M. Wyndham, ne m'agréait guère, me prouva cependant que ma mère et lui avaient changé d'opinion sur mes avantages extérieurs. J'avais beaucoup grandi depuis mon dernier voyage en France; je n'entendais plus à chaque instant, comme autrefois, des allusions à « mon teint sans éclat, » à ma « pâleur de morte, » à mes « yeux de spectre, » et je commençais à penser (sans en tirer autrement vanité) que la chère Eugénie ne se laissait point trop aveugler par sa bonne amitié pour moi quand elle s'écriait en me prenant familièrement la tête entre les mains : — C'est singulier comme elle est quelquefois belle, cette Alswitha!... Par exemple, c'est un vrai masque tragique!

Pourquoi ne pas l'avouer? ces innocens hommages m'allaient au cœur. Où est la jeune fille dont ils ne caresseraient pas la vanité naissante? Je me sentais donc ébranlée dans mes goûts de solitude, et j'en vins à me demander bientôt si, comme toutes les autres

jeunes filles, on ne me conduirait pas un peu dans le monde. Or justement alors, vers la fin de la saison, la seule personne que ma mère vît un peu fréquemment, — mistress Stratton, dont j'ai raconté l'intervention dans le mariage de M. Wyndham, — annonça une soirée où je serais appelée à faire mes débuts. Aussitôt il ne fut plus question, entre miss Sherer, Eugénie et moi, que des préparatifs de cette solennité. La grande question de la toilette, le choix de la coiffure devinrent l'éternel sujet de nos délibérations. Jamais je n'avais vu Eugénie présider plus sérieusement à quoi que ce fût ici-bas. — Allez, allez, disait-elle, il n'y a pas à s'y tromper; si mistress Stratton, qui n'a pas de fille à marier, donne ainsi un grand bal sans qu'on puisse deviner pourquoi, c'est qu'il est question de vous... J'avais beau répondre en riant à la jeune folle qu'elle se laissait égarer par ses idées *à la française*. — Bon, reprenait-elle... qui vivra verra... En attendant, faites-vous belle et regardez bien autour de vous!

Un matin je la vis entrer dans ma chambre, étouffant à grand'-peine les éclats de rire qui lui montaient aux lèvres. — Eh bien! quand je vous le disais! s'écria-t-elle... C'est moi qui avais raison avec mes idées exotiques...

Plongée ce jour-là même dans un de ces accès de mélancolie qui trop fréquemment venaient attrister mes plus beaux jours, je ne comprenais rien à cette intempestive gaieté.

— Voyons, lui dis-je, pas de plaisanterie à contre-temps... Qu'avez-vous à rire ainsi, et que venez-vous m'apprendre?

— Peu de chose, reprit-elle en se calmant de son mieux. — Et quand elle fut assise à côté de moi, me couvant de ses malicieux regards : — On vous marie, ma chère!... L'entrevue aura lieu chez mistress Stratton, exactement comme je l'avais supposé.

Ma première pensée fut que la chère petite Française avait perdu la tête; la seconde, qu'on l'avait indignement mystifiée, ou qu'elle avait, dans sa très incomplète connaissance de notre langue, mal compris quelque propos tenu devant elle; mais, en la soumettant à un interrogatoire très précis, très détaillé, je pus me convaincre, à ma profonde stupéfaction, qu'Eugénie avait dit vrai. On voulait effectivement, au bal de mistress Stratton, me *montrer*, en vue d'un mariage projeté, à l'un des jeunes gens qui devaient s'y trouver, et ce jeune homme était justement... le frère cadet de M. Owen Windham... Tel était le secret qu'Eugénie venait de surprendre un quart d'heure auparavant chez ma mère, en écoutant une douzaine de phrases rapidement échangées entre celle-ci et mistress Stratton. Ni l'une ni l'autre de ces dames ne s'était méfiée de la jeune étrangère, qu'on supposait incapable d'entendre un mot de l'anglais *parlé*.

Je restai comme pétrifiée devant ce nouvel aspect de l'avenir qui se déroulait devant moi. Eugénie ne s'apercevait de rien et continuait à bavarder. Mon air sombre finit par l'avertir que ses plaisanteries n'avaient pas le moindre succès. Et quelle ne fut pas sa surprise quand elle m'entendit lui déclarer froidement que je ne paraîtrais pas au bal de mistress Stratton!... sa surprise et ses remords, pourrais-je ajouter, car « elle s'en voulait mortellement, disait-elle, d'avoir ainsi, par sa curiosité d'abord, ensuite par son indiscrétion, contrarié les projets formés pour mon bonheur!... » La généreuse enfant, je lui dois cette justice, ne songeait qu'à moi dans toutes ses doléances. Elle ne se disait pas que sa carrière serait probablement fort compromise, si l'on venait à savoir qu'elle était la cause de la détermination que j'avais prise *in petto*. Pourtant, quel que fût mon trouble d'esprit, je ne perdais pas ceci de vue et m'étais bien promis tout d'abord de lui garder le secret; mais j'avais compté sans ma mère, qui, lorsque je lui fis part de ma nouvelle résolution, voulut à toute force en connaître le vrai motif. Sa colère alors me convainquit qu'Eugénie avait parfaitement interprété l'entretien des deux amies. J'eus ensuite un rude assaut à soutenir; mais enfin ma mère vit qu'elle compromettrait vainement, à me vouloir contraindre, une autorité dont elle connaissait les bornes. — Soit donc, dit-elle, vous n'irez pas à ce bal; mais, permettez-moi de vous le dire, il est parfaitement présomptueux à vous de penser que le jeune homme dont on vous a fait peur se serait infailliblement épris de vous. Où puisez-vous la confiance d'être irrésistible?...

Telle n'était point ma pensée, mais je n'ignorais pas que la mort d'Emmeline, en doublant ma fortune à venir, avait fait de moi ce qu'on appelle « une héritière, » et les paroles de Godfrey retentissaient encore à mes oreilles. Il m'avait mis en garde contre tous les Wyndham, qualifiés par lui de « misérables mendians. » Je ne répétai certes pas ces expressions méprisantes; mais dans ma réponse à ma mère il perça probablement quelque chose du sentiment qui les avait dictées, car elle devint fort pâle, et, appelant M. Wyndham, lui dénonça ce qu'elle appelait « ma désobéissance. » La physionomie de son mari à ce moment prit une expression effrayante; mais sa voix resta parfaitement calme tandis qu'il m'engageait « à bien réfléchir, » ajoutant « qu'il ne pouvait permettre à ma mère de tolérer tous mes caprices, et que si je refusais de l'accompagner où elle me voulait conduire avec elle, je ne devais pas m'attendre à être menée où je voudrais aller. »

La portée de cette menace ne pouvait m'échapper. Il fallait ou subir la soirée chez mistress Stratton, ou reprendre la vie de recluse que je menais depuis trois ans. L'alternative était assez pénible. Je

n'hésitai pourtant pas. — J'accepte, dis-je, le châtiment qu'il vous plaît de m'annoncer; aucune réflexion ne saurait me faire changer d'avis. — Moi, répondit-il, je n'accepte pas le défi que vous semblez vouloir me jeter. — Le sinistre sourire qui accompagnait cette phrase ambiguë la commentait assez éloquemment; mais, loin que son regard fît baisser le mien, ce fut lui qui finit par détourner les yeux. Je m'étais quelquefois senti cette singulière puissance de déconcerter, de troubler l'homme devant qui tremblait ma mère, et je songeais alors à ce que cette petite folle d'Eugénie Le Gallois appelait mon « masque tragique. »

Miss Sherer et Eugénie, à qui je racontai ce qui s'était passé, s'accordèrent à désapprouver ma conduite, trop décidée, trop hardie pour une jeune fille. La seconde, désespérée, disait-elle, « d'avoir fait manquer mon mariage, » voulait aller se jeter aux pieds de M. et de mistress Wyndham. J'eus toutes les peines du monde à l'en empêcher. Miss Sherer trouvait que mon frère avait pris bien jeune une énorme responsabilité en enchaînant mon avenir à une promesse solennelle; mais je ne pouvais ni m'associer à ce blâme qui atteignait un frère chéri, ni même regretter le serment qu'il m'avait demandé.

III.

Les trois années qui suivirent, je ne puis mieux les définir que par quelques formules négatives. Je ne me mariai point, je n'aimai personne, je n'allai nulle part. Mon beau-père, sans aucune affectation de tyrannie systématique, m'éloignait de tous les plaisirs du monde. Ma mère avait ajouté mon nom à ses cartes. Je recevais tous les trois mois les quartiers d'une pension plus que suffisante à ma dépense personnelle. Enfin je n'avais vu paraître à l'horizon aucun neveu, aucun cousin dont le nom pût me porter ombrage. Le frère cadet auquel on m'avait fait l'honneur de penser pour moi connaissait-il les projets d'union qui nous concernaient tous les deux? Je l'ignorais absolument. Ce qui est certain, c'est que je n'entendais plus parler de lui, et que je ne le vis pas une seule fois, de près ni de loin.

Quand je me fus assurée du parti pris à mon égard, et lorsque je me vis, jusqu'à l'époque où la loi me donnerait la libre disposition de moi-même, soumise à une espèce de séquestre, il fallut bien chercher à me suffire. Miss Sherer me fut alors particulièrement précieuse, en développant, autant par son exemple que par ses leçons, mes goûts d'étude et ce qu'elle voulait bien appeler ma vocation d'artiste. Au risque d'encourir quelques railleries, je convien-

drai que je pris des leçons de latin, voire des leçons de grec. On avait aisément trouvé pour me les donner un bon vieux pédant dont le seul aspect justifiait la présence auprès d'une élève de mon sexe et de mon âge. Pour l'italien et le dessin, je travaillais avec miss Sherer et sous sa direction. Elle avait comme peintre un certain talent, et ce talent se développait depuis quelque temps de manière à m'étonner. Ma surprise cessa bientôt : elle me confia qu'elle était *engagée* à un jeune artiste dont la réputation alors naissante est maintenant consacrée. Elle n'eût pas mieux demandé que de me mettre à même de profiter comme elle de ses excellens conseils; mais un scrupule de délicatesse la retint toujours. Elle se contentait de lui soumettre de temps en temps mes travaux les moins imparfaits, qu'elle me rapportait revus et corrigés par ce jeune professeur, aujourd'hui devenu un maître. Une fois ou deux même, — à des jours marqués où nous étions bien assurées de ne pas le trouver chez lui, — nous allâmes ensemble visiter l'atelier d'Henri Wroughton, ce prétendu dont elle était si fière. Ce furent mes plus grandes audaces pendant les trois mémorables années dont je viens en quelques lignes de résumer les annales.

Je n'avais pas, à proprement parler, d'autre amie que cette chère *governess*, depuis qu'Eugénie s'était trouvée séparée de moi, plutôt par le froid accueil de mes parens que par les devoirs, très assujettissans d'ailleurs, qui lui étaient imposés chez lady Dashwood. On peut donc apprécier le chagrin avec lequel je voyais approcher le moment de notre séparation, et cependant je ne pouvais ni exiger ni attendre qu'elle ajournât pour moi la réalisation de ses plus chères espérances. La saison finissait; nous allions quitter Londres pour plusieurs mois; elle devait, avant l'époque fixée pour notre retour, devenir la femme d'Henri Wroughton. Les préparatifs de son entrée en ménage exigeaient sa présence à la ville : il était impossible de songer à l'emmener.

Je partis donc seule, c'est-à-dire avec M. et mistress Wyndham, pour une belle résidence dont les Stratton, voyageant à l'étranger, nous avaient cédé l'usage à un prix presque nominal, sous la seule condition d'y tolérer la présence de quelques ouvriers chargés d'y parachever la construction d'un pavillon récemment ajouté au château. Il était aussi convenu que nous donnerions l'hospitalité à un artiste chargé de décorer une salle de réception comprise dans le nouveau bâtiment. Mes parens, avant de souscrire à cette dernière clause, avaient voulu savoir de tout point à quoi elle les engageait. Ils étaient d'une extrême rigueur, je l'avais remarqué plus d'une fois, quand il s'agissait de laisser pénétrer chez eux, de mettre par conséquent en rapport avec moi, quiconque, par son âge ou sa posi-

tion, pouvait leur sembler « suspect; » mais toutes leurs objections tombèrent quand ils surent que l'artiste en question était justement le « prétendu » de miss Sherer. Pour moi, ce fut une vraie joie que l'espoir de lier connaissance avec M. Henri Wroughton. J'aurais voulu cependant qu'il trouvât chez nous sa fiancée, et j'écrivis à miss Sherer pour l'engager à venir nous voir à Bampton-Chase; mais elle s'était promis de passer auprès de ses parens, dont elle allait se séparer pour jamais, ses derniers jours de liberté. Elle résista donc à mes instances et aux invitations réitérées de M. Wyndham, qui cherchait évidemment, par mille et mille complaisances, à rentrer en grâce auprès de moi.

Bampton-Chase me plut infiniment. Après tant d'étés passés dans les « villes d'eaux, » c'était pour moi une satisfaction réelle que de me retrouver dans une de ces résidences largement commodes, calmes, bien ordonnées, comfortables, que nous savons si bien cacher au fond de nos parcs touffus, derrière nos immenses pelouses. Celle-ci me rappelait Blendon-Hall et mon enfance. En me promenant seule dans les allées gazonnées des bosquets silencieux, je ne pouvais m'empêcher d'y souhaiter la présence de Godfrey. Quel plaisir mélancolique j'aurais eu, assise auprès de lui sur un de ces bancs rustiques, à lui raconter les années écoulées depuis notre dernière rencontre! A la jeunesse solitaire, à la jeunesse naturellement aimante, il vient de ces besoins d'épanchement qui vous feraient parler, si on ne se retenait, aux chênes eux-mêmes, aux oiseaux cachés sous les feuillages frémissans, aux nuages qui courent sous l'azur céleste. Je trompais cette soif impérieuse par un redoublement de travaux divers; mais une indicible rêverie venait souvent m'engourdir au milieu de mes livres et de mes cahiers. Je courais alors avec mon album devant quelque grand arbre rugueux, devant quelques rochers revêtus de mousses, et j'entassais étude sur étude pour avoir quelque chose à montrer à M. Wroughton, quand il nous arriverait.

Il s'annonça un beau jour tout à fait à l'improviste. La moins imparfaite de mes esquisses était encore inachevée. Je calculai qu'avant l'heure du dîner, j'aurais à peu près le temps nécessaire pour la mettre au point où je la voulais, et, profitant d'une magnifique après-midi, je courus m'installer dans la clairière, bordée de chênes et de sapins, où mon travail avait été commencé. Quel ne fut pas mon étonnement d'y trouver ma place prise!

Un jeune homme en costume de chasse était assis justement sur l'énorme souche qui d'ordinaire me servait de siége. Il me tournait le dos quand je l'aperçus, et dessinait de si grand cœur que le bruit de mes pas ne lui fit point tout d'abord lever la tête. J'eus donc le

temps de l'examiner assez pour m'assurer qu'il était grand, parfaitement distingué de tournure, et que les boucles épaisses de ses cheveux blonds retombaient sur un cou dont la blancheur eût pu être enviée par mainte jolie femme. Qui pouvait être cet intrus de si bonne mine? Je cherchais à le deviner et ne cherchai pas longtemps, mes yeux étant tombés sur la boîte qui paraissait renfermer tout son attirail de peinture. Le couvercle de cette boîte portait en effet en fort grosses lettres les initiales H. W., celles de notre hôte, Henri Wroughton.

Très rassurée, — j'en avais besoin, — par cette explication muette, je compris que notre peintre, arrivé trois heures plus tôt qu'on ne l'attendait, n'avait pas cru convenable de se présenter immédiatement, et, trouvant un site à son gré, occupait de son mieux les loisirs que lui avait ainsi ménagés le hasard. Je m'étais promis de faire le plus affectueux accueil au futur de ma bonne miss Sherer, et j'étais sur le point, le saluant par son nom, de lui dire le mien, quand le jeune artiste, venant à tourner la tête de mon côté, m'aperçut et se leva. J'interrompis sa première phrase d'excuses en le priant de vouloir bien continuer son travail sans se déranger autrement, et pour l'y encourager, je me mis moi-même en mesure de dessiner comme s'il n'était pas là. Pendant que nous demeurions ainsi occupés en silence chacun de notre côté, sans lever les yeux l'un sur l'autre, récapitulant les observations que je venais de faire, je ne pouvais m'empêcher de trouver le fiancé de miss Sherer un peu trop jeune et un peu trop beau garçon pour cette chère et modeste *governess*. Finalement je crus devoir prendre la parole et témoigner à notre hôte le regret qu'il n'y eût en ce moment à la maison, — ma mère étant sortie en voiture, — personne qui pût lui en faire les honneurs. Il me répondit avec aisance qu'effectivement on ne devait pas l'attendre de si bonne heure: — Mais, ajouta-t-il en me montrant le vieux chêne-liége qu'il crayonnait, je profite du temps que j'ai gagné pour faire le portrait d'une ancienne connaissance à moi. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, miss Lee?

Ce ton de parfaite assurance, le regard souriant de ces grands yeux bleus, cette déférence qui avait en elle comme une nuance de badinage, me prirent à court et me causèrent un certain embarras. Mon interlocuteur s'en aperçut sans doute, car il me demanda tout aussitôt si par hasard il se serait trompé de nom, et si je n'étais point la personne à qui ses excuses avaient été adressées.

Me rappelant un portrait de moi que j'avais donné à miss Sherer, je lui demandai si c'était ma ressemblance avec cette image qui lui avait fait deviner mon nom.

— Peut-être, répondit-il; mais surtout la pensée que je ne pou-

vais rencontrer, dans un rayon de bien des milles, aucune personne... — Il n'acheva pas le compliment, et je lui en sus gré. — Quant au portrait dont vous parlez, il ne rend qu'imparfaitement votre physionomie si sévère!...

— Sévère! Vous trouvez?... Miss Sherer m'avait dit que vous aviez favorablement jugé, comme peinture du moins, cet ouvrage d'un artiste étranger... Je sais, ajoutai-je, que vous l'avez gardé quelques jours dans votre atelier...

— Dans mon atelier? interrompit-il d'un air étonné; mais je ne m'arrêtai pas à cette exclamation.

— Dans cet atelier, repris-je, que j'ai visité avec tant d'intérêt avant notre départ pour la campagne...

Ici un léger sourire passa, presque inaperçu, au coin des lèvres du jeune peintre. Je ne sais pourquoi ce sourire, que je ne m'expliquais point, me déconcerta de nouveau. Comme je lui exprimais, non sans quelque timidité, l'espérance que je pourrais, durant sa courte visite, lui demander quelques conseils : — Mes études de dessin, ajoutai-je, me sont d'autant plus précieuses, que tout autre intérêt manque maintenant à ma vie.

Je voulais indiquer par là le vide que faisait autour de moi ma séparation d'avec miss Sherer; mais M. Wroughton, qui aurait dû saisir à demi-mot une allusion pareille, sembla ne point me comprendre. — Mes conseils, dit-il, sont aux ordres de miss Lee, qui les trouvera sans doute bien peu dignes du prix qu'elle semble y attacher; mais ne pourrais-je savoir comment il se fait que la pratique d'un art de simple agrément soit devenue sa principale préoccupation, et, si je dois l'en croire, l'unique intérêt de son existence?

— Cette question m'étonne de votre part, répondis-je. Miss Sherer n'a pu vous laisser ignorer en quoi ma jeunesse ne ressemble guère à celle des autres, et dans quel isolement je me trouve depuis que, déjà privée de ma sœur, j'ai perdu ma meilleure, ma seule amie.

— Cet isolement dont vous vous plaignez n'est-il donc pas tout à fait volontaire?

— Pas précisément. D'impérieuses nécessités m'en font une loi.

— Est-ce à dire qu'on refuse de vous mener dans le monde?...

— Je n'aurais pu y aller qu'à des conditions inacceptables.

— Qui se permettait de vous les imposer?

— On a déjà dû vous le dire... M. Wyndham voulait me marier au cadet de ses frères... Mon refus d'aller au bal où je devais connaître ce jeune homme...

— Ah! j'y suis!... Le bal de mistress Stratton?... reprit mon interlocuteur, dont les yeux exprimaient en même temps le plus vif

intérêt et la surprise la mieux sentie... C'est là que vous deviez rencontrer Hugh Wyndham?...

— C'est là qu'en me montrant à lui on devait lui faire connaître, apprécier les mérites, — tout à fait indépendans de ma valeur personnelle, — qui me recommandaient à ses préférences... C'est là sans doute aussi qu'il devait essayer de me rendre plus acceptable l'idée de me marier à un Wyndham. Je crois pouvoir assurer qu'il n'y serait point parvenu; mais il était plus simple et plus digne de n'aller point à ce bal. Mon refus doit vous paraître tout naturel.

Le même sourire furtif qui m'avait déjà surprise et gênée reparut au bord des lèvres de M. Wroughton.

— Je connais assez Hugh Wyndham, reprit-il, car nous travaillons quelquefois ensemble, je le connais assez, dis-je, pour vous garantir que vous n'auriez eu à redouter ses prétentions que dans le cas (à la vérité fort probable) où il se serait épris, très sérieusement épris de vous. Ses ennemis, s'il en a, ne l'accuseront jamais d'obéir à des calculs intéressés. Il a le cœur trop haut, et peut-être aussi la cervelle trop légère, pour le métier de coureur de dot. Puisque vous haïssez à ce point le nom de Wyndham, il est fort heureux pour lui que vous n'ayez point paru à cette soirée... Du reste, vous pourriez maintenant, sans aucun regret, accepter une invitation du même genre.

— Serait-il donc *engagé?*

— Il l'est, ou du moins croit l'être, à une jeune personne dont le nom ne vous est pas inconnu...

— Elle se nomme?...

— Excusez-moi de ne pas répondre encore à cette question... Je trahis ici une espèce de secret, — certain de n'avoir pas à m'en repentir, — afin que si par hasard, ce qui n'est pas improbable, vous veniez jamais à rencontrer Hugh Wyndham, vous soyez sans aucune appréhension des vues, des intentions qui l'auraient amené près de vous.

— Pourrai-je, sans vous paraître indiscrète, vous demander si ma mère et son mari sont informés de ce que vous venez de m'apprendre?

— J'ai tout lieu de croire qu'ils l'ignorent absolument... Ce qu'on peut confier à un compagnon, à un ami, ne se dit guère à des parens dont l'intervention semble à craindre, surtout quand il s'agit d'un mariage que les gens dits raisonnables ne semblent pas devoir honorer de leur assentiment.

— Ah! la fiancée de M. Wyndham?...

— Est bien loin d'avoir la fortune de miss Lee... Et pourtant la famille de cette jeune personne regarderait sans doute comme très

peu enviable le mariage secrètement concerté entre ces deux « étourdis... » Vous comprenez maintenant pourquoi je ne vous mets pas complétement au fait, et pourquoi je place sous la sauvegarde de votre loyauté la demi-confidence que j'ai cru vous devoir.

Un long silence suivit, pendant lequel le jeune artiste et moi dessinions avec une application, un zèle extraordinaire. Nous sentions tous deux qu'un entretien aussi intime à première vue ne laissait pas aux banalités d'usage la place qu'elles occupent en général dans les causeries entre inconnus.

— Voici, dit-il enfin, que le soleil nous envoie des rayons bien obliques... L'heure du dîner doit approcher, et il y a une toilette à faire avant de se mettre à table... Savez-vous, ajouta-t-il tout en serrant ses outils de peinture dans la boîte marquée à ses initiales, savez-vous que j'ai quelque scrupule de vous avoir ainsi livré les secrets d'un ennemi? Mais vous devez être généreuse, même envers ceux qui, sans le savoir, ont encouru votre haine... Voyons, miss Lee, montrez-moi votre esquisse, ajouta-t-il, voyant que je ne m'expliquais pas bien cette allusion imprévue.

Soit distraction, soit toute autre cause, mon travail opiniâtre et silencieux n'avait abouti qu'à une ébauche informe, et il me semblait un peu dur de donner pour la première fois un si pauvre échantillon de mon savoir-faire.

— Allons! reprit-il pour m'encourager, pas de fausse honte!... entre amateurs, on se passe bien des choses...

— Mais, monsieur Wroughton, vous n'êtes pas un amateur!...

— Wroughton,... vous avez raison,... est un artiste, non-seulement un artiste, mais un maître... Maintenant, miss Lee, il faut bien vous avouer la triste vérité : c'est que vous allez dîner tout présentement avec le frère cadet de votre beau-père... Peut-être est-il heureux qu'il puisse, en vous en prévenant, enlever à votre première rencontre avec lui ce qu'elle aurait de plus désagréable.

En prononçant ces paroles, le jeune Wyndham était devenu pourpre, et ses mains affairées tournaient et rangeaient dans son portefeuille, que ses regards ne quittaient plus, toute sorte de papiers probablement très bien en ordre. Quant à moi, la surprise et l'indignation me coupaient littéralement la parole.

— Un pareil stratagème!... m'écriai-je enfin.

— Un pareil stratagème, se hâta-t-il d'interrompre, serait digne de tout blâme s'il eût été prémédité,... si j'avais eu l'intention délibérée de surprendre des secrets qu'on voulait me cacher... Mais, sur mon honneur! — dont je ne pense pas que vous ayez le droit de douter, — je n'avais pas plus l'intention de me faire passer pour Wroughton quand vous m'avez adressé la parole que je ne l'ai en

ce moment-ci... Et je ne me serais jamais laissé aller à profiter, par pure plaisanterie, de votre méprise, si j'eusse pu croire que j'arriverais ainsi à provoquer la révélation très imprévue de vos préoccupations, de vos préventions les plus intimes... J'ai simplement cédé au plaisir de me voir traiter avec une bonté affectueuse et familière par cette fière beauté dont les traits imposans m'avaient presque terrifié, lorsque, dans l'atelier de Wroughton, il me fut donné d'en contempler l'image...—Puis, continua-t-il en levant peu à peu les yeux sur moi, tandis que, muette et debout devant lui, je cessais de pouvoir le regarder en face,—lorsque tout à coup il a été question de ce bal, je vous demande s'il m'était humainement possible de me révéler à vous et de m'exposer à l'explosion de cette malveillance étrange dont vous paraissez animée contre moi!

— Vous pouviez, vous deviez vous nommer alors, repris-je encore irritée.

— Je le pouvais, oui sans doute; je le devais,... peut-être; mais il était difficile d'imposer silence à ma curiosité, puisqu'il s'agissait après tout d'une conspiration où on m'avait, paraît-il, fait entrer sans m'en avertir... Comment me justifier sans entendre l'accusation jusqu'au bout? Et comment me résoudre à rester sans justification devant un juge à l'estime, à la bienveillance duquel je ne pouvais m'empêcher de mettre un grand prix? Voyons, miss Lee, un bon mouvement!... Soyez aussi juste que vous êtes naturellement affectueuse et douce. Ne quittons pas en état d'hostilité ouverte ces beaux bois si calmes, inondés d'une lumière si sereine. La nature et l'art nous y convient...

En ce moment, mon ombrelle venait de m'échapper, et je me baissais pour la relever de terre. Il me prévint en se jetant à genoux, et alors avec un sourire franc et gai, mais d'une voix encore émue et pénétrante, il m'assura qu'il ne se relèverait pas avant d'avoir reçu son pardon, un pardon dû à son innocence, car après tout il n'était pas responsable des péchés d'autrui.

Je me sentais désarmer par cet abandon, cette candeur, ce beau regard d'enfant naïf, ce sourire sans ironie et sans malice. D'ailleurs, auprès de ce badinage innocent, mon sérieux me faisait presque honte.

— Je suppose, dis-je, qu'il ne faut pas attacher grande importance à ce qui, par soi-même, n'en a guère... Veuillez donc vous lever, monsieur Wyndham!

— Et mon pardon?

— Si vous y tenez, je vous l'accorde.

— Et mon secret?

— Il sera fidèlement gardé.

— Merci donc, et mille fois merci!... Une indiscrétion de vous me mettrait dans le plus grand embarras... Ma visite à mon frère fait partie de mon plan de campagne... *Elle* habite à dix milles d'ici, et je pourrais, sans être suspect, la voir fréquemment... Mais Owen et ma belle-sœur doivent tout ignorer... Vous ne nous trahirez certainement pas?... Voici donc signé notre traité d'alliance... Que ne puis-je y voir le germe d'un traité de bonne amitié... Mais à propos, miss Lee, à quel signe si certain aviez-vous reconnu en moi le futur époux de votre ex-gouvernante?

Je ne répondis qu'en lui montrant sur sa boîte, du bout de mon ombrelle, les initiales H. W., cause première de l'erreur qui avait fait faire un si rapide chemin à notre intimité naissante. Ce furent alors des rires sans fin, que les échos de la forêt me renvoyaient d'éclats en éclats. — Était-il vraiment possible, me demandais-je avec une sorte de stupéfaction, que ce fût là cette rencontre si redoutée, là cet ennemi si formidable, là cet agent, ce complice de plans si ténébreux, si odieux?

— Je suis vraiment ravi, disait-il, de cette rencontre inattendue et de ce duel à brûle-pourpoint... On ne se connaît, on ne s'apprécie jamais mieux qu'après avoir croisé le fer... Songez que nous avons ainsi échappé aux horribles formalités d'une présentation. Nous sommes de vieilles connaissances, nous nous savons par cœur. J'ai déjà toute confiance en vous. Est-ce que vous vous méfiez encore de moi?

Et parlant ainsi, le brave garçon me tendait la main avec un généreux laisser-aller, une certitude complète de trouver chez moi la cordiale sympathie qu'il entendait me témoigner. Je ne pus résister à l'entraînement de ce loyal appel à mes meilleurs sentimens. La main que je lui tendis à mon tour fut emprisonnée dans une rude et fraternelle étreinte à laquelle on ne pouvait se méprendre.

La paix était donc faite quand nous arrivâmes en vue de Bampton-Chase. Un *dog-cart* arrêté au bas du perron venait d'y déposer M. Wroughton, que Hugh Wyndham reconnut de loin. — Je vous demande la permission de vous le présenter, me dit-il; mais je vous préviens que si vous lui parlez avec autant d'expansion que tout à l'heure à son indigne représentant, le malheureux, d'une timidité tout à fait exemplaire, est capable de se trouver mal.

La soirée ne se passa point sans que j'eusse la confidence tout entière de mon nouvel ami. Je connaissais effectivement la jeune personne à la main de laquelle il aspirait. Nièce de lady Dashwood, elle rencontrait souvent chez sa tante Eugénie Le Gallois, qui m'avait parlé d'elle comme d'une « excellente petite fille ne cherchant point à s'en faire accroire. » Cette *petite fille* m'apparaissait maintenant

sous un jour nouveau à travers les enthousiastes panégyriques de son jeune adorateur. Elle lui avait à peu près engagé sa foi, et il n'attendait plus, pour la demander à ses parens, que le mariage, déjà convenu, d'une sœur aînée avec un jeune lord dont l'influence, mise au service de son futur beau-frère, lui ouvrirait de nouvelles chances d'avenir, et le rendrait un « parti plus sortable » pour la belle et coquette Rosa Glynne. Tout ceci me fut conté pendant le long *a parte* que nous ménageait une longue partie de whist où ma mère, son mari et M. Wroughton étaient engagés avec un de nos voisins de campagne. Il m'arriva une ou deux fois de rencontrer le regard d'Owen Wyndham obliquement dirigé de notre côté, et une pensée importune me fit croire un instant qu'il suivait de l'œil, avec une complaisance ironique, le succès de quelque mystérieuse combinaison; mais je chassai comme une obsession du mauvais esprit cette idée sinistre : elle eût troublé le plaisir que je prenais à écouter ce joli roman d'amour que me racontait si bien, avec tant de feu, tant de passion, un accent si véridique, l'aimable enfant qui venait de m'adopter pour confidente, et qui, du plus grand sérieux, me demandait déjà conseil sur les difficultés de sa délicate entreprise.

A l'âge que nous avions tous deux, on s'entend si vite et si bien! la confiance est si naturelle, et l'antipathie si difficile! Toujours solitaire, toujours repliée sur moi-même, j'éprouvais sans m'en rendre compte une telle soif d'affection mutuelle, d'épanouissement cordial, de dévouement réciproque! Tout cela m'arrivait à la fois, et je demeurais en quelque sorte éblouie, dans mon heureuse inexpérience, par ce rayon lumineux qui semblait déchirer comme un voile de ténèbres le sombre avenir auquel je m'étais préparée. La vie, comme le désert, a ses mirages; heureux ceux qui meurent en face de l'oasis chimérique, des palmiers rêvés, en face de ces sables arides où le regard s'abreuve, où la pensée plonge comme en un lac limpide et frais! J'ai cessé de plaindre, et depuis longtemps déjà, le prophète hébreu tombant en vue de la terre de promesse; s'il en eût franchi la frontière, nous savons ce qu'il aurait trouvé.

IV.

Les journées qui suivirent l'arrivée de Hugh Wyndham à Bampton-Chase furent presque toutes occupées à parcourir nos bois, en compagnie de M. Henry Wroughton, pour y chercher des sujets d'étude et travailler sous l'inspiration et le regard de cet artiste déjà renommé. Hugh et lui formaient ensemble un contraste piquant. La timidité, la réserve du peintre faisaient valoir la vivacité communicative, la franchise de l'aimable jeune homme qui s'intitulait

son « indigne élève. » M. Wroughton était d'ailleurs le tiers le moins bavard et le plus commode que pussent souhaiter deux personnes qui ont beaucoup à se dire et ne veulent pas tout dire à voix haute. Une fois absorbé dans son travail, il savait à peine ce qui se passait près de lui, et ne s'inquiétait guère de nous que lorsque nous venions réclamer expressément ses conseils; ainsi nous n'avions qu'à modérer un peu notre voix pour pouvoir traiter sans la moindre inquiétude les questions « réservées, » qui avaient trait aux affaires de cœur pour lesquelles Hugh était venu s'établir chez son frère.

J'aurais voulu profiter de ces libres entretiens pour éclaircir quelques-uns des doutes que me laissait la situation respective d'Owen Wyndham et des siens. Comment se trouvait-il, pour ainsi dire, en interdit par rapport à sa famille? Quels événemens l'avaient isolé d'elle? Quelles fautes avait-il pu commettre qui missent ses plus proches parens dans l'obligation de le répudier ainsi? Je savais assez du monde pour n'ignorer point que les mauvaises têtes, — comme on les appelle, — trouvent chez leurs proches une assez large indulgence, quand ceux-ci n'assument pas la responsabilité pécuniaire des folies de jeunesse commises par les premiers. Or, depuis son mariage avec ma mère, M. Wyndham était complétement affranchi des charges que pouvait lui avoir léguées son passé, probablement fort orageux. J'en étais donc réduite à penser, ou qu'il avait fait à l'honneur de la famille une de ces brèches irréparables qui ne laissent place à aucun pardon, ou que, susceptibles à l'excès, les Wyndham ne voulaient pas excuser en lui ce que des gens d'une délicatesse moins outrée eussent pu oublier à la longue; mais si les Wyndham étaient ainsi, — et maintenant je m'arrêtais volontiers à cette idée, — pourquoi donc Godfrey les traitait-il de « misérables mendians? » Pourquoi m'avait-il imposé ce serment que vaguement je me blâmais d'avoir prêté trop à la légère?

Un jour que, tout en dessinant la ramure tourmentée d'un vieux chêne, j'agitais en moi ces obscurs problèmes : — Est-ce l'application seule qui rend à votre physionomie son caractère tragique? me demanda tout à coup Hugh Wyndham, qui déjà depuis deux ou trois minutes me contemplait en silence. Savez-vous bien que, si j'avais ici mon album à portraits, je vous saisirais dans cette attitude et avec ce grand air que vous avez... Seulement, au lieu d'un crayon, vous tiendriez une quenouille, et au bas du dessin, en caractères grecs, j'écrirais : *Clotho*.

Cette saillie m'arracha un sourire, et tout aussitôt le jeune étourdi jeta le morceau de papier sur lequel il s'apprêtait à exécuter sa menace. — Ah! disait-il, voilà un tout autre visage : la Parque a disparu comme par enchantement.

— Voulez-vous qu'elle revienne? répondis-je... — Et de bonne foi je tâchais de reprendre le sévère aspect qui l'avait frappé; mais lui, hochant la tête d'un air découragé : — Non, non!... ce n'est plus cela!... Vous n'avez plus cette expression fatale qui, malgré moi, tout à l'heure me faisait peur.

Intervenant dans ce débat, dont il voulut connaître le sujet, M. Wroughton prétendit que je retrouverais immédiatement ma « physionomie perdue, » si je pouvais rappeler mon esprit aux réflexions qui me la donnaient naguère. — Essayez! me disait-il.

— Oui, essayez! reprit Hugh... Voyons, à quoi pensiez-vous?

— A bien des choses, répliquai-je un peu embarrassée de cette question imprévue... A mon frère, par exemple, que je n'ai pas vu depuis dix ans, me hâtai-je d'ajouter pour éloigner toute autre interprétation.

— En ce cas, vous ne le reconnaîtriez plus, reprit Hugh Wyndham. Je l'ai rencontré quelquefois, et j'ai pu constater, même dans ces dernières années, qu'il était changé à faire peur.

— Est-ce qu'il avait à se plaindre de sa santé?

— Nullement. Il est même resté un fort bel homme; mais il a presque toujours un air,... un air,... comment dirai-je?... eh! tenez, l'air que vous aviez tout à l'heure...

— Je lui ai rarement vu cet air-là, repris-je,... si ce n'est...

Et je m'arrêtai à temps, car j'allais oublier à qui je parlais. Mon interlocuteur ne remarqua pas cette réticence, et, pour s'expliquer la mine un peu sombre que Godfrey lui semblait avoir, il entra dans de longs détails sur la déception cruelle que mon frère avait éprouvée, et qui l'avait amené à épouser, sans l'aimer d'amour, une jeune personne qui ne lui apportait aucune aisance. Ce fut ainsi que j'appris et la trahison de miss Lilian Annesley et les causes du mariage de Godfrey avec miss Murray, telles que je les ai racontées plus haut. J'écoutais, et sans doute avec une profonde tristesse, ces récits qui avaient pour moi un douloureux intérêt, car lorsque j'appelai M. Wroughton à examiner l'esquisse que je venais d'achever, Hugh, qui était allé jeter un coup d'œil sur le portefeuille de son ami, poussa une exclamation de surprise : — Frappant!... frappant!... disait-il... Wroughton, vous n'avez jamais rien fait de mieux!...

En même temps il m'apportait et plaçait sous mes yeux un magnifique lavis à la sépia, lequel représentait une jeune femme au front sévère, au regard sombre, tenant en ses mains la quenouille et le fuseau symboliques. Il était clair que l'artiste avait voulu faire mon portrait pendant que je posais sans le savoir, et, si Hugh ne se trompait pas, ce portrait devait être fort ressemblant.

— J'espère que miss Lee me pardonnera la liberté que j'ai prise, dit le peintre, et qu'elle me permettra de déposer cette esquisse parmi ses dessins, quitte à la lui redemander un jour, si elle pouvait servir à quelqu'une de mes compositions futures.

— Vous servir de modèle est bien de l'honneur pour moi, répondis-je, et je n'ai certainement rien à pardonner. Quant à la ressemblance du portrait, je n'en suis point juge; mais j'estime qu'une Parque, — Clotho ou toute autre, — aurait une physionomie plus impassible... Ceci me représente mieux Électre trompant son ennui par le travail avant le retour d'Oreste.

— Parque ou Furie (car Électre était à peu près une Euménide), cette image vous rappellera vivement à quiconque vous a connue, reprit Hugh... Je voudrais bien qu'elle m'appartînt...

— Vous ne songez guère, me hâtai-je d'interrompre, à commencer vos promenades à cheval.

Ceci était une allusion qu'il devait comprendre. Il la comprit en effet, et mon but se trouva immédiatement atteint, car il changea de propos. — Vous me reprochez, ce me semble, poursuivit-il à demi-voix, de n'être pas encore allé à Hincksley (Hincksley était la résidence des parens de miss Glynne)... Ceci est de ma part une tactique profonde. Il faut d'abord endormir la vigilance de mon frère et de ma belle-sœur, qui, n'étant pas du complot, s'inquiéteraient bien vite de promenades trop tôt commencées. Quand ils seront bien persuadés que je suis venu chez eux sans aucune arrière-pensée, il sera temps de se mettre en campagne.

Je ne pus m'empêcher de me demander, après avoir reçu cette explication, si Hugh Wyndham, ne trouvant à Bampton-Chase ni M. Wroughton ni moi, et réduit pour toute distraction au whist fraternel, se serait montré si minutieusement diplomate. Au reste, et dès le lendemain, il ouvrit les hostilités par une promenade matinale d'où son cheval revint surmené. Cette première démarche n'avait pas eu grand succès; je m'en convainquis à sa mine soucieuse. De fait, — il saisit le premier moment favorable pour m'en informer, — la belle Rosa n'avait ni manifesté en le revoyant une joie aussi vive qu'il l'espérait, ni cherché surtout, autant qu'il l'eût souhaité, des occasions de l'entretenir en particulier. Elle ne voulait point, comme on dit, marcher plus vite que le pas, et son amoureux devait, selon elle, comptant sur la promesse qu'il avait obtenue, lui épargner discrètement les persécutions dont elle serait l'objet, si on venait à la savoir engagée, ainsi que les ennuis, disait-elle, d'une correspondance clandestine. Ce langage très net et fort précis n'avait rien de trop flatteur pour l'impatient amoureux à qui elle avait affaire; mais quand elle l'avait vu prêt à s'irriter, elle lui avait fait pressentir en

bons termes qu'il ne gagnerait rien à se montrer trop pressant. En un mot, elle l'avait placé dans ce terrible dilemme ou de rompre ou de se soumettre. En murmurant, il s'était soumis et avait encore accepté l'ajournement de ses espérances.

Réduit, bien malgré lui, à des visites presque officielles, il se vengeait de l'ennui qu'il y trouvait par de folles épigrammes sur les parens de l'aimable Rosa, obstacles importuns toujours placés entre elle et lui. Ils étaient pour lui un texte inépuisable de railleries, et les tableaux d'intérieur qu'il me rapportait après chacune de ses visites à Hincksley égayaient assez souvent nos causeries du soir pendant la partie de whist; le départ de M. Wroughton en avait fait de véritables tête-à-tête, légitimés par la présence de ma mère, mais qu'elle et son mari se gardaient bien de gêner.

Après quelques semaines de séjour à Bampton-Chase, Hugh Wyndham ne put se refuser à comprendre une vérité bien manifeste : c'est qu'il ne faisait à Hincksley aucun progrès sensible, et même que, par ses instances toujours repoussées, il y perdait du terrain. Sa dignité en souffrait. Il résolut de partir. Une scène pénible vint attrister les dernières journées qu'il passa près de moi. Un jour qu'en plaisantant il s'intitulait « mon oncle : » — Vous ne l'êtes pas, m'écriai-je tout à coup irritée, et certes je ne vous donnerai jamais ce nom... Votre frère n'a jamais été et ne sera jamais un père pour moi...

Ces mots avaient été prononcés avec un tel accent que Hugh ne put, comme à son ordinaire, garder le ton de badinage que je lui laissais prendre avec moi. — Vous haïssez donc Owen? et d'une haine bien amère? reprit-il après un instant de silence. Je ne répondis rien, et j'aurais voulu me retirer; mais, réflexion faite, il me sembla que cette fuite serait un acte de couardise. — Pareille haine, reprit-il, n'est pas d'une femme... C'est faire le mal que de haïr à ce point...

— Je le sais, répondis-je. Cependant je pensais à part moi qu'une femme pouvait haïr, et mon portrait en Électre me revint à la mémoire.

— Quel mal vous a fait Owen? reprit Hugh.

— Il est assis à la place où devrait être mon père... Et je n'ai pas oublié mon père, répondis-je avec un accent qui m'effrayait moi-même.

— En vérité?... Vous étiez cependant bien jeune quand vous avez eu le malheur de le perdre?

— J'avais plus de cinq ans, et ma mémoire remonte au-delà de mon quatrième anniversaire.

— Et vous rappelez-vous aussi mon frère?

— Oh! je me le rappelle trop!... m'écriai-je à l'instant même, sans me donner le temps de songer à ce qu'avait de poignant cette exclamation, qui m'échappa comme malgré moi. Aussitôt que j'en eus conscience, une sorte de terreur me saisit. Qu'allait dire Hugh? A quelles questions allais-je avoir à répondre? Mais, non, il baissa la tête. Son visage s'était couvert d'une rougeur subite. Il se tut pendant quelques minutes qui me parurent autant de siècles; puis, avec un accent de contrainte qui montrait à quel point il lui en coûtait de reprendre la parole : — Il serait, dit-il, superflu de feindre; je vous comprends. D'autres que vous, je le sais, ont pensé de même; mais ceux qui vous ont aidée à interpréter ainsi les souvenirs de votre enfance ont pris une terrible responsabilité.

— Personne ne m'a aidée, repris-je brusquement.

— Vous le croyez,... parce que, gardant l'impression produite sur vous par certaines paroles, vous avez oublié les paroles mêmes. Rien de plus ordinaire et de plus naturel. Au surplus, c'est un grand malheur que ces idées, justes ou non, aient germé en vous. Songez que ni vous ni personne n'avez acquis aucune certitude à ce sujet, quelque défavorables qu'aient pu être les apparences..... A tout prendre, il est impossible de rien changer dans le passé. Vous n'avez donc plus qu'à lutter de votre mieux contre un ressentiment qui en lui-même est un mal.

— Ah! m'écriai-je, si seulement je pouvais oublier!... — Et ce vœu était si sincère, qu'à peine avais-je prononcé ces mots, je sentis des larmes inonder mes joues.

— Pauvre chère enfant! s'écria Hugh avec une compassion profonde, et, debout, il me tenait les mains. — C'est de toute mon âme que je voudrais vous voir sous un autre toit; mais, puisqu'il m'est interdit de vous venir en aide, il faut lutter, il faut venir à bout de ces instincts de vengeance, de ces mauvaises pensées...

— Je tâcherai, je tâcherai. Vos conseils sont les mêmes que ceux de miss Sherer. Ils doivent vous être inspirés par une amitié vraie.

— Vraie, profonde, durable à jamais, reprit-il avec une émotion sincère et communicative.

— Vous voyez, repris-je en retirant ma main, vous voyez d'où vient mon horreur pour le nom que vous portez... Pouvez-vous la comprendre et l'excuser?

— Je la comprends, je me l'explique,... je vous la pardonne de grand cœur. Je comprends aussi la répulsion que vous inspire Owen. De puissantes raisons ont pu seules le brouiller avec mon père. Je sais qu'il a fallu sacrifier de fortes sommes pour empêcher d'éclater une affaire où l'on a cru qu'Owen, poussé à bout par sa détresse pécuniaire, avait dû jouer un rôle plus ou moins compromettant...

D'un autre côté, l'orgueil que je connais à mon frère me paraît une sûre garantie qu'il n'a jamais pu descendre à certaines basses extrémités. Mon père avouait un jour devant moi que, « depuis le mariage d'Owen, il ne lui était rien revenu contre ce malheureux. » Cependant il n'a jamais voulu le recevoir en grâce, et son testament prescrivait à mon tuteur de ne point souffrir que je le fréquentasse pendant ma minorité. Voilà comment il se fait que vous ne m'ayez jamais vu chez votre mère avant mon entrée dans l'armée.

Après ces explications réciproques, sur lesquelles nous ne voulûmes jamais revenir, nos relations, sans rester aussi librement familières qu'à leur début, reprirent en partie l'intimité qui en faisait le charme. Aussi le départ de Hugh me laissa-t-il des regrets certes bien inattendus. Retombée dans cet isolement auquel je me croyais pour toujours faite, jamais je n'avais trouvé les journées si longues, jamais si monotones les passe-temps destinés à me les rendre supportables. — Si j'épouse Rosa Glynne, et que j'aie une résidence convenable à vous offrir, m'avait dit Hugh, si par exemple nous étions envoyés à Corfou, comme il y a tout lieu de le supposer, ne viendriez-vous pas y vivre avec nous? — Eh! lui avais-je répondu, m'y laisserait-on aller? — Maintenant ce projet insensé me revenait sans cesse à l'esprit; la mer d'Ionie, le soleil d'Orient, charmaient ma pensée; je rêvais je ne sais quel idéal « de vie à trois » où j'apportais mon contingent de dévouement industrieux, d'affection reconnaissante. Rosa Glynne remplacerait la sœur que la mort m'avait enlevée. Hugh Wyndham serait non certes « mon oncle, » comme il l'avait dit, mais un frère tendre, indulgent, plus doux, plus compatissant que l'inflexible Godfrey. Quand j'avais bien caressé ces chimériques visions, Bampton-Chase m'était odieux malgré ses magnifiques ombrages et ses sites pittoresques. Aussi fus-je très peu satisfaite de voir décliner, sous de vains prétextes, l'invitation que m'apportait mon bon oncle Haworth d'aller passer quelques semaines avec sa femme et ses filles. Le frère de ma mère était un excellent homme, un peu borné, très bavard, et dans les entretiens que nous eûmes à l'occasion de ce refus, sa mauvaise humeur contre son beau-frère le rendant moins discret que de coutume, je fus mise au courant de certains faits qui ne pouvaient qu'ajouter à mon aversion pour M. Wyndham, et me montrer sous un jour plus triste encore l'avilissante soumission de ma mère aux volontés de son second mari.

J'appris donc qu'à l'époque de la mort d'Emmeline, mistress Wyndham, conseillée on devine par qui, avait voulu profiter de quelque léger défaut de forme dans une des clauses du testament de mon père pour réclamer, comme héritière naturelle de sa fille, ce tiers

de l'avoir paternel qui était légué à ma pauvre sœur, et qui, le testament interprété dans son véritable sens, devait, à la mort de ma mère, se partager entre Godfrey et moi. Ce projet, reconnu impraticable par les hommes de loi auxquels on s'était adressé, n'avait eu aucune suite; mais il avait été conçu, il avait même reçu un commencement d'exécution : c'était pour en décider la réussite qu'on m'avait pendant un an reléguée dans le pensionnat de Boulogne, afin de rendre impossible toute rencontre, même fortuite, entre moi et mon frère. On devine quels sentimens me laissa la découverte de cette odieuse intrigue, dont l'avortement n'absolvait nullement les auteurs. Vivre en communauté avec eux me devenait de plus en plus pénible, et si, dès notre retour à Londres, je n'y avais trouvé une compensation assez douce dans les fréquentes visites de Hugh Wyndham, il est probable que j'aurais fait dès lors d'actives démarches pour me soustraire à cette existence qui m'imposait une dissimulation continuelle, antipathique à mon caractère et à mes instincts.

Mistress Wroughton (ainsi s'appelait maintenant miss Sherer), surprise de me trouver souvent, lorsqu'elle venait me voir le matin, en conférence intime avec le frère de M. Owen Wyndham, crut devoir appeler mon attention sur les conséquences probables de cette familiarité. Selon elle, je finirais par abdiquer cette aversion farouche que m'avaient inspirée si longtemps les membres de la famille où ma mère était entrée; je m'accoutumerais à l'idée de porter leur nom détesté. — S'il n'en était pas ainsi, ajoutait-elle, vous auriez tort de laisser supposer aux autres que cela pourra jamais arriver. Prenez garde à l'opinion, qu'on ne met pas impunément sur une fausse voie en ces matières si délicates. — Moins bien garantie contre les pressentimens et les craintes de cette excellente amie, j'aurais tremblé devant la première de ces hypothèses, et j'aurais tenu compte des recommandations que lui suggérait la seconde; mais elle n'était point au courant du véritable état des choses, car je n'avais pas obtenu de Hugh l'autorisation de la mettre en tiers dans les confidences qu'il m'avait faites, et comme elle raisonnait sur des données essentiellement incomplètes, il me semblait que ses conclusions n'avaient aucune valeur. Aussi persistais-je à recevoir les visites de Hugh, mes plus chères distractions après tout. Je profitai donc, avec un entraînement irréfléchi, de la tolérance de ma mère, qui ne me fit jamais la moindre observation à cet égard, et qui probablement voyait, comme son mari, avec une sorte de satisfaction, le tour que semblaient prendre les choses. Elle ne me parlait jamais de Hugh sans me vanter sa grâce, sa gaieté, sa franchise, et comme généralement elle était assez sobre de tels panégyriques, je fus plus

d'une fois tentée de lui épargner ces éloges calculés en l'avertissant que son beau-frère, engagé ailleurs, ne pensait certainement pas à m'épouser; mais une arrière-pensée me retint toujours : c'était la crainte de voir jeter l'interdit sur ces bonnes causeries amicales auxquelles je trouvais un charme croissant.

La saison de Londres se passa ainsi sans autre incident qu'une soirée où nous nous trouvâmes à Covent-Garden en même temps que la famille Glynne. Hugh Wyndham, qui était notre cavalier à ma mère et à moi, nous quitta pour aller rendre visite à la belle de ses pensées, non sans m'avoir prévenue de telle sorte que je pusse lui donner mon avis sur cette attrayante figure dont il m'avait tant vanté l'irrésistible perfection. Je vis en effet une fort jolie blonde, aux traits enfantins, mais dont la physionomie, à mon gré, manquait de caractère et d'élévation. Je crus devoir néanmoins féliciter le jeune amoureux. De même qu'il se faisait une joie de me la montrer, il s'empressa de me nommer à elle, et bientôt il m'apporta au nom de sa bien-aimée des éloges qui produisirent sur moi une impression pénible : pourquoi? je ne le dirai point, on le devine peut-être; j'étais encore loin de m'en rendre bien compte.

Quand, la saison terminée, nous partîmes pour les eaux de Malvern, cette tristesse obstinée, cet accablement inerte m'y accompagnèrent. Hugh Wyndham, invité avec instance par ma mère, vint nous y rejoindre, mais seulement pour une quinzaine. A Bampton-Chase, sa visite eût été plus longue à cause du voisinage de Hincksley. Autant aurait valu qu'il se fût abstenu de ce voyage, car ma mère, changeant tout à coup de tactique, se mit à nous surveiller de fort près; elle me poursuivait de questions, d'allusions embarrassantes, et provoqua ainsi chez moi en plus d'une occasion des accès d'irritabilité qui étonnaient Hugh Wyndham. Il me les reprochait fort sérieusement, ne sachant à quoi les attribuer. Cette fois, à ma grande surprise, son départ fut pour moi comme un soulagement. L'ennui pur et simple valait mieux que l'impatience intérieure où ma mère et lui me jetaient, l'une par ses perpétuelles inquisitions, l'autre en me consultant sans cesse sur ce qu'il avait à faire pour hâter le mariage auquel tendaient tous ses vœux. Chose étrange, ce fut un de mes conseils qui effectivement précipita la crise et amena le dénoûment souhaité. J'avais persuadé à Hugh, et non sans peine, de confier sa situation à sa mère, déjà très âgée, mais d'une bonté toujours ingénieuse et toujours active. Il se laissa convaincre, et nous n'étions pas revenus à Londres depuis plus de cinq ou six semaines quand un billet de lui m'annonça qu'il allait, du consentement de sa mère, risquer une démarche décisive. En passant à Londres, il viendrait communiquer ce nouveau projet à son frère et à sa belle-sœur, qui

ne pouvaient y rester étrangers plus longtemps. Je tenais encore sa lettre dans mes mains, et je venais de m'assurer, d'après sa date, qu'elle était en retard de quarante-huit heures, quand on vint de la part de ma mère m'annoncer qu'elle désirait me parler. En entrant au salon, je les trouvai, elle et M. Wyndham, en conférence avec Hugh, tout récemment arrivé. Bien évidemment l'explication n'avait pas été sans orages. Ma mère était en larmes, son mari fort pâle, et Hugh, debout, adossé à la cheminée, paraissait en proie à un grave mécontentement. Il m'adressa cependant un regard affectueux accompagné d'un salut de la main tout à fait cordial. — Asseyez-vous, Alswitha, me dit ma mère d'une voix mal assurée, et dites-moi sans détour si vous saviez que Hugh fût engagé à l'une des *misses* Glynne?

— Je le sais depuis plus d'un an, répliquai-je sans hésiter. Hugh alors jeta autour de lui un regard qui disait clairement : « Vous le voyez, je n'ai rien avancé qui ne fût exact. » Son frère, assis à quelque distance de la cheminée et qui froissait un journal dans ses mains, me demanda en termes fort brefs de qui je tenais cette information. — De Hugh lui-même, répondis-je, et il me l'a donnée le jour même où je le vis à Bampton-Chase pour la première fois de ma vie.

— Que l'enfer vous confonde! s'écria M. Wyndham, se tournant du côté de son frère... Vous pouvez vous vanter de bien ménager vos affaires!

Cet homme évidemment ne se connaissait plus, et la colère dont il était animé lui ôtait tout empire sur lui-même.

— Qu'appelez-vous *ménager?* répliqua Hugh... Et de quels ménagemens est-il besoin entre honnêtes personnes qui n'ont rien à dissimuler?

— Vraiment! En ce cas, pourquoi dissimuler avec votre frère?

— En quoi pouvait vous importer que je fusse, oui ou non, engagé à miss Glynne?

— Cela m'importait si bien que si j'eusse connu vos courses à Hincksley et le motif que vous aviez d'y aller ainsi en cachette, vous n'auriez logé sous mon toit ni à Bampton-Chase, ni à Malvern...

A ces mots, M. Wyndham, qui ne pouvait plus se contenir, quitta le salon en jetant derrière lui le malheureux journal, sur lequel il passait sa rage.

— Que signifie cette colère? demanda Hugh, littéralement stupéfait.

— Elle signifie, répondit ma mère avec une intention bien marquée et en me regardant pour mieux se faire comprendre, que mon mari ne peut supporter, — n'aurait pu supporter du moins, — les

manœuvres par lesquelles, abusant de vos avantages, vous trompiez une enfant...

Ici je ne pouvais affecter de ne pas comprendre. — Lui me tromper! m'écriai-je, me levant tout à coup... Il en était incapable, il n'a jamais trompé personne.

— La tromper, elle! Tromper Alswitha! répétait Hugh, non moins indigné que moi... J'aurais plutôt laissé couper ma main droite! Si Owen pense cela de moi, il devrait me chasser d'ici à coups de cravache... Mais il est impossible qu'il me juge capable d'une pareille infamie!

Il y avait des éclairs dans ses yeux et des frémissemens dans sa voix pendant qu'il protestait ainsi contre d'avilissans soupçons. Rien de plus éloquemment vrai que son attitude et son langage. — Alswitha, reprit-il, dites-moi, répétez-moi que vous me croyez... C'est vous, vous seule que je tiens à convaincre...

— Pensez-vous donc que je puisse douter de vous? repris-je en lui tendant la main.

Il la saisit, et, me couvrant d'un regard où éclatait l'affection la plus chaste et la plus vraie : — J'avais besoin de cette parole, me dit-il, pour me réconcilier avec le monde et avec moi-même. Peu m'importe ce que d'autres maintenant pourront penser ou dire...

— C'est assez, interrompit ma mère. Je n'eusse jamais soupçonné Alswitha de souffrir les assiduités d'un homme qu'elle savait fiancé à une autre.

— C'était précisément là ma sauvegarde et ma sécurité, répondis-je, non sans quelque dédain. Sûre qu'il n'aspirait point à ma main, décidée à ne pas accepter la sienne, pourquoi donc aurais-je refusé cette amitié précieuse qui m'était offerte là où je devais le moins l'espérer?

— Triste amitié, reprit Hugh, puisqu'elle vous a valu tant de tourmens!... Pardonnez-les-moi, vous en qui j'ai trouvé les sentimens de la plus tendre sœur. — Et voyant ma mère se lever avec un mouvement d'impatience... — Oui, reprit-il, je vous ai voué une affection toute fraternelle. Mes adieux du moins seront ceux qu'une sœur peut attendre de son frère.

Il m'attira sur son cœur en prononçant ces dernières paroles, et je reçus avec un bonheur mêlé d'angoisse son premier, son dernier baiser. A partir de cet instant, il ne me fut plus permis d'ignorer ce qui se passait en moi, et je compris que ma mère m'avait depuis longtemps devinée. La peur est bien près de la haine, et la haine est si clairvoyante!

E.-D. FORGUES.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

NOUVELLE EXÉGÈSE

DE SHAKSPEARE

New Exegesis of Shakspeare, interpretation of his principal characters and plays on the principle of races, Edinburgh 1859.

I. — ENCHAÎNEMENT HISTORIQUE DES PRODUCTIONS DE LA POÉSIE.

Les œuvres de l'esprit humain, comme celles de la nature, sont d'une contemplation infinie. La nature est sans bornes pour le savant et pour l'artiste. Que ne s'est-elle pas laissé dérober depuis que l'humanité, sortie de ses langes, s'essaie à découvrir les lois dont la régularité gouverne l'univers, ou à reproduire, d'une voix et d'un pinceau mortels, les immortelles beautés qui se confondent ou se contrarient dans l'ensemble immense! Quand le physicien et le poète, sur le bord de l'Océan, assistent à ce grand spectacle d'une eau qui mystérieusement se gonfle et s'abaisse, l'un, tournant les yeux vers le ciel, y reconnaît les deux puissans moteurs qui, en passant, soulèvent les flots hors de leur lit, puis les laissent retomber comme un fardeau trop lourd; l'autre, à l'aspect de cette grandeur, sent le ravissement de la rive solitaire et de la mer profonde, et entend la musique de la vague bruyante, comme l'entendit *Childe Harold* en ces vers qui sont dans la mémoire de tous, et l'âme va s'anéantir dans la douloureuse volupté de l'infini aussi bien avec la sévère spéculation qui l'éclaire qu'avec l'harmonieuse rêverie qui la charme. De même les œuvres du génie humain nous attirent sans cesse; elles ont cela de particulier qu'elles sont un choix dans la

nature, ne valant que parce qu'elles en tirent vérité ou beauté, la vérité et la beauté telles que les détermine le rapport entre l'âme et les choses; elles ont cela de curieux que, disposées l'une auprès de l'autre sur le vaste parcours du temps historique, chacune ne lève qu'un coin du voile et ne montre qu'un côté du monde; elles ont cela de fécond que, s'enchaînant, elles constituent ce qu'on peut appeler la pensée et l'imagination de l'humanité créant au fur et à mesure le vrai et le beau. Aussi une culture profitable et pieuse ne les a-t-elle jamais délaissées. Le vieil Homère, tant expliqué par les Grecs, est, pour qui sait et qui veut, un thème toujours nouveau, et Shakspeare, tant commenté par ses compatriotes et ceux que j'appellerai ses demi-compatriotes, c'est-à-dire les gens du continent, donnera toujours à étudier comment un esprit splendide, à la fin du XVIe siècle, idéalisa les hommes et les mœurs.

Bienvenue est donc une nouvelle interprétation de Shakspeare, nouvelle, dis-je, et qui, ne ressassant pas les opinions reçues, ne s'en serve que comme d'un marchepied pour monter plus haut. Il est certain que le poète a été senti et compris par ses contemporains, qui ont commencé sa réputation, et par les générations suivantes, qui l'ont continuée. Celui qui l'admire aujourd'hui est ému en son âme ainsi que le furent ceux qui l'admirèrent alors; c'est la chaîne d'or décrite par Homère, et celle-là unit les mortels par l'enchantement d'une création idéale qui dure pendant qu'eux durent si peu. De même que Corneille et Racine surent arracher à leur société des applaudissemens enthousiastes, de même Shakspeare éveilla dans le public anglais tous les sentimens qu'éveille la belle poésie : le siècle d'Élisabeth ne se trompa pas plus que le siècle de Louis XIV; les deux publics donnèrent à qui la méritait une palme qui n'a pas été flétrie, et la donnèrent parce qu'ils étaient en pleine communication avec ce qui les charmait. C'est leur gloire à eux d'avoir fait la gloire de leurs poètes, et l'Italie, qui tout d'abord s'éprit de l'épopée de Dante, montre en plein XIVe siècle combien était vif son sentiment d'une belle, mais sévère poésie. En France, en Angleterre, en Italie, le génie est sorti des entrailles de la société, et la société a reconnu et adoré le fruit de ses entrailles.

La correspondance des poètes et en général des artistes avec leur milieu, quelque grands qu'ils soient, est un point sur lequel on ne peut trop insister. Déplacez Dante de deux siècles et portez-le au milieu du XIe, ce qu'il produira sera une chanson de geste : il célébrera Charlemagne et ses preux, la lutte suprême de Roland sera chantée comme elle ne l'a été par aucun de nos trouvères, la prouesse féodale aura son Homère, tandis qu'elle n'a eu que des cycliques et un cycle où le génie, vrai et réel dans l'aveugle et collective légende,

fait défaut quant à l'exécution réfléchie et particulière; mais *la Divine Comédie* n'aura pas son Dante, *la Divine Comédie*, cette composition où la poésie s'enveloppe de la religion et de la philosophie du moyen âge, où l'amour qui adore place une Béatrix adorable, où même un reflet lointain du monde païen vient se faire entrevoir en cette merveilleuse création de Virgile, *questa anima cortese mantovana*, mettant sa main tranquille en la main tremblante du voyageur égaré et le confortant de la pâle, mais sereine lumière de son regard, — si tant est même qu'un esprit comme Dante, épris aussi bien des austères contemplations que des visions radieuses, ne se fût senti froissé dans le tumulte des mœurs féodales et n'eût gardé le silence. Shakspeare, aussi reculé de deux cents ans, ne domptera pas la loi du temps; au XIVe siècle, il fera des mystères où sans doute éclatera une féconde imagination, mais il n'y aura plus ni Hamlet, ni Macbeth, ni Juliette, ni Desdemona, ni toute cette foule de drames que seule permettait la vie plus ample du XVIe siècle. Au XVe, Corneille mettra peut-être sur la scène l'héroïque intervention de Jeanne d'Arc, la défaite des Anglais, le sacre du roi à Reims; Racine, la douloureuse histoire de la captivité de la vierge et de son martyre; mais ils ne seront vraiment ni Corneille ni Racine, c'est-à-dire de grands poètes pleins des beautés de la Grèce et de Rome, inspirés par un temps de politesse et d'élégance, et habiles à ravir l'admiration par des créations grandes et correctes, pompeuses et contenues, c'est-à-dire à réaliser l'idéal qui vivifiait l'âme de leurs contemporains. Si on ne peut reculer vers le passé les esprits créateurs, on ne peut non plus les avancer vers l'avenir. Les anciens chefs-d'œuvre ne se peuvent recommencer. Si Homère, Shakspeare et Racine revenaient au monde, ils se hâteraient, pour me servir des fortes expressions de Bossuet, de rentrer dans leurs tombeaux pour ne voir pas combien toutes les conditions d'art et de beauté qui firent leur vie sont changées. Aussi quand il y a des renaissances, elles portent d'autres noms, et les nouveau-venus se nomment Byron, Goethe, Schiller, André Chénier, Alfred de Musset.

M. O'Connell (c'est le nom de l'auteur de la *Nouvelle Exégèse de Shakspeare*) dit excellemment : « Tout génie de l'ordre suprême, particulièrement dans les arts, est l'expression, non l'instrument d'un avancement dans l'évolution sociale. » En effet, la condition relative, si évidente dans le développement scientifique, est, quoique plus cachée et en dépit de préjugés prévalens, réelle en la série des œuvres de l'art. Il y a dans les sciences des nécessités que l'esprit le moins exercé saisit comme insurmontables, et qui font que pour passer au degré supérieur il faut mettre le pied sur le degré inférieur. Cette conception, étendue fort heureusement par Auguste

Comte à l'ensemble des sciences, fut un trait de lumière bien vif, montrant qu'il existe une science générale, ce qu'elle est et comment les membres qui la composent sont aussi subordonnés l'un à l'autre que le sont par exemple les différens membres de la mathématique ou de l'astronomie. Cette claire vue n'est venue que très tard, si bien qu'il a été possible à une philosophie rudimentaire de placer au début et à l'origine de l'humanité une haute sagesse dont nous chercherions péniblement à retrouver les débris. C'est une faute connexe et non moins grande d'attribuer au début et à l'origine de l'humanité une suprême beauté perdue dans le lointain des âges et à peine entrevue par des générations grossières et dégénérées, ou, si l'on veut et pour exprimer cette opinion comme on l'exprime, de penser qu'à un certain moment la beauté est éclose pour ne plus revenir et ne plus avoir que des copies incessamment dégradées, et que les modèles classiques de Grèce et de Rome sont le terme au-delà duquel tout décroît. Ce qui prouve que ces modèles, dont au reste je suis un des fervens adorateurs, n'ont pourtant qu'une splendeur relative, c'est que l'*Iliade*, tout *Iliade* qu'elle est et toute pleine d'une merveilleuse poésie, si elle apparaissait aujourd'hui et comme produit de l'art du XIXe siècle, serait informe et puérile, et ce qu'elle a de plus vraiment beau, vu sous le faux jour d'un milieu qui n'est pas fait pour elle, se dégraderait aussitôt, tant il est vrai que rien dans l'art ne peut être dérangé, que la poésie homérique ne garde son charme infini qu'à la condition d'avoir son vêtement ionien, de se marier au bruit de l'Hellespont et aux ombres de l'Ida, et de nous raconter dans une langue harmonieuse et antique les antiques récits des dieux et des héros. A ce point de vue, il sera vrai de dire que non moins que les œuvres de science, les œuvres d'art s'ajoutent les unes aux autres et se complètent, tendant ainsi à constituer un immense idéal qui se développe à mesure que se développe l'humanité.

Donc aujourd'hui il faut embrasser par la pensée ce vaste idéal, afin d'en considérer les stations lumineuses, c'est-à-dire celles qui sont signalées par l'apparition de quelque grand génie. Un esprit comme M. O'Connell, que la nature et l'étude ont fait éminemment philosophique, s'est placé naturellement dans l'ordre d'idées où les chefs-d'œuvre s'apprécient et s'expliquent par l'histoire. Toute critique absolue est épuisée et surannée. Les œuvres d'art renferment d'abord ce qui est du lieu et du temps, puis si elles sont œuvres de génie, une part qui est destinée à tous les lieux et à tous les temps, et ce mélange inévitable est à la fois la cause qui les empêche de renaître et de se reproduire (car, ainsi que je l'ai dit, qui pourrait tolérer une nouvelle *Iliade?*) et la cause qui leur imprime une sin-

gulière beauté (car cette beauté est d'un monde duquel nous n'aurons jamais plus rien de semblable). Pour user pleinement de tout l'essor que donne un tel agrandissement, il faut admettre sans restriction qu'il n'y a dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'évolution graduelle du genre humain, aucune intervention surnaturelle qui en dérange en bien ou en mal le cours, aucune solution en un point ou en un autre de l'enchaînement des causes et des effets, en un mot que cette évolution est un phénomène naturel et aussi soumis à ses lois propres que l'est l'évolution du chêne depuis le gland jusqu'au moment où il couvre le sol environnant de son vaste ombrage. C'est un des principes fondamentaux de la philosophie positive, et sans vouloir aucunement enrôler M. O'Connell dans l'école dont je fais partie, je puis dire qu'il admet ce principe et ajouter que tel qui l'admet est d'accord avec nous sur un point essentiel. Le reste, quelque important, quelque grave qu'il puisse être, est affaire de conséquences qui se dérouleront et d'avenir qui prononcera; mais le point de partage est de reconnaître que tout dans ce que nous connaissons obéit, y compris l'évolution des sociétés et l'histoire, à un ordre qui, réglé par les propriétés des choses inanimées ou vivantes, sera nommé naturel par opposition à l'ordre surnaturel, principe des philosophies primordiales.

Cette conception essentielle, qui dès à présent divise le monde moderne en deux partis, et qui, mieux que toutes les opinions conservatrices ou révolutionnaires, les caractérise l'un et l'autre, n'est encore, dans sa plénitude du moins, du domaine mental que de peu de personnes. Combien en effet y en a-t-il d'un côté qui soient disposés à considérer les religions non comme une intervention divine, mais comme un développement naturel par lequel l'humanité réalise son idéal de moralité sociale, ainsi que dans l'art elle réalise son idéal de beauté? Et d'un autre côté combien y en a-t-il dont la science ait assez agrandi et affermi l'esprit pour concevoir que, rien dans le monde ne pouvant être effectivement soustrait à la chaîne des lois universelles, l'histoire n'est qu'un cas particulier, bien que le plus complexe, de ce vaste enchaînement? Heureux ceux qui, dans l'état troublé des sociétés civilisées, sont arrivés à ce point culminant de la pensée philosophique, gage des réorganisations futures! Heureux ceux-là, dis-je sans hésiter, car je ressens a satisfaction d'y être, sans ressentir l'orgueil d'avoir été celui qui y a conduit. M. O'Connell y est aussi parvenu, et je l'y rencontre. Là est entre nous une concorde fondamentale, si bien que, sur les déductions ultérieures, nous pouvons être en discussion sans être en division, et après les douteuses excursions revenir au terrain solide d'où nous sommes partis. C'est qu'en effet difficile et labo-

rieuse est l'extension d'un principe qui commence. Tout est devant lui sans voie et sans jalon; ceux qui s'engagent les premiers sont exposés à entrer en des ouvertures qui n'ont pas d'issue, ou bien à se frayer de faux chemins qui mènent loin du but; mais quand le labeur de beaucoup de mains a éclairci le sol, alors les directions se dessinent, et l'on voit sans peine quel est celui qui, dirigé par un heureux instinct, a suivi la bonne.

II. — TYPES NATIONAUX DANS LES PIÈCES DE SHAKSPEARE. — LES ITALIENS.

D'après M. O'Connell, ce qui fait la grandeur particulière et nouvelle de Shakspeare, c'est que, s'élevant le premier à une contemplation plus étendue à la fois et plus profonde de la nature humaine, il a introduit dans ses drames non plus la peinture seulement d'individus ou de familles, mais l'esquisse et le caractère des races principales qui occupent l'Europe. « Le génie du poète et du philosophe qui innovent est, dit-il, le pouvoir de saisir les germes qui naissent au fur et à mesure de l'évolution de l'esprit général, et de les amener, le poète à la fleur et le philosophe au fruit. Ce génie a l'unité de ce qu'il embrasse, l'unité d'impulsion, de croissance et d'inspiration, tandis que les hommes d'un ordre inférieur n'ont d'autre unité que celle de l'objet qui est sous leurs yeux ou de l'art dont ils suivent les règles. De l'élaboration chaotique suscitée parmi les Grecs par les guerres de Troie, qui mêlèrent tant de peuples, et dont les phases et les faits prirent un corps mythique dans ce long intervalle, — de cette élaboration, dis-je, naquirent finalement le grand Eschyle et le drame grec. Ainsi du cycle du moyen âge, chaos semblable, mais sur une plus grande échelle, de guerres, de races, et de romans qui personnifièrent les races, naquit à son tour Shakspeare. Bien que ces poètes soient ainsi analogues par l'origine et par l'excellence, leurs domaines furent aussi divers que les époques et les scènes. Le Grec était limité à l'expérience d'un coin de l'Europe; le poète anglais avait l'Europe tout entière, avec vingt siècles d'histoire de plus. Le premier aussi, en sa qualité d'initiateur, doit avoir travaillé sur l'extérieur, sur les actions, les costumes, les coutumes des tribus qui appartenaient à ses traditions. L'innovateur moderne, au contraire, doit, allant par ordre, passer à l'intérieur, chercher les idées et les caractères qui sont les causes de telles apparences externes, et par conséquent dépeindre non des familles et des tribus, mais des nations ou plutôt des races... Tandis qu'Eschyle avec l'ancien drame borna la sphère d'action aux limites de la famille, le fondateur du drame moderne la porta plus loin, et jusqu'à des groupes plus larges, conformément au progrès général

dans la connaissance des hommes et de la nature. Ce que l'Asie-Mineure et la Hellade étaient au peuple d'Athènes, l'Europe, dans sa vaste enceinte, l'était aux Anglais de la renaissance. Chez les anciens, la théologie, cause tout externe et toute primitive, donnait le ressort de l'action et la limite des caractères; chez les modernes, ce ressort et cette limite s'agrandirent et devinrent la fatalité tout humaine et tout interne de l'organisation. Les maisons des Pélopides et des Labdacides étaient le thème d'Eschyle; les races germanique, italique, celtique, furent le thème de Shakspeare. Telle est du moins la conséquence des principes mis en avant, et en faire la vérification est l'objet de ce volume. »

D'après ce système, Iago, dans *Othello*, représente le caractère de la race italienne, Hamlet, de la race teutonique, et Macbeth, de la race celtique. M. O'Connell ne veut aucunement dire que ourdir des trames scélérates soit le propre de la race italienne, qu'assassiner sous le toit de l'hospitalité un roi débonnaire soit le type de la race celtique, et que la mélancolie d'une âme indécise et troublée soit le type de la race germaine. Non, Iago pourrait être honnête, Macbeth aussi saint que Duncan, et Hamlet aussi royal que le grand Alfred; mais dans l'un ou l'autre cas, dans le bien comme dans le mal, ils n'en seraient pas moins de vrais représentans de leur race, c'est-à-dire obéissant aux impulsions qui les poussent et bornés par les conditions qui la bornent. C'est ainsi que, exemple extrême et qui dira tout de suite ce que M. O'Connell entend, un homme d'une tribu des peaux-rouges pourra être aussi noble qu'Uncas et aussi méchant que le Renard-Subtil sans sortir jamais du cercle fatal que lui impose la qualité de fils des primitives forêts de l'Amérique; ceux-ci ne ressemblent en rien aux hommes blancs que l'habile romancier a mis auprès d'eux. Eh bien! ce que Cooper a marqué sans peine au XIXe siècle et entre des types si tranchés, Shakspeare, au XVIe siècle et à une époque où ce n'était qu'une aperception de génie, l'a marqué pour des types si voisins, qu'un grand poète seul pouvait les dessiner d'une façon distinctive.

Avant d'entrer en plus de détail avec M. O'Connell, j'ai besoin de prendre certaines précautions et de faire certaines réserves. Je vais marcher d'une part en le suivant, de l'autre en m'écartant de lui, et je veux éviter que cette double marche n'ait l'air d'une contradiction. La question, fort importante dans l'histoire de l'art, n'est pas autre que celle de l'origine, si souvent controversée, du drame romantique dans l'Europe moderne. Le point de vue nouveau qu'a ouvert M. O'Connell en la rattachant à la diversité des races nationales m'attire, et je m'en fais le complaisant et satisfait interprète; mais, par une voie dont le lecteur sera juge tout à l'heure, l'expli-

cation qu'il donne tourne à la grande glorification des Celtes, ou, pour parler plus précisément de la France (et un Français n'a qu'à se réjouir de voir un étranger si plein d'une profonde et sincère admiration pour notre pays), mais aussi au grand détriment de l'Italie et de l'Angleterre. C'est là-dessus que je me sépare. Depuis que l'histoire a été clairement ouverte pour moi, j'ai toujours placé dans un très haut rang ces deux nations si différentes : l'Angleterre, avec sa haute prospérité, n'avait pas besoin qu'on lui fît justice; mais l'Italie en eut besoin, et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je me suis rangé parmi ceux qui l'admirent et qui la soutiennent de leurs vœux. Le livre de M. O'Connell n'a, je l'avoue, changé mon sentiment ni pour l'une ni pour l'autre. Que si l'on me reprochait de ne connaître l'une ou l'autre que de ouï-dire et comme je connais Rome et la Grèce antiques, je répondrais qu'au point de vue purement historique où je me borne, il suffit, pour avoir une opinion sur une nation, de considérer quelles ont été ses œuvres dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, comment elle s'est gouvernée au dedans et comment elle s'est comportée au dehors.

Venons maintenant à M. O'Connell, aux Italiens et à Iago. Comme la conception historique de M. O'Connell l'a conduit à donner aux Italiens une place secondaire en tant que race, il rencontre d'abord les Romains comme une objection anticipée. Voici donc ce qu'il regarde comme les traits essentiels du caractère romain : dans l'intelligence, nullité de la faculté organisatrice, faiblesse même de la réflexion, prééminence de la sensation et de cette compréhension concrète qui gagne en intensité parce qu'elle est étroite, et en clarté parce qu'elle porte sur l'objet. Ces traits positifs et négatifs sont manifestes par l'histoire. Les Romains n'eurent jamais un penseur, un philosophe, un système; le peu d'écrivains spéculatifs qu'ils produisirent copièrent les Grecs, et furent d'informes compilateurs de faits et de fables, comme Varron et Pline. Ils stigmatisaient du titre d'inconsistance la susceptibilité qu'avaient les Grecs pour les influences de la dialectique; leur propre stupidité apparaissait solidité, parce qu'elle ne se laissait pas ébranler par de tels mobiles. Les seuls argumens qu'ils affectaient, les seules spéculations qui les intéressaient se rapportaient aux augures et à la divination, et même leur religion n'était qu'un pur rituel, sans apparence d'âme ou de doctrine. Ce qu'ils voyaient, ils le saisissaient avec précision, avec profondeur, avec obstination, mais en s'élevant à peine au-dessus du physique, du particulier, de la pratique. Leur seule création abstraite est le code de jurisprudence, qui ne demanda ni raison ni réflexion, qui même les exclut, car la loi, étant injonctive et ne s'occupant que de faits, est non pour l'argumentation ou pour l'inspiration, mais

pour le jugement et la définition. Le principe moral était, comme la religion, extérieur et reposait sur l'usage et la superstition. Dans les manières, les Romains étaient plutôt gracieux que polis; accessibles aux impressions du dehors, mais ne recevant rien de l'intérieur, ils avaient de la courtoisie sans être cordiaux, de la dignité sans être délicats; ils manquaient de la sympathie et de l'humanité qu'implique le mot de *gentleman;* leur rang eût été bas dans la chevalerie du moyen âge, et de fait leurs descendans trafiquaient au lieu d'aider dans les croisades. Au point de vue public ou social, cette race était patriotique, en tant que patriotique est opposé à personnel et à philanthropique. Le patriotisme, comme le nom l'indique, étant un attachement à la patrie, à la terre, était en plein accord avec le cercle purement physique ou concret de l'intelligence; Rome était territorialement regardée par les Romains comme le chez-soi (*home*) est individuellement regardé par les Teutons. La tendance était par conséquent opposée à la dispersion et favorisait l'unité, mais l'unité d'agrégation, non d'organisation. Ce fut cette tendance qui les conduisit à la conquête du monde, et ce défaut qui fit qu'ils commencèrent à le perdre dès qu'il eut été conquis. Maintenant tous ces défauts sont voilés par l'idéal qu'on s'est fait de Rome. Dans les conquérans du monde, la rustique ignorance fut vertu et simplicité, le stupide mépris des Grecs subtils fut conclusion profonde d'un sens solide, le manque absolu de conscience fut stoïque fermeté de caractère, la superstition formaliste fut une religieuse scrupulosité, leur impuissance civile d'organisation un sage souci de la liberté publique, leur aveugle avidité de pouvoir et de conquête magnanimité civilisatrice.

J'avoue que je suis, comme M. O'Connell, de ceux qui s'efforcent de dissiper les illusions que l'éloignement et le respect de l'antiquité peuvent créer, j'avoue encore que, dans ce tableau, certains traits sont exacts, par exemple l'infériorité des Latins par rapport aux Grecs quant à la philosophie et aux sciences; mais je ne puis accepter comme portrait ressemblant l'esquisse qui vient d'être citée: des parties font défaut et d'autres sont grossies. Dans un beau passage, M. O'Connell, rappelant que nous n'avons qu'un fragment de la littérature et de l'histoire des Grecs et des Romains, dit: « Le gouffre des siècles d'obscurité où elles disparurent fut un gain et non une perte; il engloutit ce qu'il y avait de vulgaire et de conforme à la simple humanité dans la Grèce et dans Rome, et n'en laissa surnager que les grandes parties dans l'enchantement d'un mirage. Ces deux nations furent ainsi placées sur le piédestal de l'histoire comme une excitation à la postérité et un idéal qui sert d'exemple. » Cela est aussi bien dit que pensé; mais avoir pu, après s'être dépouillée,

dans le lointain des âges, des humbles et tristes vulgarités, laisser de soi un idéal, que faut-il de plus pour rehausser et remettre à sa place la nation romaine?

Cela me suffit ici; pourtant il est encore une proposition sur laquelle je ne puis être d'accord avec M. O'Connell, celle où il dit que les Romains atteignirent l'unité de leur empire à travers des siècles de sang et de crimes. Je la concevrais, sans l'approuver, chez un moraliste qui, n'ayant pour se diriger qu'un point de vue abstrait, transporterait dans le passé des appréciations absolues, et jugerait ce qui se fit par ce qui de son temps doit se faire; mais si la morale même est relative, à plus forte raison l'historien est-il tenu d'estimer les choses conformément à ce qu'elles purent être suivant les temps, les lieux et le développement de l'histoire et de la civilisation. Or la guerre est une de ces fatalités attachées par la condition des choses aux premières phases de l'évolution du genre humain, fatalité qui décroît de jour en jour, et dont la philosophie sociale prévoit l'extinction, mais qui alors eut sa raison d'être dans la nature de l'homme et sa pleine action dans l'histoire. S'emporter contre elle serait comparable à la colère du naturaliste qui, étudiant les animaux condamnés à se nourrir d'une proie vivante, leur ferait leur procès. Sans doute on peut rêver et souvent moi-même je l'ai rêvé, j'en conviens, on peut rêver que les animaux et l'homme en particulier n'eussent pas été astreints à cette cruelle loi; mais, quand on étudie, il faut écarter des rêves et de vains souhaits, et envisager la nature dans sa réalité, quelque rigoureuse qu'elle soit. La comparaison est pleinement exacte : la sauvagerie est toujours en guerre; dès l'aurore de l'histoire, les pasteurs subjuguent l'Égypte, et Sésostris porte au loin ses armes. La seule question qui reste, c'est de savoir si les Romains, dans cet exercice inévitable des impulsions primitives, se sont, plus que les autres peuples, souillés de sang et de crimes. Eh bien! on peut affirmer que s'ils ne le furent pas moins, ils ne le furent pas plus. Ce fut un grand progrès quand la guerre, de purement destructive, devint conquérante et forma des empires, et quand de conquérante elle devint civilisatrice, ce qui arriva quand elle fut portée par les Grecs et les Romains dans les contrées barbares. Les Romains eurent conscience de leur rôle alors qu'ils disaient par la bouche de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,

et qu'ils célébraient par celle de Pline, dans une phrase encore plus décisive, *l'immense majesté de la paix romaine.*

Ce portrait de la gent latine est aussi, on le comprend, celui des Italiens, et, selon M. O'Connell, si les Romains revenaient sur le

théâtre du monde, ils n'y auraient pas un autre rôle que celui que l'Italie y joue, aujourd'hui que d'autres races, douées de qualités supérieures, ont pris leur place et leur fonction : à quoi j'objecte aussitôt que cette assimilation ne peut être complète, car elle cloche en un point essentiel. — Tandis que les Romains n'ont, comme il est reconnu, qu'un rang tout à fait subordonné dans les sciences, l'Italie a noblement payé sa quote-part dans le tribut apporté en commun par les nations européennes, et tandis que Rome, belle dans le premier des arts, la poésie, est nulle dans le reste, l'Italie, qui n'a pas pour cela déchu dans la gloire des grandes compositions poétiques, est reine par la musique et par la peinture. — Je ne suis pas de ceux qui pensent que l'Italie moderne soit en décadence par rapport à l'Italie ancienne : ce qu'on peut appeler sa déchéance politique ne date que du XVIe siècle, est comparable à celle qui ne tarda pas à frapper aussi l'Espagne, et dépend au fond d'une cause identique, l'oppression ecclésiastique compliquée ici de la domination étrangère; mais à ceux qui l'admettent M. O'Connell demande, en raillant, comment ils peuvent l'expliquer, eux qui prétendent que le sang germanique fut un sang régénérateur pour les nations abâtardies de l'empire latin, et qui savent qu'une portion de ce noble sang fut infusée dans l'Italie par la conquête ostrogothe et lombarde. Quant à moi, je l'ai plusieurs fois soutenu et je prends occasion de le répéter, je regarde l'invasion des Germains comme ayant non pas accéléré, mais retardé l'évolution de l'Occident, en mêlant des races moins civilisées à des races plus civilisées, en créant ainsi un terme moyen et inférieur; toutefois je pense, et en ceci je vais contre l'opinion de M. O'Connell, qu'une invasion celtique n'aurait pas produit un moindre dommage. Seulement Germains ou Celtes, une fois implantés, devenaient d'excellens élémens, et ce n'était qu'un retard.

Iago appartient à ce type latin ou italien tel que le décrit M. O'Connell, ou, pour parler tout à fait comme lui, c'est un personnage qui, trouvé dans l'ancien récit, est devenu, grâce au génie de Shakspeare, un portrait de la race italienne : personnage méchant ou honnête, il n'importe, je l'ai déjà dit, mais dans l'un et l'autre cas personnage enfermé dans un certain ordre de pensées, de mobiles, de combinaisons d'où le poète ne l'a jamais fait sortir. Iago est le véritable héros de la tragédie : cela, pressenti bien des fois, est remis en lumière par M. O'Connell, qui veut du moins que cette primauté ne soit pas ôtée *à un peuple glorieux, infortuné, et qui a rendu des services;* je rapporte ses expressions afin d'écarter l'odieux que suscite au premier abord une telle comparaison. Si je ne pense pas ce que pense M. O'Connell, qu'il y ait dans les traits qui peuvent

caractériser l'Italie des traces d'incapacité essentielle pour certaines grandes choses de l'ordre intellectuel et moral, j'accorde pleinement que Shakspeare a dessiné d'une main aussi sûre que délicate ce redoutable personnage, et j'y vois un Italien du XVIe siècle qui, sentant bien la criminalité de ses actions (Iago ne laisse pas de doute à ce sujet), se met froidement au-dessus et pratique dans la morale privée ce dont Machiavel fit la théorie dans la politique. A la fin du XVe siècle et dans le XVIe, les déchiremens de l'unité catholique firent toucher du doigt que la politique et la morale étaient plus indépendantes de la théologie qu'on ne l'avait pensé, et il y eut à ce moment un rude assaut pour la politique et la morale : les Italiens seuls avaient alors des conceptions assez générales pour embrasser en un système cet état de dissolution, et ils l'embrassèrent; mais leurs tyrans n'étaient pas plus déloyaux que les Ferdinand de Castille, les Louis XI de France, les Richard d'Angleterre.

Je ne suis pas toujours satisfait du procédé que M. O'Connell emploie pour caractériser les races; cela est sans doute fort difficile, et j'essaierai plus loin, non pas de tracer ces caractéristiques, mais d'indiquer quelques-uns des traits essentiels qu'il importe, suivant moi, de prendre pour guides. En attendant, je dirai qu'à mon avis ce qu'il faut craindre, c'est de prendre le cas particulier pour le cas général. Ainsi est-il vrai de considérer comme un attribut réel du caractère italien l'emploi du poignard pour combattre les tyrans de leur pays et l'arracher aux mains qui l'oppriment? Je ne crois pas que ce soit l'attribut d'aucune nation; mais, si ce l'était, ne devrait-il pas être noté expressément dans la caractéristique de la nation française? Depuis Poltrot de Méré, qui assassine le duc de Guise, jusqu'aux vingt assassinats d'Henri IV, en passant par les Guise, que tue Henri III, et Henri III, que tue Jacques Clément, quelle série de meurtres suscités par le désir de se débarrasser d'hommes politiques qui gênaient! Puis vient sous Louis XIV et Louis XV (car on peut à peine mentionner Damiens) un repos où les assassinats politiques n'apparaissent plus. La révolution éclatant, ils recommencent; Lepelletier de Saint-Fargeau, Marat, en sont les victimes; Napoléon échappe à la machine infernale; le duc de Berri tombe sous le poignard, et sept tentatives sont faites contre la vie de Louis-Philippe. Il suffit de rapprocher les faits pour montrer que ce sont des passions accidentelles qui soulèvent ces orages. De même, chez les Italiens, le poignard n'est devenu une arme politique que depuis que l'idée d'une libre Italie, s'éveillant dans leurs âmes, a mis aux uns le fusil, aux autres le couteau à la main, pour délivrer leur pays.

Iago, Italien raconté dans un récit italien, a nécessairement toutes les touches intérieures et extérieures qui le font indigène d'un pays,

membre d'une nation. Le moment créateur dans Shakspeare fut quand il voulut non pas effacer ces touches pour aller à ce qu'il y a de plus général dans l'homme, mais les conserver et les achever pour les superposer, comme fait la réalité, à ce qu'il y a en l'homme de plus général. Là fut l'origine du drame nouveau. Dès lors que l'œil de son génie s'ouvrait sur cette condition de l'art, tout venait lui faciliter sa tâche. De son temps, les nations, ne s'étant point autant assimilées, portaient des signes visibles. Qui, à première vue, ne reconnaissait un Lombard, un Italien, et qui, dans son esprit, n'avait une idée toute faite de certains types alors frappans? Ces nations, ces variétés humaines, posaient devant le poète, et le poète put voir et crayonner.

III. — TYPES GERMAINS ET CELTES.

Dans *Othello* sont Iago et les Italiens, dans *Hamlet* les Germains, dans *Macbeth* les Celtes. Si j'ai bien compris M. O'Connell, tandis que l'Italien reçoit naturellement ses impressions du dehors, le Teuton les reçoit naturellement du dedans, et le Celte lie par sa nature intermédiaire les deux points de vue. Cette remarque mérite d'être recommandée à l'attention de celui qui, s'occupant de la biographie des peuples, cherche à introduire dans leur histoire les motifs profonds, mais réels, de leurs actions; mais elle le mérite, suivant moi, sous deux conditions qu'il importe de signaler. D'abord, par Celtes on entendra les Français, puisque parmi les populations dont l'origine remonte jusqu'aux Celtes, il n'y a que les Français qui témoignent de cette aptitude; les Bas-Bretons durant leur autonomie, les Gallois, les Gaëls d'Écosse et même les Irlandais, qui forment un gros corps de nation, en un mot tous ceux qui n'ont pas été latinisés n'ont jamais joué ce rôle et exercé cette influence. En second lieu, les trois traits de l'Italien, du Teuton et du Celte signalés par M. O'Connell sont une manière d'être de l'esprit qui lui donne une certaine empreinte, mais qui ne le limite en aucune façon. C'est, si je puis me servir de cette comparaison, un timbre propre à chacune de ces nations: dans les corps sonores, le timbre est argentin, ou cuivreux, ou aérien, sans que pour cela le nombre des vibrations soit limité ou la pureté du son altérée. De même ici, France, Italie, Angleterre, Allemagne, Espagne, résonnent différemment au souffle des événemens et des idées, sans que pourtant d'aucun côté les grandes choses et les grandes idées aient fait défaut ou doivent faire défaut. Dans le long cours du temps, les équivalens s'établissent entre ces populations qui, comme on le verra dans le paragraphe suivant, ou sont de même race, ou ont été assimilées par une

civilisation commune. Bien plus, le long cours du temps produit dans le sein d'une même population des changemens appréciables : les Latins étaient sans aptitude pour les hautes parties de l'art, et les Italiens y excellent; les Allemands sont musiciens, et les Germains mêlés de Celtes qui occupent l'Angleterre ne le sont pas. En France, il n'y avait que la chevalerie ou gendarmerie qui fût estimée militairement : on écrasait la *piétaille* à Crécy et à Poitiers; plus tard on soudoyait des fantassins suisses, écossais, allemands, et aujourd'hui il n'est pas de meilleure infanterie que l'infanterie française. A ces faits pris au hasard je n'attache d'autre importance que de montrer ce que des influences diverses peuvent dans une nation, à plus forte raison entre nations. C'est ainsi que, tout en refusant d'admettre entre les races européennes des gradations spécifiques, on découvre un riche fonds de différences nationales, et c'est sur ce fonds que Shakspeare a travaillé.

Shakspeare n'a failli ni aux récits qui lui ont fourni Hamlet, ni à son propre génie, en traçant la figure du prince de Danemark, et on le sent bien vivement en passant d'Othello à Hamlet. M. O'Connell a étudié cet antique Teuton d'un œil perçant et sévère; il a mis en lumière de curieux détails, et celui qui aime ce qui est piquant admirera avec quel art, avec quelle passion, avec quelle profondeur parfois, par quels tours de force en d'autres cas, il tire de Shakspeare un portrait du Teuton, ou pour mieux dire de l'Anglais, qui n'en fait plus qu'un homme de commerce, de guerre, d'égoïsme brutal et d'intelligence pratique, mais fermée aux hautes conceptions qui savent organiser.

Je note en passant certains points, essentiels à mon gré, et sur lesquels je diffère avec M. O'Connell; je les note dans un esprit de controverse philosophique qui croit devoir au lecteur les motifs de discordance comme ceux de concordance. « Le Teuton, dit M. O'Connell, portant, ce semble, le monde de ses intérêts avec lui-même, et ne se souciant du monde extérieur que comme subordonné à ces intérêts, est l'homme destiné à la progression physique et au cheminement, l'homme des colonisations, des affaires et du commerce; mais, par une autre conséquence de cette direction tout externe, il est aussi l'homme des causes finales, car, comme tous les hommes, il supplée au côté faible de son intelligence en supposant une intervention de la Divinité, qui pourvoit. » Il est certain qu'il n'y a pas longtemps encore les livres anglais étaient infestés de cette puérile manie de la finalité : témoin ce savant anglais qui, décrivant les dents longues et tranchantes d'un saurien antédiluvien, louait la bienveillance de la Providence de l'avoir ainsi armé, et oubliait, en faveur du mangeur, les intérêts et les souffrances des mangés. Tou-

tefois cela est propre non à une nation, mais à un état théologique de l'esprit pendant certaines périodes. Nous-mêmes, nous n'avons pas manqué de ces théologies où l'ordre du monde est conçu non comme un ensemble de conditions immanentes, mais comme un ensemble d'opérations explicables par leur but. Les anciens, dès que le monothéisme philosophique commença de luire à leurs yeux, abondèrent en ces interprétations; le Grec Galien en fit la base de son grand traité de l'usage des parties du corps humain. D'ailleurs, ce qui achève de trancher la question, c'est que les Teutons, pour me servir du terme générique employé par M. O'Connell, y ont renoncé complétement dans la philosophie de Hegel. Les causes finales sont une phase que traversent la science et la philosophie, et non un terme au-delà duquel certaines nations ne peuvent s'élever.

Enfin viennent Macbeth et les Celtes : Macbeth, prince des Gaëls d'Écosse, qui parlent encore le vieil idiome celtique; les Celtes, cette race qui, suivant M. O'Connell, superposée aux deux autres, est de la sorte avancée sur un plan plus élevé. Voici comment il la caractérise : « Dans l'intelligence, prédominance de la faculté raisonnante, en tant qu'opposée aux tendances réflectives et perceptives, ou, dans le langage de la méthode, contrôle et complément de l'induction et de l'analyse par le moyen de la synthèse. La conduite est raisonnée, circonspecte, systématique. En moralité, la conséquence de l'acte, c'est-à-dire la conformité de l'acte avec les prémisses, a plus de poids que les motifs dictés par la conscience, comme chez les Teutons, ou le but poursuivi, comme chez les Italiens; car la raison, venant enfin à connaître que les impulsions de l'homme ou ses desseins n'ont pas le pouvoir d'altérer l'ordre moral de l'univers, se résigne à étudier et à suivre cet ordre naturel à travers un tissu de rapports où tout est gradation conséquente. Dans la spéculation, cette race doit être méthodique, organisatrice, par opposition à celles qui ne savent qu'accumuler ou explorer, et, au point de vue théologique, opposer la fixité des institutions à la turbulence du prophétisme et à la torpeur de la théocratie, ou, en termes plus familiers, le calvinisme et le gallicanisme aux extrêmes contraires du romanisme et du protestantisme. Les manières doivent être à la fois dignes, courtoises et cordiales, en tant que procédant d'un tempérament où l'excellence du système nerveux a relevé la servilité du tissu cellulaire et la rudesse du système musculaire. Finalement, les tendances sont non pas, comme dans Hamlet, tournées en dedans et individuelles, non pas, comme dans Iago, tournées vers des passions et des intérêts de famille, mais dirigées vers la circonférence, expansives, généreuses, magnanimes, en un mot sociales. Ces qualités, ainsi que dans les autres races, ont leurs

vices, où elles tombent. Celle du raisonnement mène à une réserve débilitante, à une timidité dans les entreprises nouvelles ou importantes qui provient de la faculté de se représenter d'avance toutes les éventualités. Dans la morale, l'esprit de conséquence devient une sorte de callosité à l'égard de toute cruauté qui est impliquée dans la logique de la situation. Regardant principalement aux moyens qui sont l'objet de la raison, non aux motifs, comme dans la conscience, ni au but, comme dans la religion, l'homme de raisonnement peut, une fois lancé, être poussé de crime en crime, sans malveillance de dessein, sans cruauté de caractère, mais simplement par obéissance aux exigences commandant la conséquence avec ce qui est fait et la consommation de ce qui est conçu. Le côté faible de la philosophie est une indifférence pour les suggestions des sentimens et des superstitions du genre humain, indifférence inspirée par une confiance prématurée en la suffisance de la raison, ou, si l'on veut, ce sera un excès de théorie qui n'est pas appuyé sur les faits et les traditions appartenant aux autres races. Quant aux manières, le défaut se manifeste de deux façons : être trop accessible aux impressions de la société, ce qui rend inconstant, et faire perversement des qualités qui ornent l'homme un masque de dissimulation. La manie de la sociabilité atteint son extrême, quand, revêtant cette forme d'ambition qui n'est ni avidité brutale ni aveugle domination, elle devient ce qui a été si bien décrit comme la dernière infirmité des nobles âmes, un désir de gagner l'approbation ou même un souci du monde tel qu'on sacrifie les droits privés à la considération collective. »

Ce portrait est beaucoup plus français que celtique; pourtant il y a aussi du celtique dans ce portrait français, puisque nous sommes les descendans des Gaulois et leurs héritiers pour ce beau pays que baignent l'Océan et la Méditerranée, et que bornent les Pyrénées, les Alpes et une frontière ambiguë dans les plaines belgiques. Autrefois c'était Gaule aussi; mais depuis longtemps, même avant la conquête romaine, des tribus germaniques s'y sont établies et y ont gardé leur idiome teuton, tandis que les Gaulois se laissèrent modifier par l'influence de Rome au point d'échanger leur langue pour le latin : effacement si complet que ce fut une tâche laborieuse pour l'érudition de démontrer que la langue des Gaules était de même famille que le celtique de Basse-Bretagne, du pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande; effacement enfin qui serait très surprenant, si le même phénomène ne s'était produit aussi en Espagne pour l'Ibérien.

Je recommande aux lecteurs de cet ouvrage le chapitre de Macbeth et des Celtes; certainement, quelque restriction qu'ils apportent aux vues de M. O'Connell, ils en retireront le profit d'avoir envisagé

Shakspeare sous un jour nouveau, et d'avoir pénétré plus avant dans les sources de son génie. Je parle également aux lecteurs anglais et aux lecteurs français; seulement, pour goûter ce qu'il y a de neuf et de profond, l'un devra impartialement s'élever au-dessus de la rigueur avec laquelle tout ce qui est anglais est traité, et l'autre au-dessus de la faveur avec laquelle est traité tout ce qui est français. Voyez en effet quelles atténuations on apporte à nos mauvaises actions et sous quelles grandes qualités on voile nos mauvais côtés. L'esprit routinier qui nous arrête n'est plus qu'une raison étendue qui aperçoit de loin et au loin les éventualités; les abominables cruautés qui souillent notre histoire ne sont qu'une logique rigoureuse qui passe de la conception au résultat. Voyez aussi comme ce qui, selon moi, appartient à la date est attribué absolument à la race, je veux dire la rationalité qui caractérise la révolution française. Certes, si cette révolution, au lieu d'éclater en 1789, eût éclaté en 1640 comme la révolution anglaise, non-seulement elle n'eût pas été philosophique et axiomatique comme elle a été, mais encore elle ne pouvait, comme le prouvent la fronde et ses tumultes contemporains, que rester au-dessous de la révolution anglaise, entre un protestantisme avorté et un catholicisme ébranlé. Pendant que M. O'Connell attribue aux Celtes et aux Français une supériorité de race, il me semble curieux de rappeler qu'à la fin du premier empire et sous l'impulsion des haines justes et violentes suscitées contre notre nation par nos odieuses guerres, il fut, dans quelque recoin de l'érudition allemande, question de nous comme d'une race inférieure, brutale, et indigne d'être européenne.

Byron a raillé ceux qui, dans la nation anglaise, s'inquiéteraient de savoir s'ils sont de descendance saxonne ou normande, à peu près comme si quelqu'un de nous s'inquiétait en France de savoir s'il est d'origine gauloise ou latine, ou franque, ou burgunde, ou visigothe. Depuis longtemps, tous ces élémens sont confondus en un seul corps, la nation française : même les étrangers qui viennent de temps à autre se fixer chez elle s'y absorbent, et Mirabeau, bien que d'une famille originaire d'Italie, est pleinement Français; mais historiquement et nationalement il importe de conserver les filiations, absolument effacées pour les individus. C'est à ce titre que je réclame contre une assertion de M. O'Connell relative aux Normands; je parle des Normands de notre Normandie. Il les range, du moins ceux qui figurent dans les pièces de Shakspeare, parmi les populations teutonnes. Je ne puis accepter cette assimilation. L'invasion scandinave fut la dernière des invasions germaniques sur le sol de la Gaule; mais elle n'en diffère en aucune façon, et peut même servir à éclairer l'histoire de celles qui, étant plus anciennes, sont plus

obscures. Nos Normands ne sont pas plus Scandinaves qu'on n'est, dans le reste de la France, Franc ou Visigoth ou Burgunde. A part la descendance de Rollon, le premier duc, descendance qui d'ailleurs ne dura pas très longtemps, tous ces Scandinaves se fondirent dans la population neustrienne, et y perdirent leurs mœurs, leur état social, leurs noms, leur langue. Autrefois en France il y avait, non pas ce que nous appelons des patois, mais des dialectes dans lesquels chaque grande province écrivait ses compositions, sans se conformer, comme aujourd'hui, à une langue unique. Le dialecte normand était un des principaux, et dès la fin du XIIe siècle ces prétendus Scandinaves ont, par de longs poèmes, tenu leur place littéraire dans la langue d'oïl. Une étude des dialectes parlés sur le sol de la Gaule depuis la Méditerranée jusqu'aux côtes de l'Océan et au pays wallon montre (1) que ces dialectes, toujours latins, suivent une dégradation régulière à mesure qu'on s'éloigne davantage du territoire latin, sans que jamais un ressaut quelconque indique qu'en tel ou tel point se soit trouvée une population ou franque, ou burgunde, ou visigothe, qui ait donné au parler un caractère plus germanique qu'au reste. Eh bien! cela est vrai pour notre Normandie; là aussi la dégradation dialectique suit sa marche indépendamment de toute influence scandinave. Il est donc vrai que si nous sommes Celtes, nos Normands le sont aussi et au même titre, c'est-à-dire que, devenus Latins comme les autres Gaulois, ils ont, comme les autres Gaulois, absorbé et assimilé les envahisseurs germaniques.

Les Gaulois, en renonçant à leur langue pour adopter le latin, ont rompu leurs liens avec les populations celtiques qui gardèrent la leur. Singulier échange qui ferait douter que les Français soient des Gaulois, si cette latinité d'emprunt n'en était restée la vraie preuve! En effet, on sait historiquement qu'aucune population latine ne couvrit le sol en assez grand nombre pour submerger la nation gauloise. Pline témoigne que la Province, que nous nommons aujourd'hui la Provence, était devenue tellement semblable à l'Italie qu'on ne l'en distinguait plus; cette assimilation gagna de proche en proche jusqu'aux derniers confins de la Gaule: la langue gauloise fut de plus en plus reléguée. Quand l'invasion germaine commença, on courut risque de devenir Germains comme l'Angleterre le devint; mais chez nous elle ne tarda point à être absorbée, et le triomphe des langues d'oïl et d'oc, filles de la latinité, vint montrer que définitivement la population gauloise avait pris le dessus. Cette fusion dans la latinité fut une rupture avec la celticité, rupture qui fut bien profonde, mais qui n'empêche pas qu'il ne reste des liens

(1) J'en ai déduit les preuves dans le *Journal des Savans*.

véritables entre nous et les populations demeurées pleinement celtiques. A ce titre, l'Irlande, aujourd'hui le seul grand centre celtique qui subsiste, nous intéressera toujours. Je n'ai pas à m'enquérir ici pourquoi elle a été si malheureuse sous le régime anglais; ce ne fut pas précisément l'oppression tyrannique, car les protestans français ont été, sous Louis XIV et après lui, bien plus opprimés sans être jamais tombés à un tel point de misère. Ce ne fut pas non plus la différence de religion, car les catholiques français du Canada ont merveilleusement prospéré sous la domination britannique, ce qui, en passant, prouve que les Français n'étaient point impropres à la colonisation, et que leur infériorité d'alors ne tint qu'à l'infériorité de leur gouvernement, qui, non contrôlé, devait certainement être vaincu par un gouvernement contrôlé. Quoi qu'il en soit de cette situation irlandaise, comment se fait-il que les Irlandais n'aient pas mis en usage le procédé qui de nos jours a réussi à plusieurs nationalités opprimées ou menacées? Je parle de la résurrection d'une littérature nationale autour de la langue nationale remise en honneur. C'est ainsi que les Hongrois, les Roumains, les Bohémiens et même les Flamands de la Belgique se sont défendus tantôt contre l'oppression, tantôt contre l'absorption. Pourquoi les Celtes d'Irlande ne font-ils pas de même? Pourquoi les patriotes, les jeunes gens, se groupant autour du vieil et vénéré idiome, n'en font-ils pas le ralliement commun de leurs aspirations nationales et politiques? Je n'ai aucun droit pour répondre à cette question, et c'est en définitive aux Irlandais eux-mêmes qu'il appartient de décider quelle est la voie la meilleure pour sortir d'une position qui les blesse, soit la fusion plus intime avec l'Angleterre, soit la séparation plus profonde à l'aide de la résurrection de l'idiome celtique.

De cette revue faite à la suite de M. O'Connell, j'arrive à la même conclusion que lui, à savoir qu'il y a dans Shakspeare plus que le portrait général de l'homme et de ses passions, et que des nuances très variées, qui proviennent de la diversité des races et des lieux, y tiennent une place importante. « Je ne prétends pas soutenir, dit M. O'Connell, que Shakspeare ait eu plus que ses critiques conscience de toute la portée de ses conceptions. Le vrai poète est philosophe par sentiment, non par système, et tous les grands agens du progrès de l'humanité ne connaissent guère leurs tendances réelles. Le fondateur du drame moderne fut mis, par les récits légendaires et poétiques du moyen âge, en possession d'une esquisse des principales variétés de race en Europe, esquisse qui devint entre ses mains le germe et le type de ses créations nouvelles. » Ce fut en effet ainsi que Shakspeare procéda. Les poètes, pas plus que les peintres et les musiciens, ne créent au sens absolu de ce mot; ils mettent en œuvre, développent, embellissent, transforment, idéa-

lisent les matériaux que l'histoire, le mythe, la légende leur apportent; et si l'on veut un langage plus précis, chaque développement de l'histoire produit un nouveau flot d'imagination, masse toute prête pour la main du génie. Le moyen âge a été prodigieusement fécond en ces créations variées auxquelles la France, soit de la langue d'oïl, soit de la langue d'oc, a eu une si grande part, et desquelles Dante, par toutes les fictions de descente aux enfers composées dans les XIIe et XIIIe siècles, a tiré sa *Divine Comédie*, l'Arioste son *Roland*, par nos chansons de geste, et Shakspeare ses drames immortels, par des récits empruntés aux littératures.

Shakspeare, comme Molière, prit son bien où il le trouva. Son génie à lui fut d'avoir une vue si claire et si précise des linéamens que lui fournissaient ses originaux, que, quelque loin que son imagination le portât en remaniant le thème donné, il semble toujours ne faire que suivre le trait et achever le dessin commencé. Revenez en effet sur ces trois grands drames dont il vient d'être question, et considérez d'abord cet Iago et les autres personnages italiens, puisque le récit d'Italie n'a eu aucun souci d'autres gens que ceux du pays. Jean-Jacques Rousseau, en rappelant les beaux sites qu'il a immortalisés dans son *Héloïse*, dit de Julie, de Claire, de Saint-Preux : « Ne les y cherchez pas. » Je dirais de même : Dans le récit primitif, ne cherchez pas cette poésie dramatique qui se développe en une action toujours croissante, en des dialogues si décisifs, en des vers si riches d'imagination et d'idéal; mais cherchez-y les points d'où Shakspeare est parti, et cela posé, demandez-vous si ce Raphaël du drame, suivant l'heureuse expression de M. O'Connell, a fait autre chose qu'illuminer ce qui était obscur, idéaliser ce qui était vulgaire, et imprimer au tout cette réalité de l'art, plus vraie, à un certain point de vue, que la réalité donnée. Ce côté du génie de Shakspeare s'éclaircira à l'aide d'un contraste fourni par un poète illustre duquel je pense, comme Voltaire, que plus on le lit, plus on l'admire. Racine a, dans *Bajazet*, mis en tragédie un récit turc, comme Shakspeare a mis un récit italien; mais à peine est-il entré dans le sérail, qu'il oublie absolument où il est : la cour de Versailles apparaît aussitôt sur la scène, et les nobles seigneurs et les grandes dames viennent en habit ottoman dire ce qu'ils diraient en habit français. Les vers sont beaux, les situations touchantes, et Racine est toujours Racine; mais si un pareil sujet était échu à Shakspeare, on aurait vu, au lieu de quelques sentimens bien choisis et bien rendus, une situation véritablement ottomane se dessiner, la scène s'étendre et se compliquer, l'unité de caractère se poursuivre au lieu de l'unité d'action, et le drame romantique apparaître. « Un grand poète a l'unité de son génie, » dit M. O'Connell; celle de Racine est dans l'heureuse expression des sentimens; celle

de Shakspeare est dans la profondeur de son intuition, qui constitue avec des rudimens légendaires ou historiques des portraits vivans et variés, comme Cuvier constitua avec des débris d'ossemens toute une faune éteinte.

Avec *Macbeth* s'ouvre une autre perspective. Voilà les âpres montagnes d'Écosse et ces *thanes* aussi âpres qu'elles. Macbeth n'est pas moins scélérat que Iago, lui qui assassine traîtreusement son roi et son hôte, et souille de cette abominable trahison le toit domestique. Le fond des passions est toujours et partout le même; ici c'est l'ambition, comme tout à l'heure c'était la jalousie et la haine. La légende, curieuse à étudier, met sous la forme extérieure de sorcières provocatrices l'impulsion secrète qui pousse insensiblement Macbeth à la violation de sa foi et au trône. Là encore toute une vie se déroule, depuis la première conception du crime jusqu'aux violences tyranniques qui le suivent et au châtiment qui l'atteint. Les commencemens sont donnés par le récit légendaire; Racine les aurait dédaignés, Shakspeare s'y attache. Racine n'y aurait vu qu'une passion universelle soumise à une situation particulière, Shakspeare y voit une situation particulière soumise à une passion universelle : renversement qui fait la différence essentielle du drame romantique et du drame classique. Racine n'éprouve aucun scrupule à mettre ses harmonieux accens et sa divine poésie dans les bouches les plus diverses nationalement, pourvu que ce soit à l'unisson de quelque corde fondamentale de l'âme; Shakspeare a pour ce procédé une répugnance instinctive; les beaux accens et la divine poésie n'éclatent chez lui qu'à la condition que ses personnages seront bien ceux que lui fournit la légende ou l'histoire, et qu'il saura étendre et développer dans le sens de l'organisation et de la vie.

C'est dans le même sens qu'Hamlet est développé : une vieille chronique danoise et un drame issu de la chronique. La légende d'Hamlet est au fond la même que celle d'Oreste : une épouse perfide et meurtrière, un parent qui trempe ses mains dans le sang de l'époux trompé, et un fils qui balance entre le devoir de venger un père et celui de respecter une mère. Dans le drame grec, les dieux font tout : ils poussent Oreste à punir les assassins; puis, quand la fatalité est accomplie et que Clytemnestre a reçu la punition de son forfait d'une main qui n'aurait pas dû la lui infliger, ils apparaissent sous la forme de furies, poursuivent sans relâche ce fils meurtrier de sa mère, et enfin, l'absolvant après l'avoir ainsi excité et châtié, le réconcilient avec leurs autels sacrés et avec lui-même. Dans l'Oreste danois, comme tout diffère de ce monde hiératique des Hellènes, où à chaque impulsion humaine est substituée une divinité! A part l'intervention surnaturelle qui apprend à Hamlet comment son père

est mort, les choses sortent uniquement de cette réaction qui est la clé de l'homme entre sa personnalité et les circonstances extérieures. Il n'est pas besoin de furies pour troubler l'esprit d'Hamlet, sa navrante situation y suffit amplement entre un père dont le sang crie et une mère dont la tendresse est encore maternelle. De Iago et Macbeth à Hamlet, tout a changé de caractère; l'immortel artiste a jeté les palettes qui lui avaient servi, et il en a pris une autre chargée de couleurs différentes. Ce sont les sombres traits du récit scandinave qui l'ont saisi et qui lui conduisent la main. La *Sémiramis* de Voltaire a été inspirée par Hamlet, et c'est la même histoire; mais, obéissant à la tradition qui lui venait du XVIIe siècle, l'auteur français a transformé la riche composition de l'auteur anglais en une action où les personnages ne sont que pour le nœud, tandis que dans le drame anglais le nœud n'est que pour les personnages. De là la prédilection de Shakspeare pour les récits du moyen âge, sûr qu'il était de dérouler le peloton qu'ils renfermaient, et de jeter Hamlet avec sa nature rêveuse, méditative, allemande si l'on veut, à travers un long drame. Une fois introduit dans cette lamentable histoire, une tristesse sans bornes s'empare de Shakspeare; tout tourne en douleurs et en larmes. Ainsi apparaît et disparaît Ophélia, cette pâle et mélancolique vision du poète, qui, dans sa miséricorde, ouvre enfin à toutes ces victimes la paix du tombeau.

IV. — DES RACES.

Le mot de *race* se trouve à chaque instant sous la plume de M. O'Connell et sous la mienne, et pourtant on a pu s'apercevoir que nous n'y attachons pas le même sens. Aussi faut-il, pour ôter l'ambiguïté, exposer ce que j'entends par là, et, avant de reprendre le fil de l'étude sur Shakspeare, se retourner un moment vers cette question qui joue ici un rôle important. Suivant mon habitude, je soumettrai aussi clairement qu'il me sera possible au lecteur mes opinions sur la classification du genre humain, afin qu'il les juge à son gré.

La notion des races humaines dépend de deux sciences : l'histoire naturelle et la linguistique, qui, sans se contredire, se complètent l'une l'autre. Dans l'état actuel, il est impossible à l'histoire naturelle de pénétrer aussi avant que la linguistique; en effet la langue, étant un produit des facultés mentales, ajoute une caractéristique profonde au résultat de l'examen de la conformation anatomique. A la vérité, on pourra dire que l'organisation cérébrale, d'où dépend le langage, est en relation nécessaire avec l'organisation totale, et que cette relation doit être perceptible; mais cela est un principe abstrait qui n'a pu encore percer dans la réalité, et l'histoire natu-

relle est, présentement du moins, incapable de distinguer par exemple un Aryen d'un Sémite. Elle n'en est pas moins le fondement solide des distinctions ultérieures que la linguistique signale; sans elle, celle-ci flotterait et serait exposée ou à exagérer ou à trop réduire les séparations qu'elle entrevoit; c'est l'histoire naturelle seule qui dit combien les Aryens et les Sémites, qui diffèrent tant par la grammaire et la langue, sont voisins par l'organisation. Un cas hypothétique indiquera surabondamment le secours mutuel que se prêtent ces deux sciences. Supposez que l'histoire de Saint-Domingue, avec sa population noire parlant français, fût couverte d'autant de ténèbres que le sont certains peuples anciens connus seulement de nous par quelques débris, supposez qu'il ne fût parvenu de cette île que des crânes trouvés dans les tombeaux et des lignes gravées sur les monumens : l'histoire naturelle montrerait que ces crânes sont ceux de nègres, la linguistique que ces lignes appartiennent à une langue issue de l'idiome aryen, et comme on sait d'ailleurs que cette conjonction est impossible, on en conclurait que la langue dont il s'agit a été importée par quelque circonstance historique à une population qui était incapable de la créer.

Ici, comme dans les autres sciences particulières, la philosophie peut et doit donner des directions et indiquer dans quelle voie il importe que chacune d'elles, à chaque époque, soit cultivée; mais son rôle se borne là : il lui est interdit de substituer ses intuitions aux faits que les sciences trouvent et construisent en théories. L'ensemble de ces théories, rangées dans un ordre déterminé qui en constitue l'enchaînement, forme le fond de la philosophie elle-même, qui, dès lors placée au sommet, voit mieux les routes particulières et donne les conseils, mais qui aussi, étant une résultante, n'entrerait que par un cercle vicieux dans une élaboration d'où elle sort. Quand Descartes et Leibnitz découvrirent l'un la géométrie générale et l'autre le calcul différentiel, ce ne fut pas comme philosophes et en vertu de l'axiome : *je pense, donc je suis*, ou de l'harmonie préétablie qu'ils firent leurs découvertes : ce fut comme géomètres et comme héritiers directs et continuateurs des géomètres qui les avaient précédés. Quand Laplace proposa une hypothèse cosmogonique, il eut soin, sans quoi elle n'aurait pas été écoutée un seul moment, de l'appuyer sur des observations et des calculs purement astronomiques, et une nouvelle cosmogonie ne remplacera la sienne qu'en s'appuyant aussi sur des observations et des calculs plus précis et plus avancés.

Là en effet est la force, l'autorité des sciences, le frein par lequel elles retiennent les penseurs impatiens de s'élancer au loin, et le fouet dont elles repoussent les fausses sciences pullulant autour d'elles dans les limbes de l'imagination et du surnaturalisme. Frêles

et rudimentaires, elles n'exerçaient pas cette contrainte salutaire sur les esprits; développées par la durée et l'enchaînement des travaux dont les derniers reposent sur les précédens, et ainsi de suite jusqu'à l'origine, elles n'acceptent et ne peuvent accepter que ceux qui, se produisant par leur méthode, résultent de leurs prémisses. Et de fait rien de ce qui se produit en dehors ne réussit: ce sont de faux germes qui avortent. Ici, dans la question des races, toute spéculation a pour conditions actuelles les données actuelles de l'histoire naturelle et de la linguistique, et pour conditions futures les données futures de cette même histoire et de cette même linguistique.

Le genre humain se divise en espèces blanche, jaune, rouge et noire. Chaque espèce se divise en races. Comme il ne s'agit ici de rien de dogmatique et de complet, je me bornerai aux races qui se trouvent en Europe. Je l'ai dit plus haut, l'histoire naturelle n'aurait pas de signes ou n'aurait que des signes très douteux pour distinguer les races dans l'espèce blanche; mais la linguistique intervient et fournit des caractères de classification ultérieure. L'espèce blanche, la seule qui soit en Europe, comprend quatre races : les Aryens, les Sémites, les Ibères et les Finnois. Les Finnois occupent la Finlande, et, sous le nom de Magyars, une partie de la Hongrie. Les Ibères ou Espagnols tiennent la péninsule ibérique; ils ont changé pour le latin leur langue nationale, qui ne s'est conservée sous le nom de basque qu'en un coin de l'Espagne et de la France. Les Sémites, représentés seulement par les Juifs, sont disséminés partout; la langue des Juifs est une langue morte qui ne dure que dans les livres, et qui fut sœur de l'arabe. Les Aryens sont, à beaucoup près, les plus nombreux; leur extension est immense. Partis, selon toute probabilité, des hauts plateaux de l'Asie centrale, ils sont allés à l'est porter leur langue, leur religion et leur civilisation parmi les populations indigènes de l'Inde qu'ils ont ou détruites ou refoulées vers le midi, et dans tous les cas converties au brahmanisme. Non loin de leur siége primitif, ils ont fondé le puissant empire des Perses, célèbre par les conquêtes, célèbre aussi par la religion de Zoroastre et par les livres sacrés qui la conservent, et qu'aujourd'hui, dans l'Occident, on lit et interprète. Mais c'est surtout vers l'ouest que se fit la grande émigration : à des époques reculées et sans doute fort diverses se répandirent sur l'Europe les Grecs, les Latins, les Celtes, les Germains et les Slaves. Ces peuples, ainsi que les Indiens et les Perses, parlent des langues qui, ayant en commun une même grammaire et un nombre immense de radicaux semblables, montrent des analogies d'autant plus évidentes que l'on a de chacune d'elles des documens plus anciens.

D'après la distribution qui vient d'être exposée, le nom de race ne peut plus demeurer aux populations grecques, latines, celtiques,

germaines, etc. : elles appartiennent à un degré ultérieur de la classification, et il faut leur attribuer la dénomination de sous-races aryennes, dénomination qui implique leur rapport avec un tronc commun et leur étroite alliance entre elles. Cela étant établi sur les faits fournis par l'histoire naturelle et par la linguistique, il n'est pas possible d'établir entre ces sous-races des différences naturelles, primordiales, et, si l'on veut me passer cette expression, familiales, qui donnent aux unes sur les autres des facultés prééminentes, et qui permettent à celles-ci d'atteindre dans les régions supérieures de l'intellect des degrés interdits à celles-là. L'aspect de cette race aryenne, disséminée sur une étendue immense de terrain, se présente comme celui des différentes provinces d'un grand empire, la France par exemple. Chez nous, le pays se divise en Bourgogne, Provence, Gascogne, Poitou, Normandie, Picardie et le reste. Ces compartimens diffèrent par le parler, par les habitudes, par les apparences extérieures, par mille nuances qui proviennent de leur situation géographique et des événemens de l'histoire locale et antéfrançaise; mais qui pourrait dire qu'aucune de ces provinces l'emporte sur les autres par un heureux privilége qui ferait naître dans son sein les hommes les plus éminens de la commune patrie? Il n'en est rien : les poètes, les écrivains, les savans, les politiques, les capitaines proviennent des quatre points de notre horizon, et en recherchant leur origine il serait impossible de signaler un terroir plus fertile que le reste en esprits excellens, ou d'affirmer que tel point, moins favorisé jusqu'alors, ne le sera pas autant que les autres un jour à venir.

C'est, sur une bien plus vaste échelle, la condition de la race aryenne avec ses sous-races. Les différences entre les sous-races sont très grandes : elles sont dues non à la nature, mais aux circonstances extérieures, c'est-à-dire au climat, à l'époque, à l'histoire et surtout à l'éducation civilisatrice. Celles des sous-races aryennes dont les documens historiques remontent le plus haut sont les Indiens, les Perses et les Grecs. Toutes trois reçurent des communications et des enseignemens des peuples à qui l'on doit les premières assises de la civilisation, Égyptiens, Assyriens, Sémites de Sidon et de Tyr. Les Indiens, perdus à l'extrême Orient et séparés dès lors du vrai courant de la civilisation, firent un monde à part qui ne s'éleva pas au-delà du brahmanisme et du bouddhisme. Les Perses furent submergés dans l'Orient; la religion de Zoroastre fut leur terme, et plus tard l'islamisme coupa chez eux tous les anciens germes. Les Grecs eurent la haute fortune d'ouvrir à la race aryenne les grandes destinées qui lui étaient réservées; sur leur étroit confin et leur bout de rivage à la fois asiatique et européen, ils reçurent de l'Orient les rudimens de l'éducation sans se

laisser envahir ni absorber. Il serait hors de propos d'exposer toutes les conditions auxiliaires : le fait est que la race aryenne put y développer les puissantes facultés qu'elle possédait virtuellement; mais il est permis de penser que, si le flot des émigrations, au lieu de diriger vers les bords du Strymon et de l'Ilissus les peuplades helléniques, y eût dirigé des peuplades latines, celtiques, germaniques ou slaves, un résultat très identique se fût produit, et les grandes origines de la poésie et de la science européennes, au lieu d'être en grec, seraient en quelqu'un de ces dialectes du langage aryen. Ce lot tomba sur la tête choisie des Hellènes, et certes jamais heureuse chance ne fut mise à plus beau et plus glorieux profit. Dès lors la civilisation marcha vers l'Occident et rejoignit les sous-races aryennes, restées dans un état d'autant plus barbare qu'on s'enfonçait plus vers le nord. D'abord ce furent les populations latines qui entrèrent dans le giron ouvert, puis les populations gauloises, puis les populations germaines, et finalement les populations slaves. A fur et mesure, ces Latins, ces Gaulois, ces Germains arrivèrent dans les régions de la poésie, de la science, de la politique, de la philosophie, et si les Slaves n'y jouent pas encore un rôle égal à celui des autres, on ne peut en accuser que le retard des circonstances. Bientôt, tout l'annonce, ils ajouteront une nouvelle puissance intellectuelle à celle qui, prenant de plus en plus la direction des affaires du globe terrestre, augmente incessamment le trésor du génie humain.

C'est par ce que j'ai nommé plus haut l'éducation de civilisation que se fait l'assimilation; la rationalité est infusée partout, grâce au progrès des sciences et des lettres. Les races et les sous-races qui se montrent capables de la recevoir ne tardent pas à devenir dignes d'entrer en compétition avec celles qui sont leurs anciennes dans l'œuvre sociale. En l'état actuel des connaissances anthropologiques, on peut, je crois, affirmer que toutes les races blanches (à plus forte raison les sous-races) sont susceptibles d'atteindre intellectuellement des niveaux qui se balancent. L'Europe en offre des exemples décisifs. Les Ibères ou Espagnols, qui ne sont point de même race que les Aryens, ont, grâce à leur éducation par les Tyriens, par les Carthaginois et finalement par les Latins, précédé en civilisation les Gaulois et les Germains, et sont devenus tels qu'on les confond, sans distinction possible, dans le groupe européen qui dirige le monde. A la vérité, M. O'Connell les agrége à la sous-race des Celtes; mais, bien que les Celtes aient en effet envoyé des peuplades en Ibérie et qu'on y connaisse des peuples celtibériens, le fond de la population n'a pas été changé par ces invasions, pas plus que le fond de la nôtre ne l'a été par les invasions germaniques. Soutenir que nous autres Français nous sommes des Germains parce que

nous avons été envahis, certes M. O'Connell n'y est pas disposé et je n'y suis pas plus disposé que lui; mais ce qui vaut pour ce côté-ci des Pyrénées doit valoir pour l'autre, et, par une raison analogue, les Espagnols sont des Ibères et non des Celtes. Le second exemple d'éducation par la civilisation chez une race blanche se trouve dans les Finnois et Magyars, qui ne sont ni Aryens ni Ibères et qui ont fini par conquérir leur rang européen. Enfin, pour troisième exemple, je citerai les Sémites disséminés de toutes parts; bien que leur origine remonte haut dans le temps et que leur histoire appartienne aux plus vieilles chroniques du genre humain, ils ont subi l'ascendant de la nationalité commune. Spinoza, auteur d'un puissant mouvement philosophique, et tant d'autres esprits célèbres témoignent qu'ils sont incorporés aussi dans la grande famille civilisatrice. De là on peut inférer que cette autre branche des Sémites, la nation arabe, depuis Mahomet la plus illustre de l'Orient, et qui, créant au moyen âge une renaissance anticipée, donna des lumières à l'Occident, deviendra, par une éducation issue de l'Europe, la rivale aussi bien que l'auxiliaire de l'Europe pour les vastes contrées où elle domine.

Dans les caractéristiques, j'ai quelque défiance des traits détachés, isolés, et je crains toujours qu'on ne les retourne, de sorte que, servant à deux fins, ils ne servent à aucune. M. O'Connell dit en parlant des Celtes que, leur point de vue étant social et non simplement national comme chez les Latins, ni simplement personnel comme chez les Teutons, l'espèce d'ambition qui leur est particulière se distingue le mieux par le nom de gloire. Soit, je ne contesterai point que la gloire ait pour les Celtes un attrait infini, et si Roland, dans la chanson qui porte son nom, a pour unique souci que

Male chanson de lui ne soit chantée,

il aura éprouvé les sentimens d'un vrai Celte, tout en parlant comme un Français du moyen âge; mais ce que je contesterai, c'est qu'il y ait là rien qui puisse servir à caractériser soit les Celtes en général, soit les Gaulois en particulier. Ce noble sentiment, bien longtemps avant que Celtes ou Gaulois eussent fait bruit dans les annales du monde, a été chanté par le père de la poésie : Hector, prêt à combattre et demandant qu'on rende, s'il est vaincu, son corps à ses amis, se représente, s'il est vainqueur, la tombe du guerrier qui aura succombé sous son bras, les navires qui, en franchissant l'Hellespont, apercevront cette tombe et les voix qui en partiront pour nommer le héros, si bien *que sa gloire ne périra jamais*. Combien de fois, en lisant ces vers pleins d'une douceur ineffable, d'un long souci de l'avenir et d'une mélancolie cachée, ne me suis-je pas

rangé parmi les navigateurs futurs qui, le long des siècles qui s'écoulent, accomplissent la prédiction du fils de Priam!

Ceci me conduit à deux remarques qu'en ma qualité d'érudit j'aurais quelque scrupule d'omettre, et qui d'ailleurs sont en rapport direct avec notre sujet. M. O'Connell, donnant pour attribut du caractère teuton la *conscience* prise au sens sinon du remords pour une mauvaise action, au moins d'arbitre de nos impulsions bonnes ou mauvaises, la refuse aux Romains dans son esquisse de leur caractère; il dit que *conscientia*, dans une acception réellement morale, ne se montre peut-être pas avant Tertullien, assertion qu'il met en avant sur la foi de sir W. Hamilton, et qu'il corrige en citant le dicton rapporté par Quintilien : *La conscience vaut mille témoins.* Mais c'est s'arrêter beaucoup trop tôt que s'arrêter à Quintilien. D'abord voici Sénèque disant que la conscience flagelle les mauvaises actions (*Ep.* 97), et Salluste qui dépeint Catilina tourmenté par sa conscience (*conscientia mentem vexat*, *Catil.* 15). Cicéron ne se sert pas moins de ce beau mot, soit qu'il énonce que grand est le pouvoir de la conscience, aussi bien pour élever au-dessus de toute crainte ceux qui n'ont rien à se reprocher que pour mettre incessamment la punition devant les yeux des coupables (*Mil.* 23), soit qu'il exprime que dans la conscience même est un prix suffisant de la plus belle action (*Phil.* 2, 44), soit qu'il déclare que sa conscience lui est plus chère que les discours du monde (*Attic.* 12, 27), et que nul, dans le cours de la vie, ne doit s'écarter le moins du monde de la droite conscience (*Attic.* 13, 20). Cicéron emploie souvent la locution *conscientia animi*, qui est singulièrement expressive, puisque *animus* signifie à peu près ce que nous entendons par *le moral*. Une multitude d'autres exemples pourraient être trouvés dans les anciens auteurs latins. Que serait-ce si j'ajoutais les autres mots semblablement composés, le verbe *conscire* et l'adjectif *conscius*, le *nil conscire sibi* de Juvénal et le *conscia virtus* de Virgile? Les Latins ont admirablement développé le thème que fournissait cette composition de *cum* et de *scire* (savoir avec soi-même), et ils en ont fait le miroir du moral. Chose singulière, une si féconde expression manque aux Grecs, ces pères de la morale philosophique; mais ce serait juger inconsidérément, si l'on pensait que l'idée leur a fait défaut. Combien de fois, en comparant les différentes langues, ne voit-on pas qu'un terme essentiel est remplacé soit par des périphrases, soit par des détournemens de sens! Byron, dans son *Don Juan*, employant le mot français *ennui*, et regrettant de n'en pas trouver l'équivalent dans sa langue, s'étonne que les Anglais, ayant si bien la chose, n'aient pas le mot.

A ce défaut de *conscience*, défaut imaginaire, à en juger par ces textes, M. O'Connell rattache, dans le caractère romain, une autre

insuffisance qui serait que, dans leur code, il n'y avait aucune querelle entre la loi et l'équité, querelle si fréquente en Angleterre, où l'équité a souvent moyen de triompher de la loi. Mais cela est-il bien vrai? Qu'était donc le droit prétorien, sinon un moyen d'échapper aux rigueurs d'un droit archaïque et sacré, quand la loi traditionnelle était d'un côté et l'équité de l'autre? Les Romains n'avaient pas moins vu que les Anglais les dangers d'un droit immobile et l'avaient corrigé de la même façon.

Après la morale et le droit reste le dernier texte que je veuille discuter, et qui est relatif à la religion. Il s'agit d'un passage de la *Pharsale* de Lucain, qui dit en parlant des druides :

Solis nosse deos et cœli numina vobis
Aut solis nescire datum; nemora alta remotis
Incolitis lucis. Vobis auctoribus umbræ
Non tacitas Erebi sedes Ditisque profundi
Pallida regna petunt; regit idem spiritus artus
Orbe alio; longæ, canitis si cognita, vitæ
Mors media est.

Sur quoi M. O'Connell remarque : « La religion des Romains était un pur rituel, sans un semblant d'âme ou de doctrine; la hiérarchie druidique et le dogme gaulois de l'immortalité de l'âme étaient, pour ces envahisseurs civilisés, une inconcevable excentricité. » Je ne pense pas que M. O'Connell ait entendu que les Romains ne connaissaient point la durée de l'âme après la mort; cela serait trop contraire aux témoignages historiques et à la place de la religion romaine dans le polythéisme ancien; il entend sans doute seulement que le dogme gaulois sur l'âme leur paraissait incompréhensible. En effet, le passage de Lucain n'exprime qu'une différence d'opinion religieuse entre Rome et les druides, et, bien loin qu'il n'y eût pas de doctrine chez ses compatriotes, il oppose doctrine à doctrine. « Ou vous ou nous ne connaissons pas les dieux; nous, nous les adorons dans des temples; vous, vous les adorez dans des bois reculés. Ou vous ou nous ne connaissons pas la destinée de l'âme; nous, nous pensons que les ombres vont dans les demeures muettes de l'Érèbe et dans les pâles royaumes de Pluton; vous, vous pensez que l'esprit va animer un corps dans un autre monde, et que la mort est un point intermédiaire dans une vie qui dure longtemps. » D'après ce passage, on penserait que les druides admettaient pour l'âme non une vie éternelle, mais une vie longue (*vitæ longæ*), assertion peut-être vraie, dont pourtant je laisse la responsabilité à Lucain. L'opinion des druides a d'ailleurs de l'analogie avec celle d'autres Aryens, ceux du Gange, qui croyaient et croient encore à la métempsycose.

Les dires qui contredisent les dires surgissent à chaque instant et

donnent lieu à d'insolubles débats, si l'on ne pose pas d'abord un système de conditions purement ethnographiques et soigneusement purgées de toutes considérations étrangères. Je n'ai aucune envie d'entrer en un sujet aussi vaste; je veux seulement énoncer en peu de mots quelques-unes de ces conditions que je regarde comme essentielles à la caractéristique des races, des sous-races et des peuples, la race se divisant en sous-races, et les sous-races quelquefois en peuples.

Pour la race, la première et la plus essentielle de ces conditions dont je parle est la langue. Véritable produit de l'âme et reflet où se montre une conception primordiale du monde extérieur, elle indique, par les artifices grammaticaux qu'elle emploie, les combinaisons mentales et instinctives dont il est permis à tout esprit studieux d'apprécier la valeur; elle est aussi la seule chose qu'on puisse dire certainement et rigoureusement commune à toute une race. Considérez l'immense race aryenne depuis le Gange jusqu'aux îles britanniques, et essayez, sans ce fil conducteur, d'établir le rapport qui subsiste d'origine entre des membres ainsi dispersés; mais réciproquement et en sens inverse essayez de rompre ce fil et ce rapport, de considérer des membres aussi dispersés comme étrangers entre eux, et aussitôt la langue et la grammaire montreront des identités profondes et incontestables, en établissant qu'à tous appartient un esprit qui a des analogies fondamentales. Au contraire, des différences fondamentales appartiennent à la race sémitique, dont l'esprit a créé une langue et une grammaire soumises à d'autres formes et à d'autres principes. Ainsi de races en races et de langues en langues on formera des termes positifs de comparaison. La religion aussi pourra être prise en considération; mais là les difficultés sont plus grandes, car l'on sait comment les religions se propagent et passent de peuple en peuple. Pourtant les recherches de mythologie comparée paraissent démontrer que la race aryenne a en propre un polythéisme dont elle porte partout avec elle les élémens essentiels. Quant à la race sémitique, on dispute sur la question de savoir si le monothéisme des Hébreux n'est qu'une expression plus précise d'une certaine unité religieuse propre aux Sémites, ou s'il est, au sein d'un polythéisme préexistant, une conception due au génie de Moïse.

Dans les sous-races et dans les peuples qui en dérivent, la langue doit encore être considérée, non plus comme création, mais comme modification, c'est-à-dire qu'il y a lieu d'examiner comment chacune des sous-races a modifié le fonds commun. Si la langue descend à ce rôle secondaire, la religion n'en conserve plus guère aucun; en effet, les principales religions, celles qui dominent, le christianisme, l'islamisme, le bouddhisme, sont d'origine relative-

ment trop récente pour avoir quelque valeur dans des caractéristiques de ce genre. Ce qui prend maintenant le premier rôle et la première valeur, c'est la comparaison des œuvres littéraires, des œuvres scientifiques, des œuvres d'art (peinture, sculpture, architecture, musique), de la législation, du gouvernement et de la politique. Avec ces élémens, qui n'ont rien d'arbitraire et qui peuvent toujours et par chacun être soumis à l'étude, on composera des portraits qui auront pour garanties les plus persistantes et les plus authentiques réalités de la vie des nations.

Plus on s'avance dans les particularités, plus les élémens se multiplient, se compliquent et deviennent délicats à saisir, difficiles à manier. Dans la race aryenne, la sous-race germanique, à première vue, offre quatre peuples très distincts, les Allemands proprement dits, les Scandinaves (Danois, Suédois, Norvégiens), les Hollandais et les Anglais. Que de variétés dans cette seule sous-race et que de preuves de l'influence de ce que j'ai nommé les circonstances! Les Anglais surtout se distinguent profondément des Germains non-seulement à cause de l'élément celtique, qui est si considérable parmi eux (je crois que l'anglais contient plus de radicaux celtiques que le français), mais encore et principalement par la conquête normande, qui modifia leur langue, leur esprit, leur législation, et leur fit sentir, de seconde main il est vrai et à travers la France, l'influence latine. Parmi ces traits visibles au premier coup d'œil, on peut citer la nullité des Anglais dans la musique, leur infériorité dans la peinture, tandis que les Allemands sont avec les Italiens les rois de la musique et occupent dans la peinture un rang élevé.

Ce que je viens de dire des Anglais par rapport à la Germanie, qui est leur origine, je le répète à propos des Français par rapport aux Celtes, où ils ont leur souche. Sans parler des colonies latines et des invasions germaniques qui ont mélangé notre sang, sans parler de l'élément ibérien, qui paraît avoir été important au-delà de la Garonne, il faut mettre bien au-dessus de toutes ces mixtions la conquête romaine, qui d'un peuple barbare fit un peuple civilisé et lui donna, au lieu de l'idiome celtique encore inculte, une langue cultivée et pleine de toutes les idées de la littérature, de la philosophie et de la science antiques. L'avance n'est pas petite d'avoir de la sorte une langue qui tout d'abord soutient, agrandit, élève notre pensée. C'est à cet ensemble de circonstances que la France dut sa supériorité dans le haut moyen âge, c'est à un autre ensemble de circonstances qu'elle doit d'être depuis le XVIIIe siècle la directrice de la grande révolution qui s'accomplit, et en cela je suis d'accord avec M. O'Connell quand il constate et célèbre cette direction. Les événemens actuels suffiraient seuls, s'il fallait des preuves, pour montrer qu'il en est ainsi : quand, détournée de la vie politique

en France, la pensée publique abandonna et laissa flotter les intérêts moraux qui depuis plus d'un siècle lui étaient devenus si chers, il ne se trouva en Europe aucune nation qui pût la remplacer, pas même l'Angleterre, qui aurait semblé y être toute préparée. Toutefois, si cette torpeur devait durer, il surgirait certainement un autre agent de rénovation et de destinées inévitables; mais bien des symptômes qui apparaissent témoignent qu'elle ne sera que transitoire. Au reste, ces balancemens entre les grandes nations européennes depuis un millier d'années vont être représentés, à un autre point de vue, dans le chapitre suivant à propos de l'éclat littéraire de l'Angleterre à la fin du XVIe siècle.

V. — PLACE HISTORIQUE DU DRAME ROMANTIQUE CRÉÉ PAR SHAKSPEARE. — CONCLUSION.

Dans la *Revue* (1), il y a quelques années, à propos de la farce de *Patelin*, j'indiquai très brièvement les conditions historiques qui avaient fait apparaître sur la scène l'Angleterre, Shakspeare et le drame romantique, à une époque qui, pouvant sans doute être reculée ou ajournée, n'aurait pu être avancée. Aujourd'hui c'est le lieu de reprendre cette esquisse et de l'appuyer à la nouvelle notion introduite par M. O'Connell dans l'exégèse du grand poète anglais, celle des races et des peuples.

Vu la supériorité italienne depuis le courant du XIVe siècle, vu l'influence qu'elle exerça sur la littérature française dans le XVIe siècle et au commencement du XVIIe, on s'était imaginé, et les Français non moins que les autres, que cette situation n'était que le prolongement d'une situation antérieure, et que plus on remontait haut, plus elle devenait manifeste et grandissait. C'était confondre les Italiens avec les Latins. Quand on chercha dans les monumens les traces de cette source de littérature qui aurait coulé de l'Italie vers la France, on ne trouva rien de pareil. L'étonnement fut grand, mais le fait est réel. Dans le haut moyen âge, la production littéraire appartient non à l'Italie, mais à la France, soit langue d'oc, soit langue d'oïl. Et non-seulement là est l'invention et la culture, mais encore ce qui s'invente et ce qui se chante a le privilége de plaire à l'Italie, à l'Espagne, à l'Allemagne, à l'Angleterre; toute la féodalité européenne fut captivée par les types créés.

Si le régime féodal avait été destiné à une durée plus longue, si les conceptions littéraires qui y trouvaient leur aliment avaient eu place et temps pour se développer avec plénitude, il est possible que le drame, qui commençait par des mystères, fût devenu, comme en Grèce, religieux et héroïque, et eût représenté les légendes

(1) Livraison du 15 juillet 1855.

pieuses des saints et les prouesses de Charlemagne et de ses barons; mais toutes choses tournèrent court. A peine atteignit-on le XIVe siècle, et déjà la féodalité était en complète décadence, et la langue d'oïl et la langue d'oc périssaient pour se transformer et faire place au français moderne. Il ne faut pas croire en effet qu'il en soit des rapports du vieux français avec le français moderne comme de l'italien moderne avec l'italien ancien, c'est-à-dire qu'il ne s'agisse que de termes archaïques et de formes tombées en désuétude. Non, la différence est bien autrement profonde; elle porte sur le système grammatical. La langue d'oïl, comme la langue d'oc, a des cas; le français n'en a plus. La langue d'oïl, comme la langue d'oc, est de transition et tient du latin une déclinaison réduite, mutilée, mais réelle; le français est une langue sans déclinaison et définitivement moderne. Dans cette ruine du régime politique et de la langue, la vieille littérature ne se continue plus, et, avant qu'une nouvelle apparaisse, la place est prise. C'est le tour de l'Italie : Dante, Pétrarque, Boccace, puis le XVe siècle, puis le XVIe siècle, les poètes, les artistes et toute cette splendeur qui ravit le monde. Là fut le moment marqué pour l'éclipse; le régime politique qui avait fait la gloire des libres communautés et des petits princes s'affaissa, et cet affaissement, qui dura jusqu'aux premières secousses de la révolution française, et duquel l'Italie est aujourd'hui arrachée par un puissant réveil, aurait été sans compensation et sans lumière, si la culture des sciences, la gloire des arts et surtout de la musique n'avaient entretenu la grandeur de la nation, ses espérances et celle des cœurs qui lui sont sympathiques en Europe.

Pendant que la France d'abord et l'Italie ensuite posaient les assises de la littérature occidentale, une autre nation occidentale sortait des limbes de son histoire, car c'était la destinée de chacune, dans le travail de rénovation qui suivit la chute de Rome et l'invasion des Germains, de se dégager à son heure et d'intervenir parmi les autres en parole et en action. L'Angleterre, ayant perdu son autonomie anglo-saxonne par la conquête normande, perdit du même coup sa langue anglo-saxonne; le gouvernement, les lois, les tribunaux ne parlèrent que français, et si cet état de choses avait duré, ou plutôt si l'invasion française avait porté un nombre de colons proportionnel au nombre de seigneurs qu'elle envoyait, il se serait formé un dialecte anglo-normand, c'est-à-dire un dialecte français modifié par la population indigène et la localité. Certes on put le croire durant le XIIe siècle, et au fond ce fut un peu ce qui arriva, car lorsque les conquérans eurent été finalement absorbés et qu'il y eut en Angleterre, non plus des Saxons et des Normands, mais des Anglais, une nouvelle langue apparut, non plus anglo-

saxonne, non pas française, mais un mélange de toutes les deux, où le saxon domine, mais où le français tient sa part. Il avait fallu trois siècles pour cette élaboration; jusqu'au XIVe siècle, il n'est pas question de langue anglaise, d'auteurs anglais, de littérature. Et comment en aurait-il pu être autrement, puisqu'il n'y avait pas encore de langue, et que la vieille et la nouvelle étaient dans un état de décomposition et recomposition qui n'en permettait aucun usage? Là se reproduisait sur un plus petit théâtre ce qui s'était produit sur un plus grand en Italie, en Espagne, en Gaule, quand les langues romanes sortirent d'une décomposition et recomposition analogues. J'insiste avec opiniâtreté sur ce point de vue d'une langue qui se développe et d'une littérature qui naît, ou réciproquement d'une langue qui se défait et d'une littérature qui tombe : non pas que j'entende attribuer par là aux phases de la langue les phases concomitantes de la pensée publique; mais je prends, dans les périodes de formation, l'état variable de la langue comme un indice apparent, irrécusable, des mutations profondes qui autrement se déroberaient à l'œil. Ce n'est pas le mercure du baromètre qui est la cause des inégalités de la pression atmosphérique, mais c'est lui qui en retrace avec la plus rigoureuse exactitude les moindres variations. Donc, quand l'Angleterre commença d'avoir une langue, elle commença d'avoir une littérature, et Chaucer, le vieil imitateur de tout ce qui s'était fait en France et en Italie, est, dans cette voie ouverte, le premier qui ait laissé un souvenir durable. Les choses de la vie, soit végétative, soit intellectuelle, demandent toujours un temps pour leur maturité; la pleine maturité ne se produisit que dans la fin du XVIe siècle pour l'Angleterre, retardée, comme on l'a vu, et un peu plus tôt pour l'Espagne, retardée, elle aussi, par d'autres raisons historiques, et elle se produisit alors que l'Italie commençait à baisser, et que la France n'était pas encore complétement sortie de l'éclipse subie au XIVe siècle.

Les lois du développement de la science générale ont été découvertes par Auguste Comte, qui demanda vainement aux ministres d'alors une chaire pour les exposer, mais qui du moins en traça la lumineuse et immortelle esquisse dans son livre. Les lois du développement de l'imagination ne sont pas moins effectives, et elles attendent un historien qui soit pour elles ce que fut Comte pour les sciences. A cette époque du XVIe siècle dont je parle, la littérature occidentale avait accompli, soit par la plume de la France, soit par celle de l'Italie, la grande phase des épopées, des narrations légendaires, des récits de toute sorte, et elle entrait de tous côtés dans celle des créations dramatiques; mais ceci ne pouvait être l'œuvre ni de l'Italie ni de la France, l'Italie, dont la verve s'épuisait, la France, qui cherchait encore la sienne : ce dut donc être l'œuvre

de l'Espagne et de l'Angleterre, ces deux nations alors dans toute l'exubérance de la jeunesse littéraire et de la puissance politique.

Maintenant, pour que se montre le drame moderne, création plus compliquée que le drame grec, qui, lui, provient d'un monde moins avancé dans l'histoire, il faut les matériaux et le génie. Les matériaux, c'était tout ce qu'avait vu, imaginé et raconté le moyen âge. Le moyen âge se trouvait encore trop près pour être sorti de la mémoire et de l'intérêt des hommes, et pour être devenu cette barbarie sur laquelle le XVIIe siècle n'osait jeter les yeux sans rougir de honte. Et quelle abondance! Les souvenirs de Rome la grande, les prouesses de Charlemagne et de ses barons, et les narrations celtiques de la Bretagne, voilà, disait un trouvère au XIIe siècle, les sources des récits. Ajoutez-y la Grèce et Troie remaniées au goût du moyen âge, *Troïlus et Cressida* est une imitation, indirecte sans doute (car Shakspeare ne lisait pas nos anciens poèmes) d'un ancien poème français du XIIe siècle; ajoutez-y nos fabliaux, que les Italiens ou imitèrent ou enrichirent de leur cru; ajoutez-y l'Espagne, le Cid et les Maures; ajoutez-y l'Angleterre et son histoire, la Germanie et ses légendes, et vous verrez quelle masse d'alimens dramatiques le flot de l'histoire avait amenés, élémens encore intacts auxquels personne n'avait touché. La main de Shakspeare les toucha, et ils prirent vie et action. Je comparerais volontiers l'intervention du génie sur ces matériaux à celle d'un grand acteur sur les chefs-d'œuvre qui ornent les scènes de l'Europe. Qu'un Garrick ou un Talma représente devant un public émerveillé quelqu'un des héros de Shakspeare ou de Racine, il ne changera rien au type qui lui est donné. Jamais grand acteur ne commit cette faute, et pourtant il en signalera des nuances, il en fera jaillir des lumières que n'avait jamais vues le lecteur le plus charmé, je dirai même que n'avait pas connues le poète; c'est un sûr instinct qui s'ajoute à un instinct non moins sûr; c'est un art qui développe un art et qui transfigure des images déjà transfigurées. De la même façon, et par ce don du génie qui transfigure sans défigurer, Shakspeare traça ses personnages dans l'esprit de la légende qui les lui avait donnés. Ovide, en parlant des hommes qui sortirent des pierres de Deucalion et de Pyrrha, dit que de là vient que nous sommes une race dure et soumise au travail, témoignant ainsi de l'origine dont nous provenons :

> Inde genus durum sumus experiensque laborum,
> Et documenta damus qua simus origine nati.

De même les personnages de Shakspeare portent la trace de leur double origine : l'une dans les réalités précises de la légende qui fut faite en un lieu et pour un lieu, et l'autre dans les splendides idéalités du génie qui respecta tout ce qu'il transformait.

L'avancement de l'art sur un terrain plus élevé et plus grand voulait des règles nouvelles. Les immortels créateurs du drame, Eschyle, Sophocle et Euripide, eurent pour thèmes Hercule et Thésée, les fatalités de la maison de Laïus, les guerriers qui assiégèrent et qui défendirent Troie, et les vengeances dans la maison des Atrides. C'étaient des dieux et des héros, ce n'étaient pas des hommes; aussi aucun de ces trois poètes ne fut-il tenté de s'engager dans les profondeurs de cette humanité qui est devenue un des grands objets de l'art moderne. De là la simplicité d'action. On peut présenter comme un type de ce drame antique le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Aux confins de l'univers, Vulcain et la Force, exécuteurs des ordres cruels de Jupiter, clouent Prométhée sur un rocher, Prométhée, le bienfaiteur des humains malgré le vouloir des dieux. Muet et indomptable tant que ses bourreaux le supplicient, le titan exhale sa plainte quand ils sont partis : l'Océan et les néréides viennent gémir avec lui, tous le sollicitent de fléchir sous la main qui l'accable; mais il possède un secret fatal à Jupiter, secret que rien ne peut lui arracher, et qui, provoquant une nouvelle explosion du courroux du roi des dieux, clôt la pièce, la pièce qui ravissait, non sans raison, les Athéniens, car une grande et sonore poésie, des chœurs graves et religieux, ces lamentations des dieux et des élémens, ces mystères de l'inaccessible Caucase et de la destinée humaine, tout jetait dans l'âme l'admiration et la terreur, ces deux passions de la tragédie. Ainsi firent Sophocle et Euripide. Puis vint, après les grands poètes, le grand philosophe qui, ne généralisant jamais que d'après les faits, tira du drame tel qu'il le connaissait les règles du drame : l'unité d'action, de temps et de lieu.

Autre fut la condition de Shakspeare. C'étaient non plus des dieux et des demi-dieux qu'il avait à mettre en action, — mais des hommes, et des hommes venus des quatre points de l'horizon européen, tous avec des attributs dont son génie lui faisait sentir les différences profondes, tout en lui inspirant la tentation d'ourdir avec tant de fils si divers la trame de ses pièces. Ainsi disparut non l'unité, mais la simplicité d'action, et avec elle l'unité de temps et de lieu, qui devint incompatible avec les nécessités du nouveau drame. Ces nécessités provenaient de la nature des matériaux dramatiques qui s'étaient préparés, et ces matériaux eux-mêmes provenaient de l'histoire tout entière du moyen âge. Rien ne fut fortuit ni arbitraire. Faites, à l'exemple de Ducis, de *Macbeth* un drame classique; mettez *en un temps*, *en un lieu*, *un seul fait accompli*, Macbeth tenté, assassin, et puni en vingt-quatre heures, et dans son château : vous avez le drame classique. Au contraire laissez à Shakspeare le maniement du vieux récit, la tentation, l'assassinat et la punition, qui font le nœud de la vie de Macbeth comme l'ac-

tion de la pièce, dérouleront en se déroulant le personnage, et vous aurez le drame romantique. Ainsi que cela doit être, le premier est plus simple et plus facile; le second est plus compliqué et plus difficile. Le premier s'attache à une action, et combine dans ce rapide instant les passions qui la déterminent; l'autre s'attache à une phase, longue ou courte, d'une vie humaine, et combine avec elle l'événement qui en fait le caractère. L'exemple de *Macbeth* rendu classique montre distinctement le progrès du drame romantique sur le drame classique; il faut mutiler l'un pour produire l'autre. Ainsi réduit, c'est le thème ordinaire d'un crime causé par l'ambition et d'un complot plus ou moins bien conduit: la diversité est dans les circonstances; mais, remis dans son ampleur primitive, c'est un personnage soumis à l'épreuve de l'ambition, du crime et du châtiment dans un intervalle déterminé de son existence, et y laissant voir dans une lumière idéale toutes les nuances d'un homme particulier, le Macbeth d'une légende écossaise. Cet exemple, je l'applique, on le comprend, au drame classique indûment prolongé, mais non au drame grec. Le drame grec, bien loin d'être une réduction ou mutilation, fut une création, et posa la première et glorieuse assise de ce qui devait être, quand l'histoire aurait assez marché, le drame romantique.

S'il faut résumer et définir, le drame classique, tiré des mythes héroïques et ne peignant que des œuvres divines ou demi-divines, n'a conçu du drame que l'action sans être obligé d'y rien mettre que les traits généraux de l'humanité, toujours cachée par l'anthropomorphisme sous les images de la Divinité; et quand, passant en d'autres mains, il a passé à d'autres sujets, il a traité les personnages historiques comme il avait traité ces dieux et ces demi-dieux, et il a condensé de tragiques destinées en une action où l'intérêt du nœud ne permet qu'une esquisse des personnages. Le drame romantique, tiré des récits du moyen âge et dégagé de toute tradition hiératique et héroïque, a donné à l'action un sens plus étendu, et en a fait non plus le nœud d'un moment, mais le nœud d'une vie, dans l'intervalle où cette vie, déterminée par toutes les circonstances, tisse sa trame bonne ou mauvaise. Ces deux scènes si diverses ont été ouvertes l'une par Eschyle et Sophocle, l'autre par Shakspeare, et ayant été toutes deux causées par ce qui les avait précédées, elles sont réellement la suite et le progrès l'une de l'autre.

Maintenant quelle est en ceci la place historique du drame français? La période d'invention était passée; saisie au vol par l'Angleterre et par Shakspeare, elle n'était plus à recommencer. A la vérité, la France marchait alors vers une nouvelle et grande époque littéraire qui, continuée dans le XVIIIe siècle, devait lui procurer tant d'ascendant en Europe; mais jamais le moyen âge, qui fut pour

Shakspeare la source du drame moderne, ne fut plus loin chez nous du souvenir et de l'étude. Nous ne connaissions que l'antiquité classique, l'Italie et l'Espagne; l'Angleterre était absolument ignorée. La Fontaine seul paraît avoir soupçonné ce qui s'y passait, quand il dit dans la fable dédiée à Mme Harvey :

..... Les Anglais pensent profondément;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament;
Creusant dans les sujets et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres.

Newton put, vers la fin du siècle, poser les bases du système du monde sans qu'ici on s'en doutât. Aussi, sous Louis XIV, la France n'eut-elle qu'un rôle secondaire dans les sciences mathématiques et astronomiques, qui furent alors les sciences prépondérantes, et Condorcet a dit avec toute raison dans l'éloge académique du comte d'Arci : « En 1740, la France commençait à reprendre dans les sciences mathématiques le rang qu'elle avait perdu après la mort de Descartes et de Pascal, et qu'elle a su conserver depuis. » Les manifestations littéraires sont de l'histoire, procèdent comme l'histoire, et proviennent toujours d'un passé qu'elles modifient; le drame français, ne pouvant avoir pour passé ni le moyen âge, ni Shakspeare et le drame romantique, recula jusqu'au drame classique, le reprit à son compte et le modifia. Un moment Corneille se laissa captiver par la pompe espagnole; mais Racine rompit soigneusement toute alliance avec ces nouveautés. Ces deux admirables esprits remanièrent le drame grec pour le conformer à la société polie où ils étaient plongés, au goût des dames qui y donnaient le ton, à la splendeur absorbante de la royauté, à la cour de Louis XIV. Que de noblesse, de passion contenue et d'infinie délicatesse dans ces femmes de Racine, Junie, Andromaque, Iphigénie, Monime! Et qui a jamais tracé plus grandement l'idéal de Rome, reine du monde, que Corneille dans *Horace* et dans *Cinna?* Mais tandis qu'on leur accorde toute la hauteur du génie, il faut reconnaître à leur genre une infériorité historique et poétique. Si le passé le prouve par la façon dont les deux genres furent produits, l'avenir l'a prouvé aussi par la façon dont il les a traités. Quand en France le drame classique fut épuisé, c'est au drame romantique qu'il fallut demander un renouvellement de la scène.

Déjà ce jugement que le développement de l'histoire porte sur les choses, l'Allemagne l'avait rendu. Quand ce fut son tour d'avoir un théâtre, les deux génies qui l'en dotèrent rejetèrent le drame français, ne restaurèrent pas le drame grec, et façonnèrent à leur usage le drame romantique. Ici ce qui m'occupe essentiellement,

c'est de montrer la situation des différentes espèces de drames, les matériaux d'où elles sont sorties et leurs rapports de succession; aussi n'entrerai-je pas dans aucune analyse de *Marie Stuart*, de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell*, pour examiner comment un disciple de Shakspeare, disciple comme le sont les maîtres, amoureux des sources antiques, versé dans les lettres françaises, a conçu, exécuté, écrit ces grands drames. L'Allemagne avait Mozart, et n'avait pas encore Schiller; l'Italie a Rossini et Raphaël, et n'a point eu jusqu'ici d'œuvre dramatique qui ait pris rang parmi les manifestations du génie européen, et pourtant la conception et l'exécution d'une musique d'opéra ou d'une toile historique, pour faire un tout dont les parties concordent et pour atteindre les hautes régions de l'art, n'exigent pas moins de force et de grandeur dans l'esprit de combinaison que la conception et l'exécution d'un drame pareil en beauté et en renom. Ainsi dans chaque genre, pour chaque race et pour chaque peuple, se montrent des lacunes qui tantôt restent vides et tantôt se comblent : c'est que dans chaque genre, pour chaque race et pour chaque peuple, la naissance des génies doit être comptée parmi ces circonstances dont j'ai fait un terme général, et sans quoi les forces innées et latentes ne reçoivent pas d'incorporation visible. Ce balancement dans les hautes parties de la civilisation, ces mutuels besoins entre les différens peuples, ces prouesses intellectuelles de l'un quand l'autre a des défaillances, ces avancemens et ces retards alternatifs démontrent l'intime communauté où sont parvenues les nations européennes, et font prévoir de plus sûres et plus étroites associations. Il y a environ cent ans, Voltaire, qui avait pourtant l'esprit si dégagé de préjugés et si ouvert aux nouveautés, après avoir effleuré Shakspeare, quand il fut témoin des tentatives qu'on faisait autour de lui pour renouveler l'art dramatique sur le modèle du poète anglais, n'eut plus assez d'anathèmes contre la barbarie envahissante et la chute inévitable des lettres et du goût. Quelque chose tombait en effet; mais ce n'était ni le goût ni les lettres. Aujourd'hui, et dans cette courte période de cent ans, les faits ont condamné le drame classique en France: ils ont donné une consécration nouvelle au drame romantique en Allemagne, et la critique historique appliquée à l'art a fait voir que ces deux genres sont deux phases de création successives, que l'un répond aux conceptions de la Grèce, et l'autre à celles du moyen âge, que le plus ancien est d'un ordre moins compliqué de combinaisons, et que le plus moderne entre plus profondément dans les voies de l'existence humaine, conclusion qui, obtenue par un chemin détourné, n'en vient pas moins confirmer les grandes lois de l'histoire.

É. Littré.

LA CHUTE

DE

L'EMPIRE ROMAIN

Récits de l'Histoire romaine au cinquième siècle, par M. Amédée Thierry, de l'Institut; 1 vol. in-8°, 1860.

L'histoire des révolutions humaines n'offre pas de plus grand contraste que le tableau de l'empire romain vers le milieu du IVe siècle et l'aspect de ce même empire une cinquantaine d'années plus tard. Voyez l'organisation du monde telle que Constantin l'a faite : jamais la hiérarchie sociale ne parut plus solidement constituée. Du haut de ce trône impérial, vers lequel sont dirigés tous les regards, le maître de l'univers peut étendre la main jusqu'au dernier de ses sujets; le plus humble habitant d'une bourgade ignorée essaierait en vain d'échapper au moindre caprice de l'empereur. Quelle distance pourtant entre le maître et le sujet! mais aussi que d'intermédiaires! Les *illustres*, les *clarissimes*, les *considérables* (*spectabiles*), échelonnés au-dessous des *officiers du palais* et des *comtes de l'empire*, forment les rangs supérieurs de cette majestueuse assemblée, de ce grand sénat universel réuni au pied du trône, tandis que l'innombrable armée du fisc est partout présente, partout à l'œuvre, des côtes de Bretagne jusqu'aux rives de l'Euphrate. L'ordre règne invariablement sur tous les points de cette vaste étendue. Chacun demeure à sa place, chacun garde son rang. L'empire est sillonné de routes magnifiques, et il y a dans toutes les villes des amphithéâtres où se

presse un peuple joyeux. On entend bien çà et là des cris de douleur et de rage : ce sont les Bagaudes pillés par les agens du fisc et réduits eux-mêmes à piller les campagnes, c'est quelque jeune fille que son père a prostituée, dit l'historien Zosime, afin de payer l'impôt ; c'est encore... Qu'importe? Ces bruits vont se perdre dans les acclamations de la multitude, dans les hommages retentissans du sénat, dans ces panégyriques des rhéteurs répétés par des milliers de voix. N'écoutons pas les protestations des malheureux en guerre avec le fisc ; croyons-en les orateurs et les cris de joie du cirque : la société romaine vit heureuse au sein de cette hiérarchie grandiose. Toutes les traditions de l'histoire, tous les efforts du génie de l'homme sont résumés dans ce chef-d'œuvre d'organisation, véritable couronnement du monde antique : c'est la majesté du pouvoir oriental unie à la sagesse, à la science, à la législation perfectionnée de l'Occident.

Un demi-siècle s'écoule, et tout ce bel ordre a disparu. L'empire est toujours debout, les cadres de la société sont restés ce qu'ils étaient; il semble que l'immense machine politique fonctionne comme autrefois : seulement un peuple nouveau est en train de se substituer à l'ancien peuple, et de là une effroyable mêlée, tragique ou risible tour à tour, de là des disparates inouies, l'extrême barbarie et l'extrême civilisation confondues, en un mot le plus étrange, le plus dramatique bouleversement que le monde eût jamais vu. Ce nouveau peuple, ce sont les Barbares, qui viennent prendre place au sein de l'empire. Je ne parle pas de ces Barbares qui arrivaient le fer et le feu à la main, dévastant les campagnes, saccageant les villes, égorgeant les populations : je parle des Barbares enrégimentés au service de Rome, des *fédérés*, comme on les appelait, de ceux qui s'emparèrent du monde romain en combattant pour sa défense. Ce fait, si peu remarqué jadis, a été mis en pleine lumière par la critique moderne. Dès la fin du IVe siècle, la *divine hiérarchie impériale*, tant glorifiée par les rhéteurs, ouvre ses rangs aux Suèves et aux Vandales. La farouche aristocratie des forêts siége à côté de l'élégante et voluptueuse noblesse de la vieille Rome. Au milieu des *clarissimes*, des *nobilissimes*, des *perfectissimes*, au milieu même des *illustres*, et sur les marches du trône, on aperçoit, hautains et triomphans, les fils de ces chefs germains qui avaient paru naguère, les mains liées, dans le cirque de Trèves. Les empereurs sollicitent leur appui, les patriciens les courtisent : Aétius, le vainqueur d'Attila, s'était marié à une princesse barbare pour affermir son crédit à la cour impériale. Mais bientôt il n'y a plus d'Aétius; les armées de Rome n'étant plus composées que de Barbares, un Barbare les commande. C'est un Suève, un Alain, un Burgonde, qui, sous le titre

de patrice, est généralissime des troupes de l'empire. Singulier renversement de tous les rôles! Tandis que les Barbares entrent ainsi à grands flots au sein de la société romaine, on voit des Romains qui vont chercher fortune au milieu des Barbares. L'homme d'esprit qui n'a pu se faire sa place parmi les privilégiés de l'empire offre ses services à quelque chef germain, il devient son secrétaire, son jurisconsulte, son ambassadeur, puis, sa fortune faite, passant de plain-pied du monde barbare au monde romain, il domine ses anciens maîtres. Du haut en bas de la société, la mêlée est la même. Tout à l'heure, après Constantin, rien ne troublait l'ordre apparent de cette société où l'église chrétienne elle-même, si longtemps persécutée, venait enfin de conquérir ses droits, apportant, à ce qu'il semble, avec le germe divin d'une vie nouvelle, un nouveau gage de force; maintenant tout est confondu, « l'Occident est à l'abandon, » s'écrie Bossuet, et le champ est ouvert aux grands aventuriers.

Comment expliquer un tel changement? D'où est venu cet *abandon*, comme parle Bossuet? La critique du XIXe siècle a montré que cette expression si forte était plus juste, plus précise que ne le croyait l'éloquent orateur. M. Guizot le premier, dans son *essai* sur le régime municipal de l'empire romain à l'époque des invasions, nous a fait toucher du doigt, avec une sûreté magistrale, les plaies hideuses qui avaient détruit l'empire bien avant l'arrivée des Barbares. « Les secousses qu'on appelle des révolutions, dit l'éminent historien, sont bien moins le symptôme de ce qui commence que la déclaration de ce qui s'est passé. » Que s'était-il passé avant les invasions? Un événement assez grave : la nation romaine était morte. La nation, je veux dire cette partie du peuple qui est l'âme d'un pays, ce qu'on appelle aujourd'hui bourgeoisie, tiers-état, classe moyenne, la nation avait été anéantie. Par qui? Par le plus terrible agent du despotisme impérial, par cette armée du fisc, sans cesse occupée à dépouiller le citoyen pour assouvir l'insatiable appétit de César. Nous parlions de hiérarchie tout à l'heure; ce n'était là qu'une apparence mensongère. Quelles que fussent les formalités de l'étiquette, si nombreux que fussent les degrés du majestueux édifice, il n'y avait en réalité que deux puissances dans la constitution impériale, l'empereur et la populace : je range dans cette seconde catégorie la légion des privilégiés, qui n'était que la populace d'en haut. Pour satisfaire la foule et les favoris, il fallait remplir sans cesse ces coffres de l'état qui se vidaient sans cesse. Qui dira combien de richesses ont disparu dans ce gouffre? Qui dira surtout les larmes, les souffrances et les tortures que représentait chacune de ces pièces d'or destinées aux plaisirs du maître? Les fonctions municipales, protectrices autrefois de la liberté des communes,

étaient devenues le plus odieux des supplices. Instrumens et tout ensemble victimes du despotisme, les curiales étaient chargés de payer et de faire payer l'impôt. C'était à eux de dépouiller le propriétaire, à eux de poursuivre le tributaire insolvable, de le vendre comme esclave, de vendre aussi sa femme, ses enfans, et de les livrer au fouet. Que le curiale ne dise pas : « Je ne veux pas être victime, je ne veux pas être bourreau, je renonce aux dignités du municipe ; » la loi impitoyable l'enfermera dans cette dignité comme dans une geôle. En vain essaierait-il de fuir, l'armée du fisc saura bien l'atteindre. L'église elle-même, le sacerdoce chrétien, qui lui offre un refuge, pourra lui être interdit au nom des lois. Sans la défense des empereurs, et des empereurs les plus chrétiens, tous les décurions de l'empire se fussent empressés de se faire clercs. M. Guizot, en traçant à grands traits cette situation du régime municipal, a jeté une lumière toute nouvelle sur la dissolution de l'empire romain. Il y a là une cinquantaine de pages qui forment le guide le plus sûr, le programme le plus complet de cette histoire. L'indication n'est pas demeurée stérile ; le regrettable M. Lehuérou a donné, dans le meilleur chapitre de ses *Institutions mérovingiennes*, la démonstration péremptoire des faits signalés par M. Guizot. Plus récemment, M. Ozanam dans quelques pages sur *la Civilisation au cinquième siècle*, hier encore M. de Montalembert dans ses *Moines d'Occident*, ont ajouté de nouveaux détails aux tableaux de leurs devanciers. Désormais la peinture est complète ; une des plus vives images que l'école historique de nos jours ait gravées, c'est assurément celle de la nation romaine, dispersée ou détruite par la fiscalité impériale. L'impôt se renouvelant sous maintes formes, et les peines de l'insolvable s'aggravant toujours, l'inévitable destinée des tributaires était la fuite ou la mort. Nul ne voulait plus posséder cette terre maudite qui n'enfantait plus que la misère et des tourmens mille fois pires. On fuyait, dit Zosime ; on fuyait, dit Salvien ; on fuyait, dit l'empereur Majorien dans un de ses décrets, où il essaie, mais trop tard, de porter remède au mal et de reconstituer la nation (1). Les uns cherchaient un refuge dans le sacerdoce, et c'est là une des causes qui expliquent les désordres de la société ecclésiastique si peu de temps après l'ère des martyrs : la nécessité, plus que la foi, avait décidé bien des vocations. Les autres deman-

(1) « Erat videre fugam omnium et profectionem ad extraneos... » (Zosimi, *Historia nova*, lib. II.) — « Nomen civium Romanorum nunc ultrò repudiatur ac fugitur... etiam hi qui ad barbaros non confugiunt, barbari tamen esse coguntur... » (Salvianus, *De Gubernatione Dei*, lib. V.) — « Huc redegit iniquitas judicum et exactorum plectenda venalitas ut multi patriæ desertores..... occultas latebras elegerint et habitationem juris alieni. » (*Divi Majoriani Augusti imperatoris Novellæ*, tit. I.)

daient asile aux Barbares, et la vie paraissait douce, même chez les Thuringiens et les Vandales, à qui venait de subir le joug des exacteurs de César. Partout enfin la terre romaine se dépeuplait, et Bossuet, je le répète, ne savait pas dire une vérité si profonde, quand il écrivait ces mots pour peindre le désarroi de l'empire au commencement du ve siècle : « Tout l'Occident est à l'abandon. »

Les écrivains que j'ai cités ont admirablement prouvé que la chute de Rome était nécessaire, qu'elle était accomplie pour ainsi dire avant l'arrivée des Barbares, que l'empire, épuisé, dépeuplé, privé de cette classe moyenne que nulle force ne remplace, était incapable d'opposer une longue résistance aux envahisseurs, et que ce qu'on a appelé l'écroulement de l'empire romain n'a guère été autre chose que la substitution insensible de peuples vivans et vigoureux à une nation frappée de mort. Il restait à montrer comment cette substitution s'est faite. Si les lois générales expliquent les événemens, le récit des événemens est le contrôle des lois générales. Il ne suffit pas de résumer dans une formule, si profonde et si lumineuse qu'elle puisse être, une période de la vie du genre humain, fût-elle réputée la plus triste et la plus misérable. Les grandes âmes paraissent plus grandes dans les époques funestes. Y a-t-il eu de grandes âmes en ces malheureuses années qui précèdent la dissolution de l'empire? Y a-t-il eu seulement des hommes dignes de ce nom? S'il y en a eu, quelles ont été leurs luttes et leurs souffrances? Qu'ont-ils fait, qu'ont-ils voulu? Comment ont-ils supporté, au milieu de l'abaissement universel, le fardeau que la destinée leur imposait? Voilà les questions auxquelles vient de répondre un éminent historien de nos jours, M. Amédée Thierry, à qui les révolutions du ve siècle ont inspiré déjà de dramatiques tableaux. Les écrivains qui avant lui s'étaient proposé cette matière lui laissaient le champ presque entièrement libre. L'historien français du bas-empire, l'excellent Lebeau, si docte, si sensé, n'était pas le moins du monde un artiste, et comment se reconnaître au milieu des innombrables péripéties d'une telle histoire, si l'on n'a pas le sentiment de la composition et de l'art? Gibbon sait grouper en maître les grandes masses de son tableau; pourquoi faut-il que les passions de son époque voilent à ses yeux les plus nobles figures, les plus touchans épisodes des siècles qu'il veut peindre? Il ne s'inquiète pas assez des détails, et particulièrement dans le chapitre consacré à la chute de l'empire, il néglige des faits qui lui eussent révélé le véritable caractère de cette révolution. Sismondi, malgré des vues élevées et originales, suit trop souvent la marche de Gibbon; c'est aussi la précision, l'étude des caractères, l'intelligence des situations et des rôles individuels, qui manquent à son ouvrage. Au contraire, je crois qu'un juge im-

partial trouvera toutes ces qualités réunies chez l'auteur des *Récits de l'Histoire romaine au cinquième siècle*. M. Amédée Thierry sait dessiner et peindre, il a le sentiment le plus vif des grandes choses que dédaignaient certains esprits du dernier siècle, et il exprime des vues toutes nouvelles avec une précision scientifique.

Par une inspiration de piété domestique, M. Amédée Thierry emprunte le titre de son livre à son illustre frère. Les *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle* ne sont pourtant pas, comme les *Récits des temps mérovingiens*, une série de tableaux, une galerie d'épisodes destinés à mettre en scène les types variés d'une époque tumultueuse et d'une société qui se forme. Ce cadre convenait merveilleusement à la peinture de la société gallo-franke; le choix seul du plan attestait l'art consommé du maître, et ce n'est pas dans le recueil où parurent la plupart de ces admirables récits (1) qu'il serait nécessaire d'en rappeler l'attrait dramatique et la vivante beauté. Appliquer ce procédé aux derniers temps de l'empire d'Occident, c'eût été méconnaître les exigences du sujet; M. Amédée Thierry a bien compris que pour une période si peu connue, si vaguement appréciée, si intéressante toutefois quand on l'étudie de près, il fallait avant tout s'attacher à l'enchaînement chronologique des détails et à la reconstruction de l'ensemble. Ainsi essayer de faire de vivans récits à l'exemple de son illustre frère et s'efforcer de mettre en lumière avec ces récits mêmes la succession des événemens qui ont substitué le monde barbare au monde romain, voilà la tâche que s'est proposée M. Amédée Thierry (2) : tâche difficile, périlleuse, qui, inspirant de nouveaux efforts à l'écrivain, lui a fourni l'occasion d'ajouter une belle page aux meilleurs travaux historiques de ce temps-ci.

Le sujet de M. Amédée Thierry est circonscrit avec un rare bonheur. A voir cette unité d'action dans une période et sur un théâtre si nettement limités, on dirait une composition dramatique, une immense tragédie à la façon des *chroniques* de Shakspeare. Le drame commence à la mort de l'empereur Anthémius et se termine à la conquête de l'Italie par Théodoric; il embrasse vingt-six années, de 467 à 493. Bien des événemens à coup sûr remplissent ce quart de siècle, bien des épisodes, bien des figures diverses y sollicitent l'attention de l'historien; l'action dominante, le grand sujet d'où résulte l'unité du drame, c'est la révolution qui substitue les pa-

(1) Livraisons du 1er août, 15 décembre 1833, 15 juillet 1834, 15 mai 1835, 1er mai et 1er décembre 1836, 15 octobre 1841.

(2) Les lecteurs de la *Revue* connaissent quelques-unes des études de M. Am. Thierry sur le Ve siècle. Voyez les livraisons du 15 juin, 15 juillet et 1er septembre 1857, 15 juin 1859.

trices barbares aux empereurs, qui tire les conséquences de la dissolution de la classe moyenne par les rapines du fisc, qui confirme les rapports de Zosime, les invectives de Salvien, les plaintes généreuses de Majorien, et prouve que la nation romaine avait été frappée au cœur par le despotisme impérial. « Trois hommes de race germanique, dit M. Amédée Thierry, sont les héros de cette révolution : le Suève Ricimer, le Ruge Odoacre et l'Ostrogoth Théodoric. Le premier la prépare, le second l'exécute, le troisième la rend définitive. » Ainsi la date de 476, qui marque la déchéance du dernier des empereurs, n'est qu'une des péripéties du drame qui nous occupe; la tragédie n'est achevée qu'au moment où le chef des Ostrogoths établit la royauté héréditaire d'Italie dans la famille des Amales.

En face de ces chefs barbares si différens par le génie, mais devenus tous les trois les maîtres de l'Occident, en face de ces grands aventuriers qui ont ramassé tour à tour le sceptre des césars dans les bouleversemens du ve siècle, la société romaine n'a-t-elle pas de héros à produire? M. Thierry n'a garde de les oublier; si l'histoire les a laissés dans l'ombre, il prendra plaisir à les faire paraître au grand jour. Disciple de la tradition latine, il sera porté plutôt à atténuer les misères de l'empire qu'à méconnaître les défenseurs de la civilisation. Certes, quand nous jugeons ces questions au point de vue de la philosophie de l'histoire, nos sympathies sont pour ces nations germaniques dont la séve allait régénérer le monde; ce sont elles, les meilleurs juges l'affirment, qui ont apporté ou relevé le sentiment de l'individu, le respect de la personne, tous ces instincts de liberté, de dignité morale, dont le christianisme lui-même devait faire son profit; n'oublions pas cependant de quel prix le genre humain a dû payer sa rançon. Que de sang versé! que de monumens détruits! Quels chefs-d'œuvre perdus que nous pleurons encore! Avant de renouveler les sources de la vie et d'enfanter le monde moderne, ces nations du nord ont failli anéantir la civilisation. Les hommes qui défendirent ce dépôt sacré, ceux qui combattirent jusqu'au dernier jour pour l'honneur du nom romain, ceux qui par leur attitude, par leurs conseils et leurs exemples, inspirèrent aux Barbares le respect de la culture intellectuelle et morale, tous ces hommes, oubliés ou dédaignés aujourd'hui, ont droit à une meilleure place que les peuples germaniques dans les formules de notre philosophie de l'histoire; ce sont véritablement nos ancêtres, car c'est par eux que le sang des races du nord a pu être une alluvion fécondante et non un torrent destructeur. M. Amédée Thierry a toujours protesté contre cette philosophie qui, jugeant d'une façon sommaire les catastrophes de l'histoire, ne s'inquiète ni des souf-

frances d'une génération ni des luttes héroïques d'une grande âme, pourvu qu'elle soit satisfaite des résultats. Dans ses travaux sur la Gaule et son histoire d'Attila comme dans ses *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle*, toutes ses sympathies sont pour les défenseurs de l'empire contre les Barbares, parce que l'empire, malgré ses hontes, est le dernier refuge des lettres, des arts, des sciences, et la demeure provisoire de la religion du Christ. Je sais bien que les grands défenseurs chrétiens de la société romaine, moines, évêques, pontifes, intrépides apôtres, ont trouvé de nos jours les plus éloquens apologistes : M. Villemain, M. Guizot, M. Mignet dans des pages qu'on ne saurait oublier, M. Ampère dans son *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, ont noblement payé la dette de l'humanité moderne à ces sauveurs de la civilisation; mais a-t-on rendu la même justice aux hommes qui ne sortaient pas des rangs de l'église? Il semble que l'éclat religieux d'un saint Léon, d'un saint Grégoire, ait rejeté dans l'ombre les figures que n'environnait pas la mystique auréole. Dans les annales du ve siècle surtout, on ne veut pas voir les nobles personnages qui ont servi selon leur pouvoir la cause de la dignité humaine. On connaît le pape saint Léon; qui connaît Majorien et Anthémius? Une des inspirations originales de M. Amédée Thierry, c'est son ardeur à retrouver les titres de tous les héros de cette histoire. Il les cherche dans la société civile aussi bien que dans l'église. Que ce soit un évêque ou un général, un saint ou un politique, un moine ou un empereur, chacun de ceux qui ont concouru à dompter, à civiliser la Germanie, c'est-à-dire à sauver quelque chose de la tradition des grands siècles, est assuré de trouver dans le cœur de l'historien une sorte de reconnaissance filiale. Voilà l'âme de ce beau livre.

Quels sont donc en regard des trois grands aventuriers germains du ve siècle les représentans de la société romaine? Il y en a plus de trois; citons les principaux : au patrice Ricimer, M. Thierry oppose l'empereur Anthémius; à côté d'Odoacre, *roi des nations*, il met en scène l'un des plus grands et des plus mystérieux personnages de l'histoire, le chef d'une simple communauté de religieux, saint Séverin, à la fois apôtre, soldat, médecin, tour à tour solitaire plongé dans les extases de la contemplation ou pasteur de peuples engagé dans les plus rudes travaux de la vie active, missionnaire suscité d'en haut, à ce qu'il semble, pour remettre la civilisation antique à la société barbare, et dont le cortége funèbre parcourut l'Italie au milieu des bénédictions de l'univers. Auprès de Théodoric;... mais l'ouvrage de M. Thierry s'arrête au moment où Théodoric devient roi d'Italie, et c'est la pensée du lecteur qui, achevant ce triple parallèle, fait paraître à côté du roi des Ostro-

goths Boèce et Cassiodore. Trois phases très distinctes sont représentées par ces trois groupes de noms. Anthémius en face de Ricimer, c'est la dernière lutte du patriotisme romain; saint Séverin en face d'Odoacre, c'est l'église aux entrailles maternelles, non pas l'église de la Rome impériale, mais l'église de l'humanité, prenant des mains défaillantes de l'empire le dépôt de la civilisation et le confiant sous l'invocation de Dieu aux mains purifiées du Barbare. Cassiodore et Boèce auprès de Théodoric, ce sont les Romains déjà transformés, continuant au péril de leur vie l'éducation des races du nord. Ils ferment le monde antique et ouvrent le moyen âge. Boèce sera le maître de Bède le vénérable, d'Éginhard, d'Alcuin, de tous les prédécesseurs des philosophes scolastiques, et Dante le placera dans le quatrième ciel, à côté de Pierre Lombard, de Richard de Saint-Victor, d'Albert de Cologne et de saint Thomas d'Aquin.

Le 12 avril 467 (c'est la date où commence cette histoire), un prince de race impériale, un Romain d'Orient, Anthémius, arrière-neveu de Constantin et gendre de l'empereur Marcien, abordait au port de Classe, près de Ravenne, pour prendre possession de l'empire d'Occident. Toute une armée, composée de soldats orientaux, lui servait d'escorte. Était-ce l'invasion d'un conquérant? Cette intervention de la politique de Constantinople dans les affaires occidentales annonçait-elle l'agonie suprême d'un empire où naguère encore Majorien avait relevé les espérances des gens de cœur? Non, ce n'était pas un symptôme de mort, on pouvait y lire au contraire le signe d'un rajeunissement inattendu. L'Italie elle-même, se réveillant de sa torpeur, avait demandé un chef à l'Orient. Le sénat, courbé sous un Barbare, avait retrouvé un dernier reste de fierté romaine, et en face du Suève arrogant qui voulait prolonger l'interrègne pour détruire le trône, il avait osé dire à l'empereur d'Orient : « Le trône est vide, placez-y un homme de notre race. » Le Barbare contre lequel s'élevait cette protestation, si hardie pour une telle époque, est une des plus terribles figures du ve siècle. Sa politique était profonde, et aucun crime ne lui coûta pour la réaliser. Tenir le trône en tutelle, y faire monter ses créatures, les sacrifier sans hésitation au premier signe de désobéissance, enfin rendre l'autorité de l'empereur inutile jusqu'à ce qu'elle devînt absolument impossible, voilà le plan que le Suève Ricimer avait conçu et qu'il poursuivit pendant plus de quinze ans avec une résolution inflexible. C'était un des chefs de cette aristocratie barbare qui rivalisait d'orgueil avec l'aristocratie de la vieille Rome, et qui peu à peu était devenue maîtresse de toutes les dignités militaires, laissant à la noblesse romaine toutes les fonctions civiles. Ne voyait-on point déjà, à Constantinople et à Rome, les jeunes nobles, chez qui se réveillaient les instincts belliqueux de

leurs pères, courtiser cette nouvelle aristocratie en adoptant le costume des Huns et des Goths? Ricimer avait appris la guerre sous Aétius, et il avait eu pour compagnons d'armes les meilleurs officiers de cette grande école, les plus nobles âmes de cette malheureuse période, Égidius, Marcellinus et Majorien. Lorsque le vainqueur d'Attila eut été assassiné par Valentinien III, Égidius dans les Gaules, Marcellinus en Dalmatie, proclamèrent l'indépendance de leurs provinces, ne voulant pas servir plus longtemps le lâche meurtrier de leur général. Ricimer eut moins de scrupules, il se prosterna et reçut son salaire. Valentinien à peine détrôné par Maxime, Ricimer est déjà aux pieds du vainqueur, et de nouvelles dignités sont le prix de sa trahison. Avitus succède à Maxime; le premier serviteur qui l'accueille en Italie, c'est toujours Ricimer. Enfin de bassesse en bassesse il arrive au commandement général des milices, et assuré désormais de sa puissance, il entreprend l'exécution de ses projets. L'empereur Avitus s'étant aliéné l'esprit du sénat, Ricimer saisit résolûment l'occasion, attaque le vieillard, le force d'abdiquer, et fait monter sur le trône son ancien compagnon d'armes Majorien, qui lui confère la dignité de patrice. C'était le seul titre qui lui manquât, le dernier degré du pouvoir auquel un Barbare eût le droit de prétendre. Chef de l'armée, il allait dicter la loi à l'empereur; déjà, en donnant le sceptre à Majorien, il croyait avoir acheté sa soumission. « Le grand cœur de Majorien, dit M. Thierry, se refusa à ce vil marché; il voulut régner, il régna; il se rendit populaire, et Ricimer le fit tuer. »

Les empereurs que faisait Ricimer devaient être ses esclaves ou mourir. Tel fut le sort de Sévère, homme obscur, âme commune, que le Barbare alla prendre on ne sait où pour lui imposer l'héritage de Majorien. Esclave de Ricimer pendant quatre ans, pendant quatre ans il garda sa couronne; le jour où il voulut être quelque chose, il périt empoisonné. Ricimer ne lui avait pas encore donné de successeur, et l'interrègne durait depuis seize mois, lorsque le sénat, honteux de tant d'humiliations, prit le parti de demander un empereur d'Occident à l'empereur de la Romanie orientale. C'était un coup hardi; la députation qui alla porter cette requête à Léon dans son palais de Constantinople semblait annoncer au monde le réveil du patriotisme romain. Le patrice barbare, qui ne voulait rien brusquer, eut soin de dissimuler sa colère; bientôt cependant, soit que l'empereur Léon connût bien la situation de l'Occident et voulût prévenir une lutte, soit que Ricimer eût fait lui-même ses conditions, on apprit que le nouvel élu, l'un des plus grands personnages du monde, l'ami de l'empereur Léon, le futur empereur d'Occident, concluait une solennelle alliance avec Ricimer, et lui promettait sa

fille en mariage. C'était son beau-père que le Barbare consentait à recevoir comme empereur dans cette moitié du monde dont il commandait les armées. Anthémius se soumettra-t-il, comme Sévère, au terrible patrice? Essaiera-t-il de régner, au péril de sa vie, comme l'infortuné Majorien? Telle est la question, tel est l'intérêt du drame.

Ici une réflexion se présente naturellement à l'esprit du lecteur : pourquoi le puissant Barbare ne prend-il pas la souveraineté impériale? S'il est assez fort pour faire et défaire des empereurs, s'il lui a été permis de laisser le trône vacant pendant des mois et des années, pourquoi n'ose-t-il pas davantage? Il n'y a point de droit pour lui, point de principes; il assassine sans scrupules quiconque lui barre le passage; il a déjà détrôné trois césars, il en a tué deux, et l'un de ces deux-là est un des plus grands hommes qu'ait produits la civilisation expirante. Encore une fois, d'où vient qu'il borne ses désirs à régner sous un prête-nom? Est-ce dédain ou prudence? Quel obstacle, quelle crainte, quel préjugé, quelle force mystérieuse l'arrête? Ce mystérieux et infranchissable obstacle, c'est une ombre, l'ombre de Rome, *magni nominis umbra*. Malgré les infamies de l'empire, malgré l'abjection de la société romaine, l'opinion que cette société avait de sa supériorité sur le monde barbare était si unanime et si forte que le despote n'osait la braver. Le monde romain acceptait la tyrannie d'un Suève; il n'eût pas supporté l'idée du Barbare revêtu de la dignité impériale. Singulier exemple d'un dernier point d'honneur chez des hommes avilis! C'est ainsi qu'on voit souvent chez les plus misérables créatures, chez les êtres les plus indignes du titre d'homme, je ne sais quelles pudeurs, quels scrupules inattendus, suprême instinct de la dignité originelle d'où peuvent naître le repentir et la réparation. Si le moraliste respecte dans l'individu ces derniers vestiges de la conscience, l'historien doit les respecter chez les peuples; il le doit surtout quand ce sentiment de vanité nationale, impuissant à régénérer un pays, est capable au moins d'y entretenir encore une certaine élite, comme celle d'où sortait Anthémius. Malheureusement ce n'étaient là que des apparitions isolées. Le Barbare qui attendait la dégradation complète de la dignité impériale pour achever de la détruire savait bien qu'il n'avait pas besoin d'une longue patience. Le respect, la crainte même que lui inspirait le souvenir de la grandeur de Rome était atténué par le mépris que lui inspirait la vue de son abaissement. M. Amédée Thierry a raison de réunir ces deux sentimens dans l'énergique peinture de ses Barbares. « On eût dit, s'écrie-t-il, que les fils des races vaincues tremblaient encore devant cette pourpre romaine, signe de leur sujétion pendant tant de siècles, et

qu'ils craignaient de commettre un sacrilége en y portant la main. Ils laissaient à des Romains le soin de l'avilir. »

Parmi tant d'hommes qui avilissent le trône, s'il en est un qui s'efforce de le relever, il est condamné d'avance à une défaite inévitable. C'est une lutte impossible que sa destinée lui impose, et des pensées de désespoir se mêleront sans cesse à l'enthousiasme qui l'anime; de là une physionomie changeante, incertaine, qui s'effacera d'elle-même sur les tablettes de l'histoire. Faire comprendre le caractère d'Anthémius n'était pas chose facile; il me semble que M. Amédée Thierry, sans enlever à cette figure l'indécision générale qui lui est propre, lui a rendu sa vie et sa noblesse. Derrière ce voile qui le recouvre, il y a un homme dont le cœur a battu, un homme qui a tenté de grandes choses et s'est exposé par devoir aux outrages de la destinée. Noble, fier, jaloux de la gloire romaine, mais emporté comme un Gaulois d'Asie (sa famille, alliée de Constantin, était d'origine galate), incapable de modérer ses paroles et de dissimuler ses soupçons, Anthémius avait affaire au fourbe le plus ténébreux et le plus persévérant. Singulier spectacle que cette lutte d'Anthémius et de Ricimer! La violence, une violence généreuse et loyale, était du côté de l'homme civilisé; la froideur, le mensonge, tous les raffinemens de la politique, étaient les armes du Barbare. Il y a du Machiavel chez ce Suève du ve siècle; seulement imaginez un Machiavel qui tient la moitié du monde dans sa main et qui peut accomplir des perfidies véritablement grandioses. Les hautes pensées d'Anthémius, déjouées par les intrigues du patrice, deviennent la source d'effroyables désastres. En vain veut-il attacher son nom à l'anéantissement des Vandales d'Afrique, en vain les deux empires d'Occident et d'Orient unissent-ils leurs efforts pour écraser Genséric; Ricimer, généralissime des armées de Rome, saura bien faire échouer l'expédition. Il fallait prouver à l'Occident qu'une entreprise conçue par un Romain, une guerre dont le patrice n'était pas le promoteur, ne pouvait réussir. Ricimer, à l'aide de ses agens, négociateurs ou assassins, se chargea de fournir cette démonstration éclatante; cela coûta seulement une flotte et une armée. La tristesse et l'indignation d'Anthémius, l'impuissance à laquelle il est réduit dans les liens où l'enlace l'exécrable habileté de Ricimer, sa rupture avec son gendre, l'intervention de l'évêque de Pavie, la dernière lutte de l'empereur et du patrice, le triomphe du Barbare, la chute du Romain, la prise et le pillage de Rome, le meurtre d'Anthémius, ce sont là autant de tableaux que M. Amédée Thierry a dessinés d'une main sûre, et qui éclairent d'un jour nouveau l'époque la plus désolée qui fut jamais.

Anthémius, fuyant Rome saccagée, avait été tué par un des sicaires

du patrice le 11 juillet 472. Quarante jours plus tard, le patrice mourait lui-même au milieu de son horrible triomphe; enfin, soixante cinq jours après la mort de Ricimer, le vil césar que celui-ci avait placé sur ce trône devenu un sanglant échafaud, le lâche, le stupide Olybrius, qui n'eût été qu'un jouet dans les rudes mains du patrice, expira aussi de mort naturelle. « La même destinée, dit M. Thierry, avait fait disparaître presque à la fois tous les acteurs de ce lugubre drame, les vainqueurs après le vaincu, les bourreaux après la victime. » Cependant la situation créée par Ricimer se prolongeait encore; l'imbécile Olybrius, après la mort du patrice, avait donné le commandement des milices à un autre Barbare, à un neveu de Ricimer nommé Gondebaut, principicule obscur, qui, dépouillé par ses frères, était venu chercher aventure à Rome auprès de son oncle. Ainsi, Olybrius descendu au tombeau, « l'empire d'Occident, sa capitale, son sénat, ses armées, restèrent entre les mains d'un petit roi burgonde chassé de ses états, et qui ne possédait d'autre titre au gouvernement des Romains que d'avoir été le neveu de leur tyran. » Tel est le dénoûment de la première partie de la trilogie.

Pendant qu'un prince romain essaie de réhabiliter le titre d'empereur et paie de sa vie cette entreprise impossible, un pauvre moine, dans une contrée presque sauvage (c'est le second drame et le plus beau de la tragique trilogie du ve siècle), un pauvre moine, sans se soucier de Rome ni de l'empire, ou du moins dévoué avant tout à l'humanité, obtient les plus magnifiques triomphes sur les Barbares. Est-ce l'église qui venge ici les défaites de l'empire? Non; l'église officielle, soumise à l'autorité impériale, était liée à son sort, et, sauf de rares occasions, l'église a partagé ses hontes et ses désastres. C'est un point que M. de Montalembert lui-même, dans ses *Moines d'Occident*, vient de mettre en évidence avec une liberté d'esprit toute chrétienne. On a trop vanté cette église du ve siècle; on n'y voyait que les grandes figures, saint Augustin, saint Jérôme, Salvien, saint Eucher, et l'on faisait rejaillir sur toute la société ecclésiastique la pure lumière qui les couronne. A regarder les choses en détail, le spectacle est moins beau. Il était temps que la vérité fût connue. M. Amédée Thierry, animé d'une admiration si vive pour tous les témoignages de l'héroïsme chrétien, n'oublie jamais pourtant son ministère de juge, sachant que c'est là le premier devoir et l'un des plus nobles priviléges de l'historien. L'église du ve siècle, on le voit par son tableau, a été bien souvent mesquine et tracassière, passionnée pour les petites choses et insouciante des grandes. La lourde tutelle de l'administration impériale y paralysait l'inspiration de l'Évangile. Comblée de richesses et d'honneurs, exempte des charges odieuses qui pesaient sur tant de peuples, elle

attirait bien des lévites que la grâce n'avait pas touchés. Le saint-siége était l'objet des compétitions ardentes que ne suscitait plus la pourpre des césars. Étrange contraste : tandis qu'on voyait le trône, faute de candidats, rester vacant pendant plus d'une année, les prétendans au pontificat étaient quelquefois assez nombreux pour en venir aux mains et ensanglanter le forum ecclésiastique. C'est ce qui était arrivé en 366, à l'élection du pape Damase Ier; la basilique consacrée pour le vote devint le théâtre d'une lutte sacrilége où cent trente-sept champions trouvèrent la mort. Ces scandales, si on y ajoute les subtilités, les chicanes, les disputes sans fin des sophistes, montrent assez quel avantage ce fut pour l'église, quelques années après, d'être violemment séparée de l'ancien monde. La chute de l'empire, la disparition des vieilles mœurs, l'établissement des royaumes barbares sont peut-être les plus grands bienfaits qu'elle pût recevoir de la Providence. A sa décrépitude précoce succéda tout à coup la jeunesse la plus énergique. Affranchie de ses liens avec l'empire, elle ne vécut plus que de l'âme de l'Évangile, et l'on vit naître la société chrétienne.

Le ve siècle eut une image anticipée de cette régénération qui attendait l'église. Dans une province située au nord-est de l'Italie, entre les Alpes et le Danube, vivait au milieu des Barbares un saint anachorète nommé Séverin, qui fut le premier héros des temps modernes, je dis le premier en date et l'un des premiers par le cœur et le génie. Quand on lit son histoire racontée par un témoin digne de foi, on croit assister déjà aux plus grandes scènes de l'apostolat religieux dans les commencemens du moyen âge. Les saint Colomban, les saint Boniface, ces conquérans des races germaniques, ces fondateurs du monde moderne, semblent annoncés d'avance par l'intrépide apôtre du Norique, leur prédécesseur et leur modèle. Rien chez lui qui rappelle l'esprit du passé, aucune trace des mœurs, des habitudes, des pensées de la société antique, aucun lien avec l'empire, avec cette administration romaine qui enveloppait tout, aucun lien même avec l'église officielle. D'où venait-il? On ne l'a jamais su. Lorsque ses disciples l'interrogeaient sur ce point, il détournait les questions en souriant. Selon les conjectures les plus probables, il avait longtemps habité l'Orient et vécu dans la méditation des livres saints avant de se consacrer au service de l'humanité. Et qu'importe sa patrie terrestre? Le foyer de ses pensées, c'était l'âme divine de l'Évangile. Tandis que la doctrine du Christ, adoptée par tant d'imaginations encore païennes, subissait l'influence de ce contact; tandis que, malgré les enseignemens des pères de l'église, elle se hérissait de difficultés, s'embarrassait d'hérésies, se compliquait de subtilités alexandrines, Séverin, au milieu des Barbares, en re-

trouvait la pureté première et l'admirable simplicité pratique. Inspiré de la parole de Dieu et libre de toute tradition romaine, l'anachorète, devenu pasteur de peuples, apparaît au pied des Alpes, entre l'Italie et le monde germain, comme le précurseur d'une nouvelle époque; c'est le premier des grands moines d'Occident.

Le plus sûr moyen de reproduire la grandeur originale de saint Séverin, c'était de retrouver la place qu'il occupe dans l'histoire générale du ve siècle. Il ne suffisait pas de peindre à grands traits sa charité, son courage, les ressources multiples de son génie, l'infatigable activité de son dévouement; il fallait montrer que son rôle était lié aux plus grands événemens, aux catastrophes les plus tragiques, et que le tableau de cette période était nécessairement inexact, si la vie et la mort de saint Séverin n'en remplissaient pas la moitié. Il y a eu de nos jours, parmi les historiens qui ont touché à cette époque, une sorte d'émulation généreuse au sujet de saint Séverin; c'était à qui rendrait meilleure justice à sa mémoire. Celui-ci tenait à honneur d'avoir devancé ses confrères, celui-là exprimait son regret d'être arrivé trop tard. Je me rappelle un article où M. Saint-Marc Girardin, rendant compte de l'ouvrage de M. Ozanam, *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, revendiquait cette bonne fortune d'avoir parlé longuement de l'apôtre du Norique, il y a vingt ou vingt-cinq ans, dans ses leçons de la faculté des lettres. M. de Montalembert, dans ses *Moines d'Occident*, se plaint que son savant ami Ozanam se soit approprié tous les trésors de cette biographie merveilleuse, laissant à peine de quoi glaner à ceux qui viendront après lui. La figure de ce héros si profondément humain est en effet une de celles qui devaient inspirer le plus de sympathies à l'école historique française du XIXe siècle, c'est-à-dire au spiritualisme chrétien et libéral. Sans doute il ne faut pas dire avec l'auteur des *Moines d'Occident* que la vie de saint Séverin, écrite au ve siècle par son disciple Eugippius, a été remise en lumière de nos jours par M. Ozanam; Bolland, Tillemont, Gibbon lui-même en ont parlé avant nous. Gibbon, qui n'était pas homme à en tirer grand parti, reconnaît cependant qu'elle contient des renseignemens très précieux pour l'histoire. Non, ce n'est pas notre siècle qui a découvert cette biographie, qui l'a remise en lumière et en a signalé l'importance; mais nulle époque, on peut l'affirmer, n'était mieux préparée que celle-ci à aimer, à reproduire la sainte et originale grandeur du vieil apôtre. Notre philosophie de l'histoire, notre sentiment de l'humanité, l'intelligence que nous avons acquise des périodes primitives, tout nous disposait à cette tâche, et comme saint Séverin est une physionomie véritablement extraordinaire au milieu de la dégradation romaine, ceux qui ont essayé de la décrire devaient

être pénétrés d'amour autant que de respect et d'admiration. Après les travaux de ses devanciers, M. Amédée Thierry a pensé sans doute que le plus sûr moyen d'intéresser le lecteur était de retrouver la vérité tout entière. Sa modestie et son zèle ont eu leur récompense; il a peint sans emphase, sans archaïsme, avec une simplicité vraie, la destinée complète de saint Séverin, et, l'érudition venant au secours de l'art, ce portrait si fidèle fait oublier tous les autres. Tillemont, M. Ozanam, M. de Montalembert se sont attachés surtout au saint charitable et dévoué; M. Amédée Thierry nous a révélé à la fois l'homme de Dieu, le politique, le chef d'état, le fondateur d'un gouvernement sans modèle, et il a restitué, d'après des indications éparses, tout un fragment de l'histoire du monde.

Dès les premières pages, en éclairant le lieu de la scène par les détails les plus précis, en y groupant les acteurs qu'attendent des fortunes si diverses, M. Thierry a renouvelé tout l'intérêt de ce dramatique épisode. Ces acteurs, ne l'oublions pas, ce sont les peuples qui tour à tour hériteront de l'empire après sa chute suprême. De ce côté du Danube, voici les Ruges, les Scyres, les Turcilinges, les Hérules, toutes ces races sauvages dont Odoacre sera le chef, lorsque, sous le titre de *roi des nations*, il déposera Augustule et gouvernera l'Italie; sur l'autre rive, ce sont les Ostrogoths de cet autre aventurier, Théodoric, qui, renversant Odoacre, fondera dans l'Occident sa grande monarchie barbare et romaine tout ensemble. On comprend quelle importance nouvelle acquiert tout à coup le mystérieux personnage que la Providence a envoyé au milieu des futurs dominateurs de l'Italie. Ces peuples étaient chrétiens déjà, mais d'un christianisme sans grandeur, sans divin idéal, d'un christianisme à demi païen et beaucoup plus porté aux stériles disputes qu'aux œuvres fécondes. Je crois comprendre mieux que jamais, en lisant la vie de saint Séverin, pourquoi la doctrine d'Arius, ce christianisme des Barbares, eût été funeste à la civilisation : il ne pénétrait pas jusqu'au fond des âmes pour en extraire les richesses cachées; mais je crois comprendre aussi que l'église organisée, avec sa hiérarchie empruntée au vieux monde, ne valait pas toujours en face des Barbares l'action spontanée d'un homme. La grande originalité de saint Séverin, c'est qu'il s'inspire directement de l'Évangile pour y ramener directement les peuples. On ne voit pas qu'il tienne ses pouvoirs d'une institution canonique; il les a pris au nom de Dieu. On ne voit pas davantage qu'il établisse un intermédiaire entre le Barbare souillé de sang et le divin Rédempteur; il prêche le Christ et non le pontife de Rome. En un mot, rien de plus libre, rien de plus naïvement hardi que l'apostolat de saint Séverin, et nous qui cherchons l'unité, la fraternité chrétienne à travers les di-

visions des églises, nous tous, catholiques ou protestans, qui mettons le christianisme bien au-dessus des formules particulières, nous ne rencontrons pas dans la vie du saint un seul acte, une seule parole qui arrête cette aspiration de nos âmes : l'héroïque missionnaire du ve siècle semble réaliser l'idéal du XIXe.

Séverin avait une trentaine d'années lorsque, sortant de quelque désert où il avait vécu de contemplation et d'extase, il arriva, poussé par Dieu et impatient de se consacrer aux hommes, dans l'une des plus sauvages contrées de la Pannonie. Ce n'était encore qu'un pauvre mendiant, et déjà cependant il parlait avec l'autorité d'un missionnaire d'en haut. Homme d'état sous ses haillons, il vit du premier regard les deux plaies mortelles du vieux monde, la corruption et l'égoïsme; il prêchait donc la pénitence qui régénère les hommes, et la charité qui les rapproche. Combattre la dépravation morale, arrêter le morcellement de la société, c'était pour lui le point de départ de la reconstruction du monde. Il commença son œuvre dans une ville romaine. Sa parole était rude et tendre à la fois, comme sa doctrine était profonde et simple. Dans ses invectives contre la dissolution des mœurs, il s'adressait au clergé aussi hardiment qu'aux laïques; il adjurait les évêques de donner l'exemple à leurs troupeaux, il rappelait les prêtres à l'imitation de Jésus-Christ, et cette liberté sainte lui attira d'abord tant d'outrages qu'il dut quitter la première ville où s'exerça son ministère. A ses ardentes clameurs : « Réformez-vous, j'aperçois les Barbares à vos portes, » prêtres et laïques avaient répondu par des moqueries. Il partit; peu de temps après, la ville, surprise au milieu de quelque orgie, était saccagée par des hordes germaines. La seconde cité où il recommence l'exécution de ses projets l'accueillit comme un envoyé de Dieu, et bientôt sa sagesse, son dévouement, sa connaissance des hommes et des affaires, sa merveilleuse sagacité, regardée comme un don de prophétie, les services de tout genre qu'il rendait aux particuliers ou à la province, lui assurèrent dans tout le Norique une autorité sans égale. De toutes parts on venait lui dire : Sauvez-nous! Le mécanisme de la centralisation impériale étant brisé en mille endroits par les incursions des Barbares, il y avait çà et là des tronçons de peuples qui s'agitaient dans le sang. Habitués à recevoir de Rome leur existence artificielle, ces malheureux ne savaient plus vivre, et l'anarchie était partout. Que faire? On venait chercher saint Séverin, on lui remettait le commandement, on le chargeait de faire des lois, d'instituer des coutumes, de créer des peuples nouveaux avec les débris de l'ancien monde. Entre tant de villes qui se disputaient l'honneur de le posséder, il choisit Favianes, bien située sur les bords du Danube, au centre septentrional du Norique, d'où

il pouvait communiquer avec la Rhétie à l'ouest, la Pannonie à l'est, et le Rugiland au nord. Cette position était admirablement choisie pour ses desseins; il était là sur la ligne même où Romains et Barbares commençaient à se confondre. De son humble cellule, il voyait arriver les vagues de l'océan germanique : l'histoire de l'avenir se préparait sous ses yeux, et lui-même y marquait son empreinte.

Le rôle de saint Séverin devint en peu de temps celui d'un chef d'état. Les habitans de Favianes, pour le conserver auprès d'eux, lui avaient construit un monastère non loin de la ville, sur les bords du Danube, au fond d'une petite anse munie d'un port naturel. On y voyait à l'ancre des barques, des navires, flotte pacifique de ce gouvernement occupé surtout de bonnes œuvres. Des jeunes gens, que les austérités de Séverin n'effrayaient pas et qu'attirait l'honneur de seconder un tel homme, s'étaient groupés autour de lui. Tout en donnant l'exemple de la pénitence la plus sévère, ces nobles moines étaient associés à la politique de leur maître. Porter des ordres, distribuer des secours, interroger les habitans, recevoir les avis et les plaintes, observer, surveiller, tout savoir et tout dire au maître, pour qu'il fût en mesure de pourvoir à tous les besoins, de conjurer tous les périls, telle était la tâche de cette vaillante milice. Bientôt, de proche en proche, l'action de saint Séverin et de ses compagnons s'étendit si loin que le premier monastère ne suffit plus; ce n'était pas trop de deux centres pour l'administration du dictateur. Il fonda une autre communauté religieuse à Passau, la plus importante ville du Norique occidental. Du monastère de Passau Séverin dirigeait les affaires de la Rhétie, du monastère de Favianes il veillait sur la Pannonie; ses barques, descendant ou remontant le fleuve, établissaient des communications d'une résidence à l'autre. Ainsi de l'ouest à l'est, des Alpes au Bas-Danube, dans une contrée qui embrasserait aujourd'hui une partie de la Bavière et de l'Autriche, les circonstances avaient fait naître un gouvernement auquel on ne peut rien comparer dans l'ancien monde. Étrange dictature, librement conférée par des peuples qui essaient de revivre, héroïquement acceptée par un homme qui n'a que l'ambition de se dévouer, et repoussée seulement par ceux qui ne veulent pas changer de mœurs, par les corrompus qui aiment mieux *mourir en riant* (1), par un clergé vulgaire dont l'homme de Dieu vient troubler l'insouciance ou les plaisirs! Pour reconstituer ce petit royaume, M. Amédée Thierry n'a pas seulement interrogé le disciple de Séverin; à la biographie du saint par Eugippius il a joint les renseignemens que fournissent les chroniques autrichiennes, et c'est ainsi que, rappro-

(1) « Populus Romanus moritur et ridet. » (Salvien.)

chant les faits, complétant les indications l'une par l'autre, il a eu le bonheur de restituer à l'histoire ces scènes si originales et si grandes.

Les plus touchans épisodes du gouvernement de saint Séverin, ce sont ses rapports avec les chefs barbares. Bien qu'il se considérât comme suscité de Dieu pour soutenir la société romaine à l'agonie, pour la retirer peut-être des ombres du sépulcre, sa grande âme semblait grandir encore au milieu de ces races féroces dont il avait à déjouer les ruses ou à repousser les attaques. Face à face avec les Ruges, les Suèves, les Hérules, les Alamans, les Ostrogoths, « mieux eût valu pour lui bien souvent, dit M. Thierry, habiter parmi les loups et les ours du mont Cettius. » C'était en effet dans les solitudes sauvages du Cettius qu'il allait chercher de temps à autre les saintes extases dont s'était nourrie sa jeunesse; mais aussi, quand sa charité intrépide le ramenait parmi les hommes, quelle joie pour lui de voir les ours et les lions de la Germanie se coucher à ses pieds! Les plus belles légendes de l'histoire des saints ne valent pas ces récits de l'histoire réelle. A la hyène de saint Macaire, aux onagres et aux lions de saint Antoine, à tous ces monstres qui sentent la douceur des paroles divines et viennent lécher les mains des cénobites, je préfère le roi des Ruges, Flaccithée, confiant à saint Séverin les soucis qui le tourmentent, ou plutôt c'est le souvenir de pareilles scènes qui inspirait plus tard les légendes populaires et les narrations des hagiographes. Guidé par les conseils du saint, sauvé même, grâce à lui, d'une embûche mortelle, le vieux roi, dans ses dernières années, répétait sans cesse à ses fils : « Obéissez à l'homme de Dieu, si vous voulez, à mon exemple, régner en paix et vivre longuement. » Un jour, des sujets de Flaccithée, des soldats ruges qui allaient chercher du service en Italie, passant près de la cellule de Séverin, entrèrent pour le saluer. L'un d'eux était de si haute taille qu'il ne put franchir le seuil qu'en baissant la tête;... mais c'est dans le récit de M. Thierry qu'il faut lire cette mémorable scène. « C'était, dit-il, un homme assez jeune, d'un air martial, et dont la physionomie intelligente et hardie contrastait avec son misérable accoutrement de peaux de mouton sales et déchirées. « Tu es grand, et pourtant tu grandiras encore, » lui dit Séverin en fixant sur lui un de ces regards qui semblaient percer l'avenir. Le Barbare recueillait avec avidité les paroles du saint, comme si elles eussent répondu à une consultation intérieure, et il tressaillit quand celui-ci ajouta en le congédiant : « Poursuis ta route, va en Italie sous les peaux grossières qui te couvrent; le temps n'est pas loin où le moindre des cadeaux que tu distribueras à tes amis vaudra mieux que tout le bagage qui fait maintenant ta

richesse. » Ce soldat s'appelait Odoacre, fils d'Édecon. Il rejoignit ses compagnons de voyage, et se dirigea plein de joie vers l'Italie, conservant dans le secret de son cœur, comme un gage assuré de sa fortune, les paroles d'un prophète que l'événement n'avait jamais démenti. »

Séverin, qui connaissait si bien l'état du monde barbare et la situation de Rome, avait-il pressenti en effet que les futurs maîtres de l'Italie sortiraient de cette ligne du Danube où se pressaient tant de nations impatientes d'agir? Y avait-il pour lui des indices qui, à cette distance, n'existent plus pour nous? Le premier biographe, Eugippius, en rapportant cet épisode, a-t-il attribué à Odoacre ce qui s'appliquait seulement aux Ruges? Peu importent ces doutes de la critique; la chose capitale ici, c'est l'attitude de Séverin en face des Barbares. Il n'est pas indifférent de voir le défenseur de la société antique envoyer ses farouches catéchumènes à la conquête de Rome. Une autre scène d'ailleurs est l'explication indispensable de celle que nous venons de citer : bien des années après la visite d'Odoacre, le jeune guerrier vêtu de peaux étant devenu roi d'Italie, Séverin, épuisé par ses effrayans labeurs, s'éteignait dans son monastère de Favianes. Ses dernières années avaient été abreuvées d'amertume; l'ancien roi du Rugiland, le bon Flaccithée, était mort, laissant des successeurs qui ne lui ressemblaient en rien. Son fils Fava, sa bru Ghisa, étaient des âmes violentes, haineuses, et l'homme de Dieu n'avait pu réussir à les toucher. D'autres symptômes l'attristaient encore; il voyait s'amonceler toujours les flots des races germaines, et des émotions bien diverses agitaient sa conscience. Quand il mourut, un de ses derniers accens fut un cri d'épouvante. Après une maladie de trois jours, sentant sa dernière heure venir, le 8 janvier 482, il avait embrassé tous ses disciples en leur rappelant, d'après la Genèse, les paroles de Joseph mourant : « Dieu vous visitera après ma mort, et vous fera passer de la captivité d'Égypte sur la terre de ses promesses; alors emportez avec vous mes os. *Deus visitabit vos : asportate ossa mea vobiscum de isto loco.* » Puis, après ce regard jeté sur l'avenir, comme s'il prévoyait à quel prix le genre humain achèterait ces jours meilleurs, comme si des apparitions horribles se fussent levées subitement, il s'écria : « Ce pays que nous habitons, ces champs cultivés, ces villes, ne seront bientôt plus qu'un vaste désert où les Barbares, cherchant de l'or et n'ayant plus de vivans à piller, fouilleront les sépulcres des morts! » Mais bientôt d'autres pensées remplirent son esprit, une sorte de joie mystérieuse exalta son âme, et il expira en chantant le psaume 150 : « O nations! louez toutes le Seigneur! »

Si j'osais interpréter les sentimens qui se pressaient ainsi dans

son âme, si j'osais deviner les visions qui l'assaillirent, voici comment je traduirais les dernières paroles de l'homme de Dieu : « O nations, louez le Seigneur, l'empire est mort!... Louez le Seigneur, l'humanité sera régénérée. Elle va traverser encore bien des ruines sanglantes, mais l'épreuve tournera au profit de la race d'Adam. J'aurai des continuateurs qui pénétreront plus avant que moi dans l'immense forêt des nations du nord. Oh! qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes que je vois avancer toujours sur les neiges! Les lions s'humanisent à leurs voix, les plus féroces des hommes épellent en souriant l'Évangile, une société nouvelle se forme... Je ne la connais pas, je la devine, je l'entrevois dans les vapeurs de l'aube. Combien elle sera meilleure que ce monde qui vient de mourir! L'humanité y sera plus noble, ayant des droits plus hauts et des devoirs plus sérieux. Toute âme, tout esprit aura une valeur égale aux yeux de celui qui est mort pour le genre humain tout entier. Que tout esprit loue donc le Seigneur! la vieille société, qui étouffait les âmes, vient de descendre au tombeau! *Omnis spiritus laudet Dominum : alleluia!* Avant de toucher le but, vous aurez à souffrir; souffrez avec joie, ayez confiance en l'œuvre de Dieu, la barbarie elle-même aura été féconde. O nations, louez le Seigneur! louez le Seigneur! » Mais pourquoi cette traduction? Tout cela est faible auprès de la réalité. Le vague même de ce cri d'enthousiasme et de confiance parle plus haut que des interprétations trop précises : il suffit de montrer l'homme de Dieu sur son lit de mort jetant vers le ciel ses *alleluia* au lendemain de la chute des césars.

Pendant que ces grandes scènes se passent dans le pays des Ruges, les aventuriers de Rome continuent de jouer leurs tragi-comédies dans la fange ensanglantée de l'empire. C'est le moment où Gondebaut, ce petit prince burgonde à qui Ricimer a légué le droit de dominer la société romaine, donne le trône au commandant des gardes du palais, à l'imbécile et lâche Glycérius. C'est le moment où Julius Népos, neveu de l'un des plus braves lieutenans d'Aétius, qui s'était constitué un petit royaume en Dalmatie, se jette sur l'Italie, détrône Glycérius et le fait ordonner évêque à Salone. C'est le moment enfin où Julius Népos tombe à son tour sous les coups d'un aventurier plus hardi, et va retrouver en Dalmatie ce Glycérius qu'il avait enfermé dans l'épiscopat comme dans une geôle. Les deux ennemis étaient là face à face, « tous deux empereurs d'Occident dépossédés et exilés, dit M. Thierry, tous deux partageant l'administration de la Dalmatie, l'un comme prince, l'autre comme évêque. Jamais les dérisions de la fortune n'avaient été à la fois plus burlesques et plus amères. » Le dernier représentant de la dégradation romaine parmi les aventuriers du ve siècle, c'est le patrice

Oreste. Romain devenu Barbare, Barbare redevenu Romain, il avait été le secrétaire d'Attila avant d'obtenir le commandement des armées impériales. M. Amédée Thierry, en ses vivantes pages, explique parfaitement la destinée de ce personnage étrange, « dont le cœur valut mieux que la fortune. » On le voit passant d'une cause à l'autre sans que sa loyauté en souffre, on le voit servant tour à tour avec une égale fidélité les Barbares et l'empire. Ces incroyables changemens de rôle n'étaient point des perfidies; ils révèlent la décomposition d'un monde plutôt que l'infamie d'un homme, et prouvent que chez les moins misérables des Romains l'idée de patrie ne pouvait plus exister. C'étaient des soldats barbares qui avaient détrôné Julius Népos au profit d'Oreste, c'étaient ces mêmes Barbares qui s'étaient emparés du fils de leur général, le petit Augustule, et, l'affublant d'un manteau de pourpre, l'avaient proclamé empereur d'Occident. Le jour où l'aventurier généralissime de l'empereur son fils, sentant se ranimer en lui une étincelle de patriotisme, refusa de partager l'Italie à ses mercenaires, l'armée se révolta; Oreste fut mis à mort et son fils déposé. Le chef de la révolte était un soldat hardi, éloquent, exalté, un ancien lieutenant d'Oreste, qui devait considérer le patrice comme un traître, car il était Barbare de cœur et d'âme, et c'était à titre de Barbare qu'Oreste avait été son chef. Odoacre, c'est le lieutenant dont je parle, dédaigna la pourpre des césars; il s'appela roi des nations, puis bientôt roi d'Italie... L'empire n'existait plus.

C'est ainsi que finit l'empire romain. Il ne tomba pas, il disparut. Il ne faut pas dire avec Bossuet : « La nouvelle Babylone... tombe d'une grande chute. » Il ne faut pas parler de « fracas effroyable. » L'empire n'était plus qu'une ombre, cette ombre s'évanouit. Ce qu'on appelait l'empire avant l'année 476 aurait pu durer jusqu'en 493, si Odoacre avait bien voulu donner le trône à quelque Glycérius, à quelque Romulus Augustule, sous le nom duquel il eût gouverné le monde. Ce fantôme d'empire aurait duré plus longtemps encore, si Théodoric eût continué à son tour cette même politique et renouvelé le rôle de Ricimer. Il n'y avait pas de raison, en un mot, pour que l'empire cessât d'exister en 476, et non cinquante années plus tôt ou cinquante années plus tard. Il était mort depuis longtemps; la date de la disparition, ou, si l'on veut, la déclaration du décès a été déterminée par des circonstances toutes fortuites.

Aussi, quand cette disparition eut lieu, personne ne s'en aperçut; Rome n'eut pas de funérailles. Après le pillage de Rome par les bandes d'Alaric, saint Augustin, du sein de l'Afrique, éprouve le besoin de consoler ses frères, et il leur montre l'éternelle cité de Dieu au-dessus de la cité terrestre mise à feu et à sang; saint Jérôme, au

fond de son désert, en pousse un cri de douleur; Salvien nourrit son éloquence de ces affreuses images, et plus tard, les Vandales de Genséric ayant renouvelé ces horreurs, Sidoine Apollinaire, dans ses vers sonores, annonce que les destinées de Rome sont accomplies. Rien de pareil après l'année 476; poètes, historiens, orateurs sacrés, tous ceux qui pourraient exprimer les impressions de la foule gardent le silence. « Nous ne trouvons dans les écrivains contemporains, dit M. Thierry, ni accens de regrets ou de joie, ni déclamations en prose ou en vers; quelques dates et une sèche mention du fait, voilà tout. » Est-ce donc effroi, stupeur, ou simplement indifférence? L'indifférence, à mon avis, peut seule expliquer ce mutisme universel. Et pourquoi donc les événemens de l'année 476 auraient-ils causé tant d'émotion? L'état de l'Italie, depuis un demi-siècle, avait à peine changé. Rome sous Odoacre ou sous Ricimer, l'empire mort ou l'empire vivant, c'était même chose à cette époque. La date de 476, à certains égards, est si parfaitement insignifiante que Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, fait comme les écrivains du ve siècle et supprime ce détail; Bossuet prolonge jusqu'à Charlemagne les destinées de l'empire romain d'Occident (1).

L'empire romain disparut donc sans qu'un témoignage de regret ou de joie, un cri de douleur ou de vengeance l'accompagnât au fond de la tombe, sans qu'on parût même s'apercevoir que cette tombe venait de s'ouvrir. Pour les contemporains, une fois Odoacre vainqueur et la guerre civile terminée, le lendemain ne fut pas différent de la veille. « L'action du sénat, dit M. Amédée Thierry, sembla même grandir en l'absence d'un empereur réel. Les rouages administratifs continuèrent à fonctionner; les lois restèrent debout, les coutumes séculaires ne furent point brisées; enfin le vieil attirail des césars environna le roi-patrice sous les lambris du palais de Ravenne. Odoacre eut un préfet du prétoire, un maître des milices, des comtes des largesses et du domaine, un questeur pour préparer ses lois ou les rapporter au sénat, un conseil privé pour les discuter, un corps des domestiques pour sa garde personnelle. Des recteurs administrèrent comme ses lieutenans les provinces italiques, des ducs militaires les cantonnemens des troupes; des consuls, tantôt agréés par l'empereur d'Orient, tantôt particuliers à l'Occident,

(1) Personne encore, à ma connaissance, n'a relevé cette erreur si originale du grand orateur catholique; je l'appelle une erreur originale parce qu'elle est évidemment volontaire, et qu'elle contient sur la situation de l'Occident, du ve au viiie siècle, un jugement plein de vérité. Bossuet veut dire que la plupart des institutions romaines de l'empire ont été maintenues par les royautés barbares. C'est la thèse que M. Lehuérou a démontrée d'une façon irréfutable dans son excellente *Histoire des Institutions mérovingiennes*.

donnèrent leur nom à l'année. L'aristocratie italienne, acceptant la fiction sur laquelle Odoacre fondait son autorité, ne dédaigna point de le servir. On vit figurer sur les listes consulaires les noms de Symmaque, de Boèce, d'Anicius Faustus... Cassiodore, père de celui qui fut ministre de Théodoric, remplit près d'Odoacre les charges de comte du domaine et de comte des largesses; Cécina lui-même fut préfet du prétoire et lieutenant du roi dans la ville de Rome; enfin le comte Piérius commanda sa garde palatine. » On voit que l'aspect de la société romaine avait bien peu changé. L'historien peut se demander en vérité ce qu'il y avait là de nouveau pour les contemporains d'Odoacre. Était-ce le mélange des Barbares et des Romains dans les fonctions de l'état? Ce mélange existait depuis Théodose, et c'est pour cela que Zosime accuse ce prince d'avoir perdu l'empire. Était-ce l'absence d'un empereur? On était habitué aux longs interrègnes, et d'ailleurs quand le césar s'appelait Sévère, Olybrius, Glycérius, peu importait qu'il fût absent ou présent. La seule chose nouvelle, c'est que les anciennes provinces, Gaule, Bretagne, Espagne, étaient définitivement séparées de l'empire, que des nations distinctes commençaient à vivre, et que l'Italie elle-même allait former un royaume à part. Les Romains si peu nombreux qui étaient restés fidèles aux souvenirs du passé pouvaient-ils regretter bien vivement certaines provinces, la Gaule par exemple, qui venaient d'être pour l'état une cause d'embarras, de guerres civiles et de sanglantes usurpations? Si quelques hommes éprouvaient de tels sentimens, la foule était absolument indifférente. Toute l'habileté d'Odoacre consistait à entretenir cette idée que nulle révolution ne s'était accomplie. Il laissait croire que les deux empires étaient réunis, que l'empereur d'Orient était le maître, qu'on était revenu au temps de Constantin, et même il avait renvoyé à l'empereur Zénon tous les manteaux de pourpre des césars qu'on avait pu trouver dans les palais de Rome ou de Ravenne. La défroque d'Auguste et de Trajan était allée orner quelque musée de Constantinople. Quant aux trois derniers empereurs vivant encore, Glycérius, Julius Népos et Romulus Augustule, Odoacre s'en inquiétait moins que de ces vieux manteaux de pourpre. Les vêtemens impériaux pouvaient rappeler de grands noms; les trois majestés déchues ne rappelaient que des hontes ou des désastres. D'ailleurs que pouvaient-ils tenter? Glycérius était évêque à Salone; Romulus Augustule, recevant une pension annuelle du roi d'Italie, vivait voluptueusement à Naples dans le château de Lucullus, et s'il sortait de son repos, s'il adressait quelque missive au sénat, c'était pour soutenir le gouvernement d'Odoacre, patrice et roi d'Italie au nom de l'empereur d'Orient. Julius Népos, il est vrai, n'était ni un évêque

comme Glycérius, ni un épicurien comme Augustule. Qu'importe? Si la pensée lui vient de ressaisir le pouvoir, il se trouvera bien un spadassin pour débarrasser la scène de ce personnage incommode. L'assassinat de Julius Népos par le comte Ovida est un incident prévu de cette tragédie.

En même temps qu'Odoacre effaçait ainsi le souvenir des césars de Rome en ayant l'air de remettre l'empire tout entier aux césars de Constantinople, il encourageait sous main tout ce qui pouvait augmenter la division de l'Orient et de l'Occident. C'était la seconde partie de sa politique. Il disait tout haut : « J'ai réuni les deux fractions de l'empire, » et il s'appliquait sans cesse à réveiller ou du moins à utiliser pour ses projets les vieilles antipathies des deux mondes. Les controverses religieuses, s'ajoutant aux haines de race, le servaient d'ailleurs à merveille. M. Amédée Thierry a remis très habilement en lumière un des plus curieux incidens de cette histoire, le schisme qui sépara l'église latine et l'église grecque pendant quarante années, et qui éclata précisément à l'époque où l'empire d'Occident venait de disparaître. Rien de plus triste que cet épisode; il y a là, sous l'habit ecclésiastique, de vils personnages et de honteuses intrigues. Ce qui est plus triste encore, c'est que l'empereur d'Orient et le roi d'Italie, Zénon et Odoacre, trouvaient également leur compte à ces scandales. L'empereur d'Orient n'était pas fâché que l'évêque de Constantinople essayât de se soustraire à la suprématie de l'évêque de Rome; Odoacre était heureux de voir se briser un lien de plus entre l'empire d'Orient et le royaume dont il fondait les bases. N'est-ce pas là une preuve manifeste de l'insouciance profonde des Italiens en face de la révolution qui venait de mettre fin aux destinées de l'empire? Le silence, l'inattention de la société civile étaient déjà un symptôme bien frappant; l'inattention de l'église, occupée seulement de ses discordes, est aussi un fait qui parle assez haut.

Dans cette indifférence universelle du vieux monde, la seule voix qui se fit entendre fut donc la voix de Séverin, comme aussi le meilleur symptôme de vie morale que présente cette période, c'est la réponse du peuple italien aux dernières paroles, aux cris de foi et d'espérance qu'avait proférés l'homme de Dieu. Odoacre n'oublia pas le saint et vaillant protecteur du Norique. En saluant sa grandeur future, Séverin lui avait confié en quelque sorte la civilisation de l'avenir; qui sait si les meilleures inspirations du roi barbare ne doivent pas être attribuées à cette espèce de consécration? Séverin mort, son gouvernement s'était dissous, et les fils de son vieil ami, les successeurs du roi Flaccithée, avaient commis d'effroyables attentats dans le Norique. Odoacre, en 487, envahit les

contrées du Danube, châtie ces princes barbares dont il a été le sujet, extermine les Ruges, et ramène en Italie les anciens protégés de saint Séverin. Il s'était fait préparer pour son retour un triomphe impérial; le triomphe de saint Séverin fut bien autrement grandiose. A la tête des colons fugitifs, aux premiers rangs de ce peuple tant de fois sauvé par son courage et que sa mémoire protégeait encore, s'avançait le char funéraire qui portait ses dépouilles mortelles. Dans un siècle où les aventuriers se remplaçaient si promptement les uns les autres, ils étaient rares, les hommes dont l'influence victorieuse se prolongeait au-delà du tombeau. Les saintes reliques furent déposées d'abord dans l'évêché de Feltre, puis cinq années après elles traversaient l'Italie entière au milieu des chants, des prières et des acclamations de tout un peuple. Le cortége s'arrêta près de Naples, sur les collines qui dominent Baia, non loin du palais où Romulus Augustule achevait sa vie épicurienne. Jamais enthousiasme plus unanime et plus pur n'avait transporté l'Italie. Si l'empire était mort, une vie nouvelle et meilleure faisait tressaillir l'humanité. Les peuples acclamaient le moine intrépide qui avait été jusqu'au dernier jour le défenseur de la patrie, et qui, après la disparition de l'empire, bien loin de désespérer du monde, avait crié à toutes les nations : « Chantez les louanges du Seigneur! »

Ici se termine la seconde partie de ce grand drame. La révolution conçue par Ricimer a été exécutée par Odoacre. L'empire est bien mort, malgré les fictions hypocrites derrière lesquelles se cache le roi d'Italie; que faut-il maintenant pour que les fictions disparaissent? Si une nation étrangère envahissait l'Italie, si une grande monarchie était fondée par cette race nouvelle, les conquérans auraient beau conserver maintes choses de l'administration romaine, on serait bien obligé de reconnaître que l'empire est détruit à jamais et que le moyen âge peut commencer. Tel fut le dénoûment de la trilogie et la fin de cette révolution immense. Le héros de cette dernière période est le grand Théodoric.

D'où venait Théodoric? Comment s'était-il préparé à son rôle? Par quelle série de transformations le farouche enfant des steppes orientales est-il devenu le plus grand personnage politique de son siècle et l'empereur bienfaisant du monde barbare? On ne s'occupe le plus souvent que de Théodoric vainqueur d'Odoacre, de Théodoric fondateur de la monarchie ostrogothique en Italie; la seconde moitié de sa vie, si glorieuse, si éclatante, a fait oublier la première. M. Amédée Thierry a pris plaisir à mettre en scène les prodigieux débuts du jeune prince ostrogoth. Il le suit d'année en année et presque de jour en jour. Aucun détail ne lui échappe, aucune péripétie ne le déroute. Il a interrogé tous les chroniqueurs, confronté

tous les témoins, et son infatigable érudition, aidée de la pénétration la plus sûre, a découvert des trésors. Les chapitres de son livre intitulés *Théodoric en Orient*, *Marche des Ostrogoths sur les Alpes*, composent le plus hardi tableau de la brutalité germanique et de la corruption orientale. On dirait à la fois une épopée sauvage et un roman d'aventures. Nous n'essaierons pas de résumer de telles pages, il faut les lire. La première enfance du jeune prince, sa grâce barbare, la vive intelligence de ce visage aux yeux verts et aux cheveux roux, son éducation à Constantinople, son retour parmi les siens, ses instincts de férocité natale perpétuellement mêlés à son amour de la civilisation, à son goût de l'aristocratie romaine, l'impétuosité de ses sentimens et la finesse de ses observations, son orgueil, son ambition, son ardeur à se mêler des intrigues de la cour, cet art de tenir un peuple armé dans sa main et de le précipiter à l'est ou à l'ouest, en un mot cet incroyable mélange de souplesse et de vigueur dans sa personne comme dans ses actions, tout cela est raconté de façon à expliquer le rôle extraordinaire qu'il jouera un jour en Occident. Ce n'est pas un tyran sournois comme Ricimer, ce n'est pas un prétorien barbare comme Odoacre, c'est un homme, — c'est l'homme qui a tout vu, tout observé, tout compris dans les imbroglios et les infamies du vieux monde; c'est l'homme qui restera Barbare en face des Romains, Romain en face des Barbares, voulant à la fois civiliser son peuple et le préserver de la pourriture antique; c'est l'homme qui sera un fondateur, un souverain généreux et sage, ami des lois, protecteur des lettres et des arts, supérieur en toutes choses, malgré ses retours de férocité, à tous les princes de son temps; c'est l'homme qui méritera d'inaugurer la civilisation barbare d'où sortira la société moderne, l'homme enfin dont un chroniqueur contemporain dira : « Ce fut un roi, » et dont la philosophie de l'histoire, douze siècles après, osera dire par la bouche de Herder : « On peut regretter que son empire ait été si promptement détruit, et que Théodoric, plutôt que Charlemagne, n'ait pas le premier déterminé la forme des institutions politiques et spirituelles de l'Europe (1). »

Nous avons essayé de montrer l'enchaînement des grandes scènes que M. Amédée Thierry vient de dérouler à nos yeux; nous avons signalé les lignes principales de cette construction si savante. On a vu combien de péripéties pendant cette période de vingt-six années dont le centre est marqué par la chute de l'empire romain. Un monde qui meurt, un monde qui se forme, voilà le sujet. Ce n'est pas assez pourtant d'avoir mis en relief les trois parties si habilement liées

(1) Herder, *Idées sur la Philosophie de l'histoire de l'Humanité*, livre XVIII, chapitre II. J'emprunte la belle traduction de M. Edgar Quinet.

de ce vaste drame historique; que de figures, que d'épisodes j'ai dû laisser de côté! Le récit de l'expédition contre Genséric est un des meilleurs de l'ouvrage; le caractère du roi des Vandales, si différent du génie d'Attila, est expliqué avec une rare finesse. On le voit à l'œuvre, ce brigand vulgaire, avec sa cupidité, ses fourberies, ses intrigues tragi-comiques, voleur de grande route, qui tour à tour prend des airs d'Annibal ou se transforme en un effroyable Scapin. Je ne sais pas de peinture plus poignante que l'incendie de la flotte romaine dans le port de Carthage par ce facétieux scélérat. Le tableau est immense, car les trahisons des deux patrices de Rome et de Constantinople ayant amené ce désastre, les flammes qui enveloppent les navires éclairent tout à coup de leurs fauves reflets la dégradation des deux empires. Tandis que l'Orient et l'Occident reçoivent au front ces stigmates de honte, Genséric sourit et triomphe. Dans le fond du tableau, pendant que le vil commandant de la flotte s'empresse de gagner la haute mer, on aperçoit son lieutenant, un vieux Romain, Jean Daminec, qui se bat en désespéré, attaque à l'abordage les brûlots des Vandales, frappe tout devant lui, culbute les ennemis et les traîtres, puis bientôt, accablé par le nombre, refuse la grâce que lui offre le fils de Genséric, et se précipite au fond de la mer. Sur un autre théâtre, les aventures de l'impératrice Vérine, les conspirations de palais, les entreprises mystiques de l'hellénisme alexandrin bizarrement associées aux intrigues de cour, l'histoire d'Illus, le favori de Zénon, l'épisode de ce Léontius, qui prêche une religion nouvelle tout en briguant le trône de Constantinople, et qui soulève pour sa cause les philosophes thaumaturges des villes ainsi que les sorciers des campagnes, tous ces curieux détails, habilement rattachés à l'histoire générale, en marquent le vivant caractère. Romains d'Orient ou d'Occident, Ostrogoths ou Vandales, M. Thierry connaît intimement tous les personnages qu'il fait agir. Il sait d'où ils viennent, quels sentimens les animent et ce qu'on peut en attendre. Rien de banal, rien de convenu. Dans cette foule d'acteurs qui se heurtent sur la scène, chacun a sa physionomie distincte.

Ceux qu'il faut signaler surtout, ceux que l'historien a été heureux de rencontrer sur sa route, et dont il parle toujours avec une éloquente émotion, ce sont ceux qui, au milieu de la dégradation générale, ont sauvé l'honneur du genre humain. Saint Séverin n'est pas le seul qui ait été grand par le cœur dans cette misérable époque; ce qu'il faisait avec une inspiration si libre, sans le secours et quelquefois malgré la résistance des évêques, un saint évêque, Épiphane, pasteur du diocèse de Pavie, le faisait intrépidement aussi à la tête de son clergé. Séverin combattait les farouches barbares du Norique, Épiphane luttait contre les barbares disciplinés de l'Italie.

Les circonstances sont différentes, le dévouement est le même. Quels miracles de courage chez ce pasteur aux paroles si tendres! Ricimer, Odoacre, Théodoric, l'ont vu tour à tour se lever devant eux, faisant reculer les épées et arrachant les victimes aux bourreaux. Du commencement à la fin de cette histoire, partout où il y a une guerre civile dans la Haute-Italie, partout où il y a une ville prise d'assaut, Épiphane apparaît sur la brèche. A vingt-huit ans, il était simple prêtre, lorsque son vieil évêque, à la veille d'expirer, disait aux citoyens de Pavie : « Mes enfans, voici le pasteur que je vous recommande d'élire après ma mort. Il y a bien longtemps déjà que je ne suis évêque que par lui; il était ma tête, mes jambes, mes yeux, ma parole, ou plutôt nous étions un évêque à nous deux. » Il fut élu, et vingt-cinq ans plus tard Théodoric disait à ses Goths : « Épiphane est la muraille de Pavie. » Entre la recommandation de l'évêque mourant et ces paroles du grand roi barbare il y a toute une vie d'abnégation et d'héroïque bonté. Ce n'est pas un génie fondateur comme Séverin, c'est l'homme de la consolation et de la paix, le protecteur des peuples menacés, le sauveur de ceux qui vont mourir. Désintéressé dans les luttes au milieu desquelles disparaît l'empire romain, il ne connaît que le parti de l'humanité. M. Thierry ne trace pas le tableau suivi de cette bienfaisante existence; avec un art très habile, il en raconte les épisodes à mesure que l'histoire générale les amène, et c'est chaque fois une émotion nouvelle quand on voit, à l'heure du péril, accourir le doux libérateur. La société civile et l'armée ont aussi des héros; s'ils ont été perdus jusqu'ici dans les confuses annales de cette époque, ils n'échapperont pas aux regards de l'historien. Une sympathie pieuse éclaire son érudition; on sent qu'il éprouve une joie d'honnête homme à glorifier les dévouemens ignorés. Connaissiez-vous Jean Daminec, Marcellinus, Sabinianus? Ce sont les derniers des Romains, et l'on dirait parfois que ce sont les premiers des chevaliers, tant il y a chez eux un sentiment de délicatesse et d'honneur uni aux rudes vertus de l'ancienne Rome. Ces figures et d'autres encore, vivement détachées du sein de la foule, impriment un caractère d'élévation morale à ce dramatique tableau.

Il y a en effet une haute pensée dans le livre de M. Amédée Thierry. Ce n'est pas assez d'y louer l'érudition et l'art, l'importance des découvertes et l'habileté de la composition; après nous avoir instruits et intéressés, l'historien s'adresse à notre conscience. Si M. Thierry n'avait fait que ressusciter une époque dédaignée avant lui, s'il s'était borné à mettre en lumière les trois phases d'une révolution dont l'histoire ne rendait pas un compte exact, ce mérite, si grand qu'il fût, ne justifierait pas l'émotion qu'on éprouve en lisant ses récits. La pensée qui inspire ces belles pages et qui

partout y est présente sans s'y afficher nulle part, c'est que les plus misérables époques peuvent susciter de grands cœurs, qu'aucune situation politique ne fournit d'excuses à la lâcheté, que l'empire romain lui-même, en ses plus tristes jours, a produit d'héroïques vertus, qu'un intérêt particulier s'attache aux âmes qui furent nobles malgré leur siècle, qui demeurèrent libres au milieu des générations serviles, et que, sans parler des joies de la conscience, ces grands cœurs, ces âmes fières, fussent-ils étouffés par la brutalité des événemens, peuvent toujours compter en définitive sur la justice de l'avenir et les réparations de l'histoire.

Une conclusion d'un autre ordre résulte de ces études. Il y a de nos jours une étrange disposition des esprits à prétendre retrouver dans l'histoire de Rome l'image de notre société moderne; qu'on examine attentivement les détails, sans lesquels l'histoire manque de vie, et l'on verra combien ces analogies sont vaines et mensongères. Cette manie de rapprochemens, soit qu'on y cherche des justifications impossibles, soit qu'on s'imagine y trouver des armes redoutables, finirait par égarer les meilleurs esprits et par brouiller toutes les idées. L'histoire donne des leçons générales; elle défend d'identifier, à quinze siècles de distance, des époques si différentes. A travers toutes nos vicissitudes, malgré les troubles de la conscience publique, quelles que soient les craintes qui puissent tourmenter aujourd'hui les âmes nobles, il y a dans le monde moderne une vie énergique et féconde que l'empire romain n'a pas connue. La division de l'Europe en races distinctes, la division de ces races elles-mêmes en peuples qui ont des inspirations bien diverses et des intérêts opposés, la lutte constante de ces inspirations, l'impérieux besoin d'équilibre, cette sensibilité politique toujours en éveil, ces alarmes et ces colères si vives dès que la pondération des pouvoirs internationaux semble modifiée, dans la religion même ces manières différentes de concevoir la vérité chrétienne, ces communions diverses qui nous préservent du fléau d'un despotisme religieux, les malheurs temporels dont l'une de ces communions est menacée et qui vont lui rendre une vie spirituelle plus forte, tous ces faits, et bien d'autres encore, sont des attestations de vitalité et des promesses d'avenir. La société romaine a tenu une si grande place dans l'existence de l'humanité que ses institutions, ses lois, son histoire, le souvenir de ses destinées semblent toujours peser sur nous de tout leur poids; n'oublions pas cependant, Celtes et Germains, que nous avons transformé par la vertu du christianisme toutes ces traditions de l'ancien monde. Nous vivons d'une vie qui nous est propre, et quand nous interrogeons l'histoire de Rome, nous n'y devons chercher que les leçons générales.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LA LOMBARDIE

DEPUIS LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

L'Italie marche rapidement à l'unité politique. La présence du pape à Rome, celle même des Autrichiens en Vénétie n'empêcheront pas que la péninsule ne forme, du nord au sud, un seul et grand royaume. Les Italiens seront-ils assez sages, sauront-ils assez courageusement sacrifier leurs intérêts provinciaux pour que ce royaume s'organise et se fonde d'une façon durable? Je le crois, mais je n'essaierai point ici de le démontrer; je n'aborderai du moins qu'un petit coin de la question : je ne parlerai que de la Lombardie.

Quand cette province, après une guerre régulière, eut été par des traités solennels réunie au Piémont, il ne manquait pas de gens qui pensaient que les armées et la diplomatie n'avaient rien fait là de durable. Plusieurs sans doute pensent encore ainsi. En traçant une esquisse rapide de la société lombarde, nous ferons, je pense, évanouir une partie de leurs craintes. De ces pages, si légères qu'elles semblent, il ressortira peut-être que les Lombards sont prêts à faire tous les sacrifices nécessaires à l'unification de l'Italie, et qu'ils acceptent sans arrière-pensée le gouvernement de Victor-Emmanuel.

I. — LA PROPRIÉTÉ.

On a quelquefois représenté la Lombardie comme un pays de grands propriétaires qui exploiteraient leurs paysans à la façon des boyards. D'autres fois on en a fait un pays de démagogues turbulens infesté de socialisme et dévoué à Mazzini. Nous remarquerons en passant que ces deux opinions n'ont rien de contradictoire, car là

où tous les biens appartiennent à quelques-uns et où la masse de la nation ne possède rien, beaucoup de gens demandent à changer d'état; mais ces jugemens sont faux. La Lombardie est avant tout un pays agricole où la propriété est très divisée; c'est une nation de petits propriétaires. Quand M. de Cavour, revenu vers la fin de 1859 à la tête des affaires, voulut appeler au ministère un Lombard pour y représenter la nouvelle province annexée au Piémont, qui choisit-il? Ni un grand seigneur, ni un orateur de club; il appela M. Jacini, un jeune économiste, propriétaire et auteur d'un remarquable traité sur la propriété foncière et les populations agricoles en Lombardie. C'était là l'homme qui connaissait son peuple, qui en savait les besoins, qui en avait l'esprit.

Montrons d'abord par des chiffres que la Lombardie est un pays de propriété très divisée. Elle compte 350,000 propriétaires, un propriétaire par huit habitans, et l'étendue moyenne de chaque propriété y est de six hectares et un cinquième. Or la France en 1840, c'est-à-dire à une époque encore assez rapprochée pour qu'il n'y ait eu depuis que des changemens de médiocre importance, comptait seulement un propriétaire par neuf habitans, et l'étendue moyenne de la propriété y était de douze hectares. A la même époque, les proportions étaient sensiblement les mêmes en Belgique. La population est d'ailleurs plus dense en Lombardie que dans tout autre pays, la Belgique exceptée. La Lombardie compte 131 habitans par kilomètre carré, la Belgique 147, la France 122. Ainsi la population est très dense, et cependant la proportion de ceux qui possèdent est très forte.

Il est vrai que la terre est d'une fertilité exceptionnelle. La nature a mis dans les Alpes de vastes réservoirs d'eau; ils s'écoulent doucement à travers la Lombardie par de grandes rivières. Les générations successives ont si bien utilisé cette richesse spontanée, ont creusé tant de canaux, de fossés, de rigoles, que l'eau arrive partout en abondance. La pluie n'est pas nécessaire, elle est affaire de luxe. Si on estime cette richesse en chiffres, on verra que les biens-fonds lombards représentent, déduction faite des dettes hypothécaires dont ils sont grevés, un capital de 1 milliard 586 millions de francs. Si on y ajoute la somme, relativement bien faible, des capitaux employés dans le commerce et l'industrie (sans tenir compte des salaires), et qui est de 331,530,000 francs, on arrive pour la richesse capitalisée du pays à près de deux milliards de francs, et pour le capital moyen possédé par chaque individu à 860 francs. On comprend ce qu'indique ce chiffre; ce n'est pas, bien entendu, la somme au moyen de laquelle chacun vit, puisque nous n'avons pas tenu compte des salaires et gains de toute sorte; c'est seule-

ment le capital créé et consolidé dont chacun jouit. C'est un chiffre fort élevé et qui n'est certainement pas dépassé en France.

La propriété foncière en Lombardie est comme l'Atlas de la mythologie : elle supporte tout l'édifice social ; c'est sur elle que retombe tout le poids de l'impôt. Sous la domination autrichienne, la terre, en impôts fonciers directs, supplémentaires ou communaux, payait 36 pour 100 de sa rente. La Lombardie, qui représentait en superficie le trentième des états de l'empire et en population le quatorzième, entrait dans ses recettes pour un neuvième, soit pour une somme annuelle de 68 millions de francs. De cette somme la propriété foncière fournissait presque la moitié, tandis que dans le reste de l'empire elle payait seulement un quart du total des impôts. L'assiette de l'impôt n'a pas encore été modifiée dans la Lombardie depuis son annexion au Piémont. Une grande popularité y attend le ministère Cavour quand il rétablira sous ce rapport l'équilibre entre les différentes provinces du royaume. En Piémont par exemple, la terre ne paie guère que 15 pour 100 ; il est bien probable que la Lombardie, quand la propriété y sera dégrevée, paiera la même somme d'impôts sous une autre forme ; mais en pareille matière la forme n'est pas indifférente : propriétaires avant tout, les Lombards se sentent particulièrement atteints par les impôts fonciers (1).

La statistique nous montre donc la Lombardie comme une terre de riche culture et de propriété très divisée. L'aspect de la contrée répond à ces données. Les campagnes sont coupées de clôtures et de canaux, richement boisées, semées de maisons. Les cultures y sont variées à l'infini, suivant les inspirations personnelles des habitans, suivant les dégradations du climat : ici des pâturages alpestres ; plus loin les châtaigniers, les vignes, les oliviers, les amandiers ; là les céréales du Danube, le maïs du Mississipi, le lin des Flandres, les grands mûriers de la Chine ; ailleurs des prés chargés de troupeaux, plus bas de vastes et fécondes rizières. Les villages, les bourgs, les villes se pressent dans un espace étroit ; tous ont un air d'aisance et de richesse. Vous rencontrez un hameau de quelques feux : une belle route ombragée, bien entretenue, y conduit. Le canal longe

(1) Le mode de perception aggravait encore les charges de l'impôt sous la domination autrichienne. L'impôt était affermé à des receveurs. Cette perception ne coûtait que 2 1/2 pour 100 à l'état, mais elle était fort onéreuse pour les contribuables. On pouvait payer l'impôt jusqu'au dernier jour du mois au coucher du soleil, ou bien jusqu'au 5 du mois suivant en ajoutant 5 pour 100, ou encore jusqu'au 10 en ajoutant 10 pour 100. Ce terme passé, le fermier-receveur, pour se couvrir, faisait saisir et vendre aux enchères une parcelle de terrain. Ces ventes étaient peu productives à cause de la honte qu'éprouvaient les habitans d'acheter les depouilles les uns des autres en face d'une autorité détestée.

la route, avec un parapet de pierre, que dis-je? de marbre. Les femmes sont bien vêtues, leurs enfans robustes et joufflus. A l'entrée, à la sortie du hameau, une madone peinte par une bonne main. L'église n'est pas si simple qu'elle n'ait quelque colonne, quelque bas-relief, une ou deux fresques, quelquefois des chefs-d'œuvre de sculpture en bois. Les hommes sont beaux et vigoureux, sanguins de tempérament, durs à la fatigue. Ce sont de bons soldats, de bons laboureurs, de bons terrassiers. Pas de manufactures à l'horizon. La Lombardie ne connaît guère que l'industrie de la soie, une industrie propre, et dans quelques parties celle des fers, une industrie noble. Dans tout le pays, la richesse sort directement du sol, où les générations passées ont enfoui leurs capitaux.

II. — LA VIE CIVILE.

Cette terre lombarde est si bien fertilisée par ses canaux, qu'elle n'a pas besoin d'être arrosée par la sueur de ses habitans. Aussi dans tous les rangs de la société vous trouvez une vie facile, exempte de dur labeur, sans lutte et sans effort.

Voici le fils de famille, le jeune oisif. Il est grand, robuste. Il a passé six mois à Paris et quinze jours à Londres; mais il a encore les poumons pleins de l'air salubre des champs. Il a appris peu de chose de son précepteur, c'est vrai; mais il a l'esprit juste, ouvert, gai. Il n'a guère d'initiative, mais il accepte franchement les idées courantes. Il n'a pas conspiré contre l'Autriche en 1859, mais il a émigré à Turin, et il est entré dans l'armée sarde, sans demander à être colonel. Au bout de six mois, on l'a fait sous-lieutenant. Il se lève tard, déjeune d'une orangeade et d'une brioche, passe un quart de sa journée à causer debout, devant un café. Après dîner, il consacre deux heures à une dame à qui il fait sa cour. Vient ensuite le théâtre, puis une *conversation*, enfin le café, où il joue une partie de la nuit avec convenance, sans entraînement. A toute heure, il est affable, exempt de préjugés. Il donne la main à tout le monde. Il n'a pas d'ennemis; il a beaucoup d'amis. — Voici l'artiste. Celui-ci a servi sous Garibaldi en 1848; il était au siége de Rome et a reçu des coups de baïonnette dont il ne garde pas rancune aux Français. Plus tard il est allé en Crimée comme volontaire de l'armée sarde; il a fait le siége de Sébastopol, puis il l'a dessiné. En 1859, il est entré dans les chasseurs des Alpes, et il a été blessé à Varèse. Ainsi avec l'argent de quelques tableaux il a trouvé moyen de faire douze ans la guerre à ses frais. Il n'a pas de besoins, aucune ambition. Il a bon estomac et bonne humeur; mais son esprit incline au sérieux.

Il pense beaucoup à l'Italie, en homme pratique, qui a connu la prison sous l'Autriche et qui s'est battu. Si l'on fouillait dans ses papiers, on y trouverait plus d'un mémoire sagement écrit sur la guerre, sur les partis italiens, voire sur les finances de son pays. — Voyez le commerçant dans son comptoir. Il est élégamment vêtu, un chapeau noir sur la tête, comme un homme de loisir qui vend du drap ou des épices entre deux tours de promenade. Nul empressement auprès de l'acheteur. Il ne vous vantera pas sa marchandise, et il semble qu'il n'ait que faire que vous l'achetiez. N'a-t-il pas son capital de 860 francs? L'artisan dans sa boutique s'occupe plus de jouer avec ses enfans que de servir ses cliens.

Dans les campagnes, la vie des paysans présente cette même douceur facile et un peu apathique. Écoutez M. Jacini : « La vie du paysan n'est pas longue à décrire. Dans les premiers mois de son enfance, il est serré dans ses langes presque jusqu'à étouffer, puis il est abandonné à la garde de quelque enfant un peu plus âgé que lui; enfin, devenu capable de se mouvoir sans aide, il se roule dans la poussière et dans la fange de l'aire avec ses compagnons. Vient l'âge où on l'envoie à l'école communale pendant l'hiver et où on l'initie au travail pendant l'été; on lui fait d'abord conduire au pré les oies ou les cochons, ensuite les vaches. Arrivé à vingt ans, il se trouve en face des événemens les plus graves de sa vie, la conscription et le mariage. A dire vrai, la première lui donne plus à penser que le second, parce que dans la vie humaine les craintes font plus d'impression que les plaisirs. A la campagne, toute fille est certaine de trouver un mari, comme tout jeune garçon est sûr de rencontrer une femme, alors même que la nature ne lui a pas épargné quelque défaut physique. Non qu'il y ait absolue indifférence dans les choix, loin de là : à la campagne comme à la ville, on connaît l'art de plaire; mais enfin la jeune fille à marier ne veut pas se condamner à trop attendre. Elle apporte toujours quelque dot, son lit au moins et beaucoup de bonne volonté pour travailler et pour avoir une nombreuse progéniture. Le reste de la vie du paysan n'offre plus d'autres événemens que la naissance successive de ses enfans, qui, dès l'âge le plus tendre, prennent une part active aux occupations de la famille. Quand il meurt, on pleure sur son cercueil, mais surtout on boit abondamment après la cérémonie funèbre à titre de distraction. On conserve beaucoup de respect pour la mémoire des morts. » Vous voyez comme cette vie se passe sans misère, sans fatigue, sans chagrin.

De même que la vie de chacun est facile, les rapports entre les différentes classes de la société sont aisés et bienveillans. Aucunes luttes intérieures, aucunes dissensions politiques n'ont aigri les

nobles contre les bourgeois ni les bourgeois contre le peuple. La Lombardie a toujours eu des maîtres étrangers, Espagnols, Français, Allemands; la haine de l'étranger a effacé les distances. Devant le code autrichien, tous les Lombards étaient égaux; ils étaient égaux aussi devant la police, devant la prison. Aussi l'égalité est entrée naturellement dans les mœurs. Quand les nobles, les riches ne sont pas exclusifs et ne ferment pas leurs portes, les vilains, les pauvres sont moins aiguillonnés de l'envie de parvenir. La société lombarde, dans sa marche tranquille, n'est point troublée par ces gens qui se fraient à coups de coude un chemin à travers la foule. Tout le monde avance du même pas. Évoquez le souvenir de Milan en 1760, vous y trouverez les mêmes familles qu'aujourd'hui, aux mêmes places. Les priviléges se sont évanouis sans bruit, sans résistance. La propriété s'est divisée sans secousses et sans confiscations. Le fermier est resté en bonne intelligence avec son patron, même en lui achetant un lopin de terre. Le pays s'est uni et groupé dans un même esprit d'économie domestique et de progrès agricole, si bien qu'aujourd'hui, en s'annexant au Piémont, la Lombardie trouve les lois civiles piémontaises arriérées et entachées de féodalité. Ce jeune lieutenant piémontais, fils d'un député au parlement de Turin, élevé au collége militaire d'Ivrée, nourri au milieu des idées constitutionnelles, étonne les dames lombardes par sa raideur aristocratique, et leur semble un débris du moyen âge.

Nulle part cet état de la société lombarde ne se manifeste plus clairement qu'au théâtre de la Scala à Milan. C'est le rendez-vous de la ville entière. C'est moins un théâtre qu'un casino; c'est le cœur même de la société civile. Nous assisterons donc à une représentation de la Scala. On donne, si vous le voulez bien, *Matilda di Shabran*, du *maestro* Rossini, et *Cléopâtre*, ballet du *maestro* Giorza, un Milanais; car le ballet est national à Milan, et l'on n'y connaît guère en ce genre les productions étrangères. La salle est grande, circulaire, nue, dépourvue d'ornemens. Pas de tentures épaisses pour étouffer la voix des chanteurs, pas d'anfractuosités où s'engouffrent les sons. En bas, la *platea*, tout unie, sans barrières; des bancs en tiennent le milieu. Tout autour, sur les côtés, derrière, un grand espace où circule la foule sans distinction de classe ni de costume. C'est la rue. On s'y promène, on y cause, on y garde son chapeau sur la tête. Un marquis y coudoie son cordonnier. On peut, il est vrai, se faire réserver quelques-uns des siéges qui occupent le milieu; mais les étrangers seuls usent de ce privilége, et leur droit au siége qu'ils ont payé est si précaire, si peu reconnu, que le premier venu s'y installe sans scrupule, s'ils le quittent un instant. La salle comprend six rangs de loges, toutes pareilles depuis

le haut jusqu'en bas, toutes également en vue. Aux rangs inférieurs, les loges sont des propriétés de famille. Les dames de Milan, en grande toilette, y tiennent salon pendant toute la soirée. Dans les rangs supérieurs, les loges appartiennent à des sociétés de jeunes gens. Ce sont de petits clubs, ayant leurs domestiques, leurs tables de jeu, leurs tables de lecture. On y rit, on y boit. Enfin tout en haut, c'est le *loggione*, la grande loge du peuple. Le petit lustre qui éclaire assez faiblement la salle ne l'empêche ni de voir ni d'être vu.

L'intérêt de la représentation, me direz-vous, est dans ces loges où sont ces belles dames couronnées de fleurs, qui ont les yeux si noirs, les épaules si rondes, et qui, le dos tourné à la scène, se souciant peu de *Mathilde*, donnent tant de poignées de main à leurs visiteurs. D'accord. Si vous le voulez donc, pendant que le féroce Conradin, au milieu de l'inattention générale, se débat entre l'amour naissant et son humeur sauvage, nous jetterons un coup d'œil sur ces petits salons. Deux banquettes s'enfonçant dans la profondeur de la loge reçoivent les visiteurs, qui se succèdent rapidement, grands seigneurs et bourgeois, écrivains et militaires, artistes et hommes d'état. Le dernier arrivé s'assied à côté de la porte; puis, quand celui qui se tenait près de la maîtresse de maison se lève et se retire, chacun avance d'un rang. L'ordre le plus inflexible préside à cette manœuvre. Pour parler à une dame un peu recherchée, il faut prendre son tour, souvent dans le corridor. Ce qui se dit dans cette loge? La même chose sans doute que dans la loge voisine; mais soyez sûr que la conversation ne languit pas, car les Lombards ont l'esprit rapide, la parole vive et pleine de saillies. Vous l'entendez d'ailleurs au tumulte de toutes ces voix rieuses qui couvrent le chant de l'infortuné Isidoro. Jugez comme, au milieu de ces conversations qui s'entre-croisent, l'événement du jour est colporté dans toute la salle, commenté, retourné, épilogué! Comme une idée, un sentiment, un mot, une plaisanterie, une colère court rapidement d'étage en étage! De cette mobilité perpétuelle de tant de gens qui parcourent le théâtre du haut en bas naît un tel échange d'impressions que le sang bat d'un même mouvement dans toute cette masse et que la salle a comme une âme.

Mais voyons de plus près les visages. Cette belle jeune femme d'une si pure élégance, qui est-elle? Une jeune marquise qui ruine son mari et qui en est aux expédiens pour nourrir son luxe. Je vous la cite comme une exception, car les Lombards, même les plus nobles, prennent d'ordinaire le train que leurs revenus comportent. Et cette jolie brune avec qui un officier cause plus longtemps, ce semble, que l'usage ne le permet? Elle est sage. L'officier perd son temps.

Vous savez d'ailleurs qu'ici les assiduités d'un homme ne compromettent pas une femme. Le plus clair est que l'officier promène les enfans de madame et dresse les chevaux de monsieur. Il est très vrai que le lien du mariage est ici assez relâché : les femmes, non-seulement dans la haute société, mais aussi dans les classes moyennes, vivent peu avec leurs maris. Beaucoup sont séparées de fait, à l'amiable, sans procès. Toutes conservent leur vie propre. On appelle les femmes aussi souvent par leur nom de famille que par le nom de leur mari, tant l'épouse porte peu la marque de l'époux. Celles qui ont lu les théories de M. Michelet sur l'amour et le mariage n'y ont rien compris. La vie commune, la fusion des sentimens, l'éducation de la femme par l'homme, leur ont paru des extravagances. Ce n'est pas à dire que la femme lombarde, peu occupée de son mari, soit abandonnée sans défense aux séductions qui l'entourent. Une certaine délicatesse d'esprit, peut-être une certaine froideur de tempérament, la défendent.

Quoi qu'il en soit, le rideau vient de se baisser sur les amours de Mathilde et de Conradin, et il se relève pour Cléopâtre. La salle, si bruyante pendant l'opéra, devient silencieuse pour le ballet. L'école de danse de Milan est célèbre, et ses diplômes sont estimés sur toutes les scènes de l'Europe. Le public s'intéresse à ces petites danseuses qu'il a vues grandir; il les connaît, il les aime, il les encourage, il leur reproche amicalement leur paresse, il jouit de leurs progrès, et si l'une d'elles, devenue élève émérite, s'envole à Vienne ou à Paris, il la suit de ses vœux. On me demandera peut-être si elles sont sages. Le fait est qu'elles viennent au théâtre avec leur père, un vrai père, qui a une boutique sur le Corso. Quelques-unes ont épousé des comtes ou des marquis désœuvrés sous la domination autrichienne, et leur exemple, en excitant l'émulation de leurs camarades, a tourné au profit de la vertu. Beaucoup se marient avec d'honnêtes artisans, et oublient vite leur jeunesse consacrée aux arts.

La Scala nous a montré toutes les classes de la société confondues dans une vie commune. Il en est de même dans la fête nationale des Lombards, la fête des *coriandoli*, qui a lieu pendant les derniers jours du carnaval. Saint Ambroise, ancien évêque de Milan, qui avait goûté les joies du monde avant de s'en repentir, a concédé pour toujours à ses diocésains un carnaval supplémentaire de quatre jours, le *carnavalone*, de sorte qu'au moment où le carême commence pour le reste des catholiques, les Milanais ont encore devant eux quatre jours de folie. C'est l'époque des *coriandoli*. Les *coriandoli* sont de petites boulettes de terre roulées dans le plâtre, que l'on prépare par sacs en quantités énormes pour les jeter dans les rues.

Une foule compacte inonde le Corso; les balcons sont chargés de spectateurs; des troupes de masques circulent avec peine dans des voitures disposées en bateaux, en gondoles, en locomotives. Et en avant les *coriandoli!* De tous côtés la bataille s'engage, de la rue aux balcons, des balcons aux voitures. A pleines mains, à pleins cornets, à pleines pelles, vigoureusement lancés, les projectiles volent. Les jets blancs se croisent et se heurtent. Une poussière âcre obscurcit l'air. Gare à qui n'a pas le visage calfeutré, masqué, garni de lunettes! C'est une rage. En un instant, les grands bateaux, largement approvisionnés de *coriandoli*, ont épuisé leur charge. Il faut faire escale et renouveler les munitions sous le feu des balcons qui ne se ralentit pas. Enfin le soir vient séparer les combattans harassés et emplâtrés, et pendant la nuit il faut déblayer avec une armée de charrettes les rues encombrées d'une couche épaisse de plâtre et de terre. A ce divertissement singulier toute la ville prend part avec la même ardeur. On voit rapprochées et comme confondues par la lutte les conditions les plus diverses, les gamins des faubourgs et les dames des plus grandes maisons.

La vie civile des Lombards présente en somme une parfaite égalité sociale. Cette égalité n'est point due aux efforts violens de l'esprit philosophique, mais à une heureuse fécondité du sol, qui permet à chacun de vivre facilement sans s'asservir à son voisin.

III. — LA VIE MUNICIPALE.

L'organisation municipale de la Lombardie est telle qu'a dû la faire un peuple de petits propriétaires. On trouve ici la propriété foncière toute-puissante. La constitution communale qui a régi le pays pendant longues années a été fixée par un édit du 30 décembre 1855. Après avoir fait place à des institutions nouvelles sous le vice-roi Eugène, elle fut remise en vigueur au mois de mai 1816 et confirmée par des lettres patentes du 31 décembre 1851. Le trait caractéristique de cette constitution est le *convocato*. Dans chaque commune, tous les propriétaires forment un conseil qui se réunit deux fois l'an pour régler les dépenses. Le possesseur de la moindre parcelle a voix délibérative à l'égal du plus grand propriétaire. Toute propriété d'ailleurs est représentée : les femmes, les mineurs n'assistent pas aux séances, mais envoient au *convocato* leurs délégués. On n'en exclut que les militaires, les curés et les débiteurs de la commune. Le *convocato* élit trois *députés* investis pour trois ans du pouvoir exécutif; ils administrent gratuitement les biens communaux, veillent à la récolte, à la salubrité publique, commencent

l'instruction contre les délinquans, et peuvent faire arrêter un prévenu par les gendarmes, les gardes de finances et les gardes champêtres. Le *convocato* nomme les agens de la commune, le maître d'école, le médecin, la sage-femme, et fait exécuter tous les travaux d'utilité publique. Dans les communes qui ont plus de trois cents propriétaires, cette administration démocratique cessant d'être praticable, on nomme un conseil de trente membres; mais les deux tiers au moins des conseillers doivent être propriétaires, un tiers seulement peut être choisi parmi les industriels et les commerçans. Dans 522 communes existent les conseils élus; dans 1,587 fonctionne le *convocato*, cette assemblée rudimentaire où le plus petit propriétaire a le même pouvoir légal que le plus grand.

Jusqu'en 1848 existait, pour compléter ce système, une magistrature singulière et tout italienne d'origine. Les non-propriétaires élisaient un délégué qui défendait leurs intérêts dans le conseil et avait droit de *veto*, sauf recours à l'autorité politique.

Telle était dans son originalité nationale la commune lombarde. L'empereur François-Joseph ajouta en 1855 à cet organisme celui des congrégations provinciales, qui centralisaient le travail des communes; mais cette institution était marquée du cachet de l'étranger, empreinte d'idées allemandes : à chaque pas, des conditions de cens, partout l'ingérence de l'autorité centrale, puis, quand il s'agit de nommer les comités directeurs de ces congrégations, une distinction toute germanique et monstrueuse pour des Lombards entre les propriétaires nobles et les propriétaires non nobles. Toutefois ces importations étrangères ne gênèrent que faiblement le jeu des antiques rouages de la commune, tant il y avait de force dans leur simplicité! Le *convocato* est resté l'expression la plus saisissante de la vie municipale des Lombards.

Aussi ce fut un cri douloureux dans toute la province quand, au mois d'octobre 1859, le ministre Rattazzi vint toucher à cette arche sainte, et au nom de l'unité administrative apporter une nouvelle loi communale. Il le faisait en hésitant. « Votre ministre, dit-il au roi dans l'exposé des motifs de la loi, voulant laisser aux nouvelles provinces tous les élémens de leur prospérité, inclinait à y conserver les formes communales, fruit de la sagesse nationale, que la domination étrangère n'avait pas détruites. Il pensait même à ne pas faire du maintien de ces formes communales une exception, mais à introduire dans tout le royaume cette institution des *convocati* où le peuple concourt par voie directe au gouvernement de la commune, et qui, dans d'autres temps et dans d'autres conditions, a donné chez nous, comme chez les autres peuples, de si heureux résultats. Il n'a renoncé à cette idée qu'après avoir entendu l'avis de personnes dis-

tinguées qui, par leur autorité morale, leurs connaissances, leur expérience, sont en quelque sorte les représentans naturels des nouvelles provinces, et après avoir reconnu que ces institutions furent suspendues pendant la durée du royaume d'Italie sans que les communes aient cessé de prospérer. » C'est en effet le régime de 1808 que M. Rattazzi a remis en vigueur, avec les changemens demandés par l'esprit du temps. Le propriétaire n'est plus électeur et éligible qu'à la condition de payer un cens déterminé. De plus, son droit est étendu aux industriels, aux commerçans, aux lettrés, aux employés civils et militaires, aux citoyens décorés, aux professeurs, notaires, avocats, etc. La loi nouvelle fait acception d'une foule de questions de personne dont l'ancienne ne s'était jamais préoccupée. Nul ne peut être représenté ni donner son vote par écrit; voilà les femmes exclues. Deux frères ne peuvent faire partie du même conseil communal; un père n'y peut être avec son fils; qu'importait à l'ancienne loi, pourvu qu'ils possédassent tous deux? Ce n'est pas ici le lieu de discuter la loi du 23 octobre 1859, que le ministère Cavour doit d'ailleurs rapporter prochainement; j'ai seulement voulu montrer combien tient au cœur des Lombards ce système du *convocato*, qui caractérise leur vie communale, et dans lequel on trouve la physionomie particulière à un peuple de petits propriétaires.

A quel degré de prospérité cette vie municipale a porté la Lombardie, on s'en rend compte en parcourant le pays. Le magnifique réseau des routes, l'admirable système des canaux, sont l'œuvre des communes. Les administrations étrangères, il est vrai, ont favorisé ces travaux; mais qu'auraient-elles fait sans les communes? L'initiative en Lombardie part du cœur même de la nation. Et comme tous ces petits propriétaires s'entendent bien entre eux! Au milieu de la complication des canaux irrigateurs, ne croyez pas qu'ils se querellent et se disputent les eaux. L'usage supplée aux lois. Un syndic choisi par les riverains distribue les eaux, les donne à celui-ci, les retire à celui-là avec un pouvoir discrétionnaire, sans rencontrer de difficultés, sans qu'il y ait souvenance d'un procès.

Par l'initiative des communes lombardes, l'instruction primaire s'est répandue. En 1850, sur 185,604 garçons en âge d'aller aux écoles, 137,455 y allaient; sur 183,016 filles, il y en avait 119,000. Je sais fort bien que les enfans de la campagne ne vont à l'école que l'hiver, qu'entre Pâques et la Saint-Martin ils travaillent aux champs. Ils arrivent cependant à savoir lire et écrire, et la proportion qui vient d'être indiquée, plus faible que dans les pays protestans de l'Allemagne, qu'en Prusse et en Suède, est certainement plus forte qu'en France.

Les municipalités lombardes firent une guerre sourde à la domination autrichienne. Celles des villes mêmes, quoique soumises à la pression directe de l'autorité centrale, protestèrent plus d'une fois contre la tyrannie de l'Autriche. Nous en citerons un exemple. Une petite émeute eut lieu à Milan au mois d'août 1849. Au moment où Venise épuisée se rendait, une courtisane de Milan, liée avec des officiers autrichiens, eut l'idée de célébrer cet événement en arborant à son balcon un drapeau jaune et noir. La foule ameutée siffla le drapeau. Des arrestations furent faites. Vingt personnes furent condamnées à la bastonnade, et parmi elles deux jeunes femmes de vingt et dix-huit ans, la première à quarante coups de verges, la seconde à trente. L'exécution eut lieu publiquement sur la place Castello, excepté pour les femmes, qui subirent leur peine *privatamente*, c'est-à-dire devant les délégués de la police. Ce n'est pas tout cependant : on fit payer les frais de la bastonnade à la commune de Milan; l'état en existe dans les archives (1). Bâtonner les gens, passe encore; mais leur faire payer les bâtons! La commune paya, car il n'y avait rien à faire contre la force; mais elle saisit la première occasion qui se présenta de protester contre cette plaisanterie cruelle. Radetzky étant mort, la municipalité, invitée aux funérailles du maréchal, tira de ses cartons le reçu des 22 florins, et répondit qu'elle n'irait pas à l'enterrement de celui qui avait prescrit de si odieuses mesures. Elle tint bon, quoique le lieutenant-maréchal Burger la menaçât d'un procès de haute trahison. Or on sait que, sous l'Autriche, les procès de haute trahison menaient loin.

Ceux qui, à l'époque de la dernière guerre, ont vu à l'œuvre les municipalités de la Lombardie ont été frappés de leur énergie et de leur autorité. Partout elles avaient pris résolûment les pouvoirs les plus étendus. A leur voix, les ressources du pays sortaient de terre : chevaux, voitures, fourrages, vivres, travailleurs. Quand les Autrichiens quittèrent Milan le 5 juin 1859, le municipe de cette ville devint un pouvoir politique auquel toute la Lombardie obéit d'un consentement tacite. Pendant plusieurs mois, ce fut la seule autorité du pays. Tardivement arriva un gouverneur piémontais qui n'eut

(1) « Note des dépenses faites par suite de la peine de la bastonnade appliquée aux personnes civiles arrêtées le 23 août 1849, dépenses qui doivent être acquittées par la commune de Milan : frais des pansemens prescrits par le médecin suivant le compte n° 1 ci-annexé, 2 florins et 16 kreutzers; — vinaigre et glace employés pour les blessés suivant le compte annexé n° 2, 3 florins 1 kreutzer et un cinquième; — payé aux six soldats qui ont servi d'infirmiers pour les personnes civiles bâtonnées, 4 florins; — pour soixante bâtons employés à l'usage susdit, à 8 kreutzers l'un, 8 florins; — *item* quarante bâtons pour coups appliqués à des personnes civiles le 15, le 17 et le 23 juillet, et dépenses à ce relatives, 5 florins et 20 kreutzers : soit en tout 22 florins, dont quittance, etc.

jamais par lui-même une grande influence, et qui ne put que s'abriter derrière celle qu'avait acquise le municipe.

Tels sont les services qu'a rendus à la Lombardie sa forte organisation municipale. Il faut maintenant parler d'un reproche qu'on lui fait souvent. On entend dire de tous côtés que le *municipalisme* a son revers, que les jalousies locales infestent la Lombardie. C'est une phrase toute faite, qui court le monde, et que les livres et les causeurs se transmettent l'un à l'autre, comme ils l'ont reçue. Il faut s'expliquer. Que craint-on? On n'a plus peur sans doute que Brescia et Crémone, Bergame et Come, descendent en champ clos comme au xve siècle. Et si par hasard Lodi et Pavie se disputent pour le tracé d'un chemin de fer, il n'y a rien là de bien singulier, et qu'on ne voie tous les jours dans les pays les plus homogènes. Là n'est pas la question. On ne craint plus l'esprit de clocher; c'est l'esprit provincial lombard qu'on accuse, et on assure que Lombards et Piémontais ne pourront pas s'entendre. « Tout va bien au commencement, dit-on, mais attendez quelque temps. Dans l'enthousiasme de la délivrance, les Lombards se sont donnés au Piémont; mais les races sont incompatibles, tôt ou tard la division éclatera. Les germes de désaccord qu'on aperçoit déjà grandiront, et à la première secousse qui ébranlera l'Italie, la Lombardie tirera de son côté. » Il importe de rétablir les faits.

Pour être impartial, il faut reconnaitre que, dans les premiers temps qui suivirent son annexion au Piémont, la Lombardie se montra comme un peu étonnée. On peut citer à ce propos quelques traits de révolte de l'esprit provincial, rien de grave heureusement. On sait que la loi communale promulguée par M. Rattazzi excita un mécontentement qui ne songea pas à se dissimuler. Les administrations centrales qui fonctionnaient à Milan furent transférées à Turin, et on trouvait que le ministère allait bien vite en besogne. Les journaux humoristiques de la Lombardie, qui sont fins, représentaient les Turinois en train d'emporter à Turin le dôme de Milan. Vous voyez d'ici la caricature dessinée à la façon de Cham : le dôme triangulaire chargé sur un truc et remorqué par une locomotive, un cantonnier immobile montrant le chemin, et un poteau sur lequel est écrit : Turin. Quand le ministère, pour répondre au reproche de centralisation excessive, envoyait la cour de cassation du royaume siéger à Milan, en souvenir sans doute de l'antique célébrité des légistes lombards, des Beccaria, des Romagnosi, les Milanais recevaient froidement ce cadeau, et trouvaient qu'on aurait pu épargner ce déplacement à la vieillesse des conseillers de cassation. « Nous les avons vus, disait le chroniqueur à la mode en rendant compte de l'inauguration de la cour, nous les avons vus dans la

grande salle du palais, ces pauvres vieux qui étaient venus se faire inaugurer. On aurait dit qu'on les avait enroulés dans le velours rouge et l'hermine, comme on enguirlande de fleurs les victimes. Pauvres gens! après avoir passé tant d'années sans sortir de leur retraite, on les en arrache dans l'hiver de leur vie pour les transplanter sur une terre neuve où fleurissent encore les restes du droit germanique. Qu'il doit être dur d'apprendre à dire *ciaô* (1), quand on a passé soixante-dix ans d'une vie sans tache à dire toujours *cereja!...* Le plus gai était le comte Sclopis (venu seulement pour présider la cérémonie), parce qu'il pensait à part lui : Une fois la cérémonie faite, je m'en retourne chez moi. » Ceux qui ont inventé la prétendue antipathie de race entre les Piémontais et les Lombards n'ont pas manqué de faire ressortir la tenue que conservaient après la guerre les militaires piémontais en Lombardie, toujours boutonnés jusqu'au cou, raides, le sabre au flanc, réservés dans leurs relations. — Les populations, disaient-ils, ne cachaient pas leur préférence pour les Français, plus familiers, plus lians. — A quoi on répondait, non sans quelque raison, que si les Piémontais sont boutonnés dans leurs uniformes plus que les Français, c'est affaire de discipline, et que si on s'empressait plus autour des Français, c'est qu'ils étaient des étrangers dont la bienséance exigeait qu'on s'occupât, tandis que les Piémontais étaient des frères à qui on fait les honneurs de la maison le premier jour, puis à qui on dit : « Vous êtes chez vous, allez, venez, faites ce qu'il vous plaira. »

En 1859, la Lombardie manifesta donc quelque surprise du nouvel état de choses; mais ces légers mouvemens, au lieu de s'aggraver, comme quelques personnes l'annonçaient, ne tardèrent pas à s'éteindre. C'est dans les premiers jours que l'on vit quelques nuages; au lieu de grossir, ils se dissipèrent. Et en effet d'où serait venue, d'où viendrait aujourd'hui encore une antipathie de races? Ce n'est pas, je pense, l'eau du Tessin qui aurait la vertu de rendre les gens ennemis. Piémontais et Lombards ont la même vie, les mêmes besoins, les mêmes espérances. S'ils ne parlent pas le même dialecte, ils ont une langue commune pour se comprendre. Des régimes politiques divers les ont rendus un peu étrangers les uns aux autres; avec la cause, l'effet disparaîtra. Il disparaît déjà. Il serait puéril de croire que ce qui est bon d'un côté du Tessin est mauvais de l'autre. S'il y a dans le régime municipal qui a fait la force de la Lombardie beaucoup à prendre, le Piémont est mûr pour en profiter. S'il y a des sacrifices à faire de part et d'autre,

(1) *Ciaô* est le terme dont les Milanais se servent pour se dire bonjour familièrement; *cereja* est le terme employé à Turin au même usage.

tout le monde y souscrira. Ceux qui ont vu l'Italie du nord en 1848 et en 1849 croiront peut-être avec peine à de si beaux résultats; mais, grâce à Dieu, l'expérience sert quelquefois aux hommes. Les peuples ne sont pas toujours condamnés à recommencer les mêmes fautes et à tourner dans le même cercle d'erreurs. Les événemens de 1848 et de 1849 sont toujours présens à l'esprit des Lombards comme une terrible leçon. C'est le flambeau qui les éclaire et les maintient dans le droit chemin.

L'esprit de terroir disparaît chaque jour, ai-je dit : j'en pourrais donner plusieurs preuves; je n'en citerai qu'une, l'usage décroissant du dialecte. Les dialectes de l'Italie ne sont pas des patois populaires, ce sont de véritables langues que parlent toutes les classes de la société. L'an dernier, quand on demandait aux Lombards de renoncer à leurs dialectes, de les immoler sur l'autel de la patrie commune, ils répondaient qu'un tel sacrifice dépassait leurs forces. Les hommes se montraient encore traitables, mais de l'italien il ne fallait pas parler aux femmes. « Ce sera pour nos enfans, » disaient-elles; de fait, elles ne savaient guère l'italien; c'était une langue morte, apprise autrefois au couvent, puis oubliée. Quand on s'en servait, on se trouvait ridicule, solennel, et vite on revenait au dialecte fin, maniable : un mot se coupe en deux et une foule de terminaisons, d'intonations s'y ajoutent, qui expriment des nuances infinies, qui achèvent une pensée ou la dénaturent inopinément. Rudes, pleins de diphthongues nasales, les dialectes lombards conservent des traces de leur origine celtique; ils ont pris à peine quatre ou cinq mots à l'espagnol, peu au français. On ne pouvait renoncer à cette langue nationale. Meneghin, la marionnette milanaise, un bon vivant qui a un tricorne, une queue, des culottes courtes, le visage rose et un peu de ventre, Meneghin avait porté trop haut la perfection du dialecte. Maggi, Tomasso Grossi, Carlo Porta (1), Larghi, Balestrieri, Bossi, Zanoia, Bertani, avaient créé toute une

(1) En parlant des dialectes, il est indispensable de signaler à des lecteurs français le nom de Carlo Porta, poète milanais très populaire. Il a de belles pièces, mais il est généralement graveleux, ordurier même. Le mérite de ses vers d'ailleurs, comme il arrive d'ordinaire pour les poésies patoises, est surtout dans la forme. Le fond est vulgaire. Si on traduit, il ne reste rien. C'est comme un fruit de goût peu relevé, recouvert d'un duvet léger qui tombe dès qu'on le touche. Porta vécut de 1776 à 1821. Il fut toute sa vie employé dans les administrations publiques et mourut caissier-général du *monte* (caisse centrale du trésor). Poète national, Porta persifle les étrangers. *Les Disgrâces de Jean Bongée*, sa pièce la plus connue, sont une fine protestation contre la domination étrangère. Il n'aime pas les Français. Quelque part un Français vante son pays en hâbleur : « Retournez-y donc, lui dit Porta, puisqu'on y est si bien. » Ailleurs il compare le soldat descendu en Lombardie à un âne qui, habitué à faire maigre chère, trouve tout à coup de bon foin, et qui cabriole à se donner des ruades sur le dos.

littérature milanaise. En dépit de tous ces beaux raisonnemens, le dialecte depuis un an perd continuellement du terrain. On a vu beaucoup de gens du dehors, et on ne pouvait s'entendre avec eux qu'en italien. Dans la Lombardie même, le brescian, le bergamasque, le crémonais, le milanais, ne pouvaient se comprendre en dialecte; il fallut donc, pour s'occuper des affaires du pays, employer la langue italienne. Peu à peu elle se répand. Je sais bien que, pour devenir tout à fait usuelle, elle aura besoin de se modifier. Trop longtemps reléguée dans les livres, elle a pris l'air pédantesque. Les mots, les phrases, ont de longues queues traînantes et des ajustemens qui sentent le théâtre; mais le travail d'abréviation se fera de lui-même, on raccourcira les jupes des mots, on ôtera aux phrases quelques pompons, et il restera pour l'usage courant une langue accorte, vive et sonore.

En somme, le peuple lombard, peuple de petits propriétaires, administre avec une extrême sagesse ses affaires municipales, et quoi qu'on ait pu dire, son municipalisme est exempt de dangers. L'esprit de clocher n'existe plus; l'esprit provincial s'efface chaque jour et ne demande qu'à disparaître dans l'unité nationale, ainsi que nous le montrerons en parlant de la vie politique.

IV. — LA VIE POLITIQUE.

L'énergie et l'activité n'ont point encore paru parmi les qualités que nous avons signalées chez le peuple lombard : c'est qu'il n'en a pas besoin pour vivre de la vie matérielle; mais nous les rencontrons dès que nous abordons la vie politique. Là un fait domine, c'est l'exaltation de l'idée nationale, la foi vive dans l'unification de l'Italie : foi entière, obstinée, incapable de transaction, comme l'ont été toutes celles qui ont triomphé! Dans le culte de la patrie, les Lombards sont passionnés, et au service de cette passion ils ont un sang riche et un esprit bien doué. Il n'a fallu rien moins que leur patriotisme ardent, fébrile, entêté, pour faire avorter les essais de séduction que l'Autriche tentait dans ces dernières années.

On a pu voir que Radetzky, après la guerre de 1849, tint la Lombardie avec une main de fer; mais plus tard l'Autriche inaugura le système de la douceur. Elle envoya en Italie l'archiduc Maximilien, prince jeune, intelligent, artiste, marié à la fille d'un roi constitutionnel. Maximilien chercha à se rendre populaire : il échoua complétement, un peu parce que Vienne n'eut pas le courage d'accepter franchement ses conseils, mais surtout parce qu'il se heurta contre le patriotisme obstiné de la nation. D'un ennemi, elle ne voulait rien

accepter. Les administrateurs italiens, les gens qui entraient dans la pratique des affaires n'étaient pas éloignés de se rallier à l'archiduc, de l'aider de leurs conseils; mais la masse de la nation ne voulait rien entendre, et repoussait toute concession. Après 1850, la Valteline, province très pauvre qui ne vit que du commerce de ses vins, fut frappée d'une détresse extrême parce que la vigne avait été malade pendant plusieurs années. L'archiduc l'apprit, et fit un voyage en Valteline. Aussitôt tous les habitans notables quittèrent la province, afin de ne pas se trouver en rapport avec lui. L'archiduc vint, entra chez les paysans, vit la misère. De retour à Vérone, il envoya un don considérable à une société valtelinaise qui s'était formée pour soulager les maux du pays. La société refusa le don, alléguant que la Valteline avait plus besoin de réformes que d'argent. Maximilien ouvrit alors directement une souscription. On ne lui apporta rien; mais beaucoup de gens venaient secrètement verser leur offrande dans la caisse de la société valtelinaise. Dans ces circonstances, l'archiduc fit appeler M. Jacini, déjà connu par ses travaux économiques, et le pria d'indiquer dans un mémoire les réformes administratives que demandait la Valteline. Le mémoire parut. Il contenait quelques mots polis sur les bonnes intentions de Maximilien. Pauvre M. Jacini! cette innocente transaction avec le pouvoir fit crier à la trahison. Quand la Lombardie fut délivrée des Autrichiens, M. Jacini se sentait si impopulaire, qu'il n'osa pas se présenter pour être député au parlement. Il serait encore dans la vie privée, si M. de Cavour n'était venu le chercher pour le faire ministre.

C'etait cependant M. Jacini lui-même qui, mieux inspiré une autre fois, avait de sa plume sévère érigé en doctrine politique le patriotisme sentimental de ses concitoyens. « Au sentiment, dit-il dans son livre sur la propriété, au sentiment revient sans aucun doute une influence légitime et irrécusable; lui seul rend l'humanité capable des plus grandes et des plus nobles actions. N'oublions pas que certaines idées fondamentales de la politique ne sauraient être confiées à une meilleure garde. » On ne pouvait, dans un livre écrit sous la domination autrichienne, établir plus nettement la théorie du système que le peuple lombard mettait en pratique. Avant tout, pas d'Autrichiens! Évitons qu'on ne soulage nos maux, cela retarderait notre délivrance. Il n'y a qu'un mot d'ordre, et hors de là pas de salut : plus d'Autrichiens! Tel était le système que l'économiste couvrait de sa parole, et la nation le suivait d'instinct, laissant les Autrichiens dans un isolement mortel, fuyant comme une honte tout contact avec eux. Un jour, dans une rue de Milan, un officier autrichien, rencontrant un jeune Lombard, le prend par er-

reur pour un de ses camarades, et lui fait un signe amical; le jeune homme provoque aussitôt l'officier en duel.

Il faut noter comme un fait remarquable que, dans cette poursuite ardente de la liberté, les femmes lombardes ont joué un rôle brillant. Les Autrichiens, que nous pouvons croire en pareille matière, leur ont donné un nom dont elles sont fières. Ils les ont appelées les *oies du Capitole*. C'est qu'elles faisaient bonne garde autour du sentiment de l'indépendance nationale. Dans toutes les classes de la société, par des moyens différens, suivant leur position et leur caractère, les femmes se signalaient.

Celle-ci est délicate et gracieuse, si frêle qu'elle ne sort pas de sa maison; autour d'elle se groupent quelques vieux patriciens qui préfèrent son thé aux futilités du monde, et une légion de jeunes gens dont elle dispose un peu comme une mère, un peu comme un général. Sur tous, elle exerce par le charme de ses manières un ascendant irrésistible. Elle s'occupe du plus obscur comme du plus brillant, et trouve pour chacun le trait qui le touche. Elle aime tous ses amis; elle pense avec eux. L'amour de la patrie italienne est sa vie entière; elle s'use par les émotions; suivant le cours des événemens, elle brille d'un éclat fiévreux ou s'affaisse. Sa voix douce et sympathique vibre quand elle parle de l'Italie; elle a une éloquence qui va au cœur. Elle aime à voir les étrangers qui visitent la Lombardie; ils viennent chez elle, et tout de suite ils sont sous son empire; elle les fascine par son patriotisme plein de grâce. Rien de pédantesque dans son enthousiasme; les déclamations sont exclues de chez elle comme les commérages. Elle connaît la juste mesure des choses; elle sait être entraînante ou railleuse, elle rit aussi bien qu'elle raisonne. Son salon était bien connu de la police autrichienne; les mots d'ordre y arrivaient tout droit de Turin. Maintenant que sa cause a triomphé et que ses amis sont au pouvoir, elle continue à ne songer qu'à Venise ou à Rome. Qu'on ne lui parle pas du ministère et des affaires intérieures! elle ne veut pas s'en occuper. Qu'on fasse l'Italie une sous un gouvernement quelconque, et elle mourra contente. — Cette autre, vive, enjouée, avide de plaisirs, a un invincible besoin de mouvement; elle a conspiré sous les Autrichiens; elle se plaisait aux missions les plus fatigantes. Partir en voyage inopinément, la nuit, pour porter un ordre, pour recevoir un avis, c'était pour elle un jeu. Elle se multipliait; on la voyait aux théâtres, aux bals, au Corso, toujours gaie, pleine d'inspirations heureuses, se servant de l'événement du jour, quel qu'il fût, comme d'une arme contre l'ennemi de la patrie. Après la guerre, elle a joui de la victoire; elle a fait aux vainqueurs les honneurs de Milan. Elle a dansé furieusement avec des hussards et des chevau-légers.

On la retrouvera dès qu'il en sera besoin, prête à se dévouer, prête à s'agiter. — Voici encore une jeune femme, élégante, spirituelle, maladive. C'est un esprit fort. Elle a tout lu, beaucoup appris; elle ne croit guère ni à Dieu, ni à la plupart des choses de ce monde, mais elle a une foi, la foi en l'Italie. Elle ne voit qu'un petit nombre d'amis, car le bruit la fatigue; le meilleur d'entre eux est un jeune homme qu'elle a formé de ses mains. Pour lui, elle s'est prodiguée; elle a mis toutes ses coquetteries, toute son âme à lui donner un esprit délié et un caractère vigoureux, à en faire un serviteur utile de la patrie italienne; puis elle l'a lancé dans la vie politique, le suivant pas à pas, applaudissant à ses audaces, l'encourageant aux sacrifices. Là est toute la vie de cette femme. Faible et épuisée, elle sert la grande cause par le bras et le cœur de son ami. C'est encore une oie du Capitole. — Il y avait à une exposition des beaux-arts, à Milan, au mois de septembre 1859, un tableau, malheureusement médiocre dans l'exécution, mais conçu d'une façon touchante. Dans une mansarde, une jeune fille assise pleure, accoudée sur une table où sont disposés, comme des restes funéraires, la capote grise et le ceinturon d'un garibaldien. Elle a les cheveux flottans; une chemise et une jupe dont elle est couverte laissent deviner ses formes vigoureuses; à l'ampleur de ses vêtemens, on comprend qu'elle est mère. Le visage exprime une douleur immense, mais calme; on y lit cette pensée : c'est moi qui l'ai envoyé à la mort, mais je l'aurais méprisé s'il n'était pas allé se battre.

Interprète poétique de ce patriotisme féminin, une jeune improvisatrice, Giannina Milli, a passé à Milan les premiers mois de l'année 1860. Mlle Milli est née dans les Abruzzes; la nature lui a fait don de soudaineté; la lecture assidue des classiques donne à ses vers la concision des grands maîtres. Mlle Milli n'a guère qu'une corde à sa lyre; elle ne chante que les douleurs et les gloires de la patrie. Sa réputation a grandi rapidement dans les *académies* qu'elle a données à Milan. Elle s'avance sur la scène recueillie, inspirée; on lui indique les sujets qu'elle doit traiter; soit qu'elle chante des octaves avec un accompagnement de harpe, soit qu'elle dise des sonnets sur des rimes qu'on lui dicte, ses vers jaillissent spontanés, nerveux. Sa langue toute populaire est cependant la plus pure qu'on puisse parler; après que ses improvisations ont été recueillies par les sténographes, on essaierait en vain de les retoucher; on les dirait coulées de premier jet avec le bronze dont Dante faisait ses terzines. De fort belles pièces ont été ainsi improvisées dans les séances de Milan. Dans l'une des plus touchantes, Milan, du milieu de ses fêtes, envoie une pensée à Venise souffrante. Cette préoccupation des maux de l'Italie, de Venise surtout, est constante dans les vers

de Mlle Milli. Elle y revient sans cesse comme par une pente naturelle. Si par exemple on lui jette des bouquets, elle s'écrie :

Toute cité de ma chère Italie
Où en voyageant j'ai arrêté mes pas,
Comme récompense de mes chants improvisés,
M'a donné en souvenir quelques fleurs.

Je m'en suis tressé une couronne variée
Dont je me plais à orner mon humble front;
Mais les fleurs que j'ai eues aux rives de l'Olone,
Ici, où mon cœur bout, je veux les garder.

C'est que plus sainte et plus chérie est pour moi la terre
Qui a élevé ses fils dans une colère généreuse,
Et qui de leur sang répandu dans la sainte guerre
A fécondé les tiges de ses fleurs.

Cependant la guirlande que j'ai recueillie,
Bien que riche, ne me satisfait pas encore.
La tienne y manque, ô belle et vénérable
Niobé de l'Italie, ta fleur désirée.

Oh! fasse le ciel qu'à l'avril nouveau
Renaisse en toi la fleur de liberté!
Content alors, ma gentille Venise,
Sera le désir qui remplit mon cœur.

Ce n'est pas seulement dans la poésie du patriotisme féminin, mais aussi dans ses démonstrations publiques, que les fleurs jouent leur rôle. On se rappelle peut-être les funérailles d'Emilio Dandolo, qui eurent lieu à Milan peu de temps avant la dernière guerre. Dandolo était un jeune patricien qui au milieu des plaisirs d'une vie élégante s'était toujours signalé par sa haine contre les Autrichiens. Presque enfant, il avait pris les armes en 1848. Plus tard il avait joué sa vie dans les conspirations. Il mourut de consomption dans les premiers jours de 1859, et on eut l'idée de faire de son enterrement une manifestation politique. Par une forte gelée, dix mille personnes suivaient le cercueil porté par les amis de Dandolo. Une foule de dames en grand deuil, coiffées du voile noir national, remplissait l'église. Il était convenu qu'on ne pousserait aucun cri; mais, au moment où le corps sortait de l'église, une couronne de fleurs tressée aux couleurs italiennes fut posée sur le cercueil par une main inconnue, une main de femme. A cette vue, un frisson courut dans la foule. Un cri formidable sortit à la fois de toutes les poitrines : *Viva l'Italia!* Il y eut dix minutes d'enivrement, puis tout rentra dans l'ordre, et l'on s'achemina en silence vers le cimetière. Le soir, les amis de Dandolo furent arrêtés; on constata que le

cercueil avait été muni à l'avance de clous destinés à retenir la couronne. — Partout et toujours nous retrouvons des fleurs. Un service anniversaire est célébré à l'église de San-Fedele à Milan en mémoire de Manin. Les Vénitiennes y envoient un énorme bouquet tricolore, et après la cérémonie funèbre les dames de Milan vont tour à tour baiser ces fleurs.

J'ai insisté longuement sur le patriotisme des femmes lombardes. Ce n'est point dans tous les pays que l'homme trouve au foyer domestique et dans le commerce des femmes une excitation à se dévouer pour la patrie. Ailleurs l'homme ne rencontre souvent dans sa maison que des leçons de prudence et d'abstention. Ici on a vu une mère, qui avait perdu deux fils dans la guerre de 1859, amener le troisième, encore bien jeune, à Garibaldi partant pour la Sicile.

Le sentiment national anime seul les arts en Lombardie. La peinture, la sculpture même, cet art essentiellement italien, bien négligées toutes deux et déchues maintenant, ne retrouvent quelque vie que pour représenter les combats de l'indépendance ou reproduire les traits des trois hommes dans lesquels s'est incarnée l'idée de l'unité italienne, le roi Victor-Emmanuel, le comte de Cavour et le général Garibaldi. La littérature dramatique, presque retombée en enfance, réduite à imiter ou à traduire les pièces françaises, fait cependant entendre quelques accens vigoureux quand elle touche la fibre nationale. On a joué cette année à Milan un beau drame sur les *carbonari* de 1821. Les figures de Confalonieri, de Silvio Pellico, de Maroncelli, y sont belles et émouvantes. L'action se déroule simple, sans incidens. Tout l'intérêt est dans la marche que suit le procès fait aux conspirateurs. Des mots heureux s'y rencontrent. La comtesse Confalonieri est venue dans le cabinet du juge d'instruction pour avoir des nouvelles de son mari. Par mégarde elle s'assied sur un des siéges réservés aux accusés. « Madame, lui dit le magistrat, vous prenez le siége des accusés. — C'est, répond-elle, le plus honorable que je connaisse ici. » Ailleurs les accusés sont ensemble devant le juge. Celui-ci les interroge. Il s'adresse à Maroncelli, ancien prote d'imprimerie, qui est chargé du rôle jovial : « Êtes-vous disposé, dit-il, à faire connaître vos complices? — Je les ferai connaître. (Mouvement d'indignation chez Confalonieri et Silvio Pellico.) Je les ferai connaître, mais il vous faudra de la patience. — J'en aurai, dit le magistrat. — Il vous faudra beaucoup de patience; mes complices sont au nombre de vingt-cinq millions. »

Nous arrivons maintenant au point le plus délicat de la question. Le sentiment national a réussi à chasser les Autrichiens; il faut aujourd'hui profiter de la victoire et affermir la liberté. Que feront les

Lombards au parlement de Turin? C'est ici que les inquiétudes se manifestent. J'entends dire que les Lombards sont ingouvernables, que depuis nombre de siècles ils ont toujours appartenu à des maîtres étrangers, Français, Espagnols, Allemands, parce qu'ils n'ont jamais su montrer dans la conduite de la nation la sagesse qu'ils apportaient à leurs affaires municipales; qu'ils ont le caractère irritable, porté aux extrêmes, tourné vers tous ceux qui leur promettent un changement; qu'à peine entrés dans la chambre du nouveau royaume, ils la troublent de leurs querelles et de leur opposition. Je répète ces accusations parce que je les ai entendues; mais, pour toute réponse, je prie qu'on se reporte au tableau que j'ai tracé plus haut du peuple lombard. Par quel inexplicable vertige cette nation de petits propriétaires, menant si paisiblement une vie facile, irait-elle se jeter dans le tourbillon de la démagogie? La nation, ainsi que nous l'avons montré en peignant sa vie civile, est si unie, si compacte qu'on n'y distingue pas, à vrai dire, de partis politiques. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'elle était en proie aux dissensions? On chercherait en vain dans toute l'Europe un peuple qui soit plus naturellement prédisposé à jouir du régime constitutionnel. Comment a-t-on pu croire qu'ils allaient du premier coup troubler le jeu des institutions piémontaises? Que ceux qui sont inquiets se rassurent donc! Le sentimentalisme politique, après avoir donné l'indépendance aux Lombards, ne gênera pas leur vie pratique. Leur grand théoricien, M. Jacini, qui avait, comme nous l'avons vu, fait appel à ce sentimentalisme avant la bataille, se hâte de lui ôter, après le triomphe, la direction des affaires. « Appelé (le sentiment) à intervenir dans les détails des choses publiques et à les régler, il ne pourra engendrer que les opinions les plus discordantes et les plus capricieuses. » Que si on accuse les Lombards d'être enclins à exagérer les doctrines sociales, voici ce que répond un de leurs publicistes les plus accrédités : « Les Lombards possèdent généralement deux facultés ou tendances très distinctes entre elles, la tendance poétique et l'esprit pratique. Chez eux, ces deux manières d'être ne se confondent pas et n'empiètent pas l'une sur l'autre. Le poète, fût-il lyrique, est poète quand il s'agit de poétiser; mais, descendu du trépied, c'est un homme de bon sens, qui administre prosaïquement ses biens, s'il en a, qui sait faire des comptes, et qui ne dédaigne pas ce qu'il y a de positif dans les sciences et dans la vie. En parlant, le Lombard donnera cours à son imagination et préconisera les théories les plus étranges, les plus hardies. Mettez-le à l'essai, demandez-lui laquelle de ces théories il voudrait mettre en pratique : il vous demandera si vous le croyez fou, et il se montrera plus conservateur que beaucoup de prosateurs d'outre-mont. » Notez

que quelques divagations, qui restent dans le domaine de l'esprit, n'offrent aucun danger en Lombardie, parce que les masses sont raisonnables; les étincelles ne sont périlleuses qu'auprès d'amas combustibles.

Qu'on en soit donc certain, les Lombards dans le parlement italien seront conservateurs. Leurs députés seront les représentans naturels de la propriété, de la petite propriété, qui fait le fond de la nation. Cela mis hors de doute pour l'avenir, voyons ce qui s'est passé lorsque, dans les premiers jours de 1860, peu de temps encore après la guerre, les Lombards eurent à nommer leurs premiers députés. Quels sont les hommes que ces colléges de petits propriétaires ont élus? Ce sont des avocats et des gens de lettres. Et de fait qui pouvait-on choisir? Voilà une nation qui depuis près de cinquante ans était gouvernée par des Allemands; les hommes intelligens s'étaient tenus avec soin dans la vie privée. On ne se connaissait pas, on ne savait pas de quoi chacun était capable. Quelques-uns avaient pu donner des preuves de talent en se compromettant avec l'administration autrichienne; ceux-là, les électeurs les repoussèrent en masse. Quoi de plus naturel au lendemain d'un triomphe mal affermi? Plus tard seulement on jettera le voile sur le passé (1). Ainsi d'une part les gens qui avaient frayé avec l'Autriche étaient écartés par l'opinion, de l'autre ceux qui avaient joué un rôle dans la révolution avortée de 1848 étaient déconsidérés. Les électeurs n'avaient donc plus qu'à choisir entre des hommes tout à fait nouveaux; peut-on s'étonner qu'ils aient pris ceux qui savaient parler, ceux dont le nom du moins était arrivé à leurs oreilles?

Il faut s'entendre aussi sur ce titre d'avocats, d'hommes de lettres. Toujours dominés par des étrangers, les Lombards ont trouvé dans l'étude des lois une sorte de défense contre leurs maîtres, une espèce de palladium de leurs libertés. Les légistes lombards ont été une des gloires de l'Italie et du monde. Que dirai-je des lettres? Elles n'ont pas été seulement la consolation d'un peuple opprimé, elles ont été l'instrument de sa résistance. De littérature futile, on en a peu connu en Lombardie; celle qu'on a connue surtout, c'est la littérature militante, qui menait à l'exil, à la prison ou au gibet. Tout homme de lettres était doublé d'un homme politique. Bien plus, tout homme qui tenait une plume était prêt à prendre un fu-

(1) Déjà même l'oubli commence. Pendant les dernières élections, un petit journal, le *Pungolo*, exhuma une adresse de félicitations présentée à l'archiduc en 1853, dans une année signalée par une violente émeute à Milan. Plusieurs des signataires de cette adresse se présentaient comme candidats aux élections de 1860. On les rejeta; mais d'une voix unanime la presse lombarde blâma les délations du *Pungolo*. Celui-ci avec bon goût reconnut ses torts et proclama une amnistie.

sil : sur mille volontaires lombards qui sont partis pour la Sicile avec Garibaldi, cinq cents étaient des gens de lettres.

Ces élections de 1860 ont été belles à voir. Les électeurs y apportaient une grande foi, un grand recueillement. Des cercles électoraux préparaient les listes de candidats dans des séances sérieuses, animées sans tumulte. Il fallait à tout prix éclairer le public sur les personnes de ces hommes inconnus; mais les personnalités se discutaient avec courtoisie. Quant aux candidats, ne croyez pas qu'ils se présentassent en foule. Une modestie honorable écartait beaucoup de gens. Il fallait que les cercles prissent l'initiative de certaines candidatures. Tel avocat, tel homme d'affaires, attaché à sa province par une profession dont vivait sa famille, hésitait à abandonner son gagne-pain. Les uns se résolvaient noblement à ce sacrifice dès qu'on leur persuadait que leur travail serait utile au parlement. Les autres, après de pénibles alternatives, cédaient à la voix du devoir domestique; le spectacle de leur lutte intérieure et de leur renonciation n'était pas le moins touchant; on sentait si bien que les uns comme les autres, élevés par les circonstances au-dessus des calculs de l'ambition, n'obéissaient qu'au cri de leur conscience!

Sans doute, pour un esprit railleur, cette aimable inexpérience politique donnait prise aux plaisanteries. A côté du désintéressement, on voyait quelquefois le zèle enfantin et maladroit. « Le besoin d'un parlement est si violent chez quelques-uns, disait le journal la *Perseveranza*, que, s'en trouvant exclus, ils se rejettent sur le conseil communal pour ne pas tomber malades. Devant cette ardeur, la pauvre *junte* municipale (1) a beau dire : Vous m'avez élue hier vous-même; bientôt mon mandat expire, et je m'en vais. Peu importe. La *junte* est un pouvoir, donc il faut s'en défier, et il est nécessaire qu'il y ait une opposition... Et puis les commissions sont le terrain où se mesurent les passions politiques; s'agit-il de la pension d'un allumeur de réverbères ou du tracé d'une rue, soudain les groupes politiques se forment et se disputent pour élire les représentans de l'alliance française ou les adversaires de la cession de Nice... On a bien vu d'ailleurs que la chose était sérieuse, quand, dès la première séance, un orateur n'a demandé rien moins que des sténographes. » Certes, en arrivant au parlement, quelques députés éprouvaient le besoin de se faire entendre : il y avait là quelques enfans terribles, qui n'avaient de cesse qu'ils n'eussent attaqué le ministère; mais personne ne s'est jamais alarmé sérieusement de leur fougue juvénile. Le comte de Cavour, qui est dans la chambre

(1) La *junte* municipale est une sorte de pouvoir exécutif composé de dix membres, pris et renouvelé chaque année dans le sein du conseil communal. Elle ne fonctionne que dans les grandes villes.

de Turin comme un père au milieu de sa famille, sourit volontiers aux emportemens de ces jeunes éloquences. Un de ces nouveau-venus, dans un discours virulent à propos du traité de cession de Nice et de la Savoie, lançait les foudres de son indignation contre le ministre des affaires étrangères. « L'honorable président du conseil des ministres, lui disait-il en l'accablant de son geste, s'étonne de l'âcreté de mes paroles! » L'honorable président du conseil des ministres parcourait son journal et ne s'étonnait de rien; mais à cette apostrophe, ne voulant pas faire manquer l'effet oratoire du jeune député, il jeta son journal et prit l'air qui convient à un ministre attaqué. — En somme, je ne sais où l'on irait chercher le courage de blâmer quelques enfantillages de tribune. Il y a tant de charme à voir les députés lombards jouir honnêtement de leur liberté nouvelle! Ils le font pour la plupart avec tant de réserve et de bon goût! Ils ont tant d'ardeur au travail! Ils sont si détachés de tout égoïsme!

Dans le groupe des députés lombards, quelques figures se détachent. — Carlo Cattaneo est regardé comme le philosophe le plus éminent de l'Italie. C'est une tête pleine d'idées. Il a pris une part active à l'insurrection de 1848 et s'est battu bravement dans les rues de Milan. Depuis lors il professait la philosophie en Suisse, dans le canton italien du Tessin. La jeunesse de ce canton l'adore et croit à sa parole. A la tribune, il est châtié dans son langage, original dans sa conception. La plume à la main, c'est un écrivain rapide, agressif, souvent amer; sa phrase est alerte, incisive, coupée d'alinéas. Il a une idée par jour! Il dirige une revue politique savante et laborieuse, le *Politecnico*. Cattaneo s'est trouvé appelé au parlement par la supériorité de son talent; mais sa candidature fut vivement discutée. Seul depuis longtemps il représentait le système *fédéraliste*, qui voudrait diviser l'Italie en une infinité de communes indépendantes, réunies politiquement par un lien léger. A-t-il renoncé à cette utopie, et s'est-il franchement rallié à la monarchie constitutionnelle? C'est ce qu'on n'a pu savoir encore bien clairement. — Carlo Tenca a rédigé le *Creposcolo*, recueil littéraire qui fit à l'Autriche une opposition digne et persistante. Il est modeste et grave, d'une apparence un peu maladive, avec une voix lente et nette et un regard admirablement brillant; étranger à toute intrigue, simple et droit, il est le type le plus élevé de ces hommes nouveaux que la Lombardie envoie aux affaires. On l'a fait député malgré lui. On parle de le faire ministre. — Cesare Cantù, publiciste élégant, facile, abondant, a écrit une histoire universelle où une érudition immense se cache sous une forme attrayante. Comme homme politique, il est de ceux qui se compromirent à certains momens avec l'Autriche et se rapprochèrent de l'archiduc Maximilien.

On a fait beaucoup de bruit du projet conçu autrefois par M. Cantù d'ériger l'état lombard-vénitien en royaume séparé sous le sceptre du jeune archiduc. Actif, remuant, aimant à braver l'opinion, Cesare Cantù n'est entré au parlement qu'à la suite d'une lutte acharnée. — S'il y a peu de noms encore que nous puissions citer, la députation lombarde se présente en masse comme un bataillon d'hommes zélés, laborieux, désintéressés. Ils apportent aux affaires cette fraîcheur de sentimens propre aux gens qui débutent, ce dévouement au devoir qui n'a encore été ébranlé par aucun mécompte, cette droiture qui non-seulement méprise, mais qui ignore les bassesses et les voies tortueuses.

Je crois avoir prouvé que la Lombardie est un pays de riche culture et de petite propriété. La facilité avec laquelle chacun vit, l'aisance des rapports entre les classes de la société, l'absence de partis politiques et de dynasties déchues, la haine universelle contre les maîtres étrangers rendent la nation unie et compacte. Ces petits propriétaires serrés les uns contre les autres ont de longue date appris à gérer avec sagesse leurs affaires municipales. On n'a pas à redouter d'ailleurs les excès de l'esprit de municipalisme; au contraire la Lombardie aspire sincèrement à se fondre dans l'unité italienne. Le peuple lombard, d'ordinaire ami de l'ordre, déploie de l'énergie et de la passion quand le drapeau tricolore est en cause. Pour l'indépendance italienne, il oublie volontiers les conseils de la prudence; mais il s'en souvient quand il s'agit du gouvernement du pays. Neuf encore et inexpérimenté dans l'administration politique, il y fait cependant ses premiers pas avec dignité. Tel est le peuple qui paraît destiné à être comme le ciment du nouvel édifice italien; car si, par sa situation géographique, il touche aux diverses provinces de l'Italie supérieure, il tient aussi à toutes par quelque côté de son caractère : comme les Piémontais, il a de l'économie, de la patience, des soldats forts et disciplinés; il a, comme les Toscans, l'esprit facile et ouvert aux arts; des Romagnols, il a parfois la fougue; enfin, par une longue communauté d'infortune, il a appris à plaindre et à aimer Venise.

EDGAR SAVENEY.

CONTROVERSE

SUR

LA QUESTION D'ORIENT

Constantinople ville libre, solution de la Question d'Orient, par M. Dionise Rattos, 1860. — *The New Quarterly Review*, July 1860, London. — *La Question d'Orient en 1860*, par le prince Pitzipios, 1860. — *Turkey in 1860*, London. — *L'Occident en Orient*, par M. L. de Juvigny, 1860. — *Le Réveil de la Question d'Orient*, par M. Casati, 1860. — *Un Mot sur l'Orient à propos du futur Congrès*, 1860. — *La Syrie et l'Alliance russe*, 1860. — *Rome et Constantinople*, 1860. — *Les derniers Événemens de Syrie*, par M. François Lenormant, 1860. — *Les Événemens de Syrie*, par le comte Melchior de Vogué, 1860. — *Le Liban et la Syrie, 1845-1860*, par M. B. Poujade, 1860. — *La France en Syrie*, par M. L. de Baudicourt, 1860. — *Nouvelle phase de la Question d'Orient*, par M. de Tchihatchef, 1860.

La conversation que je viens d'entendre, et dont je veux rendre compte au public, n'est pas la conversation de quelque grand diplomate ou de quelque guerrier illustre, c'est tout simplement la conversation de tout le monde expliquée et interprétée par les cent et quelques brochures que j'ai lues depuis deux ou trois mois sur la question d'Orient. Parmi ces brochures, dont je cite quelques-unes en tête de cette étude, il y en a d'excellentes, celle par exemple de M. de Tchihatchef, intitulée *Nouvelle phase de la question d'Orient*; il n'y en a aucune où l'on ne trouve quelques réflexions ingénieuses, quelque appréciation juste de l'état des choses. Après avoir lu ces brochures, j'ai tâché de me rendre compte de ce que j'en avais retenu, de m'en faire un court résumé, non pas que je veuille mettre dans ce résumé un ordre et une méthode que ne comporte guère l'inévitable contradiction de ces écrits. Je veux seulement chercher quelle est l'idée générale que le public se fait de l'état de la question d'Orient et examiner les divers dénoûmens qui sont proposés. Je fais une enquête et non un système.

Il y a d'abord un point sur lequel toutes ces brochures s'accordent : l'empire turc est mort, irréparablement mort, et il n'y a plus que la diplomatie qui s'obstine encore à le traiter de vivant. Il faut même rendre cette justice à la diplomatie européenne : il est impossible de jouer avec plus d'aplomb et plus de sérieux cette comédie du mort vivant. Nous avons eu dernièrement une des meilleures représentations de ce genre dans les protocoles du 3 août 1860, relatifs aux massacres de Syrie. On sait le cri de douleur et d'indignation qu'a jeté la France entière en apprenant ces massacres. Le gouvernement français a entendu ce cri, et il a envoyé nos soldats pour sauver ce qui restait encore parmi les victimes, pour punir les bourreaux; mais il a voulu que nos soldats partissent avec l'approbation de l'Europe. Cette approbation de l'Europe s'est changée en consentement du sultan. Il y a plus, « s'il faut envoyer en Syrie de nouvelles troupes, les puissances européennes s'entendront avec le sultan pour désigner celui des états européens, » tous vassaux sans doute du sultan, « qui enverra ses soldats. Le commandant en chef de l'expédition ne fera rien sans l'assentiment du commissaire extraordinaire de la Porte. » Comment les Orientaux ne croiraient-ils pas, d'après cela, à la vassalité de l'Europe envers le sultan? Je reconnais encore un coup que la comédie est bien jouée, et que le sultan a l'air d'un souverain vivant et agissant; mais, de bonne foi, qui attrape-t-on?

En Europe, on n'attrape personne; en Orient, c'est tout différent. On se prête, sans le vouloir, à la crédulité vaniteuse des Orientaux. L'Orient n'a pas d'historien, il n'a que des conteurs; il n'a pas de journaux, il n'a que des légendes. Dans la légende contemporaine, la guerre de Crimée n'est pas un secours politique donné par l'Europe à la Turquie contre la Russie; c'est un acte de vassalité accompli par l'Europe envers son suzerain. L'Europe devait ses soldats au sultan : elle a rempli son devoir. La révolte de l'Inde est une expédition des musulmans de l'Inde jusqu'à Londres, qu'ils ont détruit; mais le sultan s'est souvenu que la reine Victoria lui avait fidèlement payé son tribut pendant la guerre de Crimée, et lui a rendu son trône! Voilà l'histoire de la Turquie et de l'Europe pour les Orientaux, et si par hasard il y a en Orient quelque esprit fort qui doute de cette histoire, on peut lui lire le premier protocole du 3 août 1860. Il verra bien que les cinq grandes puissances européennes sont les vassales du sultan, qui se sert à volonté de leurs troupes, et qui désigne celle qui aura l'honneur de lui prêter ses troupes la première.

Quel mal, dira-t-on, fait cette crédulité orientale? Pourquoi ne pas vouloir laisser aux Orientaux l'illusion qui leur cache leur déca-

dence? — L'illusion les égare et les pousse à tous les maux et même aux crimes. Se croyant forts et ne croyant qu'à la force, ils se regardent comme supérieurs au monde entier, et ils regardent les chrétiens comme faits pour être leurs esclaves, comme des êtres sur lesquels ils peuvent se passer toutes leurs fantaisies de cruauté et de débauche. S'ils se croyaient faibles, ils seraient modestes; ils contiendraient leurs passions. La peur les rendrait sages; la crédulité vaniteuse en fait des tyrans et des bourreaux. Voilà le danger des illusions que l'Europe laisse complaisamment à l'Orient.

L'autre caractère général des écrits que je viens de lire est l'esprit d'ambition ou d'annexion. M. Benjamin Constant appelait cela de son temps l'esprit de conquête et d'usurpation. Pendant plus de trente ans, les brochures en France traitaient surtout les questions de liberté intérieure. Il s'agissait de la liberté électorale, ou de la liberté de la presse, ou de la liberté individuelle (1). Nous nous occupons maintenant de l'Europe et des diverses annexions que les forts peuvent faire aux dépens des faibles. Une fièvre d'annexion s'est emparée de tout le monde. En 1848, on voulait reconstituer la société française; on veut aujourd'hui refaire la carte de l'Europe. Il y a douze ans, c'étaient les idées qu'on voulait remanier; aujourd'hui, ce sont les territoires. Voici l'auteur de la brochure intitulée *la Syrie et l'alliance russe* qui propose une alliance franco-russe et prussienne dont le résultat serait de donner Constantinople à la Russie, la rive gauche du Rhin à la France, et la prépondérance en Allemagne à la Prusse (2), c'est-à-dire que cette alliance est une belle et bonne complicité d'action pour prendre aux faibles et pour donner aux forts. On ne s'allie plus pour conserver ce qu'on a, mais pour usurper ce qu'on convoite. Le caractère dominant de la nouvelle politique que je vois prévaloir, non pas seulement dans les événemens, mais dans les esprits, c'est le dédain du faible et l'extermination des petits. Nous assistons à la Saint-Barthélemy des petits états en Italie, et on nous propose d'en faire une en Allemagne au profit de la Prusse. Autre différence essentielle entre l'esprit d'il y a trente ans et l'esprit d'aujourd'hui : l'Europe libérale et parlementaire a créé plusieurs petits états, la Grèce, la Belgique, par exemple. L'Europe guerrière et conquérante est en train de supprimer le plus de petits états qu'elle pourra. On dit que c'est pour faire de grandes unités nationales, et ces grandes unités nationales espèrent sans doute qu'elles seront en même temps des unités libérales. Je n'en crois rien. Elles seront de grands empires centralisés, qui rivaliseront entre eux non de liberté, mais d'autorité, non

(1) Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié l'excellent travail de M. Antonin Lefévre Pontalis sur *la Liberté individuelle*, publié dans la livraison du 15 août dernier.

(2) *La Syrie et l'Alliance russe*, p. 30.

d'institutions libérales, mais d'institutions militaires. La consigne remplace la discussion. La dictature remplace la monarchie limitée, ou la monarchie elle-même se fait dictature. L'individu s'efface et s'éclipse devant l'état. Le grand-prêtre de l'unité italienne, M. Mazzini, ne peut plus vivre comme un simple citoyen à Naples, parce que son individualité gêne, dit-on, l'unité de l'état italien. Il n'y a plus que l'Angleterre où ce n'est pas un paradoxe de dire que le meilleur gouvernement est celui qui assure le mieux la liberté de chaque citoyen. Partout ailleurs le meilleur gouvernement est celui qui sacrifie le plus lestement les individus à l'état.

Je pourrais citer de grands exemples de cette haine ou de cet oubli de l'indépendance individuelle qui est le caractère distinctif de l'esprit de notre temps; j'aime mieux en prendre un tout petit, presque comique, quoiqu'un peu tyrannique, tout récent, quoique inaperçu. Je lisais dernièrement que les propriétaires du rond-point des Champs-Élysées seront tenus d'avoir de petits jardins devant leurs maisons, tous distribués et décorés de la même manière; ils seront obligés d'entretenir ces jardins de fleurs de chaque saison, et, s'ils ne se conforment pas à ces prescriptions de l'administration, ils pourront être expropriés pour cause d'utilité publique. J'ai voté autrefois, je m'en souviens, la loi pour régler la procédure de l'expropriation pour cause d'utilité publique : je ne m'étais point avisé qu'une pareille application fût jamais possible. Et notez que je ne veux presque pas blâmer l'administration de pousser à ce point le goût de l'uniformité et de la décoration : cela plaît à l'esprit du temps, cela plaît aux Parisiens, encore plus aux provinciaux, qui viennent à Paris comme à l'Opéra. Cela étonne seulement quelques vieilles gens qui se contentaient de l'uniformité des poids et mesures, et qui se passeraient volontiers de l'uniformité des maisons, de celle des jardins, et surtout de celle des idées.

I.

Si j'avais à classer les brochures que j'ai lues, j'en ferais volontiers deux catégories : les unes qui s'occupent de régler la question d'Orient en général, et qui par conséquent entrent beaucoup dans l'utopie et dans la conjecture; les autres qui traitent seulement d'une question en particulier : non pas que la question particulière ne touche quelquefois à l'utopie, non pas non plus que l'utopie générale ne rencontre pas dans son essor la question particulière. Il y a cependant une différence entre ces nombreuses brochures, et la différence tient surtout, selon moi, au genre d'esprit différent des auteurs. Je ne cache pas que je préfère ceux qui traitent un détail à ceux qui traitent de l'ensemble, ceux qui parlent de quelque chose à ceux qui

parlent de tout. Je serais très heureux assurément de croire que la question d'Orient peut avoir une solution générale et prochaine, et que l'Europe, par exemple, peut s'entendre unanimement pour saisir l'autorité en Orient, pour y installer un gouvernement collectif, pour y organiser une armée européenne et y créer un budget fédéral; mais je ne puis guère espérer un pareil accord. Comme l'esprit de division et de jalousie de l'Europe fait la grosse difficulté de la question d'Orient, proposer de résoudre cette question par l'accord de l'Europe, comme le fait M. Louis de Juvigny (1), c'est résoudre la question par la question. M. Louis de Baudicourt dit fort spirituellement (2) que le traité de 1856 fut un séquestre apposé sur l'empereur turc. La définition est juste, sauf un point important, c'est que le séquestrant n'a pas ôté l'administration au séquestré. M. Louis de Juvigny propose à l'Europe de réparer cette erreur et de prendre l'administration du séquestre. Cette proposition se rapproche de celle que faisait dans ce recueil, il y a quelques semaines, notre ami et notre collaborateur M. Xavier Raymond, qui demandait que l'Europe nommât à Constantinople une commission de gouvernement (3). La proposition de M. Louis de Juvigny ne s'éloigne pas beaucoup non plus de l'idée de M. de Tchihatchef, qui croit que l'Europe doit se décider à occuper militairement la Turquie, et que l'armée d'occupation doit se composer de troupes empruntées à tous les états de l'Europe. J'examinerai plus tard le système de M. de Tchihatchef; je veux seulement remarquer en ce moment la rencontre qui se fait entre des esprits fort différens, entre l'utopie et la pratique. L'idée que la Turquie ne peut plus garder l'administration de ses affaires, l'idée qu'il faut la mettre en tutelle arrive à tout le monde : chacun a un nom particulier pour désigner cette tutelle. Dans M. Xavier Raymond, la tutelle est une commission de gouvernement; dans M. de Tchihatchef, c'est une armée d'occupation; dans M. Louis de Juvigny, c'est une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique.

J'ai voulu indiquer quelle était la conclusion du livre de M. Louis de Juvigny et ce qu'elle avait de pratique. Il y arrive du reste à travers je ne sais combien d'utopies plus ou moins aventureuses qui ont toutes cependant, quand on y regarde de près, quelque chose d'applicable ou même d'appliqué. Il y a de ce côté, entre ses considérations et ses conclusions, une sorte de disproportion. Ses considérations sont vastes, étendues, un peu confuses : c'est peut-être pourtant ce qu'il aime le mieux dans son ouvrage; ses conclusions

(1) *L'Occident en Orient, Considérations sur la mission politique de l'Europe*, par M. Louis de Juvigny.

(2) *La France en Syrie.*

(3) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

sont judicieuses et vraies, mais elles diminuent beaucoup les considérations en les précisant : l'auteur arrive à la lumière par le brouillard. C'est le précepte d'Horace :

Non fumum de luce, sed ex fumo dare lucem.

Il est, par exemple, grand partisan de l'unité, et il ne veut rien moins que l'unité européenne. J'ai, quant à moi, une peur affreuse de l'unité européenne. Il y a des gens qui sont ravis à l'idée de se trouver citoyens d'un état de deux ou trois cent millions d'âmes : il me suffit de n'être déjà que le trente-six millionième citoyen de l'empire français; ma modestie ne va pas jusqu'à souhaiter de n'être plus qu'un trois cent millionième. Si même j'avais à choisir entre la condition de citoyen de la république de Saint-Marin, qui ne me paraît pas jusqu'ici avoir fait aucune démarche pour se rattacher à l'unité italienne, si, dis-je, j'avais à choisir entre la condition de citoyen de Saint-Marin et celle de citoyen de l'empire universel de l'Europe, je choisirais Saint-Marin. Que gagnons-nous à faire partie d'un tout immense? Craignons-nous que l'individu ne soit pas assez petit devant l'état?

« La civilisation européenne, dit M. de Juvigny, a passé par les mêmes phases chez tous les peuples de l'Occident. Quoique diversement développée, elle est cependant partout la même; elle a la même origine, et elle tend aux mêmes résultats. A l'heure du péril, elle retrouvera l'unité, qui est devenue une condition nécessaire du salut commun. L'instinct de la conservation surexcitera chez les peuples cette passion nouvelle qui les porte aujourd'hui à chercher dans une sorte de communauté politique des conditions plus élevées de bien-être, de dignité, de liberté (1). » Je ne sais pas quel est le péril qui pourrait en ce moment exciter en Europe l'instinct de la conservation et nous pousser à chercher notre salut dans l'unité politique. L'Orient ne menace pas de nous envahir; c'est nous au contraire qui envahissons l'Orient. Abdérame n'est point à Poitiers; Charles-Martel au contraire est dans les Indes, en Chine, en Syrie, en Afrique, partout. Mais ce que je ne comprends pas surtout, c'est qu'on puisse penser que l'unité politique de l'Europe donnerait à chacun de nous en Europe plus de dignité et plus de liberté. Je crois tout le contraire. L'unité n'a jamais été favorable à la liberté, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes. L'unité du monde romain a été le triomphe du despotisme, et n'a certes point été le triomphe de la dignité et de la liberté humaines. Quels temps que ceux où l'exil même ne donnait pas la liberté! Ovide encourt la disgrâce d'Auguste : voilà le pauvre poète exilé en

(1) *L'Occident en Orient, considérations sur la mission politique de l'Europe*, p. 93.

Scythie, à Tomes, dans un climat barbare; mais là même encore il est soumis à l'empereur, et ses *Tristes* sont la supplication d'un courtisan disgracié au lieu d'être la malédiction qu'un homme libre lance à ses persécuteurs. — Ovide était une âme faible! dites-vous. — Que vouliez-vous qu'il fît? Sur qui et sur quoi pouvait-il s'appuyer? Il trouvait Rome, l'empereur et le despotisme partout. Le monde était un.

Romanæ spatium est urbis et orbis idem.

De nos jours, et grâce à la diversité des états en Europe, si Ovide ne peut pas vivre à Rome, il vivra à Paris, ou à Londres, ou à Berlin. Il ne trouvera pas toujours et partout le bras de l'empereur levé sur sa tête : bonne condition pour la liberté humaine, meilleure encore pour la vérité. Sous l'empire romain, où dire et où écrire une vérité proscrite à Rome? Est-ce à Athènes ou à Antioche? est-ce à Carthage ou à Alexandrie? Tout est romain, et la vérité n'a pas d'asile dans le monde. De nos jours, la vérité qui n'est pas dite à Vienne est dite à Berlin, celle qui n'est pas dite à Paris est dite à Londres. La vérité est sûre d'avoir toujours quelque part un abri et un écho.

Le grand docteur et l'hiérophante de l'unité politique de l'Europe est, selon M. de Juvigny, Napoléon Ier: c'est lui qui a conçu cette grande idée et qui l'a voulu mettre en œuvre. Je ne veux pas d'autre argument que le nom de Napoléon Ier pour montrer combien l'unité de l'Europe est incompatible avec la liberté. J'accorde à M. de Juvigny que Napoléon Ier voulait faire de l'Europe un grand empire, un seul empire, qui eût été le sien. A-t-il réussi? Non. De quel prix avons-nous payé cette tentative? Au prix de deux invasions, au prix de haines et de craintes que nous trouvons encore vivaces en Europe après cinquante ans, et qui sont la plus grande difficulté de notre politique. Après Napoléon Ier, la sainte-alliance a voulu aussi établir l'unité politique de l'Europe, et M. de Juvigny rappelle que, lorsque Napoléon apprit à Sainte-Hélène la fondation de la sainte-alliance, il s'écria : « C'est une idée qu'on m'a volée. » Peu m'importe que la sainte-alliance fût un plagiat ou une invention nouvelle : elle n'a pas réussi, elle n'a pas créé l'unité de l'Europe, et il faut s'en applaudir, car, tout paternel et tout benin qu'était le despotisme de la sainte-alliance, c'était encore le despotisme. L'unité politique de l'Europe, de quelque manière qu'elle soit organisée, ne peut être que le despotisme. Je défie un parlement universel européen d'être libre huit jours : il sera esclave ou tyran; il aboutira à être le comité d'enregistrement d'un dictateur ou une convention; il ira à l'anarchie ou à l'empire. L'unité de l'Europe ne se fera point parlementairement, elle ne vivra point parlementaire-

ment, M. de Juvigny peut en être sûr. Elle sera un despotisme plus ou moins dur, plus ou moins éclairé. Elle sera l'empire que voulait Napoléon, elle ne peut pas être autre chose. J'aime mieux la vieille doctrine de l'équilibre européen et la non moins vieille doctrine de la liberté garantie par des lois que chacun doit défendre, parce qu'elles ont pour objet de défendre chacun.

Est-ce à dire que dans mon goût pour la diversité et pour l'indépendance des états et des personnes, je réprouve en Europe toutes les sortes d'unités, et que je vise au morcellement et à l'isolement universel? Il s'en faut bien. Il y a une unité européenne que j'aime, que je bénis et que je vois se faire chaque jour avec grand plaisir; il y a une unité que je crains et que je répudie. L'unité que j'aime est l'unité morale; celle que je redoute est l'unité politique.

Tout travaille à l'unité morale de l'Europe, la matière et l'esprit, les chemins de fer, l'électricité télégraphique, la presse, la circulation des idées, la tolérance religieuse. Les différences nationales s'effacent, les ressemblances s'accroissent; l'Europe devient une par l'esprit, par l'intelligence, par le langage, malgré la diversité des langues, qui est bien plus grande que celle des styles. Nous pensons, nous sentons, nous discutons, nous bâtissons, nous nous logeons, nous nous habillons en Européens plutôt qu'en Français ou en Anglais, en Espagnols ou en Allemands. Les costumes nationaux ne servent plus que les jours de bals déguisés; la couleur locale s'en va. Les peintres et les poètes peuvent s'en plaindre; le moraliste et le publiciste peuvent s'en féliciter, si le nivellement des âmes ne se fait pas par un abaissement continu, si, en cessant d'être des indigènes, nous ne cessons pas d'être des hommes.

J'aime donc l'unité morale de l'Europe, celle qui se fait tous les jours; mais qui ne comprend pas que cette unité morale de l'Europe nous dispense fort heureusement de l'unité politique? Je crois volontiers à la puissance des moyens administratifs; je pense cependant qu'un chemin de fer est, pour abolir les différences qui séparent un pays d'un autre, bien plus efficace qu'une conquête et deux ou trois préfets installés dans des chefs-lieux de département. Que veulent après tout les partisans de l'unité européenne, et M. Louis de Juvigny en particulier? Est-ce d'obtenir pour chacun de nous, comme il le dit, plus de bien-être, plus de dignité, plus de liberté? Ce n'est pas l'unité politique qui donne cela aux habitans d'un pays, souvent même elle le leur ôte. Elle ne fait rien pour le bien-être, à moins qu'on ne prenne pour un bien-être le plaisir d'être administré uniformément du nord au midi, de l'est à l'ouest, et de voir la diversité des climats et des habitudes reculer respectueusement devant l'impérieuse égalité des circulaires préfectorales. Une usine florissante, un chemin de fer ouvert, font plus pour le bien-être

d'un pays que toute la science administrative. L'unité politique augmente-t-elle la dignité des citoyens d'un pays? L'histoire a prononcé qu'il y avait plus de dignité dans l'Athénien, qui était membre d'une petite république, que dans le Perse, qui était un des innombrables sujets du grand roi. La dignité des nations se pèse et ne se compte pas. La Hollande au XVIe siècle, créant à la fois sa patrie et son sol, avait plus de dignité que l'Espagne avec son immense empire et ses innombrables sujets. Je ne veux point parler de la liberté politique. La liberté politique, étant le droit et le moyen de témoigner de la diversité instinctive de nos sentimens et de nos opinions, exclut pour ainsi dire l'unité, de même aussi que l'unité exclut la liberté politique. Ce qui trompe sur ce point beaucoup de personnes, c'est l'exemple de la révolution française. On croit que la révolution de 89 a fait l'unité de la France : cette unité était faite par l'administration de nos rois; la révolution l'a seulement proclamée. Cette unité s'est maintenue et s'est même trouvée compatible avec la liberté politique pendant trente ans, de 1814 à 1848, parce qu'en France, grâce à Dieu, il y a entre nous plus de points de conciliation que de points d'opposition. C'est à cause de cette heureuse disposition de nos esprits que l'unité politique de la France n'a pas, pendant trente ans au moins, exclu la liberté politique, ou que la liberté n'a pas exclu l'unité. Encore je sais beaucoup de personnes qui croient que si la France n'a eu que des momens de liberté politique, au lieu d'en faire sa vie et son histoire quotidienne, cela tient à la prépondérance de l'unité en France, non pas de l'unité politique et nationale, mais de l'unité administrative et de la centralisation. La centralisation est l'excès et le danger de l'unité politique. S'il y avait en France encore plus de bon sens qu'il n'y en a et un peu moins de logique, nous aurions compris qu'ayant beaucoup d'unité politique, il fallait peu de centralisation. La logique l'a emporté, et comme nous avions le bonheur d'avoir une patrie essentiellement une et commune, nous avons voulu aussi le bonheur d'avoir une administration centralisée. Il fallait se contenter de la gloire d'être une patrie et ne pas prétendre à l'honneur d'être un bureau.

Si je voulais, pour réfuter M. de Juvigny, opposer théorie à théorie, je dirais volontiers que l'histoire montre partout la fatale erreur des peuples et des pays qui ont préféré l'unité politique à l'unité morale. L'unité morale comporte tous les rapprochemens qui font de l'humanité une véritable société. L'unité politique n'a de plus que le despotisme. Ç'a été une belle chose, je le veux bien, que l'unité morale du monde ancien, quand, selon la parole de Bossuet, « tout l'univers vivait en paix sous la puissance d'Auguste et que Jésus-Christ venait au monde; » mais le despotisme, c'est-à-dire

l'unité politique, a gâté cette unité morale. Ne croyez pas d'ailleurs que l'unité morale soit moins capable que l'unité politique de faire de grandes choses. Y a-t-il par exemple dans l'histoire un plus grand morcellement que celui de l'Europe au moyen âge? Morcellement des états européens, et dans ces états mêmes morcellement du pouvoir et du territoire par la féodalité. Eh bien! comme le christianisme et l'église créaient, en dépit de ce morcellement, une grande unité morale, l'Europe du moyen âge a fait les croisades. Au commencement de ce siècle, l'Allemagne a fait un grand et glorieux effort pour recouvrer son indépendance : est-ce à l'aide de l'unité politique? Est-ce en opposant un grand empire allemand à l'empire français? Non, l'unité morale a suffi pour lui donner la force de vaincre en 1813 et en 1814. En 1848, elle a voulu pousser l'unité morale jusqu'à l'unité politique : elle a échoué. Il est vrai qu'elle voulait alors créer l'unité politique par la liberté et un parlement. Les moyens par conséquent contrariaient la fin. L'unité politique ne se fait que par le despotisme et pour le despotisme.

On voit que l'unité morale fait toutes les grandes choses qu'on croit que peut faire l'unité politique, et qu'elle les fait mieux. Ici que M. de Juvigny me permette de prendre un argument dans son ouvrage. Il veut que l'Europe s'empare de l'Orient, qu'elle le gouverne, qu'elle lui crée une armée européenne, qu'elle lui fasse un budget fédéral, et il a sans doute pensé que pour faire tout cela en Orient il fallait que l'Europe ne fût plus qu'une grande unité politique. La diversité des états et la discordance des intérêts s'opposent, selon lui, à ce que l'Europe gouverne l'Orient, si elle n'est pas gouvernée elle-même par un seul pouvoir. Je veux cependant essayer de montrer à M. de Juvigny que l'Europe n'a pas besoin de s'engloutir dans un seul et unique empire pour gouverner l'Orient, pour lui donner une armée et un budget, — qu'un pouvoir beaucoup moins imposant que le grand empire européen de l'avenir a fait cela de nos jours en Orient, que le grand empire européen ne le ferait pas, qu'enfin l'Europe, telle qu'elle est aujourd'hui et telle que M. de Juvigny nous la montre lui-même, peut faire cela si elle le veut, et que la civilisation occidentale n'a pas besoin, pour se répandre en Orient, de se servir de l'arme dangereuse du despotisme.

Quel est donc le pouvoir qui dans le XVIIIe et dans le XIXe siècle s'est emparé de l'Orient, lui a donné un gouvernement, une armée et un budget? C'est une simple association de marchands, la compagnie des Indes. Elle n'existe presque plus aujourd'hui. L'état britannique l'a absorbée. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je n'ai point à examiner cette question. Ce que je sais seulement, c'est que la compagnie des Indes avait dans les Indes un empire de plus de cent millions d'âmes. Avait-elle dans ses commencemens visé à une

si grande fortune? Avait-elle voulu posséder et gouverner une grande partie de l'Orient? Non, ses commencemens avaient été les plus humbles du monde. La compagnie des Indes n'avait voulu que faire le commerce, point autre chose; mais le commerce a besoin d'ordre, de sécurité : il lui avait fallu assurer la liberté de ses entreprises commerciales. Pour cela, elle avait pris quelques soldats, elle avait organisé une administration, elle était devenue un corps puissant dans un pays où tous les pouvoirs sociaux tombaient l'un après l'autre en dissolution. Alors tout lui était arrivé sans qu'elle cherchât rien. Elle avait pris malgré elle le gouvernement du pays, avait fait, malgré elle aussi, de grandes conquêtes. C'est un vrai prodige, dira-t-on; oui, mais un prodige comme il y en a beaucoup dans l'histoire de l'humanité, un prodige fait par les moyens les plus naturels, un prodige qui a mis du temps à l'être, et qui enfin, c'est le trait caractéristique des grands établissemens dans l'histoire, a commencé par de très petits commencemens. Nous ne faisons plus de ces prodiges, parce que peut-être nous mettons toute la force et toute la grandeur dans nos commencemens; il ne nous reste plus que la petitesse pour suite et pour fin. J'aime à parler d'Athènes; c'était une petite république de dix mille citoyens, quelque chose comme Meaux, Coulommiers, Corbeil ou Melun. Son histoire est devenue l'histoire du monde civilisé. Commencez petitement, vous serez grands; commencez grandement, vous serez petits : telle est une des lois de la philosophie de l'histoire. Ce qui a fait la grandeur de la compagnie des Indes, c'est qu'elle a été un corps organisé dans une société désorganisée. Tout ce qui en Orient s'organisera d'européen, que ce soit une compagnie de chemin de fer ou de canal, que ce soit une armée ou que ce soit un atelier, a de grandes chances pour devenir maître du pays. Je ne veux certes point faire d'almanachs; mais si la compagnie de l'isthme de Suez parvenait enfin à accomplir sa grande et belle entreprise, et si, ce que je ne souhaite assurément pas, à mesure que la compagnie s'organiserait et se consoliderait, l'Égypte et la dynastie de Méhémet-Ali venaient à s'abâtardir, soyez sûr que la compagnie de l'isthme de Suez aurait de grandes chances de devenir maîtresse de l'Égypte, comme la compagnie des Indes est devenue maîtresse de l'Orient indien, et cela par l'irrésistible ascendant que les corps organisés exercent sur les atomes sociaux. Mettez un corps organisé, quel qu'il soit, au milieu d'une société qui se décompose et se défait, tous les atomes décomposés iront chercher autour de ce centre une nouvelle organisation. Autre hypothèse : si, l'Asie-Mineure continuant à être dans la main des Turcs, il s'y établissait nonobstant des chemins de fer, ce seraient les administrations de ces chemins de fer qui, au bout de quelque temps, seraient les maîtresses du

pays et qui le gouverneraient. Ou la barbarie détruirait le chemin de fer, ou le chemin de fer détruirait la barbarie.

Je crois si peu aux avantages de l'unité politique de l'Europe pour gouverner l'Orient, que je suis persuadé que l'Europe, aussitôt qu'elle ne serait plus qu'un grand empire, ne ferait plus rien ni pour ni contre l'Orient. Les grands empires ne font rien que vivre, et c'est déjà pour eux assez difficile. Rome, depuis qu'elle a été un empire, n'a plus fait de conquêtes, sauf sous Trajan, et les conquêtes de Trajan ont été bien vite abandonnées par son successeur. Le despotisme pousse quelquefois les princes à la conquête, mais il les pousse aussi fort souvent à la jouissance et à la mollesse. Vous aurez beau dire au grand empereur de l'Europe que l'unité politique de l'Europe n'a été faite que pour conquérir et gouverner l'Orient, il vous répondra, s'il vous répond, car il n'a pas besoin, étant maître souverain, de répondre à personne, il vous répondra qu'il a bien autre chose à faire qu'à civiliser l'Orient. Il est très difficile de faire entrer dans la tête d'un despote une idée générale, c'est-à-dire une idée qui ne se rapporte pas à lui-même et à lui seul.

Il ne me reste plus qu'à montrer à M. de Juvigny que l'Europe, telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'il nous la représente, peut, si elle le veut, prendre en main le gouvernement de l'Orient, sans changer son unité morale en unité politique.

L'unité morale de l'Europe fait sa force contre l'Orient, et ce serait se tromper gravement que de prendre cette unité morale pour quelque chose de vague et d'indéterminé, et de croire qu'elle ne peut avoir ni résolution ni action commune. « Il y a, dit très bien M. de Juvigny, une souveraineté collective européenne qui n'est ni tout à fait organisée, ni absolument informe. C'est la tendance de notre époque de chercher à s'organiser; mais, quoiqu'on n'y soit pas encore parvenu, il est bien certain que les congrès européens, depuis 1814, se sont conduits absolument comme s'ils avaient été investis de cette souveraineté collective européenne que Napoléon avait revendiquée par les armes et qui lui fut arrachée par le même moyen (1). » Voilà une de ces réflexions judicieuses que je préfère à beaucoup de grandes théories. Oui, il y a une souveraineté collective de l'Europe, et je n'en veux pas à cette souveraineté de n'être pas plus une et plus centralisée qu'elle ne l'est. J'aime jusqu'à ses timidités et à ses hésitations, parce qu'elles témoignent de l'indépendance des divers états qui forment la confédération européenne. Prenez cette confédération depuis seulement quarante ans: elle a beaucoup agi, elle a créé des états nouveaux en Europe, la

(1) *L'Occident en Orient*, p. 167.

Belgique, la Grèce, les Principautés-Unies du Danube; elle a fait le bien, elle a fait aussi le mal, quand elle a empêché la Syrie de se rattacher à la vice-royauté d'Égypte, et qu'elle a rendu cette province à la Turquie, c'est-à-dire à l'anarchie. Elle est en train de réparer le mal qu'elle a fait à la Syrie, puisqu'elle a autorisé l'occupation française. La souveraineté fédérale de l'Europe s'est donc déjà exercée sur l'Orient sans s'assujettir pour cela à une plus grande unité que l'unité morale. Je suis même persuadé que chaque jour cette souveraineté européenne fera plus sentir son action en Orient. L'opinion publique l'y pousse en Europe, la nécessité des choses l'y appelle en Orient. Le vœu de M. de Juvigny est donc en train de s'exaucer par d'autres moyens que ceux qu'il indique, par des moyens plus simples et, selon moi, moins périlleux pour l'indépendance des états et des individus.

II.

Cette action que l'Europe est appelée à exercer sur l'Orient m'amène naturellement à la brochure de M. de Tchihatchef. M. de Tchihatchef a beaucoup de talent, et il a en outre deux qualités qu'il tient des deux emplois successifs qu'il a faits de son activité : il a été diplomate avant d'être voyageur en Orient. Comme diplomate, il a l'esprit pratique et tient grand compte des difficultés; comme voyageur, il est hardi et expéditif. Ces deux qualités du diplomate et du voyageur se combinent fort heureusement en M. de Tchihatchef et se fortifient l'une par l'autre. Où le diplomate hésiterait par ménagement pour les obstacles, le voyageur décide et trouve un expédient; où le voyageur serait disposé à aller trop vite et trop loin, le diplomate s'arrête et s'en tient à ce qui est possible selon la prudence.

M. de Tchihatchef, par exemple, pense, comme un grand nombre de bons esprits, qu'il est impossible que l'armée d'occupation quitte la Syrie; mais il n'en reste pas à cette difficulté, comme font beaucoup de personnes, promptes à voir les difficultés, timides ou lentes à chercher et à trouver les expédiens. Il indique à la fois le mal et le remède avec un heureux mélange de hardiesse et de prudence : « Que fera, dit-il, l'armée libératrice de Syrie après s'être acquittée de sa tâche facile de châtiment et de pacification? Serait-il vrai que, conformément aux injonctions de la diplomatie, elle imitera l'exemple déplorable donné par les armées alliées de 1856, en se retirant courtoisement de la contrée qu'elle aura arrachée à l'extermination, et en chargeant du soin d'y maintenir l'ordre ceux même qui l'ont ensanglantée, ou qui n'ont pas eu le pouvoir de la protéger? Ou bien, tenant compte plutôt de l'opinion publique que des protocoles

et procès-verbaux, l'armée européenne restera-t-elle en Syrie indéfiniment à titre d'occupation militaire? Quelles qu'aient été la fatale longanimité et l'aveugle déception de l'Europe, on n'a pas le droit de lui faire l'injure de croire que cette fois encore elle se condamnera à tourner pitoyablement dans le cercle vicieux où elle se meut depuis si longtemps. Évidemment, malgré toutes les formules de la diplomatie, l'armée française ne peut être qu'une armée d'occupation à terme indéfini, et dès lors elle ne saurait être considérée que comme l'avant-garde de l'armée réunie des puissances européennes, car non-seulement les principes de l'équilibre politique ne permettent point d'accorder à une puissance quelconque le monopole de la tutelle de l'empire ottoman, mais encore aucun souverain ne voudrait se charger d'une tâche aussi dispendieuse et d'une responsabilité aussi lourde (1). » M. de Tchihatchef n'hésite donc pas à proposer l'occupation de l'empire ottoman. Il aimerait mieux sans doute le partage de cet empire, il croit même qu'il faudra en venir là tôt ou tard; mais, « bien que le partage de l'empire ottoman soit une de ces mesures inévitables par lesquelles on finit toujours, précisément parce qu'on avait oublié de commencer par là (2), » l'auteur ne pense pas que l'Europe puisse se livrer en ce moment « à une opération si compliquée. » Le partage n'étant pas faisable, reste l'occupation, « mesure moins violente, et qui aura le grand avantage, non-seulement de rendre le partage définitif plus inévitable et plus régulier, mais encore de donner aux puissances européennes la facilité de le consommer à une époque plus opportune (3). » Autre avantage encore de l'occupation militaire de l'Orient par l'Europe, car, avant de faire mes objections au système de M. de Tchihatchef, je dois l'exposer tout entier : « le jour où une grande confédération militaire se chargera de la conservation de la Turquie et l'acceptera pour ainsi dire en dépôt, la position des puissances européennes vis-à-vis de l'empire ottoman devient identique et exclut toute possibilité de réaliser à l'égard de cet empire certaines aspirations ou certaines convoitises qu'à tort ou à raison on attribue à quelques-unes d'entre elles. Que le *malade* expire entre les mains de la consultation qui se serre autour de son lit, ou qu'il continue pendant quelque temps encore à conserver les symptômes d'une vie artificielle, dans l'un comme dans l'autre cas tous les héritiers présomptifs sont réunis autour de lui, soit pour régler l'héritage, soit pour exercer en commun les fonctions de garde-malade (4). »

(1) *Nouvelle Phase de la Question d'Orient*, par M. de Tchihatchef, p. 13-14.
(2) *Ibid.*, p. 15.
(3) *Ibid.*, p. 15.
(4) *Ibid.*, p. 29.

J'aime beaucoup, je ne le cache pas, l'esprit et le style vif, spirituel et décidé de M. de Tchihatchef; il y a cependant un point qui me gâte son système et qui m'empêche de m'y laisser aller : c'est le dénoûment non caché et fort désiré de ce système, c'est-à-dire le partage de l'empire ottoman.

Je n'ai jamais pu me prêter à l'idée du partage de l'empire ottoman, et cela à cause des partageans et des partagés : à cause des partageans, car ce partage détruit entièrement l'équilibre de l'Europe. Il doit profiter aux états contigus et nuire aux états éloignés. La Russie et l'Autriche s'agrandiront; la Prusse n'aura rien, la France non plus, à moins qu'on ne nous donne notre dédommagement en Afrique, ce qui est une charge, ou sur les bords du Rhin, ce qui est une guerre européenne. L'Angleterre, grâce à sa marine, qui lui fait une contiguïté universelle, aura sa part, n'en doutons pas; et l'Espagne, qu'aura-t-elle? et l'Italie, si elle devient un grand état, qu'aura-t-elle? Elle a sur l'Orient les droits de la proximité; elle a l'héritage des droits de Gênes et de Venise; elle a l'ambition, et déjà même elle a une querelle avec la Turquie. Personne ne peut s'imaginer ce que sera l'Europe qui sortira du partage de l'empire ottoman, quels seront les forts, quels seront les faibles. Ce que personne ne peut contester, c'est que l'équilibre actuel de l'Europe sera renversé.

Je repousse donc le partage à cause des partageans, mais je le repousse encore plus à cause des partagés : et notez que les partagés pour moi, ce ne sont pas les Turcs, ce sont les populations chrétiennes. Ce sont elles dont je revendique les droits. Les Turcs en Orient sont le passé, et le passé mort; mais les populations chrétiennes sont l'avenir. C'est cet avenir qu'il me paraît affreux de sacrifier à l'ambition européenne. — Prenez garde, me dit-on de l'autre côté de la Manche : quand vous prenez si lestement votre parti de la destruction de la Turquie, vous faites, sans le vouloir, les affaires de la Russie. Si les Turcs ne sont plus, les populations chrétiennes ne sont pas encore. Il n'y a que les Russes qui existent. Écarter les Turcs, c'est appeler les Russes : choisissez donc entre les Russes et les Turcs. — Eh quoi? sommes-nous forcés de choisir? N'y a-t-il donc pour l'Orient d'autre condition que d'être Turc ou Russe? Je n'accepte pas un pareil dilemme, je ne me laisse pas placer dans un pareil étau. Il y a en Orient des populations chrétiennes qui n'ont jamais quitté ni leur patrie ni leur foi; pourquoi ne s'appartiendraient-elles pas? Pourquoi ne recouvreraient-elles pas leur indépendance? Je lisais dernièrement dans le *New Quarterly Review* un article fort curieux qui, comparant l'état social et politique de la Turquie avec l'état politique et social de la Russie, préférait

hardiment les Turcs aux Russes, et concluait en demandant à l'Europe qui elle préférait pour maîtres de l'Orient, les Turcs ou les Russes. Je réponds sans hésiter : Ni les uns ni les autres.

Ni les Turcs ni les Russes! Pourquoi ne serait-ce pas la maxime d'état de l'Europe dans la question d'Orient? Ni les Turcs, parce qu'ils ne peuvent plus ni gouverner ni administrer ce qu'ils possèdent, ni les Russes, parce qu'il ne faut pas que l'Orient chrétien ne fasse que changer de despotisme, parce que les populations de l'Orient chrétien ont droit de posséder la terre qu'elles cultivent, la terre de leurs ancêtres, parce que le principe de la nationalité, s'il doit prévaloir quelque part, doit prévaloir surtout en Orient. Jetez donc enfin, jetez à terre ces cruelles tenailles à l'aide desquelles la vieille politique étranglait inhumainement l'avenir de l'Orient, quand elle soutenait qu'il n'y avait en Orient que les Russes pour remplacer les Turcs, et qu'il fallait perpétuer le malheur de l'Orient pour éviter le danger de l'Europe. Non, il y a en Orient autre chose que les Russes pour remplacer les Turcs : il y a les chrétiens d'Orient. Quand donc l'Europe diplomatique comprendra-t-elle que la plus sûre manière de ne pas avoir la Russie à Constantinople, c'est de n'y pas laisser un cadavre qui semble provoquer la convoitise du fossoyeur, mais d'y mettre ou plutôt de laisser s'y mettre un corps vivant et animé, de laisser s'y mettre la vie, celle qui est dans le pays, celle du christianisme oriental? — Mais qui défendra cette Constantinople chrétienne, faible comme un enfant qui vient de naître? — Eh! qui donc défend cette Constantinople musulmane, faible comme un vieillard qui va mourir? Je ne puis pas comprendre pourquoi l'Europe trouve plus difficile de garantir un berceau que de garantir un cercueil.

Comme j'ai reproché à M. de Juvigny le goût qu'il a pour les théories, j'aurais mauvaise grâce à faire à mon tour des théories historiques et politiques. Il m'est impossible cependant de ne pas faire quelques remarques de géographie et d'histoire, afin de montrer que si je m'intéresse aux populations chrétiennes de l'Orient, si je les souhaite indépendantes de la Turquie et de la Russie, ce n'est pas de ma part sentimentalité toute pure.

Il y a des personnes qui paraissent croire que la question d'Orient n'existe que de nos jours. C'est une grande erreur : la question d'Orient n'est pas de notre temps seulement, elle est de tous les temps, elle est dans la nature des choses. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir qu'il y a une partie de l'Asie et de l'Europe, j'allais dire aussi une partie de l'Afrique, qui sont liées l'une à l'autre par la géographie. Prenez l'Europe depuis la pointe méridionale du Péloponèse, et remontez au nord à travers l'Archipel, l'Hellespont, la mer de Marmara, le Bosphore, la Mer-Noire et la

mer d'Azof; suivez la côte européenne : toutes les eaux vont à l'est et au sud, toutes les pentes regardent l'Asie. Toute cette Europe est moitié dans l'Asie, soit que vous considériez son histoire, son climat ou son commerce. C'est du côté de l'Asie que sont tous ses penchans naturels. Maintenant prenez l'Asie depuis la pointe la plus occidentale du Caucase, et descendez au sud-ouest à travers la mer d'Azof, la Mer-Noire, le Bosphore, la mer de Marmara, l'Hellespont, l'Archipel et la mer de Syrie; suivez la côte de l'Asie : toutes les eaux vont à l'ouest et au nord, toutes les pentes regardent l'Europe. Toute cette Asie-Mineure est moitié dans l'Europe, soit que vous considériez son histoire, son climat ou son commerce. C'est du côté de l'Europe que sont tous ses penchans naturels. Prenez l'Égypte elle-même; son fleuve la conduit vers l'Europe, son histoire l'y rattache depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Suivez la côte de l'est à l'ouest et arrivez dans l'Afrique septentrionale : même penchant géographique vers l'Europe, mêmes rapports et mêmes liens historiques.

Cette Europe moitié asiatique et cette Asie moitié européenne sont le théâtre naturel de la question d'Orient. C'est là que de tout temps se sont rencontrés les deux mondes différens, celui de l'Orient et celui de l'Occident; c'est là qu'ils ont lutté l'un contre l'autre, c'est là aussi qu'ils se sont rapprochés et unis, c'est là que sont nés et que se sont développés les peuples destinés à servir de liens entre les deux mondes, les Grecs, les Slaves, les Arméniens, races souples et habiles dont l'indépendance et la prospérité sont nécessaires à la paix du monde. Quand ces races intermédiaires entre l'Orient et l'Occident fleurissent, heureuses et libres, dans ces contrées, intermédiaires aussi entre l'Orient et l'Occident, pour lesquelles Dieu les a faites, ou qu'il a faites pour elles, alors les deux mondes se rapprochent et s'unissent au lieu de se heurter, alors il n'y a pas de question d'Orient. Tel a été l'état du monde ancien depuis Alexandre jusqu'à Mahomet. L'Europe asiatique et l'Asie européenne appartenaient à une des races intermédiaires, à la race grecque, bien plus européenne qu'asiatique, grâce à Dieu, assez asiatique cependant pour pouvoir posséder l'Orient, sans que cette domination soit un contre-sens et par conséquent quelque chose d'éphémère. Jusqu'à Mahomet, la civilisation européenne, plus ou moins bien associée et unie à la civilisation orientale, a régné sans opposition et sans révolte dans les contrées intermédiaires. Ce n'est qu'avec Mahomet que l'extrême Orient a commencé à prendre sa revanche. Les Arabes se sont avancés d'une part jusqu'au Bosphore, et de l'autre jusqu'à Poitiers. L'affaiblissement de l'empire grec a fait alors renaître la question d'Orient, amortie depuis plus de mille ans. Les races intermédiaires s'effacent, les races contraires sont aux prises. Aux in-

vasions de l'islamisme répondent les croisades. De même que le mahométisme, avant sa défaite à Poitiers (732), avait mis l'Europe en danger, les croisades mettent aussi un instant l'Orient en danger; mais les croisades ne sont qu'un échec passager à l'ascendant que l'Orient, depuis Mahomet, est en train de prendre sur l'Occident. Les Turcs succèdent aux Arabes, et ces nouveaux champions de l'Orient, plus barbares que leurs devanciers, semblent menacer l'Occident d'une invasion plus terrible que celle qu'a repoussée Charles-Martel. C'est alors que le péril continuel de l'Europe fait de la question d'Orient un mystère redoutable. Toutes les races intermédiaires, toutes les populations chrétiennes de l'Europe orientale et de l'Asie-Mineure, les Grecs, les Slaves, les Roumains, les Arméniens, sont vaincues, écrasées, opprimées, et l'Europe, pour n'avoir pas voulu les secourir contre les Turcs au XVe et au XVIe siècle, se voit assaillie jusqu'au milieu de l'Allemagne. La servitude des races et des contrées intermédiaires fait le péril et la terreur de l'Europe, jusqu'à ce qu'enfin, par une nouvelle révolution d'événemens, les Turcs s'affaiblissent, s'énervent, et arrivent à l'état où nous les voyons.

Alors, chose curieuse, leur faiblesse cause à l'Europe des embarras et un péril presque aussi grands que ceux qu'avait causés leur puissance. Les périls de l'Europe, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, étaient venus de l'abandon qu'elle avait fait des populations intermédiaires; ses embarras, au XIXe siècle, lui viennent aussi de l'oubli qu'elle fait de ces populations. Elle ne veut pas leur donner en Orient la place qu'elles doivent y avoir; elle ne veut pas leur rendre leur patrimoine naturel, ou elle ne le leur rend qu'à moitié et de mauvaise grâce. De là l'embarras où elle est, ne voulant attribuer à personne en Occident une succession qu'elle ne veut pas rendre à ses maîtres légitimes, à ceux qui ont attendu patiemment et fidèlement de la justice de Dieu le jour de la restitution. C'est un axiome de la diplomatie européenne que les Turcs sont excellens pour posséder inutilement le Bosphore, c'est-à-dire la plus forte position de l'Europe : grand mérite assurément, que les Turcs n'ont pas toujours eu et qu'ils n'ont plus. Ils ne l'avaient pas quand, au XVIe siècle, ils possédaient très hostilement pour l'Europe le Bosphore et Constantinople. Ils ne l'ont plus de nos jours, puisqu'ils ne peuvent pas défendre par eux-mêmes cette position qui ne leur sert pas. Il faut un certain degré de force pour posséder, même inutilement, une position redoutable. Ce degré de force manque aux Turcs. Les populations chrétiennes l'auraient. Elles posséderaient utilement pour elles, pacifiquement pour l'Europe, ce Bosphore que l'Europe a raison de ne pas vouloir livrer comme surcroît de puissance à ceux qui sont

déjà forts, qui ne peut être bien confié qu'à ceux dont il fera toute la puissance, et qui n'en feront un péril pour l'Europe ni par leur ambition ni par leur faiblesse.

Que résulte-t-il de ces réflexions, si elles sont justes? Il en résulte que le secret de la question d'Orient est dans les populations intermédiaires de l'Europe asiatique et de l'Asie européenne, que là est le dénoûment; que la nature et l'histoire ont placé entre les deux mondes d'Orient et d'Occident des populations destinées à amortir le choc et à ménager la transition; que par conséquent la paix de l'Orient et de l'Occident dépend de l'état social et politique de ces populations intermédiaires; qu'il est nécessaire au repos du monde qu'elles aient leur place et leur rang, qu'elles soient indépendantes et prospères, parce que, le jour où elles sont opprimées et effacées, la lutte s'établit aussitôt entre l'Orient et l'Occident, qui se heurtent par leurs différences, au lieu de se rapprocher par leurs ressemblances.

Revenons à la proposition de M. de Tchihatchef d'occuper militairement la Turquie. Si l'occupation doit conduire au partage et le préparer, M. de Tchihatchef ne s'étonnera pas que je répugne singulièrement à cette proposition, puisque ce serait une fin de non-recevoir élevée d'avance contre l'indépendance des populations intermédiaires, un décret d'incapacité politique rendu d'avance contre les chrétiens d'Orient. Je sais bien que M. de Tchihatchef a un grand argument à faire valoir en faveur de l'occupation : elle est inévitable. Elle est en effet, je le crois, une nécessité en plusieurs endroits; mais elle devient un système quand elle est universelle. En Syrie, l'occupation était inévitable. Comment sans troupes européennes protéger les victimes et punir les meurtriers? La prolongation de cette occupation est inévitable aussi, à moins qu'on ne veuille que notre expédition de Syrie ressemble aux trèves de Dieu du moyen âge, c'est-à-dire qu'il y ait eu en l'année 1860 six mois de vie sauve pour les chrétiens, quitte à voir après recommencer les massacres. Mais toutes les contrées de l'Orient ne sont pas comme la Syrie : non pas que dans aucune des provinces de la Turquie je compte sur les Turcs pour faire la police et pour assurer la sécurité des chrétiens, les Turcs ne le peuvent pas et ne le veulent pas; je ne compte que sur les chrétiens eux-mêmes. Que l'Europe exige que le *hatt-humayoun* de 1856 soit enfin exécuté, que les chrétiens entrent dans l'armée, qu'il y ait des régimens et des officiers chrétiens : dès ce moment, l'Europe n'aura plus besoin de songer à une occupation militaire de l'empire turc. Il faut le dire franchement : le jour où l'Europe a permis à la Porte de violer le *hatt-humayoun* de 1856, ce *hatt-humayoun dont la haute valeur avait été constatée* par le traité

de Paris et qui était devenu un acte international, le jour où elle a toléré que le droit des chrétiens d'Orient d'être admis au service et aux grades militaires fût aboli, ou, ce qui est pis encore, remplacé par un impôt d'exonération obligatoire, ce jour-là, en désarmant les populations indigènes de l'Orient, elle a pris à sa charge la police de l'Orient; elle s'est obligée à l'occupation des provinces où les chrétiens désarmés seraient massacrés par les musulmans armés. La Syrie est le premier acte de cette occupation militaire que M. de Tchihatchef érige en système et qu'il recommande comme étant le meilleur acheminement au partage. Je ne veux point assurément le partage, qui ne serait qu'une seconde dépossession des chrétiens d'Orient; mais je dois reconnaître avec M. de Tchihatchef que l'occupation de l'empire turc devient inévitable, parce que les chrétiens sont désarmés, parce que l'Europe a permis à la Porte-Ottomane d'enfreindre sur ce point le traité de 1856. Cette infraction ne laisse d'autre garantie contre le massacre que l'insurrection des chrétiens d'Orient ou l'occupation européenne.

III.

Je viens de parler du traité de 1856 : il est curieux de voir le peu d'effet qu'il a produit en Orient et de comparer ce peu d'effet avec ce que M. Pitzipios en veut faire sortir dans son écrit intitulé : *La question d'Orient en* 1860 *ou la grande crise de l'empire byzantin.* Ce qui me frappe dans la théorie du prince Pitzipios, car je ne veux pas contester à M. Pitzipios le titre de prince qu'il a pris, je crois, depuis son dernier ouvrage, je ne suis pas membre de la commission du sceau des titres; ce qui me frappe, dis-je, dans sa théorie, c'est l'assurance et le sang-froid de l'écrivain. M. Pitzipios a l'air de croire que l'empire byzantin a toujours duré et dure encore. En 1453, il est vrai, une dynastie musulmane a remplacé une dynastie chrétienne, et les Turcs ont remplacé les Grecs dans le gouvernement et dans l'administration; mais le *hatt-humayoun* a été fait pour mettre un terme à cet état de choses et pour ramener les Grecs au pouvoir. La conséquence naturelle du *hatt-humayoun* aurait même été que le sultan se fît chrétien, et M. le prince Pitzipios le lui avait proposé dans un de ses précédens ouvrages. A défaut du sultan chrétien, ce qu'il y aurait de mieux maintenant, ce serait que le sultan eût des ministres chrétiens et des troupes chrétiennes (1), et comme il est à craindre que le sultan ne mette pas beaucoup de bonne volonté à prendre un ministère chrétien et à organiser une armée chrétienne, il faut que l'Europe le veuille et l'ordonne (2); sans cela, les massa-

(1) Page 80.
(2) Page 132.

cres de Djeddah et de la Syrie seront toujours près de recommencer (1). Je ne demande pas mieux, quant à moi, que de voir l'Europe prescrire à la Turquie la formation d'un ministère chrétien et d'une armée chrétienne; mais l'Europe, pendant qu'elle serait en train, ne ferait pas mal alors d'imposer aussi à la Turquie un prince chrétien. La révolution n'en serait pas beaucoup plus grosse.

On voit à quelles idées se rattache la théorie de M. Pitzipios sur l'empire byzantin.

Il y a là une idée toute grecque, celle de ne pas laisser les diverses parties de l'Orient se séparer les unes des autres, celle de faire un grand empire d'Orient. Athènes vise à être remplacée par Constantinople : c'est le Turin de l'Orient. Entre l'hellénisme d'Athènes et le byzantinisme de Constantinople, il y a bien des différences, et il pourrait y avoir bien des luttes. Cela n'empêche pas que les Grecs en général, ceux d'Athènes comme ceux de Constantinople, n'aient l'instinct et le désir de l'unité de l'Orient chrétien. Cet instinct et ce désir auront leur part dans l'avenir de l'Orient.

Il y a là d'un autre côté une idée qui est toute de notre temps et à laquelle cependant j'ai de la peine à me soumettre, l'idée de régler la question d'Orient d'une manière générale et définitive par un décret de l'Europe, par un grand congrès. Nous aimons les grandes solutions, celles surtout qui nous dispensent de tout effort individuel, celles qui ne nous laissent d'autre parti à prendre que celui de la soumission avec plus ou moins de murmures. Cela est vrai pour les individus, cela est vrai aussi pour les peuples. Il faut leur faire leur sort sans qu'ils s'en mêlent beaucoup, sinon pour voter ce qui est fait. Ajoutez à cela l'esprit de généralisation ou d'uniformité qui se prête si bien à la mollesse morale de notre temps. L'esprit bout encore, grâce à Dieu, en Europe; mais les caractères sont figés. Pourquoi, disons-nous, pourquoi laisser les diverses populations chrétiennes de l'Orient s'ouvrir péniblement leur voie dans l'avenir? Pourquoi ne pas leur créer tout de suite la destinée qu'elles doivent avoir? Cela vaut mieux pour elles, cela vaut mieux aussi pour l'utopie et pour la conjecture. Il est facile de prendre la carte de l'Orient, de faire un beau partage, d'assigner souverainement son lot à chacun, tandis qu'il est difficile, quand on veut laisser les peuples se faire eux-mêmes leur sort, de prévoir ce qu'ils feront, ce qu'ils voudront, les hommes qui sortiront de la foule, qui prendront rang, qui agiront sur les événemens. Ne pas prévoir, ne pas prophétiser, grand désagrément pour l'esprit humain. Nous aimons tous à faire des almanachs. Quiconque ne fait pas des almanachs passe pour un petit esprit. Je ne suis donc pas étonné que dans les brochures que je viens

(1) Page 145.

de lire les solutions générales l'emportent sur les solutions particulières.

Ainsi le prince Pitzipios propose comme solution générale son empire byzantin; que l'Europe l'adopte, et le sort de l'Orient est fixé et réglé. L'empire grec d'avant 1453 est rétabli avec une dynastie musulmane ou chrétienne, rétabli plus puissant et plus actif qu'il n'était, mais toujours plus byzantin qu'hellénique, je le crains du moins, et je ne veux pas en ce moment exprimer mes craintes sous une autre forme. Comme M. Pitzipios est Grec et par conséquent plein de finesse et de sagacité, il est curieux de voir combien d'idées ingénieuses et combien d'idées justes il mêle à sa théorie pour la faire mieux accueillir. Et d'abord il sait bien qu'on ne peut pas fonder un état sur le Bosphore sans risquer de déplaire beaucoup à l'Angleterre. Aussi M. Pitzipios s'empresse de mettre son empire byzantin sous le patronage de l'Angleterre. Il prouve même que c'est un agent diplomatique de l'Angleterre en Orient qui a eu le premier l'idée de substituer un empire chrétien à l'empire turc. « Dès 1795, le chevalier Éton avait démontré, dit M. Pitzipios, dans un rapport au parlement anglais, qu'il était indispensable au grand avenir de l'Angleterre que la restauration inévitable de l'empire byzantin fût faite sous les auspices de la Grande-Bretagne, et que cette restauration ne saurait se faire que par l'élément des chrétiens indigènes de ce pays (1). » Ainsi cette régénération de l'Orient par l'Orient lui-même, cette doctrine que croyaient avoir inventée quelques écrivains de ce côté-ci de la Manche, est une idée anglaise, et mille fois tant mieux, si son origine peut lui acquérir les sympathies de l'Angleterre, si, sachant bien qu'il n'y a rien de français dans cette régénération de l'Orient chrétien, l'Angleterre se corrige de sa prédilection pour les Turcs, si les argumens de M. Pitzipios lui font voir de bon œil la fondation d'un état maritime sur le Bosphore. J'en doute un peu, voyant la mauvaise humeur que l'Angleterre a constamment témoignée au royaume du roi Othon, tout petit qu'il est, coupable seulement d'avoir une marine active et florissante. Je l'espère un peu, d'un autre côté, voyant la faveur toute particulière que l'Angleterre accorde à la création du royaume italien, qui ne peut être aussi qu'un royaume maritime. Il est vrai que ce royaume italien est destiné, dans la pensée de ceux qui applaudissent à sa fondation, à nous ôter notre ascendant dans la Méditerranée occidentale. Aussi, loin de nous étonner de la faveur de l'Angleterre pour le royaume que la maison de Savoie est, dit-on, en train de fonder sur toutes les côtes de la Méditerranée, depuis le golfe de Gênes jusqu'au golfe de Tarente, et depuis le golfe de Tarente jus-

(1) Page 117.

qu'aux bouches du Pô, nous nous souvenons que, dès le traité d'Utrecht, l'Angleterre voulait agrandir contre nous la maison de Savoie, et que dès ce moment elle lui donnait la Sicile. Il y a donc là une vieille tradition anglaise. Nous ne nous étonnerions que d'une seule chose, c'est que la France travaillât de tout son cœur à bâtir le mur contre lequel elle peut aller se heurter la tête. Que le mur se fasse sans nous, je n'ai rien à dire; mais qu'il se fasse par nous et que nous garantissions soigneusement les ouvriers contre toute chance de péril et de dérangement, cela me semblerait étrange, si je n'étais pas décidé depuis longtemps à ne plus m'émerveiller de rien.

J'ai dit comment M. Pitzipios espérait gagner les bonnes grâces de l'Angleterre pour son empire byzantin. Quant à la faveur de la France, il y compte si bien qu'il n'en parle même pas; il a raison : la France en Orient n'a pas un seul intérêt égoïste. Elle n'a intérêt qu'à voir l'Orient se rétablir et se restaurer lui-même, sous quelque forme que ce soit. Je n'hésite donc pas, pour ma part, à voter pour l'empire byzantin de M. Pitzipios, et je m'y sens attiré dès ce moment par l'utilité de voir les chrétiens d'Orient armés et enrégimentés même sous les drapeaux du grand-seigneur. Une fois qu'il y aura des régimens chrétiens en Orient, une fois que le *hatt-humayoun* de 1856 sera exécuté sur ce point, l'Europe sera dispensée d'envoyer ses régimens en Syrie ou ailleurs pour empêcher les chrétiens d'être massacrés. Le désarmement des chrétiens dans tout l'Orient, malgré les prescriptions du *hatt-humayoun*, est, si l'on y regarde de près, la seule cause véritable des massacres de l'Arabie et du Liban. Si ce fatal et impolitique désarmement des chrétiens en Orient ne pouvait finir que par la difficile résurrection de l'empire byzantin de M. Pitzipios, cela m'affligerait; mais l'Europe, pour vouloir l'armement légal et régulier des chrétiens d'Orient, c'est-à-dire pour vouloir l'exécution du *hatt-humayoun*, n'a pas besoin d'aller jusqu'à la résurrection de l'empire byzantin. Il lui suffit de comprendre que l'armement des chrétiens est le meilleur moyen de la dispenser de l'occupation militaire de l'Orient. Encore une idée pratique à extraire des théories générales sur la question d'Orient.

J'ai parlé des écrivains qui proposent une solution générale: ceux-ci un grand empire chrétien, ceux-ci deux états, l'un chrétien, l'autre musulman (1); ceux-là une confédération d'états chrétiens (2). Je voudrais, avant de finir, dire un mot des écrits qui, au lieu de proposer un dénoûment général, se contentent de traiter une question particulière. Je prendrai deux brochures courtes, mais fort bien

(1) Voyez *Un Mot sur l'Orient à propos du futur Congrès.*

(2) Voyez *le Réveil de la Question d'Orient, une Solution nouvelle,* par M. Casati, avocat.

faites, l'une intitulée : *Constantinople, ville libre*, par M. Dionyse Rattos. Je suis bien sûr que l'auteur connaît l'Orient et qu'il y a vécu, mais je ne suis pas sûr qu'il nous ait dit son nom. L'autre, intitulée : *Rome et Constantinople*, sans nom d'auteur, est écrite aussi par quelqu'un qui aime et connaît l'Orient, qui ne craint pas de faire des théories, mais qui les rapproche le plus qu'il peut de l'expérience pour les y appuyer.

IV.

M. Rattos, voyant que, toutes les fois qu'il s'est agi de prendre un parti sur l'Orient, tout a échoué parce que personne ne voulait donner Constantinople à personne, s'est fait de cette répugnance une règle et un principe. Il a changé l'embarras en expédient; il a fait de Constantinople une ville libre à l'instar de Francfort, de Brême ou de Hambourg, et je ne puis pas cacher à M. Rattos que de ce côté il m'a touché le cœur. Voilà donc enfin quelqu'un qui de nos jours propose de créer un petit état, quelqu'un qui ne rêve pas unité et annexion, quelqu'un qui ne croit pas que les plus grosses gerbes et les plus gros faisceaux soient nécessairement les meilleurs. Du reste, M. Rattos comprend bien qu'une ville libre ne peut pas vivre seule; Cracovie n'a pas vécu longtemps entre les grands états qui l'entouraient. Quand une ville libre n'a que de très gros et très puissans voisins, ils l'appellent bien vite une ville anarchique, et sous ce prétexte ils lui ôtent son indépendance; elle ne peut la conserver que si elle a près d'elle d'autres petits états qui lui servent d'exemples et d'autorités. Aussi M. Rattos propose de former une confédération dans l'Europe orientale; cette confédération se composerait du royaume hellénique agrandi, — des Principautés-Unies, — de la Servie, — de la Bosnie et de l'Hertzégovine érigés en états, — du Montenegro, — de la Bulgarie et de la Roumélie faisant deux états; en Asie-Mineure, il y aurait trois nouveaux états, une Arménie et deux états grecs, avec les îles de l'Archipel qui dépendent de l'Asie. Ce plan de confédération ressemble beaucoup à celui que propose M. Casati, et je demande pardon à ce dernier de n'avoir pas préféré son plan. Je dois avouer humblement que si je préfère celui de M. Rattos, c'est, je crois, parce que celui-ci fait encore de plus petits états que M. Casati. M. Casati étend son plan de confédération à la Syrie, à l'Égypte, aux régences d'Afrique. Il m'effraie. Je le vois malgré lui s'acheminer vers quelque grande unité. M. Rattos rentre plus dans mes goûts; il morcelle beaucoup l'Orient, il est vrai, mais ce n'est point par caprice et par esprit de système. Connaissant bien les contrées dont il veut régler le sort et sachant quelle est la diversité des nationalités dans la péninsule gréco-turque, il fait sa

part à chacune. Avec ce respect scrupuleux des nationalités, M. Rattos a pensé sans doute que son plan réussirait aisément de nos jours, où le principe des nationalités paraît être en grande faveur. Je lui prédis cependant que son plan sera froidement accueilli : il n'y a rien là qui s'adresse à l'esprit d'annexion et d'unité, esprit qui s'est empressé d'arriver au jour pour faire concurrence au principe de la nationalité et pour l'asservir, sous prétexte de l'aider.

La brochure intitulée *Rome et Constantinople* tient à la fois des deux esprits qui ont inspiré les diverses publications que j'ai indiquées, l'esprit de théorie et l'esprit de pratique. Elle penche même plus, au premier coup d'œil, vers la théorie que vers la pratique. Tout ce que dit l'auteur du caractère européen plutôt que national de Rome et de Constantinople, de la destinée plutôt universelle que particulière qu'elles ont eue et qu'elles doivent avoir, tout cela me paraît vrai et élevé. Mais Rome, dit-on, ne doit plus être une ville universelle, elle ne doit plus être qu'une ville italienne, la capitale, il est vrai, de l'Italie, assujettie aux chances de force ou de faiblesse qu'aura l'Italie dans le monde. L'auteur a beau définir d'après l'histoire la destinée de Rome et de Constantinople, il a beau s'écrier éloquemment : « Qu'une nation ne vienne pas nous dire: Ces cités saintes, ces cités mères, je les confisque; elles n'appartiennent qu'à moi. — Non! cela n'est pas possible : nous avons reçu tous le droit de cité; nous le revendiquons. Ces villes sont le patrimoine du genre humain (1). » Voilà de belles paroles et même des pensées fort justes; mais qui toucheront-elles? Ce qui empêche d'ailleurs qu'elles ne me touchent moi-même autant que je le voudrais, c'est que l'auteur, par je ne sais quel penchant d'opinion que je ne comprends pas bien, sépare l'universalité de Rome de l'universalité de la papauté. Il ne croit pas que la ville universelle ait besoin d'être le siége d'un gouvernement universel. Il lui attribue l'universalité au nom de l'histoire, c'est-à-dire au nom du passé, et il croit que les souvenirs suffisent pour créer à Rome une destinée universelle. J'ai des doutes sur ce point. Il y a longtemps que Rome ne serait plus une ville universelle, si Rome n'avait pas été le siége de la papauté, si son universalité religieuse n'avait pas perpétué son universalité politique, si le présent n'avait pas vivifié le passé. Faute d'un pouvoir universel siégeant dans ses murs, Jérusalem est restée avec ses souvenirs et ses ruines. Tel eût été le sort de Rome, si elle ne fût pas devenue la capitale du monde chrétien. La grandeur historique de Rome ne suffit pas à sa vie présente. Elle peut, en devenant la capitale de l'Italie, être une grande ville encore, si l'Italie est grande. Ce n'est pas cependant manquer de respect à l'avenir

(1) Page 15.

de l'Italie de dire que, quoi qu'il arrive, Rome décline en devenant la capitale d'un état après avoir été la capitale du monde. Elle ne régnait plus sur le monde politique, mais elle régnait sur le monde religieux, et cet empire n'était pas moins grand pour être moins tyrannique. J'espère ne pas être parmi les fétichistes du passé; je crois cependant que l'avenir aura fort à faire pour résoudre aussi bien que l'avait fait le passé le problème suivant : mettre à Rome un pouvoir qui soit universel sans avoir la force matérielle.

J'expose mes scrupules à l'auteur de la brochure de *Rome et Constantinople*. L'universalité de Rome n'a plus de cause et de droit, si Rome n'a plus la papauté. — Mais, dit l'auteur, je n'ôte pas le pape à Rome, je l'y laisse; seulement Rome ne sera plus l'état et la capitale du pape, elle sera toujours sa résidence. — Si le pape n'est plus que logé à Rome, qui vous dit qu'il voudra y rester? Vous reconnaissez que l'universalité de Rome tient à la présence du pape; mais vous ne prouvez pas que l'universalité du pape tient à sa résidence dans Rome. Il peut transporter partout ailleurs le caractère d'universalité qui tient à son pouvoir spirituel. Vous aurez beau décider, au nom de l'histoire, que Rome est une ville européenne et libre, qu'elle ne peut appartenir à personne (1) : cette ville ne peut avoir le caractère que vous voulez lui conserver de n'appartenir à personne que si elle appartient à la papauté. Otez-lui ce propriétaire mystérieux qui n'a ce qu'il possède que pour l'approprier à tout le monde, pourquoi Rome ne serait-elle pas à l'Italie? pourquoi ne serait-elle pas une capitale du quatrième ou du cinquième ordre? pourquoi ne serait-elle pas aux Romains et ne serait-elle pas une municipalité? Vous la donnez à l'Europe; mais que voulez-vous que l'Europe en fasse, une fois le pape sorti du Vatican? Rome n'a que des causes morales de grandeur, et c'est l'avenir seul qui décidera si ces causes morales de grandeur tiennent, oui ou non, à la présence du pape.

Je crains qu'en comparant Rome à Constantinople, l'auteur de la brochure n'ait été trop aisément séduit par la grandeur des deux noms rapprochés. La grandeur de Rome et celle de Constantinople ont des causes toutes différentes : Rome n'est qu'un sanctuaire, Constantinople est une grande position maritime et militaire. Le sultan peut quitter Constantinople ; nous sommes sûrs qu'il n'emportera avec lui aucune des causes de l'universalité de Constantinople. L'Europe peut donc décréter avec confiance que Constantinople sera une ville européenne et libre, qui n'appartient à personne : cette ville a une grandeur qu'elle est en mesure de garder tant qu'elle a son port et son Bosphore. Si l'Europe au contraire, enlevant au pape la

(1) Page 25.

souveraineté de Rome, la gardait pour elle-même, afin, dira-t-on, de conserver à la ville son caractère d'universalité, l'Europe, en faisant cela, ferait pièce à l'Italie sans profit pour Rome, sans profit pour personne. Ce que sera Rome sans le pape, mais avec l'Italie, l'avenir seul peut le savoir; mais ce que serait Rome sans le pape et sans l'Italie, tout le monde peut le savoir et le dire. Ce serait le musée de Versailles mal gardé et mal tenu.

J'en reviens à l'avis de M. Rattos : Constantinople peut sans inconvénient devenir une ville libre; elle a ses causes de vitalité qu'elle ne peut pas perdre, et si l'Europe veut faire sur le Bosphore une ville comme Brême et Hambourg, le génie du lieu suffira à la tâche et conservera à la cité son privilége d'universalité. Il y a une seule question que je veux faire à M. Rattos : il est tellement dans les habitudes de notre temps de tout attendre d'en haut que M. Rattos, se conformant à cet usage, n'a songé à s'adresser qu'à l'Europe pour faire décréter la liberté de Constantinople; c'est l'Europe en effet qui décidera en dernière instance de la destinée de cette ville. Elle ne peut pas se la faire toute seule, mais elle peut beaucoup y aider. Aux choses difficiles, l'Europe aime que la besogne soit commencée, parfois même achevée; elle est plus disposée à enregistrer qu'à entreprendre. M. Rattos connaît bien Constantinople; peut-il nous dire un peu ce qui arriverait si un jour, par impossible, le sultan tombait dans le Bosphore avec tous ses ministres et si la ville se trouvait tout à coup sans gouvernement? Les diverses communautés ou nations qui habitent Constantinople, la communauté grecque, la communauté franque, la communauté arménienne, seraient-elles en état de s'entendre pour créer une autorité municipale, pour maintenir l'ordre dans la ville, pour assurer la liberté et la sécurité du commerce? Sauraient-elles, laissant de côté les rivalités nationales qui doivent avoir moins d'importance dans une ville cosmopolite que partout ailleurs, se gouverner et s'administrer passablement? Sauraient-elles pendant quelque temps donner l'idée qu'elles peuvent se passer de maîtres? La tâche ne me semble pas après tout bien difficile, puisqu'il ne s'agit que de remplacer une administration turque. Si peu difficile que soit la tâche, il y faut cependant un esprit de bon accord; il y faut des qualités qui rendent possibles la liberté et l'indépendance de Constantinople. Je suis, après le chevalier Éton, grand partisan de la régénération de l'Orient par l'Orient; mais pour moi cela veut dire que l'Orient fera lui-même les frais de sa destinée. Si l'Europe fait la destinée de l'Orient, elle la fera pour elle et non pour lui.

SAINT-MARC GIRARDIN.

SCIENCES

DE LA GÉNÉRATION SPONTANÉE

ET DES TRAVAUX DE M. POUCHET.

Hétérogénie, ou Traité de la génération spontanée basé sur de nouvelles expériences, par M. F.-A. Pouchet, correspondant de l'Institut, directeur du muséum de Rouen; in-8°, Paris 1859.

Il est plus difficile qu'on ne croit de changer d'avis. Se fier à la seule expérience est la devise de la science moderne, et cependant nous ne savons pas toujours nous défendre contre des théories qui, une fois acceptées, nous commandent et font oublier ou négliger les faits. Depuis Galilée, l'observation et le calcul, cette expérience plus certaine que la première, puisqu'elle n'est pas asservie à nos sens, sont les seuls maîtres que nous reconnaissions, les seules sources de nos idées sur le monde matériel. Pourtant combien de fois des faits n'ont-ils pas été niés, des expériences dédaignées au nom d'un système, d'un préjugé, même d'une hypothèse? Il y a bien des raisons à cela, et ce n'est pas notre sujet de les énumérer, de scruter les mille causes d'erreur qui se cachent au fond du cœur ou de l'esprit humain; mais il en est une qui frappe les yeux dès l'abord comme une des grandes excuses des savans. Depuis un siècle, tout a été exploré, vérifié, expérimenté, et tous les phénomènes ont été bien ou mal vus, de sorte qu'il est rare qu'une question difficile se présente, dans laquelle soient d'un côté les faits, de l'autre les hypothèses : en général, on groupe des hypothèses et des faits des deux côtés. En toute question, il y a presque toujours et l'expérience qui nous donne raison et celle qui nous donne tort, celle que nous

avons faite et celle qu'ont faite les autres. Il est bien permis d'avoir une préférence pour la première. Le génie sert à ne pas s'y tromper, et une découverte célèbre de Lavoisier est un modèle que chacun peut se proposer et qui a dû servir à décourager bien des expérimentateurs. On croyait avant lui que l'eau peut se transformer en terre. Lavoisier fit bouillir de l'eau pure pendant plusieurs jours dans cet appareil ingénieux si souvent employé par les anciens chimistes, le pélican. L'eau réduite en vapeur se condense dans le chapeau et vient retomber dans le liquide en ébullition, où elle est vaporisée de nouveau. A la fin de l'expérience, il y avait bien au fond du vase une poussière analogue, identique presque à la terre. Lavoisier n'en est pas moins resté convaincu que la transformation est impossible, contrairement à ce qui lui était apparu, et des découvertes postérieures ont montré qu'il avait raison.

Les occasions sont rares qui commandent de pareilles libertés, et des meilleures choses il ne faut point abuser. Si à certaines lois, dans des temps difficiles, l'honneur commande de ne pas obéir, il n'en faut pas moins, dans le cas général, respecter celles même qui ne nous agréent pas. De même, lorsqu'un homme habile, de bon sens et de bonne foi, expose une expérience continuée durant plusieurs années, entourée de mille précautions variées par le temps et les circonstances, et qu'il apporte non pas même une doctrine tout à fait originale et nouvelle, mais qu'il se borne à confirmer, en l'appliquant seulement à des cas particuliers, une théorie d'Aristote, adoptée par un physiologiste illustre et abandonnée à une époque récente à la suite d'expériences qui paraissaient aussi bien faites et concluantes, il est raisonnable de l'écouter, de le discuter et de lui opposer les observations antérieures.

De quoi s'agit-il donc, et quel problème si grave, si douteux, s'agite encore de nos jours? Hélas! ce sont précisément les plus graves qui sont les plus douteux, et tandis que nous connaissons tant de vérités sur les détails, les combinaisons ou les décompositions des corps, sur l'action de la lumière ou de la chaleur, sur l'accroissement des plantes ou des animaux, nous ignorons ce qu'il importerait le plus de savoir, l'essence de ces forces que nous mesurons, l'origine de ces êtres dont nous décrivons les plus secrètes parties. C'est de cette origine que nous voulons parler, non pas, bien entendu, de l'origine première, de la cause qui a couvert le monde de ces êtres multiples, si divers et pourtant si analogues, qui se reproduisent toujours semblables en obéissant à des lois mystérieuses et immuables, mais de leur origine actuelle au temps même où nous parlons. Nous voulons en un mot exposer les idées de M. Pouchet sur cette question : est-il possible qu'un être animé naisse, sans pa-

rens, sans germe, sans œuf, par la simple rencontre accidentelle ou prévue des substances qui le composent et par leur combinaison chimique? Une réponse négative se présente aussitôt, accompagnée de mille bonnes raisons, s'il s'agit de ces animaux compliqués, un cheval ou un bœuf, un poisson ou un chien, et parmi ces raisons la meilleure est qu'on n'a jamais vu les choses se passer ainsi, et que toujours un œuf, des parens, une graine ont été vus ou devinés; mais ne peut-on pas hésiter, lorsqu'on s'occupe de ces végétaux si peu compliqués, de ces champignons, de ces moisissures qui apparaissent sur les arbres ou sur le pain, de ces animaux microscopiques qui semblent plus simplement organisés que certains cristaux inorganiques, qui pullulent dans les infusions végétales, dans la chair en décomposition, sans qu'eux-mêmes ou leurs parens y aient été mis? L'analogie de ces êtres, quant à leurs mouvemens et à leur vie, avec les végétaux et les animaux supérieurs nous porte à croire qu'ils doivent naître d'une façon semblable. Cela est vrai, du moins pour les hommes qui réfléchissent, car un préjugé populaire voit l'origine de bien des êtres animés dans la décomposition et la putréfaction; mais l'analogie et l'induction ne sont pas toujours des guides sûrs, lorsqu'il s'agit des lois naturelles. D'ailleurs des plantes et des animaux se reproduisent par boutures ou par scission, de sorte que les germes et les graines ne semblent pas être toujours indispensables.

On voit que nous ne voulons parler que des animaux inférieurs confondus sous les noms de microzoaires, d'infusoires, de protozoaires, et des expériences et des observations de M. Pouchet : nous ne parlerons pas de la métaphysique de cette partie de la physiologie, à peine en indiquerons-nous l'histoire. Cette histoire et cette métaphysique nous semblent protester contre la doctrine du livre qui nous occupe, et il ne nous semble pas que toutes les objections y soient levées, mais encore une fois les objections ne sont rien et les tentatives sont inutiles pour accorder la théorie et l'expérience, tant que celle-ci ne sera pas tout à fait précise et certaine. On risquerait de perdre beaucoup d'esprit et de sophismes à raisonner sur des faits problématiques. Cherchons donc avant tout ce que M. Pouchet a vu, comment il a opéré, et quelle conclusion pourrait sortir de ses recherches. S'il est démontré alors qu'il a raison, nous laisserons les théoriciens expliquer comment et pourquoi les choses se passent ainsi, et n'auraient pu se passer autrement. S'il a tort, on démontrera l'inverse. Si, comme nous sommes disposé à le penser, ses observations ne sont pas encore décisives, mais provoquent le doute là où la certitude semblait acquise, nous conclurons qu'il faut attendre de nouveaux faits avant de hasarder une théorie.

I.

Lorsqu'une matière organique quelconque, végétale ou animale, du foin ou de la chair, est exposée au contact de l'air humide, chacun sait ce qui arrive. Elle se décompose, elle se putréfie, comme on dit, et bientôt des animaux d'abord microscopiques, puis un peu plus gros, d'abord très simples, puis plus compliqués, s'y agitent, y nagent et s'y reproduisent. Comment y sont-ils nés? Y avait-il dans la matière employée des germes qui, trouvant des conditions favorables, se sont rapidement développés? Ces germes ont-ils été apportés du dehors par l'air ou par l'eau, ou bien ces petits êtres ont-ils été formés par la décomposition seule et les combinaisons nouvelles de la matière organisée?

Une question bien posée est, dit-on, à moitié résolue. Depuis Aristote, celle-ci est posée dans ces termes; elle a eu des solutions bien diverses, et les travaux de M. Pouchet lui font assurément faire un grand pas, mais un grand pas en arrière. Depuis longtemps, on enseignait dans les écoles la nécessité des germes, et on citait des expériences où la matière organique qui n'en contenait aucun, arrosée d'une eau pure et en contact avec un air tamisé, nettoyé, débarrassé de toute substance étrangère, ne donnait naissance à aucune plante, à aucun animal. C'est donc l'air qui semblait le véhicule naturel, rapide, infatigable de ces germes qui se développent à chaque instant sous nos yeux. Ces grains arrondis qu'un rayon de soleil traversant une chambre obscure fait briller, que le moindre souffle agite, sont autant d'œufs ou de germes qui se développent dès qu'un milieu favorable se présente, dès qu'ils trouvent des substances nutritives à absorber, l'air et l'eau, sans lesquels la vie est impossible. De même que des êtres plus parfaits ne peuvent naître et se développer que dans le sein de la mère, de même ceux-ci se détruisent, périssent, s'ils ne rencontrent pas ces conditions bienfaisantes. Dans le cas contraire, ils se gonflent, s'organisent, se comportent comme des œufs véritables, éclosent bientôt comme dans les sables de l'Égypte les œufs d'autruche, chauffés par le soleil. Lorsque dans un jardin une plante apparaît, nous cherchons autour d'elle si un végétal semblable n'existe pas, et nous trouvons toujours dans le voisinage des graines mûres qui ont dû être apportées par le vent. Souvent ces trajets sont fort longs, et des plantes ont été transmises d'un continent à l'autre. La nature même a tellement usé de ce procédé qu'elle lui doit la conservation de certains arbres. Tout le monde connaît ces plantes qui, à la manière des animaux, sont les unes mâles, les autres femelles. Elles ne peu-

vent se réunir, et pour que leur graine soit fécondée, il est nécessaire que le vent arrose la fleur de l'une par le pollen de l'autre. Sans doute bien des germes se détruisent et ne se développent pas; mais peu importe, car la production semble d'autant plus grande que l'ovule est exposé à plus de dangers. On a compté plus de dix millions de corpuscules reproducteurs sur un végétal, et la fécondité de quelques microzoaires n'est pas moins grande.

Les preuves ne manquent pas pour mettre ce fait en lumière. Cependant on aurait tort de penser que les anciens naturalistes aient expliqué le phénomène de cette façon. Ce qui paraît difficile aujourd'hui était facile pour les esprits des premiers âges. Les enfans et les sauvages trouvent naturel ce qui est incompréhensible, et merveilleux les phénomènes vulgaires. Tel qui ne s'est jamais étonné de voir lever le soleil, courir un lièvre, penser un homme, tombera en extase devant un coup de fusil ou un miroir. Aussi les anciens admettaient-ils sans difficulté que de la putréfaction naissait la vie. Ce n'est pas seulement un milieu favorable, une chaleur propice et des matières assimilables que fournissait la substance en décomposition, c'est la vie même et l'organisation tout entière. Du milieu de la matière amorphe sortait pour eux sans transition la matière organisée et vivante. Ils ne l'admettaient pas seulement pour ces animaux si simples dont nous voulons parler ici et qu'ils ne connaissaient pas, mais aussi pour des êtres plus compliqués et plus parfaits. Samson avait vu naître les abeilles des intestins d'un jeune lion et avait mangé de leur miel. On connaît l'histoire d'Aristée sacrifiant un taureau aux mânes d'Orphée et d'Eurydice :

> Hic vero subitum ac dictu mirabile monstrum
> Aspiciunt, liquefacta boum per viscera toto
> Stridere apes utero, et ruptis effervere costis.

Aristote et Anaxagore avaient été témoins de faits analogues, et pour eux les rats, les serpens, les crapauds, les insectes n'avaient pas d'autre origine. On expliquait même ainsi la création du monde, et la doctrine était peu contestée. M. Pouchet a recueilli tous ces témoignages. Il publie une longue liste de tous les hommes illustres qui dans l'antiquité ont cru à la génération spontanée, et quoique leurs opinions n'aient pas une grande valeur scientifique, il est toujours agréable de penser comme eux. Il y ajoute les noms de ceux qui, au moyen âge, ont encore embelli par des légendes une théorie déjà peu rigoureuse, tels que Cardan, qui croyait que l'eau de mer produit naturellement les poissons, et cet autre expérimentateur qui, ayant fait sécher des serpens et semé leur poudre, récoltait des serpens bien vivans, etc. Jusqu'à la fin du XVIe siècle,

les savans, s'il y en avait, ne formulaient guère d'opinions plus précises, et la physique d'Aristote régnait sans partage, embellie même d'une foule de contes et d'observations mal faites qui n'auraient pas été accueillies par l'esprit philosophique du maître. Dans le difficile problème qui nous occupe, les doutes ou la controverse étaient à peine formulés, et ce n'est qu'au milieu et surtout à la fin du XVIIe siècle que des opinions sérieuses se sont manifestées. Alors en effet la découverte du microscope simple vint montrer des milliers, des milliards d'animaux inconnus. On vit se peupler l'air qui paraissait le plus pur, l'eau la plus limpide, la matière organique la mieux préservée. Le monde visible et ses variétés nombreuses n'étaient rien auprès de ce monde invisible aux infinies variétés. On vit que la moindre goutte d'eau peut contenir autant de monades qu'il y a d'habitans sur la terre entière. Or, si la production spontanée était alors admise pour des animaux complexes et comparativement gigantesques, comment eût-elle paru invraisemblable pour ces animalcules si divers et d'ordinaire pourtant si simples? Comment croire que ceux-ci, autant et plus que ceux-là, eussent des œufs, des fécondations, des naissances soumises aux mêmes lois, à peine entrevues, qui réglaient les animaux supérieurs? Si, pour les derniers venus du monde ancien, on ne croyait pas les germes nécessaires, n'en devait-il pas être de même, à plus forte raison, des êtres les plus parfaits de ce monde nouveau?

Mais en même temps les esprits devenaient plus exigeans en fait de précision scientifique, et des théories sur la vie et les êtres vivans apparaissaient. Puisque les plantes étaient produites par des germes et que tout chêne vient d'un gland, tout épi de blé d'un grain de blé, les animaux ne devaient-ils pas être soumis à la même loi? Si les êtres étaient petits, les germes, les ovules devaient être supposés plus petits encore, et puisque avec des peines infinies on apercevait tout au plus les uns, quoi d'étonnant que les autres fussent invisibles? Le microscope même, qui semblait d'abord une arme excellente aux partisans d'Aristote, servit bientôt à montrer que ces êtres si petits étaient plus compliqués qu'on ne pensait, et qu'ils avaient des organes analogues à ceux des animaux plus parfaits. Il montra aussi les lois de reproduction et les organes de quelques êtres qui semblaient les produits fortuits de la décomposition et de la putréfaction, et puisqu'on s'était trompé sur les uns, ne pouvait-on pas se tromper sur les autres? Alors bien des fables disparurent de la science; des raisonnemens, des observations se produisirent, et la guerre commença.

C'est à Redi, médecin toscan, célèbre parmi les physiologistes, qu'on attribue la première expérience qui devait dès lors être diver-

sifiée de mille façons. Elle lui semblait concluante, et devait en effet embarrasser ceux qu'on appelle aujourd'hui les hétérogénistes. Ayant recouvert d'une gaze légère, qui empêchait les insectes d'approcher, les substances abandonnées à la décomposition naturelle, il ne vit apparaître aucun être animé. Les mouches voltigeaient autour de la substance expérimentée, mais ne pouvaient s'y poser, et Redi concluait qu'elles seules, en laissant leurs œufs sur des matières propres à les développer et à les nourrir, sont les causes et les parens des vers et des insectes qui apparaissent. Il n'alla pas plus loin, et, malgré quelques découvertes sur ces animaux parasites qui naissent, vivent et meurent dans l'organisation d'autres animaux, il ne généralisa pas autant qu'on le pense d'ordinaire sa conclusion, et admit la possibilité, dans quelques cas restreints, de la production spontanée d'une organisation vivante; mais les premiers coups étaient portés, et son livre avait produit un grand effet. Puisqu'une des productions équivoques était expliquée naturellement par des germes, les autres devaient pouvoir l'être également. Il est naturel de croire, lorsque la première porte est ouverte, qu'on est déjà dans la citadelle, et les successeurs de Redi, Vallisneri et Swammerdam, achevèrent de gagner sa cause. Par leurs découvertes sur le mode de reproduction des insectes, sur leurs organes et leurs œufs, ils rendirent plus probable la généralité du principe d'Harvey : *omne vivum ex ovo* (tout être vivant vient d'un œuf), aphorisme qui n'est pas aussi contradictoire avec la théorie de M. Pouchet qu'on pourrait le penser. Réaumur, dans son ouvrage excellent, qui aujourd'hui encore est un modèle, exposa et compléta leurs découvertes. La philosophie même de ce temps vint en aide à la physiologie : on ne pouvait penser que ces organes compliqués, rendus évidens par le microscope chez ces êtres si petits et en apparence si simples, fussent inutiles, et que la reproduction pût s'opérer sans eux. « La nature ne fait rien en vain, elle va toujours à l'épargne, » disait plus tard Maupertuis, et quoi de plus vain et de plus prodigue que la création d'organes si parfaits, d'ovules formés avec tant de soins, si des matières décomposées, quelques combinaisons fortuites, pouvaient les remplacer? Ces organes du reste, on les trouvait chez tous les animaux que les instrumens permettaient de bien voir, et par une induction naturelle on prévoyait qu'on en trouverait chez tous les êtres que des observateurs plus patiens, aidés par des instrumens plus parfaits, pourraient étudier et décrire.

Il serait inutile d'insister sur les expériences et les opinions de chaque physiologiste du dernier siècle. Il nous suffit d'avoir montré que le problème qui préoccupe nos contemporains n'est ni nouveau ni d'une importance médiocre. Il importe aussi de revendiquer pour

notre époque un avantage notable sous le rapport du soin apporté aux expériences, des précautions prises pour éviter l'erreur, enfin de l'exactitude des descriptions. Spallanzani, la plupart du temps, ne dit pas sur quels animaux il opérait, et ces animaux n'étaient pas aussi bien classés qu'ils le sont aujourd'hui, quoiqu'au siècle dernier le grand mérite des naturalistes doive être placé surtout dans les descriptions et les classifications. L'exposition des procédés de M. Pouchet montrera combien de causes d'erreurs sont cachées sous une expérience qui semble facile, et quelles explications deviennent admissibles dès qu'une précaution est omise. Nous le répétons, c'est de cela seul qu'il s'agit, et l'on ne prétend pas ici décrire avec détail le développement et la production des êtres vivans. Une partie importante de ces problèmes a été traitée ici même, avec le talent qu'on leur connaît, par M. Maury et par M. de Quatrefages (1). Il ne s'agit maintenant que de ces expériences nouvelles dont le premier entrevoyait l'importance, et qui n'ébranlent pas la conviction du second : il en a donné d'excellentes raisons devant l'Académie des Sciences. Pourtant il faut citer les deux savans illustres qui ont tracé à M. Pouchet la voie dans laquelle il marche, et qui, si les autorités étaient quelque chose, s'il fallait penser d'une façon parce qu'un maître a pensé ainsi, nous donneraient d'excellens argumens. Le premier est Othon-Frédéric Müller, qu'il ne faut pas confondre avec cet autre Müller, également physiologiste, qui est plus indécis sur ce point. Othon-Frédéric Müller n'hésite pas à affirmer que les animaux et les végétaux se décomposent en particules organiques douées d'un certain degré de vitalité et constituant des animalcules très simples. Ces animalcules peuvent se développer comme des germes par l'adjonction d'autres particules, ou concourir eux-mêmes au développement de quelque autre animal pour redevenir libres après la mort et recommencer éternellement un pareil cycle de transmutations. La vie se transmettrait ainsi du mort au vivant, de même qu'un corps s'échauffe au contact d'un autre qu'il refroidit. Pour Müller, la force vitale qui s'échappe de l'être qui meurt anime des êtres inférieurs par leur organisation et la nature même de leur vie, car il peut y avoir des vies de plusieurs sortes, comme il peut exister des âmes de natures fort diverses. Il n'admet ces principes que pour des animaux très imparfaits, et Lamarck paraît avoir pensé comme lui, dans quelques-uns de ses livres du moins. Enfin le second et le plus illustre partisan de la génération sans germes, c'est l'auteur du plus beau livre de physiologie qui ait été écrit depuis Haller, c'est Burdach. Ici on ne peut trouver ni trouble, ni hésitation, ni pré-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1855 et du 1er novembre 1859.

cautions. Les animalcules sont étudiés et décrits avec un soin minutieux, une clarté parfaite, et leur naissance dans la matière organique est affirmée sans qu'aucun germe y ait été déposé, sans qu'aucun parent mâle ou femelle ait apparu et se soit inquiété de perpétuer sa race. Burdach ne recourt même, pour expliquer leur constante présence, ni à ces divisions, ni à ces reproductions par scission dont les polypes offrent des exemples merveilleux. Il suffit que des matières en décomposition apportent les élémens dont ils sont formés pour que les animaux apparaissent. Versez de même une dissolution de soude dans l'acide sulfurique, et vous verrez bientôt se réunir au fond du vase de beaux cristaux blancs ayant la forme de grands prismes à quatre pans, terminés par des sommets diédres. Il semble que les molécules organiques n'aient pas besoin d'une direction plus savante et plus compliquée. Quant à Burdach, il ne se borne point à ces animaux inférieurs sur l'animalité desquels on a pu discuter, à ces cryptogames simples et presque sans organes. Il étend ce mode de reproduction très loin, et bien que l'expérience ne lui ait montré la naissance spontanée que dans des êtres imparfaits, il incline à croire qu'il est possible de voir surgir du milieu de la matière organique des vers, des insectes, des crustacés, peut-être même quelques animaux vertébrés.

Bremser, Tiedemann, Treviranus, en général une grande école physiologique en Allemagne, se sont montrés, comme Burdach, partisans de la production spontanée, de l'hétérogénie. En France, depuis longtemps elle n'est plus enseignée; à peine est-elle discutée malgré les adhésions ouvertes ou implicites dont nous avons parlé. On en parle maintenant sans s'y arrêter et avec des preuves plutôt négatives que positives. On pense à l'Académie comme Voltaire sur ce point, sans citer très souvent cette autorité. Presque sans contestation il est admis que les germes sont nécessaires, et les merveilleuses observations de tant d'expérimentateurs habiles, de M. Serres, de M. Coste, de M. de Quatrefages, en faisant connaître les mouvemens, les phénomènes de l'œuf et le développement des êtres organisés, ont contribué à rendre cette opinion plus certaine. Comment admettre que ces combinaisons, ces développemens, cette organisation se produisent dans une substance ne possédant pas des propriétés particulières, n'ayant pas été composée d'une façon extraordinaire, ne venant pas d'un lieu identique, du sein d'un animal semblable à celui qui va se développer? Aussi pense-t-on, nous ne saurions trop le répéter, car là est le fondement de toute la théorie, que lorsqu'une substance se décompose et qu'on voit apparaître des êtres vivans, qu'ils soient visibles à l'œil nu ou perceptibles seulement sur le porte-objet des microscopes les plus grossissans, ils ont été appor-

tés du dehors, soit par les insectes qui s'y posent, soit par le vent, soit par la pluie. Lorsqu'on trouve des êtres vivans dans l'intérieur des animaux, ils ont été aussi, eux, leurs ovules ou leurs parens, absorbés dans les alimens ou dans l'air que nous respirons. Le rayon de soleil qui rend apparente la poussière qui souille l'air le plus pur démontre combien ces faits sont possibles, et aussi quelles sont les difficultés de l'observation. On croit prouver par des expériences qui semblent bien faites que toutes les fois que la substance employée est débarrassée de tout germe, que l'eau a été bouillie, que l'air a traversé des milieux qui l'ont purifié, aucun animal ne se développe, et que la décomposition a lieu sans apparition d'êtres vivans. La conclusion n'est pas douteuse, et il est difficile de ne pas se rendre à ces faits et à l'analogie qui nous conseille de croire que ce qui est vrai des uns est vrai des autres. C'est dans cet état que M. Pouchet a trouvé les choses, lorsqu'après avoir publié un livre couronné par l'Académie des Sciences, et qui devait le mettre sur la voie dans laquelle il s'est franchement engagé, il a commencé ses expériences, communiqué des mémoires à l'Académie, et enfin publié l'ouvrage dont nous voulons dire quelques mots.

II.

Il est facile de voir que l'expérience fondamentale des hétérogénistes est toujours exposée à cette objection : que les matières employées n'étaient pas exemptes de germes ou de graines, que les substances n'étaient pas purifiées dans les cas où l'animalisation a eu lieu, tandis que dans le cas contraire elles l'étaient parfaitement. C'est un peu comme ces médecins qui disent que le choléra est toujours mortel, et répondent, lorsqu'on leur cite des gens qui ont survécu aux atteintes du terrible fléau, que ces personnes n'avaient point le choléra véritable, puisque le choléra véritable tue infailliblement. L'objection est d'autant plus forte que chacun convient que ces cas de stérilité ne sont pas rares, et on en donne cette seule raison que probablement alors ces matières organiques, cet air ou cette eau, étaient impropres au développement spontané des infusoires. Aussi doit-on faire grande attention à cette observation, la première de toutes : les infusoires, les animalcules, microzoaires, protozoaires, comme on voudra les appeler, car les distinctions entre ces noms sont ici peu importantes, varient extrêmement, ne sont même jamais de nature identique. Ils changent avec la substance employée. Deux infusions d'espèce différente, placées l'une à côté de l'autre, dans le même laboratoire, durant le même temps, offrent deux faunes parfaitement distinctes. Le foin ne se comporte pas comme

la colle de farine, les bulbes de dahlia comme la racine de guimauve. Comment dans chaque substance des germes différens viennent-ils se placer? Cette expérience-là n'est pas propre à M. Pouchet, mais il l'a renouvelée et mille fois variée. Comme Treviranus, il a de plus observé ce fait singulier, que deux liqueurs qui, séparées, produisent deux sortes d'êtres différens, donnent naissance à une troisième espèce, lorsqu'elles sont mélangées. D'où viennent ces derniers animalcules? Leurs germes étaient-ils déjà dans l'une des deux infusions, attendant pour se développer qu'un hasard amenât ce mélange? Est-ce l'air qui les a apportés? Pourquoi n'ont-ils germé que dans le troisième vase et dans aucun des deux premiers? Le phénomène a lieu même quand la nature des infusions est très analogue. Ainsi des crânes d'hommes ayant vécu dans différens pays et différens siècles ont produit des êtres divers. Sur un Égyptien sont nés des épistylis, des encheliydes, des vibrionides; sur un Mérovingien, des *glaucoma scintillans Ehr.*, des *vorticella infusionum Duj.*; sur un crâne contemporain, des kolpodes, tandis que ces infusions mélangées se sont remplies d'animaux d'une autre espèce, et aussi de plantes, particulièrement des algues variées. Ajoutons aussi que la température, la pression atmosphérique, la forme du vase, le poids de la dissolution, exercent des influences sur la forme de ces êtres singuliers. Tandis que, dans dix grammes de foin, naissent des kérones de 0^{mm}, 1120 et des kistes de 0^{mm}, 042, dans 2 grammes on n'aperçoit que des microzoaires bien plus petits et mal déterminés. La durée même de l'expérience a quelque importance, et les animalcules très inférieurs apparaissent les premiers.

L'eau est nécessaire à la production de ces infusoires; mais qu'arrive-t-il lorsque l'eau pure est abandonnée à elle-même? Est-ce ce liquide qui contient ces germes ou qui produit ces animaux? Priestley, dès la fin du siècle dernier, avait vu se former dans l'eau pure une substance connue sous le nom de matière verte de Priestley, production spontanée dont la nature a été longtemps mal connue. Des observations récentes ont montré qu'elle était composée seulement de cadavres d'animalcules; mais il ne faut pas y attacher grande importance, et l'on doute que, dans les cas où elle se produit, l'eau soit parfaitement pure. Que l'air contienne des germes ou qu'il n'en contienne pas, il est certain que des matières organiques y sont en suspension, et que l'eau en absorbe une partie. L'eau chimiquement pure, c'est-à-dire la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène, ne peut dans aucun cas produire des phénomènes de ce genre, car il y aurait là non pas seulement génération spontanée, c'est-à-dire combinaison, mais apparition d'élémens nouveaux, c'est-à-dire création, puisque les animalcules renferment de l'azote,

ou tout au moins du carbone. Si M. Pouchet a vu des animalcules dans l'eau de rosée, qui passe pour très pure, je pense que cela tient précisément à ce que dans celle-ci la poussière de l'air qu'elle a traversé est en suspension, et cette eau rentre ainsi dans la catégorie des infusions normales. Je fais la même observation sur les cas où des végétations ont apparu dans les dissolutions qui semblaient purement minérales. Ainsi Retzius a vu une plante naître dans une solution de chlorure de baryum, Gruithuisen des infusoires dans une macération de granit ou de craie; d'autres sont nés, dit-on, sur du corail humecté d'eau distillée, et un courant électrique a fait paraître un champignon dans des solutions de silicate de potasse ou de nitrate de cuivre. Il est difficile de croire que ces substances fussent tout à fait exemptes de matière organique, car il y aurait eu dans ces expériences non-seulement génération spontanée, non-seulement transformation d'une substance minérale en tissus organiques, mais encore, dans quelques cas, création de matière, puisque les élémens des produits ne se trouvaient pas tout entiers dans les élémens employés.

Les microzoaires naissent surtout à la surface de la dissolution, ce qui prouve que l'air est indispensable à leur vie, et ce qui donne à penser qu'il apporte peut-être leurs ovules. Au-dessous de 5 degrés centigrades, aucun n'apparaît, et leur nature varie avec la température. La même infusion qui à 26 degrés produit le *vibrio levis* et le *V. granifer* ne donne à 12 degrés qu'une espèce de *bacterium*, le *B. triloculare*. Il est remarquable que les excès de température en chaud ou en froid, qui ne les tuent pas vivans, s'opposent à leur production ou à leur éclosion. Quant à la lumière, elle a aussi quelque influence. Burdach avait pensé que le soleil leur était nécessaire; mais M. Pouchet a vu qu'une lumière peu intense leur est favorable, et qu'ils naissent même dans l'obscurité. Le rayon rouge a la meilleure influence, puis le violet, le bleu, et enfin le vert. Il est remarquable que l'ordre est inverse, lorsqu'il s'agit des végétaux qui semblent se développer spontanément. Un courant électrique accroît les grosseurs et accélère les naissances. Il est possible enfin qu'ils s'accroissent, changent ou diminuent avec les heures de la journée, de même qu'on a vu quelques insectes naître régulièrement à midi ou à dix heures du matin.

Il est difficile de ne pas trouver déjà dans ces expériences des preuves assez frappantes. Cette variété merveilleuse d'êtres suppose une variété et une abondance de germes miraculeuse. Et puis quels germes singuliers qui peuvent ou non se développer dans des circonstances qui semblent bien semblables! On conçoit au contraire qu'une différence très faible de composition amène une différence

analogue dans l'animalcule spontanément produit, de même que des combinaisons chimiques très diverses peuvent être faites par des liquides qui semblent presque identiques; mais la préexistence des germes dans toutes les matières organiques n'est pas tout à fait impossible. Dans les manipulations qu'elles ont subies, dans la longue période de leur formation, elles ont été en contact avec mille substances, avec mille insectes, mille animalcules qui ont pu y laisser leurs germes, comme certains oiseaux choisissent, dit-on, de préférence des arbres déterminés pour y faire leur nid et y déposer leurs œufs. L'eau qui les humecte est dans le même cas; mais il est admis qu'aucun germe, aucune graine ne peut subir la température humide de 100 degrés. Au-dessous même, l'albumine se coagule toujours, comme dans les œufs durs, et l'albumine non coagulée est nécessaire à la vie et au développement. Ceci n'a été et ne peut être contesté par personne, quelque confiance que l'on ait dans la persistance de cette force singulière qu'il est difficile de ne pas reconnaître à ces substances organiques. Eh bien! dans l'infusion bouillie, les infusoires apparaissent pourtant, plus lentement il est vrai, mais ils apparaissent. Pourquoi plus lentement? Il serait difficile aux hétérogénistes de hasarder sur ce point une conjecture; mais l'expérience est pour eux. Dans ce cas aussi, il y a formation de la pellicule jaune, organisation, animaux d'abord très simples, qui sont aussitôt après leur mort remplacés par des êtres plus complexes, comme les vorticelles avec leur appareil respiratoire, les kolpodes et leurs vingt estomacs, les paramécies hermaphrodites, les glaucomes dont le cœur bat comme celui des animaux supérieurs, enfin toutes les espèces suivant le cas.

La surface de toutes les infusions dont nous avons indiqué les résultats est en contact avec un air qui se renouvelle constamment, et qui est le grand disséminateur de la poussière et des petites graines. Peut-être est-ce à lui qu'il faut s'en prendre de la fécondité de ces dissolutions, quoiqu'il soit singulier que dans deux vases placés l'un près de l'autre, couverts par la même cloche, ayant ainsi leurs surfaces dans des conditions identiques, l'air apporte des germes différens, et dans chaque dissolution ceux même qui pourront s'y développer et probablement ceux-là seuls. Pourtant la génération spontanée est une chose si merveilleuse que toute hypothèse semble permise pour lui échapper. Aussi est-ce sur ce point que les expérimentateurs ont dû porter tous leurs soins et leurs plus grandes précautions. Déjà nous avons dit que l'air est toujours nécessaire à la production des infusoires, et il en résulte que, sous la cloche de la machine pneumatique, rien n'apparaît. Wrisberg l'avait déjà constaté en recouvrant d'une couche d'huile les matières en expérience.

Est-ce très étonnant? Non, la vie n'est pas possible dans ces conditions; il est tout simple que le développement, spontané ou non, ne le soit pas davantage. Même lorsqu'il n'intervient pas comme agent chimique, l'air a des effets qu'on ne peut expliquer. Certains sels ne cristallisent point sans lui : de même certaines combinaisons chimiques ne s'accomplissent pas en l'absence de corps qui ne jouent aucun rôle direct, certaines décompositions sont produites par des substances qui n'interviennent pas directement dans la réaction. Si l'air est confiné, c'est-à-dire ne se renouvelle pas, la production d'animalcules est lente, et ces animalcules sont très simples, peu nombreux, et ils meurent très rapidement, comme il arriverait dans les mêmes circonstances à des animaux plus parfaits. D'autres gaz leur sont funestes, comme l'hydrogène ou l'azote. Ici vraiment l'objection contre M. Pouchet se présente naturellement, et l'on est bien porté à croire avec Spallanzani que l'air apporte les germes, et que s'il n'y a point de développement dans le vide et peu dans l'air confiné, c'est que dans le premier cas l'air n'a pu apporter de germes, dans le second qu'il en a peu apporté. Vainement vient-on nous dire que cet amas de germes serait si énorme que la transparence de l'air en serait altérée, que nos mouvemens mêmes en seraient empêchés. Vainement calcule-t-on que chaque millimètre cube d'air renfermerait 6 milliards 250 millions d'œufs, et qu'un pareil amas de matière organique réfracterait si fortement la lumière que nous nous en apercevrions nécessairement, si nous n'étions pas d'avance aveuglés par eux. Il y a mille phénomènes, mille théories, mille faits qui présentent des impossibilités apparentes de ce genre par l'excès de la grandeur ou l'excès de la petitesse, et qui sont véritables pourtant. D'ailleurs peu de germes de chaque espèce suffiraient si ces êtres se reproduisent aussi vite que ces insectes dont la vie est si courte, et qui voient pourtant au-dessous d'eux se succéder plus de générations que n'en virent Jacob et Mathusalem.

Les expériences instituées pour répondre à cette très sérieuse objection sont nombreuses, et l'on voit combien elles sont difficiles, combien le résultat en est contestable. On peut toujours croire, lorsque les animalcules n'apparaissent pas, que les conditions du phénomène de l'hétérogénie n'étaient pas remplies, et comme ces conditions ne sont pas connues, cette raison est toujours spécieuse. On peut dire aussi, lorsqu'ils vivent, que l'air mal purifié apporte des germes en petit nombre. C'est aussi à la purification de l'air que l'on a tout d'abord pensé, et M. Pouchet, avant de le laisser en contact avec ses infusions, lui a fait traverser des tubes chauffés au rouge ou des acides dont le seul contact détruit toute matière organique. Dans ce cas encore, des microzoaires en petit nombre ont apparu, et il est

plus difficile de prouver que quelques germes ont échappé à la destruction que d'admettre que l'air ainsi tourmenté, chauffé, chargé peut-être de quelques vapeurs acides, est peu propre à ces phénomènes. Même en employant un air formé d'oxygène pur se dégageant d'une cornue, en humectant la matière organique presque carbonisée avec une eau obtenue directement par la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène, M. Pouchet et en même temps que lui M. Mantegazza ont vu les mêmes faits se produire, comme si l'eau avait été puisée à la fontaine, comme si la matière organique se décomposait à l'air libre.

Une expérience inverse a, si je ne me trompe, une portée plus grande. Si l'air contient tous les germes, si les corpuscules de la poussière dont le rayon de soleil dévoile l'existence et le nombre sont des ovules, plus le courant d'air est fort, plus les animalcules doivent être nombreux, et des infusions de poussière sont merveilleusement fécondes. Or ces deux conclusions, qui semblent naturelles, ne sont pas justifiées par l'expérience. Une quantité d'air, même énorme, n'augmente pas sensiblement la production. Des poussières ramassées dans le laboratoire de la ville de Rouen n'ont pas donné plus de microzoaires que la même quantité de matière organique. Un courant d'air traversait des vases remplis de substances diverses, et des animaux divers apparurent dans chacun d'eux, sans que jamais ni eux ni leurs germes parussent passer d'une infusion dans l'infusion voisine. En outre il n'y a pas d'ordinaire entre les animalcules des différences de grosseur sensibles, de sorte qu'il est difficile de supposer que le premier d'entre eux soit né d'un germe fortuitement apporté, et qu'il ait à son tour produit les autres par les voies ordinaires de la multiplication.

Comme les infusoires, des végétaux inférieurs se produisent dans des circonstances analogues et ont conduit M. Pouchet à la même conclusion. Il ne croit pas non plus que l'air puisse ainsi, dans tous les cas, disséminer leurs germes comme les flots de l'Océan ont apporté en Scandinavie les fruits du mimosa et du cocotier. Il a remarqué au contraire que rarement les plantes s'étendent au-delà d'un certain rayon. De même dans la mer les poissons n'habitent que des zones déterminées. Il a cité la violette de Rouen, qui vit, sans en jamais sortir, dans un espace de quelques toises. Toutefois des exemples inverses sont nombreux, et il est très simple d'admettre que des graines légères peuvent être transportées par le vent. A leur tour, les hétérogénistes invoquent ces deux faits : d'abord les plus minutieuses observations sur l'air et la poussière n'ont jamais montré aucun de ces ovules; on y a trouvé des parcelles d'animaux, des détritus de plantes, de la silice, du noir de fumée, des sque-

lettes d'infusoires, tout enfin excepté des ovules. Enfin M. Charles Robin, l'un des premiers micrographes de notre temps, a même pensé que ces petites granulations arrondies que l'on pouvait prendre pour des germes sont ou paraissent être des grains de fécule, très communs surtout dans les pays où la farine de blé est l'aliment principal des habitans.

La variété infinie des végétaux inférieurs qui se développent dans les cas cités par les hétérogénistes semble aussi pour eux un argument excellent, comme la variété des animalcules. Le nombre est grand des substances qui en se décomposant produisent un végétal particulier, et les mélanges rendent ce nombre encore plus extraordinaire. Il n'est guère concevable que l'air renferme des milliers de graines, de spores reproducteurs de ces cryptogames. En traçant un dessin sur la colle de farine avec une infusion de noix de galle, on développe un végétal (*aspergillus primigenius*) qui en suit les contours et qui n'avait jamais été vu nulle part. Il paraît difficile d'admettre que dans tout air subsistent des semences d'une plante qui pouvait jusqu'à la fin du monde ne jamais naître, si M. Pouchet n'avait pas eu l'idée de recouvrir de la colle de farine avec une infusion de noix de galle. S'il s'agit là d'une simple combinaison chimique, la difficulté disparaît; mais elle existe encore pour toutes les substances qui peuvent remplacer la noix de galle et amener le développement de végétaux inconnus. M. Bérard a déjà cité ce champignon singulier qui ne naît que dans les mines, et seulement sur les gouttes de suif que laisse couler la chandelle des mineurs. D'autres n'apparaissent que sur les sabots des chevaux morts, d'autres sur les cadavres d'araignées, sur la queue d'une certaine chenille. Enfin il y a là une telle variété, une telle multitude, que l'admiration ordinaire des naturalistes pour la fécondité prodigieuse de la nature pourrait se changer en un dédain profond pour cette abondance stérile et infinie.

III.

Ces expériences et ces faits paraissent peut-être bien multipliés; mais comment arriver à la vérité, sinon par des faits et des expériences? Celles-ci sont faites avec soin, avec intelligence, et si l'on parvient par l'observation à résoudre le problème, elles y auront beaucoup contribué. La théorie qu'elles tendent à établir aurait une grande importance pour la connaissance de la vie, de sa transmission, de son origine. Au reste le système de M. Pouchet n'embrasse point les animaux supérieurs aux infusoires, et il n'a garde de généraliser ses conclusions; mais pour ceux-ci même la conclusion

n'est pas indifférente, et tout commencement de vie est intéressant à étudier dans le sein d'un mammifère comme dans l'œuf d'un oiseau et dans les infusions organiques. Une autre raison oblige à entrer dans ces détails : toutes ces expériences sont négatives, puisqu'il faut prouver, non pas qu'il y a des infusoires, mais qu'il n'y a pas de germes là où ils apparaissent. Tous les animaux dont les physiologistes ont étudié avec soin la naissance et le développement se reproduisent d'une certaine façon; il appartient naturellement à ceux qui prétendent que la règle n'est pas générale de démontrer en quelles circonstances les choses ne se passent point et ne peuvent se passer de la façon ordinaire. De plus, les hétérogénistes sont forcés de convenir que leurs prédécesseurs dans cette théorie se sont souvent trompés, ont mal vu et cru à des générations équivoques dans des cas où les observateurs modernes ont très bien distingué l'ovulation, la fécondation, le germe et l'éclosion. Aussi une analogie qui séduit les esprits les moins prévenus rend-elle leur tâche très difficile. Des expériences qui leur donnent tort ont été faites par des gens habiles; ils sont eux-mêmes très divisés sur l'importance et la généralité du fait; le phénomène qu'ils admettent et qu'ils veulent démontrer n'a pas toujours lieu dans des conditions qui semblent favorables, et ils ne peuvent expliquer des résultats divers que par cette vague réflexion : que le phénomène est encore mal connu et mal étudié. Enfin nous avons déjà dit que les circonstances où la génération ne s'accomplit pas spontanément sont aussi celles où des animalcules ne devraient pas apparaître dans l'hypothèse des germes, de sorte que deux conclusions inverses de la même expérience peuvent être légitimes.

Des observations d'un autre genre ont conduit quelques naturalistes au même but. Il faut, pour être juste, ne pas négliger des êtres singuliers dont l'existence et la naissance ont longtemps paru inconciliables avec la théorie ordinaire. Quoique des travaux récens aient sur quelques points modifié nos opinions, on ne peut nier qu'il y ait là un fait important et curieux. Nous voulons parler des entozoaires, de ces animaux qui sont du ressort de la médecine, qui vivent dans les organes d'autres êtres animés, et leur sont spéciaux comme ces végétaux dont nous parlions tout à l'heure. On a fait, pour expliquer leur présence dans des cavités closes de toutes parts, autant d'hypothèses que pour concilier avec une création unique la population du continent américain, entouré de tous côtés par ces mers immenses que les anciens étaient inhabiles à franchir.

Ce développement d'animaux variés, dans des milieux qui ne semblent pas faits pour eux, est, comme on sait, la cause de maladies nombreuses. Le mouton frappé du tournis et l'homme atteint

d'une mélancolie et de désordres longtemps incurables sont hantés par des animaux divers, mais également funestes. Le dernier a même reçu le nom populaire, mais impropre, de ver solitaire. Un individu de ce genre n'apparaît jamais seul, mais toujours uni à plusieurs êtres semblables. Ils forment les anneaux d'une chaîne qui se brise à l'époque de la reproduction. Il semble probable que ceux du moins qui habitent l'estomac y sont importés par les alimens, soit tout formés, soit à l'état d'œufs; cependant cette supposition rencontre la grande objection des partisans de la génération spontanée, savoir la variété des espèces et les lieux exclusifs dans lesquels elles se développent. Si, pour la formation spontanée d'un animal, un milieu bien défini contenant certaines substances, et en proportion presque constante, semble nécessaire, il n'en peut être de même du développement d'un ovule ou de la vie d'un être de ce genre. Si, pour les animaux supérieurs, un organe exclusivement destiné à la gestation, le sein de la mère, est indispensable, il en est tout autrement de beaucoup d'insectes, de poissons, même d'oiseaux, dont toute chaleur, naturelle ou non, fait éclore les œufs. Comment se fait-il que ces ténias, ni leurs œufs, n'existent jamais hors de l'individu vivant? Il n'est pas besoin de réfléchir beaucoup pour apercevoir là une difficulté sérieuse. Bien plus, ils sont très divers, et les helminthes d'un animal ne sont pas ceux d'un autre. Comment deux estomacs d'animaux très semblables, se nourrissant d'alimens identiques, auraient-ils des propriétés si différentes, et ne permettraient-ils pas le développement des mêmes ovules? Pour que l'introduction par les alimens fût même très naturelle, il faudrait supposer qu'on ne mange pas la viande cuite, car on ne prétend pas qu'ils résistent à la cuisson. Il faudrait aussi qu'on n'en trouvât que chez les carnivores; or les herbivores présentent une faune intestine plus fréquente et plus nombreuse. Les enfans ont des entozoaires qu'on ne trouve pas chez les hommes. Presque tous diffèrent essentiellement de tous les êtres qui vivent à l'air libre. Enfin il en est un grand nombre qui n'habitent pas les cavités où pénètrent l'air et les alimens. Quelques-uns sont vivipares, et ne peuvent en conséquence être absorbés avant de naître. On en trouve dans le cerveau, particulièrement chez le mouton, auquel il donne le tournis, dans la poitrine, dans le foie, dans la moelle, et la plupart ne semblent pas conformés de manière à pénétrer dans les tissus. On n'en a observé d'ailleurs aucun sur le trajet de l'estomac au foie ou au cerveau, et ils sont particuliers aux organes dans lesquels on les a rencontrés. Une espèce de nématoïdes, les filaires, habite les yeux, surtout ceux des poissons, et des tumeurs closes de toutes parts. On a vu enfin ces phénomènes

qui confondent encore l'esprit des naturalistes habitués à ne s'étonner de rien : des êtres qui ressemblent à ces joujoux chinois formés d'une boule d'ivoire qui contient une pyramide dans laquelle se trouve une seconde boule, puis une pyramide, et ainsi à l'infini. De même des animaux sont infestés par un second, qui en nourrit un troisième, et ainsi tant que les yeux peuvent voir et les microscopes grossir.

Malheureusement pour la théorie des hétérogénistes, l'ouvrage de Steenstrup sur les générations alternantes, et surtout les observations de MM. Leuckart, Kuchenmeister et Siebold, ont sinon expliqué la présence et l'existence des helminthes, du moins ébranlé plusieurs de ces preuves qui semblaient inattaquables, et donné l'idée d'une théorie plus singulière peut-être, mais non plus incroyable que la génération spontanée. Ils ont pensé que les entozoaires si divers d'animaux peu différens pouvaient être les transformations d'un même animal qui varie avec les lieux qu'il habite, et ces transformations se sont trouvées récemment confirmées par MM. Zencker, Virchon, et M. Lafosse, professeur à l'école vétérinaire de Toulouse. On a vu les mêmes helminthes passer d'un animal sur un autre, tantôt en conservant leur forme, comme le *trichina spiralis*, qui peut vivre dans les muscles du chien, de l'homme et du porc, tantôt en se transformant, comme le cœnure cérébral du mouton, qui devient *tænia serrata* chez le chien. De même le cysticerque du foie des souris est, dit-on, une forme du ténia du chat, celui des lapins une forme du ténia du chien, le ténia de l'homme une forme du cysticerque du porc, le cœnure du cerveau du mouton est le ténia du chien transformé, etc. Les migrations de ces animaux sont ainsi plus vraisemblables, et leur variété est moins surprenante. Il est vrai que, pour un critique impartial, ces observations ne sont pas certaines, et que tous ces changemens de nature et de forme ne sont pas tout à fait démontrés. Ces migrations d'un animal sur l'autre restent difficiles à bien comprendre. Le porc cru n'est pas une nourriture assez usuelle pour être l'unique source des helminthes si nombreux chez les Anglais et les Français, et les chiens de berger ne mangent pas toujours les moutons confiés à leurs soins. De plus, ces expériences sont délicates. Lorsque l'animal sacrifié est infesté, rien ne démontre qu'il ne fût pas originairement malade, et que l'helminthe retrouvé provienne de l'helminthe avalé. En outre, la fréquence des uns et la rareté des autres sont une preuve que l'on pourrait encore invoquer. On conçoit qu'il faudrait, pour combattre ou soutenir sérieusement cette doctrine, parler de chaque espèce en particulier, et démontrer pour les cestoïdes, les trématoïdes, les échinorrhyngues, les ascarides, les

filaires, etc., quelles transformations paraissent prouvées, quelles autres sont incertaines; mais ce serait sortir des bornes de cette étude, et il suffit d'avoir indiqué quelles armes peut tirer l'hétérogénie de l'étude de ces êtres singuliers, en faisant pressentir toutefois que ces armes ne sont pas invincibles. Si, dans un seul cas, ces transformations, ces migrations d'un individu dans un autre sont vues d'une manière incontestable, l'hypothèse de la génération spontanée est bien ébranlée. Cette hypothèse en effet doit être, même pour ses partisans les plus exclusifs, un refuge contre l'impossibilité de toute autre explication; mais elle ne peut être adoptée *à priori* comme l'explication naturelle du phénomène de la vie et du développement des animaux. C'est une opinion qui ne peut se soutenir que par des preuves négatives, et la moindre preuve positive la mine jusque dans ses fondemens qui paraissaient les plus solides.

IV.

Les expériences et les conclusions de M. Pouchet ont été portées par lui devant l'Académie des Sciences dans de nombreux mémoires qui ont été remarqués, mais qui ont été combattus avec une grande vivacité. Tous ceux des membres de l'Académie que leurs études rattachent à l'histoire naturelle et à la physiologie ont protesté contre la doctrine de Burdach, renouvelée par le professeur de Rouen. M. Milne Edwards, M. de Quatrefages, M. Dumas, M. Bernard lui-même ont exposé dans des notes précises et courtes les meilleures raisons de ne pas croire à la génération spontanée, et ont assuré que leur conviction n'était nullement ébranlée par ces faits nouveaux.

D'où vient cela, et que peut-on objecter à ces expériences exactes et nombreuses, à ces conclusions très peu absolues, puisque l'ouvrage ne traite que des microzoaires? Comment les savans mêmes amis des nouveautés, ceux qui aiment et professent l'esprit de la science moderne, n'ont-ils nulle bienveillance pour la théorie de M. Pouchet? N'ont-ils donc pu y trouver ce caractère de vérité qui frappe dans bien des découvertes récentes, cette logique si remarquable des faits et des opinions? A une conclusion très absolue et très précise succède d'abord une théorie également précise et absolue, mais en sens inverse. Puis la théorie délicate des modernes enseigne que la vérité est également loin des extrêmes, et que, tandis que tous les animaux ne naissent pas sans germes, comme l'ont cru quelques-uns, tous ne sont pas le produit d'ovules fécondés, comme d'autres l'ont pensé, mais ils sont tantôt dans un cas, tantôt dans l'autre,

suivant leur espèce et suivant aussi les circonstances de leur production. L'école nouvelle ne prétend pas du reste que ces mêmes animaux qui naissent spontanément ne puissent se reproduire à la manière ordinaire, et les deux modes peuvent se succéder. Les vulgaires plaisanteries contre l'Académie et les académiciens ne sont point des raisons que nous voulions, que nous puissions donner. S'il est vrai que les naturalistes habitués à une théorie doivent être lents à l'abandonner, et que les opinions depuis plus longtemps conçues sont ordinairement les plus tenaces, il n'est pas moins vrai que les adversaires de la doctrine nouvelle sont au premier rang parmi les savans contemporains, et qu'ils ne doutent point sans avoir de sérieuses raisons de douter. Quoique l'autorité ne soit rien, nulle opinion n'a plus d'importance et ne doit avoir plus de poids. Aussi la question est-elle indécise. Leurs objections s'adressent surtout aux procédés de l'expérimentateur, quoiqu'on doive penser aussi que les opinions sur la théorie de Burdach et de M. Pouchet dépendent beaucoup des idées sur la vie et l'organisation, sur la matière organique et les minéraux.

Les premières difficultés, les plus sérieuses peut-être, viennent, disons-nous, des appareils employés, et sont surtout pratiques. M. Milne Edwards pense que, dans la plupart des tentatives de M. Pouchet, la chaleur de 100 degrés n'a pas été prolongée assez longtemps, et que toute la masse chauffée n'a peut-être pas été portée à une température uniforme; on sait qu'alors l'équilibre est lent à s'établir et que la chaleur ne passe pas instantanément du bord au centre. L'expérience même eût-elle été assez longue, en devrait-on conclure que les germes préexistans aient perdu la faculté de se développer? Cela non plus n'est pas tout à fait certain, et l'on peut citer des cas où une pareille température, agissant sur des substances sèches, ne les a pas rendues absolument impropres à la vie. Ce fait semble résulter du moins de quelques observations déjà anciennes de M. Chevreul et de l'exemple, cité par M. Payen, des sporules de l'*oïdium aurantiacum*, végétal qui se développe sur le pain moisi. Ces sporules ont pu être chauffés jusqu'à 120 degrés, sans perdre la propriété de reproduire un être semblable au végétal qui les avait fournis. L'objection du reste n'ébranle qu'une partie des expériences de M. Pouchet, et beaucoup d'entre elles restent inexplicables. Celles-là surtout ne sont pas atteintes où les infusions ont été mieux et plus longtemps chauffées, où la matière a été carbonisée, où l'air et l'eau artificiels ont été employés, où des espèces si variées ont apparu dans des vases placés dans des conditions analogues, où beaucoup d'infusoires sont nés dans l'air confiné, tandis qu'un petit nombre se montrait dans un appareil rempli de pous-

sière et traversé par un courant d'air rapide. Cet air pourtant et cette poussière contiennent des ovules : M. de Quatrefages les a observés, et ce qu'il voit est bien vu, ce qu'il pense sagement pensé; mais sans doute leur nombre est petit et ne suffit pas pour tout expliquer, puisque la quantité d'animaux n'est pas en rapport avec le volume de l'air. Pourquoi ne se développeraient-ils pas, s'il y en avait tant? Pourquoi dans un air confiné, et qui semble pur, tant d'êtres apparaîtraient-ils? Que la multiplication de ces animaux soit fort rapide, comme l'a pensé M. Ehrenberg, que la reproduction des helminthes s'explique en partie par ces phénomènes que l'on réunit sous le nom de généagenèse, que certains rotateurs puissent se quadrupler en vingt-quatre heures, d'où résulte en dix jours un million d'individus, cela est certain; mais les faibles différences de taille et de grosseur entre les infusoires d'une même liqueur, leur apparition constante au même degré de développement, rendent ces inductions difficiles à admettre pour tous les cas, bien qu'elles n'aient rien d'absolument invraisemblable.

Un chimiste distingué, M. Pasteur, a voulu prêter l'appui de quelques expériences aux objections des membres de l'Académie des Sciences (1), mais jusqu'ici l'avantage reste encore à M. Pouchet. Son adversaire a vu que dans les caves de l'Observatoire les infusoires naissent moins nombreux que dans la cour, mais il n'est pas difficile de savoir que l'obscurité est moins favorable à leur développement que le soleil. Il n'est pas probable que dans l'un de ces deux endroits l'air contienne plus ou moins de germes. Il a vu qu'une goutte de mercure change la nature et le nombre des êtres nés dans une infusion, et il en conclut que ce métal a apporté de nouveaux germes, ou bien a influé sur ceux qui nageaient déjà dans le liquide, ce qui est peu vraisemblable, tandis que M. Pouchet pourrait tirer de là quelques raisons favorables à la doctrine de l'hétérogénie.

La plupart des animaux se reproduisent par des germes dont l'existence est merveilleuse sans doute, mais certaine; quelle nécessité d'admettre un autre mode de reproduction plus merveilleux encore, et que l'on n'a pu prendre sur le fait? Voilà l'objection véritable. La ressemblance des animaux de même genre et la persistance des espèces paraissent prouver aussi que chaque individu doit être produit dans des circonstances bien déterminées, dans des milieux bien précis, et engendré nécessairement par l'animal auquel il doit ressembler. La confusion entre tous les animaux et toutes les plantes serait grande si toute matière, toute combinaison pouvait produire spontanément les êtres qui sont composés des mêmes élémens.

(1) Séance du 5 septembre 1860.

Il est vraisemblable, il est certain que la nature a entouré des plus grandes difficultés la reproduction des êtres animés, et leurs variétés ne sont pas infinies. Les espèces au contraire sont parfaitement distinctes, et ouvrent aux naturalistes un champ étendu, mais borné, d'ingénieuses classifications et de théories élégantes. La production spontanée dérogerait à ces règles immuables. La ressemblance avec les parens ou avec les animaux plus anciens serait nulle, et tandis que des individus disparaîtraient sans cesse, d'autres seraient créés à chaque instant sans analogies avec les êtres connus. Il n'y aurait bientôt plus d'espèces, ni de classes, ni de classifications, ni de naturalistes. Il n'en est pas ainsi, et depuis que les hommes regardent autour d'eux, probablement depuis qu'il y a des hommes, des animaux semblables naissent, vivent, se reproduisent et meurent. Cependant à cette objection n'est-il pas permis de répondre : Oui, la confusion pourrait être prompte, mais elle est évitée par l'une de ces deux hypothèses, ou bien les grands animaux ne peuvent jamais être produits, comme les infusoires, par l'organisation spontanée de la matière amorphe, ou bien le hasard n'a jamais pu et ne pourra jamais amener la production d'une substance favorable par sa composition et son état à leur production et à leur développement? N'avons-nous pas remarqué d'ailleurs que les infusoires sont très variés dans leurs formes, et peuvent difficilement être classés? Ces questions sont tellement délicates, les conditions du problème sont si difficiles à préciser qu'à une conséquence qui semble inévitable on peut toujours objecter un fait qui est vrai, quoique la cause en soit inconnue. Les infusoires seuls se développent dans les infusions qui semblent contenir les élémens d'êtres plus complexes. Pourquoi ces derniers ne naissent-ils jamais de cette façon? On l'ignore; mais dans l'état actuel de la science c'est un fait incontestable. Avant de tenter d'en connaître la cause, les hétérogénistes peuvent l'admettre, car l'important est d'abord de bien constater la naissance des infusoires. Peut-être découvrira-t-on plus tard la cause qui semble les séparer si profondément de tous les êtres vivans.

Certes les physiologistes ne manquent pas qui pensent que la plupart des phénomènes de la vie, de la nutrition, de la respiration, ne dépendent pas d'une force particulière, mais sont le résultat naturel du jeu des forces chimiques et physiques. D'ordinaire pourtant ils admettent une cause première, une impulsion primitive qui divise profondément le règne minéral et le monde organique, la nature vivante et la nature morte. Comme Newton démontrait la durée et les lois du mouvement des astres, mais croyait à une main toute-puissante qui au commencement des siècles les avait lancés dans l'espace, de même, l'impulsion de la vie étant donnée à l'or-

ganisation, toutes les fonctions s'expliquent facilement, comme les combinaisons et les décompositions des corps. Cette force initiale est sans doute contenue dans le germe ou dans la graine qui la communique à l'être qui naît, lequel à son tour en transmet une parcelle à ceux qu'il produit. Or, dans les animaux faits spontanément, d'où viendrait cette force qui à beaucoup de naturalistes semble nécessaire? Faut-il penser que la vie des infusoires soit le résultat de la division d'une vie plus complète qui se décompose pendant la putréfaction, et que les âmes de ces infusoires, si l'on peut parler ainsi, soient les parcelles d'une âme plus parfaite ou plus forte? Une quantité immuable de matière forme le monde et sert en se décomposant sans cesse, mais sans s'user jamais, aux générations qui paraissent se renouveler. En est-il de même de la force vitale des animaux, et sommes-nous témoins d'une métempsycose d'une nouvelle espèce? Cependant les microzoaires naissent très bien dans les infusions végétales, et on ne comprend guère comment les débris de la vie d'une plante peuvent animer des êtres qui lui semblent supérieurs. Ces débris, il est vrai, pourraient s'accroître et s'accumuler comme la matière elle-même; mais une vie qui se divise, qui s'accroît, qui s'augmente, qui peut rester à l'état latent dans une matière amorphe, est très peu compréhensible, et les difficultés naissent à chaque pas. Ajoutons pourtant que ces difficultés sont plus grandes pour ceux qui pensent que la vie est une force particulière implantée dans l'organisation, comme nous le supposons ici, que pour les physiologistes qui admettent que la vie est le résultat de l'organisation elle-même. Pour ces derniers, toute organisation formée et complète s'anime nécessairement, et la force vitale, comme la chaleur et l'électricité, est produite par des combinaisons déterminées. Alors tout devient plus facile : il suffit d'expliquer par la chimie et les affinités la production de ces combinaisons complexes qu'on appelle des microzoaires, et ces composés se trouveraient aussitôt animés, de même qu'un cristal formé d'élémens connus présente des formes et des propriétés particulières.

La matière se présente sous trois états : elle est minérale, organique ou organisée. Longtemps on a cru que ces formes étaient aussi différentes que la vie et la mort, et qu'une barrière infranchissable les séparait. Avec les minéraux ou leurs élémens, on ne faisait point dans les laboratoires de matière organique; à plus forte raison les chimistes ne transformaient-ils point celle-ci en tissus ou en organes, en substances propres à la vie. Nécessairement les végétaux devaient puiser dans le sol ou dans l'atmosphère des dissolutions de sels, et, en combinant leurs élémens, produire les substances organiques, les principes immédiats indispensables à la vie des ani-

maux. Ces idées ont été bien changées depuis que les chimistes, et particulièrement M. Marcellin Berthelot, ont tant fait de substances organiques qu'il est permis de prévoir que toutes prendront bientôt naissance dans les cornues, comme elles l'auraient fait dans les organes des arbres et des plantes. Puisque ces composés organiques sont de la sorte identifiés aux produits de la nature minérale, rien ne prouve que les combinaisons mêmes ou les mélanges de ces principes immédiats ne puissent pas bientôt être artificiellement obtenus. La matière organique possède, elle aussi, une force particulière, une aptitude à se combiner pour composer des organisations vivantes : or cette force que possède la matière organique tant qu'elle n'est pas réduite en combinaisons binaires n'est pas beaucoup plus explicable, n'a pas une origine beaucoup plus claire que celle qui anime les infusoires.

M. Pouchet paraît penser que cette production d'êtres très inférieurs par génération spontanée est le dernier effort de la force créatrice. Les soulèvemens qui ont formé nos vallées, nos montagnes, enfin toute la surface variée de notre monde, ont été successifs, et les animaux et les plantes ont apparu peu à peu. Chacun sait que les fossiles sont répartis par étages dans l'écorce du globe, et que chaque couche géologique correspond à une faune particulière. Humboldt a dit : « Chaque soulèvement de ces chaînes de montagnes dont nous pouvons déterminer l'ancienneté relative a été signalé par la destruction des espèces anciennes et par l'apparition de nouvelles organisations. » Ces créations ont dû se succéder à de longs intervalles, et ces êtres ont sans doute été extraits de la matière même, sans qu'aucun parent, aucun germe ait contribué à les produire. M. Pouchet pense que ce mouvement ne s'est pas arrêté, que la création n'est pas finie, et que la formation des animaux gigantesques, suivie de celle d'êtres plus petits qui peuplent encore la terre, est maintenant remplacée par la production des microzoaires qui naissent dans les infusions de la même manière et en vertu de la même force. Les créations diverses lui démontrent que la vie ne s'est pas transmise par une chaîne non interrompue de possesseurs, puisque les formes antédiluviennes ne peuvent être reliées à la création contemporaine, et que les espèces perdues ne sont pas des variétés des espèces vivantes. Pourquoi, maintenant comme autrefois, n'y aurait-il point apparition d'êtres nouveaux? Pourquoi dans les temps modernes les phénomènes d'autrefois seraient-ils devenus impossibles? Nous devrions être presque humiliés de nous voir déshérités par des physiologistes sans orgueil. Les animaux qui naissent sous nos yeux sont sans doute plus petits, mais la raison en est simple : dans les temps primitifs, le globe tout entier était en fusion et la

fermentation s'exerçait sur des masses énormes. Aussi les animaux qui en sortaient étaient-ils plus grands et plus complexes, car, dans la théorie de M. Pouchet, plus la matière est abondante, plus l'animal produit est parfait. L'Amérique est moins étendue que l'ancien continent, et sa faune et sa flore sont moins riches. Les îles de Madagascar et de Mascareigne sont très pauvres parce qu'elles sont très petites. De même dans un laboratoire les êtres créés par M. Pouchet sont très inférieurs, et la grandeur du vase, la quantité de matière en putréfaction, influent sur la nature et la forme des microzoaires qui naissent spontanément dans les infusions.

Cette partie du livre de M. Pouchet me paraît beaucoup plus contestable que ses expériences, et je n'y veux point insister. Il semble que la science tout entière est fondée sur le principe que la puissance suprême n'intervient plus dans les phénomènes naturels, que les temps de création étaient fort différens des nôtres, que la vie et la reproduction des êtres étaient alors soumises à d'autres lois. Ces temps et ces lois sont si mystérieux que l'étude n'en est guère propre à éclairer une question déjà si délicate. Je ne crois pas que les hétérogénistes aient intérêt à grandir le problème, à tirer des conclusions de leurs expériences, à demander aux faits qu'ils ont vus se passer dans des infusions de chair ou de foin des conséquences pour le monde tout entier et son organisation. Bien établir des expériences encore contestées, voilà leur tâche, et M. Pouchet leur a sur ce point rendu un véritable service. Son livre a regagné tout le terrain que leur doctrine avait perdu depuis soixante ans, quoique sa métaphysique puisse être assez facilement combattue. Il faut pourtant ajouter à ces preuves deux observations qui, sans être décisives, nous paraissent très favorables aux hétérogénistes, qui augmentent du moins la vraisemblance de leur doctrine. D'abord il est juste de remarquer que M. Pouchet ne fait pas naître tout entier et d'un seul morceau pour ainsi dire l'animal adulte dans une infusion organique, ce qui paraîtrait difficile à concevoir. Il admet la formation spontanée d'ovules, c'est-à-dire de globules d'une composition déterminée qui se développent ensuite à la manière ordinaire des œufs, comme ils le feraient s'ils sortaient de l'ovaire d'un animal vivant. De cette façon, le phénomène, au moins pour l'imagination, se simplifie. L'ovule n'est pas une substance si compliquée par sa composition qu'on n'en puisse concevoir la formation par la seule puissance des affinités chimiques.

Une seconde observation, plus générale, c'est que plus on descend dans la série des êtres, plus on voit la force générique se multiplier, et les individus nés d'un même animal devenir nombreux. Il semble que la production d'un animal supérieur soit si difficile que

beaucoup de temps, beaucoup de soins, un milieu déterminé, une chaleur bien mesurée, soient nécessaires. Au-dessous, tout devient plus facile, et des êtres très inférieurs ont une fécondité merveilleuse. Tandis qu'une vache ne produit qu'un veau en un an, d'un seul insecte naissent des milliers d'insectes semblables. Pourquoi des êtres placés par leur organisation et la durée de leur vie au dernier rang parmi les animaux ne viendraient-ils pas au monde plus facilement encore, si facilement qu'ils puissent trouver partout des substances favorables non-seulement à leur développement, mais à la composition même de l'ovule, du germe qui doit les produire? Y a-t-il là rien d'absolument contraire aux lois générales de la nature, à ses procédés habituels? Que la vie, cette force particulière, puisse être puisée dans ces infusions, cela est singulier sans doute; mais que des milliers de vies soient dans un seul insecte, le fait est-il beaucoup plus clair, et la cause finale d'une telle fécondité n'est-elle pas impénétrable? A une difficulté on répond aisément par une autre, ce qui démontre clairement que l'expérience seule peut nous faire avancer d'un pas. Aux naturalistes qui s'étonnent qu'un être se produise sans parens et sans germe, qu'une matière organique morte soit encore animée de forces latentes suffisantes pour faire naître ces animaux qui vivent, nagent, meurent et se reproduisent, les hétérogénistes ne pourraient-ils pas demander : Comment ces graines, ces œufs qui paraissent inertes, qui se conservent souvent intacts pendant des années, possèdent-ils, eux aussi, cette force merveilleuse qui peut tour à tour paraître et disparaître? Pourquoi s'organisent-ils? Pourquoi germent-ils? — Et à ces questions les physiologistes ne peuvent guère répondre que cette phrase de la comédie : Parce qu'ils ont une vertu germinative.

PAUL DE RÉMUSAT.

PIERRE LANDAIS

ET

LA NATIONALITÉ BRETONNE

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est jamais sans émotion que je vois se dessiner, lorsque je quitte le chemin de fer pour rentrer en Bretagne, l'imposante masse du château de Nantes, dernier débris d'un passé disparu de la mémoire des hommes. Quand ses grosses tours se dressent devant moi dans les vapeurs du fleuve et l'épaisse fumée des usines, il semble que toute l'histoire de ma vieille patrie vienne m'assiéger de souvenirs et de fantômes. Les premières assises de cette demeure ducale ont été noircies par le feu des torches normandes, et c'est à l'abri de ses remparts, trois fois reconstruits, que les successeurs de Noménoé ont lutté six cents ans contre le flot toujours montant de l'invasion française. Tous les siècles ont apporté leur pierre à ces murailles jusqu'au temps où le duc de Mercœur y inscrivait ses croix de Lorraine, et où Henri IV, triomphant dans son dernier asile de la ligue et du génie provincial, enlaçait sur leurs portes massives la fleur de lis à l'hermine, et s'écriait tout joyeux, en recevant les clés de la forteresse, que « les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons! »

Parmi les tableaux qui miroitaient devant mes yeux lorsque je contemplais à la chute du jour cette relique des vieux âges, il en est un qui ne tarda pas à effacer tous les autres et qui finit par m'ab-

sorber dans une muette et douloureuse méditation. Le château féodal, aujourd'hui solitaire, m'apparut resplendissant de feux et tout plein de bruit. Restaurateur de cette demeure élégante et sévère, François II régnait à Nantes, dominé par sa maîtresse, amusé par ses bouffons et perdant son beau duché aussi gaiement que Charles VII perdait son royaume. Une jeune princesse dont la douce figure portait la trace précoce des épreuves réservées à sa vie grandissait dans l'étude et la prière à côté de ce trône ducal déjà ruiné par la félonie, tandis que de son manoir de Plessis-lès-Tours Louis XI jetait sur cette enfant le regard de l'épervier qui guette une colombe. Parmi les hauts barons appelés durant l'enfance d'Anne de Bretagne à devenir ses premiers défenseurs, la France comptait déjà plus de pensionnaires que d'ennemis, car, quoique l'ordre de l'hermine fût suspendu sur leur poitrine, la plupart de ces seigneurs, déjà dotés dans le royaume de riches établissemens, attendaient avec impatience l'heure de passer des landes de la pauvre Armorique à la cour somptueuse du suzerain. Assuré du concours d'hommes puissans dont le principal souci était de profiter, en l'opérant eux-mêmes, d'une révolution réputée inévitable, Louis XI se préparait à faire valoir par la force les droits achetés par lui aux héritiers besoigneux de la maison de Penthièvre, droits dérisoires aux mains d'un autre, mais très redoutables dans les siennes.

L'heure suprême semblait donc avoir sonné, lorsqu'un homme élevé de la plus humble condition à la première charge de l'état se jeta résolûment à la traverse des desseins de la France, servis par la trahison, et parvint à enrayer durant dix ans le mouvement qui précipitait la Bretagne vers sa chute. Louis XI s'étonna d'avoir à compter avec un politique aussi avisé que lui-même, et à sa mort la fille de ce prince se vit distancée par le fils d'un tailleur dans cet art des machinations que lui avait enseigné son père. La petite cour de Bretagne devint tout à coup le champ d'asile des mécontens conspirant contre la régence de Mme de Beaujeu, le quartier-général de tous les ennemis de la France, l'alliée de tous les cabinets en lutte avec elle. La main de la jeune princesse, déjà célébrée par les poètes comme la perle de son siècle, fut le prix montré de loin à qui porterait au royaume les coups les plus sensibles, et l'on vit tour à tour se mettre sur les rangs pour l'obtenir l'héritier du trône d'Angleterre, le premier prince du sang de France et Maximilien, roi des Romains, futur empereur d'Allemagne. Présens par eux-mêmes ou par leurs ambassadeurs dans le château de Nantes, devenu la plus animée des résidences royales, les plus grands princes de la chrétienté contribuèrent à faire un moment de cet état, à la veille du jour où il allait disparaître, le centre des plus importantes

transactions européennes, le dernier point d'appui des résistances locales contre la royauté triomphante.

Ce changement avait été l'œuvre soudaine d'un serviteur obscur qui avait su rendre quelque courage au faible François II et fixer pour un temps sa volonté incertaine. Ennemi naturel des grands, auxquels il rendait en haine ce qu'ils lui portaient de dédain, ce ministre avait compris que le péril principal pour le duché était au cœur même de l'état, et que pour résister avec succès au roi de France, la première condition était d'abaisser ses secrets complices, hôtes assidus de la cour de Nantes, propriétaires ou gouverneurs des plus fortes places de la Bretagne. Comment s'étonner si, après une lutte soutenue contre d'aussi puissans ennemis, des calomnies destinées à traverser les siècles ont poursuivi la mémoire de ce malheureux attardé dans sa courageuse fidélité, et si des passions implacables ne se sont pas assouvies même dans son sang?

Du fond de ce château, enveloppé dans le silence et dans la nuit, il me semblait, lorsque ces dramatiques souvenirs me revenaient plus distinctement, entendre sortir des bruits d'armes et des cris de mort. C'est là que le grand-trésorier Landais fut arraché par l'émeute des bras de son vieux maître; c'est ici que fut dressé le gibet où il expia le tort d'avoir défendu une politique bretonne contre une aristocratie déjà plus d'à moitié française; voilà les fenêtres de la grand'salle où le dernier duc de Bretagne, renonçant à défendre l'honneur de l'homme dont il n'avait pas su préserver les jours, scella la déclaration qui vouait à l'infamie la mémoire du seul serviteur dont sa chancelante fortune n'eût pas découragé le zèle. Ne pouvant se détacher de cette scène sinistre, mon imagination se reportait sans cesse de la demeure ducale, envahie par les seigneurs révoltés, à la place voisine, sanglante arène des justices de tous les siècles, où la corde vint achever l'œuvre de la torture. J'étais peut-être moins ému par la mort violente de Landais que par l'oubli dans lequel reste ensevelie sa mémoire, et moins étonné de la cruauté de ses ennemis que de l'indifférence de ses compatriotes et du silence gardé autour de ce nom juridiquement flétri. En songeant qu'au malheur de succomber la nationalité bretonne avait joint celui de voir raconter ses dernières luttes par des écrivains étrangers ou antipathiques à sa cause, et que dans cette province la plume des historiographes français avait achevé l'œuvre de l'épée, je me suis demandé s'il n'y aurait point là une de ces injustices qui attendent une réparation. J'ai donc fouillé les monumens de notre histoire, et il m'a été facile de m'assurer que tous nos annalistes, en quelque siècle et dans quelque esprit qu'ils aient écrit, depuis les monarchiques bénédictins jusqu'aux écrivains dé-

mocrates de notre temps, ont à peu près répété, sans y changer un mot et sans prendre la peine de les contrôler, les accusations articulées contre le ministre du duc François II par des hommes qui furent bien moins ses juges que ses bourreaux (1). M'efforçant donc de caractériser les faits en eux-mêmes, sans me préoccuper des affirmations des historiens, cherchant surtout la vérité dans les trop rares documens de ce procès, où Landais se montra parfaitement calme en présence d'une mort certaine, j'ai pu me former une opinion dont on appréciera les élémens, et dont je garantis d'avance l'impartialité. Pierre Landais, qui joua un moment un si grand rôle dans les affaires de l'Europe, m'est apparu avec des qualités politiques du premier ordre et des vices qui furent ceux de son temps plus que les siens: habile parfois jusqu'à la perfidie, inexorable dans des vengeances toujours déterminées par des raisons d'état, ni plus cruel ni plus cupide que la plupart de ses contemporains, et fort supérieur à ses ennemis par l'ardeur de ses convictions patriotiques et par son courage à les servir. Je veux m'efforcer de le prouver en encadrant la vie politique de Landais dans une esquisse rapide de l'histoire de la nationalité dont il fut l'un des plus vaillans champions; j'aurai ainsi à retracer les dernières luttes de la Bretagne expirante, heureux si je parviens à faire casser, après quatre cents ans, l'un de ces arrêts de parti contre lesquels les siècles ne prescrivent pas, plus heureux encore, après avoir consacré une partie de ma vie à étudier dans ses instrumens principaux la fondation de notre grande unité française, de mettre une fois du moins les vaincus au-dessus des vainqueurs, en montrant au prix de quelles tortures fut conquis ce grand résultat, si salutaire qu'il ait été.

Pour peindre la figure du dernier ministre breton et faire comprendre les insolubles difficultés contre lesquelles il engagea une lutte désespérée, il faut que j'expose les rapports politiques du duché avec la monarchie dans la seconde moitié du XVe siècle. Cette tâche elle-même demande à être prise de plus haut, obligation à laquelle je me résigne d'ailleurs sans peine, puisqu'en montrant quelles profondes racines avait dans le passé la pensée bretonne, j'aurai fait comprendre pourquoi le combat fut si long, et pourquoi on retrouve cette pensée vivante encore sous ses ruines.

(1) Je manquerais à un devoir si je ne faisais une exception pour M. Levot, de Brest, auteur d'une très remarquable notice sur Pierre Landais, récemment insérée au tome deuxième de la *Biographie Bretonne*, dans laquelle le savant bibliothécaire de la marine dépasse beaucoup par ses appréciations apologétiques la mesure dans laquelle je suis demeuré moi-même.

I.

L'humide péninsule qui s'étend de l'embouchure de la Rance à celle de la Loire porte dans sa constitution géologique aussi bien que dans sa physionomie un caractère sur lequel les siècles n'ont guère plus de prise que les flots n'en ont sur ses rivages. Un sol de granit qui, sans prodiguer sur aucun point l'abondance, n'est nulle part ingrat pour le travail, de vastes landes coupées par deux longues chaînes de collines qui s'abaissent doucement vers l'Océan et vers la Manche; enfin, pour encadrer ce mélancolique paysage, la mer sans bornes, nourrice aimée du peuple armoricain qui lui doit tout, depuis son nom jusqu'à la fertilité de ses campagnes, tel est l'aspect général d'une contrée qui aurait conservé certainement sa nationalité politique, si la nature, en la rendant voisine d'un grand état, ne l'avait prédestinée à devenir le complément d'un autre territoire.

Les événemens parurent seconder durant plusieurs siècles les patriotiques espérances condamnées à se briser plus tard contre d'invincibles obstacles. Pendant que, du IVe au VIe siècle, la tempête confondait par toute l'Europe les races humaines comme des tourbillons de poussière, les Armoricains virent leur propre nationalité fortifiée par des invasions qui la retrempèrent à ses sources mêmes. Ce peuple avait fléchi, comme le reste des Gaules, sous la fortune romaine. En détruisant aux embouchures du Morbihan la flotte des Vénètes, César avait abattu le dernier rempart de l'Armorique confédérée, et ce pays avait été compris, depuis l'empereur Adrien, dans les limites de la Troisième-Lyonnaise. Jusqu'à la fin du IVe siècle de notre ère, les maîtres donnés au monde par les prétoriens ou par la plèbe avaient régné nominalement sur ces bords reculés. Les légionnaires avaient sillonné par de larges routes les bruyères et les marécages, couronné de fortifications les crêtes des montagnes, sans que le génie de la race celtique eût fléchi sous la pression du grand peuple si longtemps campé sur son sol. Les institutions civiles, qui avaient été pour Rome des instrumens plus efficaces que les armes, ne laissèrent dans l'organisation de ces peuplades pauvres et clairsemées aucune trace sensible, et l'occupation militaire ne modifia pas plus leur langue que leurs mœurs et leurs habitudes. En dehors du rayon où se renfermaient les aigles romaines, tout était demeuré celte et indompté. Pendant que les monumens du culte druidique disparaissaient dans toutes les Gaules sous le niveau de la servitude et de la mollesse italiques, tandis que les autels de granit s'arrondissaient en colonnes pour orner les temples des dieux nou-

veaux, que les enceintes des *cromlech* se changeaient en amphithéâtres, et les *menhirs* en statues impériales, ces pierres mystérieuses gardaient dans la péninsule armoricaine leur austère simplicité. Autour d'elles, malgré la présence des enseignes romaines, continuait de se presser, dans l'ombre des forêts et le silence de la nuit, une population étrangère à tous les rites de ses vainqueurs, et que l'on vit bientôt invoquer un autre Dieu au pied même des autels qu'avaient environnés ses pères.

Le génie celtique résista en effet à une épreuve plus décisive encore que celle de la conquête, car ces peuples devinrent chrétiens sans échapper à aucune des influences auxquelles ils avaient prêté une obéissance séculaire, sans répudier des pratiques que leurs initiateurs religieux ne se refusèrent point à consacrer. Venus en Armorique de l'île de Bretagne et de celle d'Hibernie, sortis pour la plupart des colléges druidiques, les premiers missionnaires bretons étaient entrés en quelque sorte dans le christianisme sans dépouiller le vieil homme. Ils ménagèrent donc des croyances dont leur propre cœur était à peine détaché. On surmonta de la croix la pierre des sacrifices; l'image de la Vierge mère se refléta dans les sources consacrées, et l'on continua de cueillir, en invoquant Notre-Dame, les plantes salutaires coupées par les vierges fatidiques de Seyna (1) à la clarté de la lune avec la faucille d'or. Pendant que le Gallo-Romain revêtu du laticlave passait du temple de Jupiter dans l'église de Jésus-Christ, le Celte de Cambrie et celui de la péninsule armoricaine, conservant leurs longues chevelures et leurs larges braies (2), entraient de plein saut du druidisme dans la foi catholique.

L'unité morale du peuple breton n'était pas moins heureusement servie par les révolutions politiques qui changeaient alors la face du monde, car les invasions devant lesquelles se dissolvaient les plus vieux états envoyèrent à l'Armorique des concitoyens plutôt que des étrangers. Parti de l'île de Bretagne pour disputer l'empire à Gratien dans les dernières années du IVe siècle, Maxime avait réuni à son armée, lors de son entrée dans les Gaules, une portion notable de la jeunesse bretonne, obéissant à un chef breton comme elle. Séparés de leur patrie par les armées romaines après la défaite et la mort de leur césar éphémère, ces auxiliaires se réfugièrent dans l'Armorique, abandonnée par les légions, terre hospitalière où la communauté d'origine, de langage et de coutumes leur garantis-

(1) Aujourd'hui l'île de Sein, sur la côte sud du Finistère. Voyez Edward Davies, *Mythol. and Rites of the British Druids.*

(2) « Gallia Comata... Gallia braccata. » (César). — « Veteres *braccæ* Britonis pauperis. » (Martial.)

sait un accueil fraternel. Instruit dans la discipline romaine sans avoir répudié sa pure nationalité kimrique, Conan Meriadec ou Murdoch devint, par l'assentiment général, le chef de tous les clans celto-bretons, et fonda dans ces contrées, sous la forme d'une fédération militaire, une sorte de monarchie dont l'histoire se suit à travers des obscurités bien naturelles, mais à l'aide de monumens incontestables, plus d'un siècle avant que le petit-fils de Mérovée eût fixé ses tentes entre la Meuse et la Seine. Depuis ce jour, un courant régulier d'émigration s'établit entre la Bretagne et la péninsule voisine, et lorsque la grande île fut envahie par des nuées de Barbares de tout sang et de toute langue, quand elle poussa vers Rome impuissante le cri de désespoir qui retentit encore dans les lamentations de son Jérémie (1), ce mouvement prit des proportions de plus en plus considérables, sans que l'histoire ait à signaler entre les survenans et les anciens détenteurs du sol armoricain ni conflits personnels ni dépossessions violentes, tant la terre était vaste et la population rare, tant l'identité primordiale s'était maintenue à travers les temps et les mers (2)! Un changement de nom devint le sceau définitif de cette révolution presque régulièrement accomplie. Vers le VIe siècle, la péninsule prit le nom de Petite-Bretagne, pendant que les Anglo-Saxons infligeaient à la grande île le nom d'*Angleterre* en signe de conquête et de servitude.

Mais si l'autonomie celtique se vit ainsi miraculeusement préservée dans des temps où les plus grands peuples tombaient comme les moissons sous la faucille, ce fut pour succomber plus tard sous les conditions géographiques que lui avait imposées la nature. Du côté du nouvel empire qui commençait à se former au nord des Gaules affranchies de la domination romaine, la Bretagne n'était protégée ni par un cours d'eau ni par un pli de terrain, et les Francs, qui, à l'exemple de tous les peuples fondateurs, marchaient d'un pas également résolu vers le soleil et vers la mer, ne pouvaient manquer de considérer la péninsule avec laquelle ils confinaient sur une frontière ouverte de soixante lieues comme une portion indispensable

(1) Gildas, *De Excidio Britanniæ*.

(2) « Point de *vainqueurs* ni de *vaincus* dans la péninsule gauloise : les nouveau-venus restèrent dans la condition à laquelle ils appartenaient. Les hommes complétement libres entrèrent comme tels au service des seigneurs du pays, les colons demeurèrent colons; tout se réorganisa d'après les anciens usages de la terre natale. Les chartes du cartulaire de Saint-Sauveur de Redon attestent à chaque ligne que les anciennes institutions de même que la langue nationale avaient passé la mer avec les émigrés. Les *machtyern* armoricains ne sont autre chose en effet que les *principes* bretons du temps de César, ou les *tyern* et les *arglwydd* dont parlent les lais cambriennes. » *Histoire des Peuples Bretons dans la Gaule et dans les îles Britanniques*, par M. A. de Courson, tome II, page 207.

de leur monarchie naissante. Aussi, dans la pénombre de l'époque mérovingienne, entrevoit-on des efforts mal concertés, mais continus, pour établir, soit par les armes, soit par des transactions dont la forme nous échappe, des colonies germaniques aux marches de la Bretagne, et les cartulaires de nos abbayes, source presque unique de l'histoire de ces temps reculés, nous montrent-ils simultanément, dans la zone-frontière placée sous la domination des premiers rois bretons, des colons gallo-romains, des Francs et jusqu'à des peuplades de Frisons, tous étrangers par l'origine aussi bien que par le langage aux populations celtiques de la Domnonée.

Clovis comprit sans doute de quelle importance il était pour lui de s'ouvrir un accès vers l'Océan pendant qu'il étendait ses conquêtes au sud de la Loire; mais n'étaient deux lignes de Grégoire de Tours portant les traces visibles d'une interpolation (1), il n'y aurait pas un témoignage écrit d'où l'on pût inférer que les armes de ce prince eussent fait quelques progrès dans l'intérieur de la Bretagne. C'est pourtant sur cet unique passage, attribuant à Clovis une conquête toute chimérique, que les historiens français, écrivant par ordre, depuis Nicolas Vignier, historiographe d'Henri IV, jusqu'aux faussaires payés par le duc d'Aiguillon, ont prétendu établir la vassalité originelle du duché envers la couronne, effort poursuivi avec une persévérance qui aurait de quoi surprendre, si l'on ne savait qu'il est habile de simuler le droit lors même qu'on peut déployer l'appareil de la toute-puissance.

Depuis le roi Hoël Ier jusqu'à Alain II, qui vivait vers le milieu du VIIe siècle, la succession royale fut plusieurs fois sans doute interrompue en Bretagne par des guerres civiles et des divisions territoriales survenues entre les princes issus de la lignée du premier Conan : ce pays ne put échapper à la destinée qui pesait sur la France elle-même, dont le gouvernement était alors partagé entre quatre rois. Sous le titre de ducs ou de comtes, on voit donc régner simul-

(1) « *Nam* semper Britanni sub Francorum potestate, post obitum Clodovei fuerunt, et comites, non reges appellati sunt. » Greg. Turon., lib. IV, ch. 4. — « Voilà, dit d'Argentré, un aussi mauvais *car* qu'il en fust oncques. » En effet ce *nam*, ce *car*, comme le dit fort bien M. Daru, qui paraît être l'explication ou la conséquence d'une proposition déjà établie, ne se lie aucunement ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Dans les quatre-vingt-un ans qui séparèrent la mort de Clovis de celle du célèbre évêque de Tours, les souverains de la Bretagne déployèrent d'ailleurs avec éclat le caractère royal qui ne leur était pas alors contesté, comme l'ont mis hors de doute dom Bouquet et le savant abbé Gallet. L'on trouvera naturel que je me borne à indiquer ici les questions controversées en renvoyant le lecteur aux sources et particulièrement aux quatre volumes in-folio des *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, publiés par dom Lobineau, dom Morice et dom Taillandier, recueil le plus authentique et le plus complet que possède la France pour son histoire provinciale.

tanément à Nantes, à Rennes, à Vannes, en Cornouailles et dans le pays de Léon, des princes issus d'une souche commune; mais ces princes, qui purent parfois accepter les Francs comme auxiliaires, ne les considérèrent jamais comme des dominateurs. Il était naturel que l'exiguïté de leurs possessions conduisît les chroniqueurs à attribuer à chacun de ces chefs un titre moins élevé que celui auquel se rattache d'ordinaire l'idée de la puissance suprême. Rien cependant n'autorisait l'abbé de Vertot, le contrôleur-général de Laverdy et les autres publicistes officiels à prétendre que dès lors la qualification royale cessa d'être portée par les souverains bretons d'ordre exprès des rois de France, en témoignage d'une dépendance reconnue. Il y eut assurément dans la péninsule certains interrègnes durant lesquels il est fort difficile de déterminer en quelles mains résidait l'autorité principale; mais ces interrègnes ne profitèrent aucunement au droit des princes mérovingiens, demeurés parfaitement étrangers à la Bretagne, dont le premier soin, sitôt qu'elle parvenait à triompher de l'anarchie, était toujours de reconstituer sa propre unité.

Ce fut sous Charlemagne seulement que la conquête de ce pays put être accomplie, après trois expéditions qui avaient attesté la résistance acharnée, quoique impuissante, des populations de l'Armorique. Aussi le grand empereur eut-il à peine fermé les yeux que le peuple breton rouvrit contre ses débiles héritiers une lutte dont les débuts sont revêtus par la tradition celtique d'une sorte de grandeur homérique. Par une mesure qui n'atteste pas moins son imprévoyance que sa faiblesse, Louis le Débonnaire avait remis la garde de cette redoutable contrée à un chef indigène, issu, selon les uns, d'une origine royale, sorti d'après les autres du sang le plus obscur, mais auquel il n'a certainement manqué qu'un plus vaste théâtre pour s'asseoir à jamais au rang des plus grands hommes. Lieutenant-général de l'empereur, investi, paraît-il, de toute sa confiance, Noménoé profita de ses pleins pouvoirs pour préparer le soulèvement de la Bretagne avec une habileté patiente, plus autorisée par le patriotisme que par la loyauté. Brûlant lui-même de toutes les passions nationales dont il était l'instigateur, il appela à l'heure opportune tous les Armoricains aux armes, depuis les rochers d'Occismor, qui avaient entendu les chants de la Table-Ronde, jusqu'aux confins de la vaste forêt où avait disparu Merlin. A Ballon, obscur hameau situé aux bords de la Vilaine, se livra l'une de ces batailles épiques où les peuples sont aux prises et qui décident de leur fortune et du nom même qu'ils vont porter. Écrasés par l'élan de la cavalerie bretonne, les Francs et les Saxons de Charles le Chauve s'enfuirent, disent les chroniqueurs, jusqu'au Mans sans prendre haleine, et Noménoé fut

acclamé roi par la nation qu'il avait fait revivre. Ardemment soutenu par un peuple de paysans et de soldats, mais en lutte presque permanente contre le clergé, que les traditions romaines rattachaient à l'idée impériale, et qui persistait à placer à Tours le centre canonique de son obédience, ce prince continua en roi politique le règne qu'il avait commencé en soldat heureux, et peut-être serait-il parvenu, malgré l'immense inégalité des forces, à fonder une monarchie bretonne dans l'ouest des Gaules, si la mort ne l'avait prématurément frappé au moment où il s'avançait à la tête d'une armée victorieuse au cœur même des possessions de Charles le Chauve (1).

L'œuvre croula avec le grand homme qui l'avait élevée. Si les petits-fils de Noménoé, aussi profondément divisés que les successeurs de Charlemagne, continuèrent encore, durant quelques générations, à porter le titre et les insignes de la royauté, l'état de crise dans lequel s'écoula leur vie les conduisit bientôt à modifier gravement la situation de la Bretagne vis-à-vis de la couronne. Soit que ces princes désirassent obtenir des rois de France quelques territoires dépendant du Maine et de la Neustrie, soit que les invasions normandes, si funestes à la ville de Nantes, trois fois détruite, les obligeassent à ne pas marchander le prix d'un concours qui fut d'ailleurs presque toujours infructueux, il est hors de doute que, vers la fin du IXe siècle, la suzeraineté des Carlovingiens fut reconnue par les souverains bretons, qui ne tardèrent pas à substituer le cercle ducal à la couronne fermée des rois. Au siècle suivant, cette révolution était consommée. La Bretagne se trouva donc rattachée au grand système des fiefs malgré l'antériorité de son existence politique et son indépendance séculaire. Des traités qui ne se retrouvent point, il est vrai, mais dont l'existence n'est pas contestable, donnèrent aux rois de France sur cette province des droits réels, quoique fort mal définis. Ces droits eurent-ils le caractère d'un simple tribut, ou constituèrent-ils dès lors une vassalité régulière? L'hommage portait-il sur la totalité du territoire, comme l'ont prétendu les écrivains français, ou ne s'appliquait-il qu'aux terres plus récemment concédées aux ducs, comme l'ont maintenu les historiens bretons? Impliquait-il un hommage ou un engagement personnel? Était-il simple, était-il lige? Tel est le sujet d'une longue controverse dans laquelle les lettres de cachet ont joué un rôle durant le siècle dernier, et qu'une science plus libre a résolu de nos jours dans le sens le plus favorable aux prétentions bretonnes (2).

(1) Noménoé mourut à Vendôme en 851, de maladie accidentelle selon toute vraisemblance, et miraculeusement frappé par la justice divine, si l'on s'en rapporte à la chronique du moine Adhémar. — *Recueil des historiens de France*, t. VII, p. 226.

(2) Daru, *Histoire de Bretagne*, t. Ier, p. 258 et 430; — de Roujoux, *Histoire des Rois et des Ducs de Bretagne*, t. Ier, liv. IV.

Quoi qu'il en soit, un fait nouveau demeurait acquis : c'est qu'à partir du xe siècle, quelles que fussent les conditions et les réserves attachées à leur allégeance, les souverains bretons relevaient d'une autre puissance que Dieu et leur épée.

Un résultat aussi inattendu que cruel sortit bientôt de la dépendance dans laquelle ces princes s'étaient réfugiés pour échapper aux horreurs des invasions normandes. Ce fut aux Normands mêmes, chargés des dépouilles de son littoral, couverts du sang de ses vierges et de ses prêtres, que la Bretagne se vit livrée par les monarques imbéciles auxquels ses princes avaient spontanément reconnu des droits sur elle. Charles le Gros avait racheté son royaume avec de l'or et des vases sacrés; Charles le Simple livra des provinces afin d'en sauver les restes, et pour appoint à la Normandie il céda en bloc toutes ses prétentions sur la Bretagne, trop faible pour profiter de ses droits, trop ignorant pour les définir. Ce fut ainsi que la contrée qui, après avoir résisté quatre siècles à la conquête, avait dans une étreinte héroïque brisé l'œuvre de Charlemagne, fut un beau jour vendue à un chef barbare par un prince idiot, dont la puissance ne dépassait pas les murs d'une capitale terrifiée.

Le traité de Saint-Clair, dont l'existence n'est pas douteuse, encore que la science paléographique n'en ait pu retrouver l'instrument, doit à bon droit figurer au nombre des transactions les plus infâmes. Quoique la Bretagne, devenue, sans l'avoir soupçonné, un arrière-fief de la monarchie française, parût d'abord ignorer le droit étrange qu'on venait de conférer tout à coup sur elle à un peuple dont le nom lui faisait horreur, ce droit ne tarda pas à se révéler dans sa réalité terrible. Lorsque les ducs de Normandie furent devenus rois d'Angleterre, la malheureuse péninsule, ballottée entre des prétentions rivales qui lui inspiraient une égale antipathie, devint le théâtre de la lutte des deux grandes monarchies entre lesquelles ses ducs s'efforçaient vainement de se maintenir en équilibre. A partir de ce jour, il fut dans la destinée de ce pays de n'échapper au joug de l'une qu'en s'appuyant sur le dangereux secours de l'autre. Avec le xie siècle s'ouvrit cette lamentable histoire de six cents ans que le sang du peuple breton sert à écrire, tandis que lui-même disparaît en quelque sorte devant l'étranger : drame héroïque, mais monotone, où d'admirables dévouemens profitent plus à l'honneur qu'à la patrie, et dont l'issue fatale était de faire de la Bretagne, malgré la passion avec laquelle elle défendait son indépendance, ou bien une simple province française, ou bien la colonie continentale de l'Angleterre.

Fractionnée, par le fait des partages, en divers rameaux établis à Rennes, à Nantes, à Vannes et à Quimper, la première maison ducale de Bretagne ne put opposer aux Normands qu'une résistance

impuissante. Durant un demi-siècle, ceux-ci ravagèrent la péninsule, profitant d'ailleurs avec la souplesse habituelle aux barbares des subtilités du droit féodal pour séparer de plus en plus l'une de l'autre les grandes seigneuries bretonnes et pour les rattacher au nouveau trône qui s'élevait de l'autre côté de la Manche. La Bretagne fournit en effet un large contingent d'aventuriers au conquérant qui changea les destinées de l'Angleterre. Après la conquête, l'octroi de riches domaines constitua à la dynastie anglo-normande un parti puissant au sein de l'aristocratie bretonne, et l'ambition des Plantagenets croissant bientôt avec leur puissance, Henri II résolut de substituer dans la péninsule sa domination directe à son droit de suzeraineté. Il arrêta donc et parvint à consommer, malgré les tardives résistances des rois capétiens, le mariage de Geoffroy, son troisième fils, avec Constance, fille unique du duc Conan IV, qui s'éteignit obscurément sous le titre étranger de comte de Richemond. En 1169, Henri Plantagenet fit couronner à Rennes Geoffroy comme duc de Bretagne, et une dynastie anglaise régna dans ce pays jusqu'au jour où un prince français vint l'y supplanter. Devenu possession britannique, le duché prit part à toutes les luttes domestiques ouvertes entre les princes de cette famille parricide, et la Bretagne, soumise au joug brutal du gouvernement anglo-normand, remplaça par une haine héréditaire l'attachement fraternel qu'elle avait si longtemps entretenu pour la grande île voisine. Traitée en vassale, ses havres n'abritèrent plus que des vaisseaux anglais, et la Tour de Londres s'enrichit des trésors de ses mines et des poèmes pour jamais perdus de ses bardes.

Ses sujets avaient pourtant pardonné à Constance le crime du mariage qui les avait livrés à l'étranger, car de cette union un fils était né à l'Armorique; la jeunesse palpitait d'espérance, et les vieillards pleuraient d'amour à son nom. Pour échapper aux amertumes d'une sujétion impitoyable, le pays répétait les chants du prophète qui avait promis de grandes destinées au rejeton des rois celto-bretons; il attendait avec confiance la prochaine victoire de l'hermine sur le léopard. Vain espoir, promesse mensongère! Merlin n'avait sans doute prédit au nouvel Arthur que l'immortalité dispensée par le malheur et par le génie; le plus grand poète de l'Angleterre devait un jour couronner de fleurs le front de la blanche victime que l'Océan engloutit avec les dernières espérances du peuple qui croyait en lui (1).

Pour se soustraire aux machinations de Jean sans Terre, son oncle, le jeune Arthur avait mis sa personne et son duché à la discrétion

(1) Shakspeare's *King John*.

de Philippe-Auguste. Une mort prématurée empêcha l'union de Henri d'Avangour, chef de la maison de Penthièvre, avec Alix, héritière des droits de son jeune frère assassiné, de telle sorte qu'après de vains efforts pour marier cette princesse à un seigneur dans les veines duquel coulât le sang de Bretagne, il fallut choisir entre l'odieuse race encore teinte du sang d'Arthur et la famille du roi politique qui avait protégé sa jeunesse. Alix accepta donc pour époux un prince de la maison de France, et Pierre de Dreux, comte de Braisne, arrière-petit-fils de Louis le Gros, vint régner sur la Bretagne.

Ce choix ne répondit à aucune des espérances qui l'avaient provoqué. En mettant à sa tête un Capétien, la Bretagne avait voulu échapper à la dynastie anglo-normande; mais Pierre de Dreux était à peine installé dans son duché qu'il traitait avec Henri III, et que, non content de faire hommage de la Bretagne à un Plantagenet, il déclarait le reconnaître pour roi de France (1). De son côté, Louis VIII avait espéré rencontrer un allié et un soutien dans un prince de son sang doué d'éminentes qualités politiques et militaires, et son fils n'avait pas encore commencé à régner que le souverain de la Bretagne se faisait l'instigateur de toutes les machinations sous lesquelles faillit succomber la régence de Blanche de Castille. Plus remuant qu'ambitieux, plus capable de nuire à autrui que de se servir lui-même, Pierre de Dreux s'engagea dans une carrière non moins agitée que stérile. Par la nature de ses passions comme par celle de ses habiletés, ce personnage semble moins appartenir à son époque qu'à la nôtre, car lorsqu'il ne fond pas sur les Sarrasins la lance à la main aux champs de la Palestine, il est comme dépaysé dans son propre temps, où il n'éveille aucun écho et ne provoque aucune sympathie. Odieux à ses barons, en horreur aux évêques, Pierre Mauclerc ne tarda pas à succomber sous le génie de son siècle, et finit par désavouer toutes les tentatives à la poursuite desquelles s'était épuisée sa vie; mais la Bretagne ne paya pas moins cher son repentir que ses fautes, car, avant de résigner la couronne et de la faire passer sur la tête de son fils Jean Ier, Pierre, réconcilié avec la France, resserra tous les liens qui unissaient son duché au chef de sa race, et admit, chose sans exemple jusqu'alors, l'appel au parlement de Paris des arrêts rendus en certains cas par ses cours de justice. Sous Philippe le Bel, le duc Jean II rendit cette dépendance plus étroite encore en acceptant, malgré les éclatantes protestations de ses sujets, le titre de pair de France, qui lui fut conféré par

(1) On peut du moins l'inférer du texte de la lettre adressée par le roi d'Angleterre au pape. Voyez cette lettre aux *Actes de Bretagne*, t. Ier, p. 898.

lettres patentes (1). Jean III ne se sentit pas assez fort pour échapper au joug porté par ses deux prédécesseurs, encore qu'au début de chaque campagne il prît grand soin de faire constater par acte authentique qu'il suivait le roi de France à la guerre « à titre d'allié et point à titre de vassal (2). »

L'attitude contrainte de ces princes, pressés entre deux grands états, laisse deviner qu'une crise se prépare dans les destinées de la Bretagne. A mesure que la royauté française accomplit son destin et qu'elle s'assimile les diverses parties du territoire, le duché, roche isolée dont la mer montante bat déjà les flancs d'écume, ne se maintient plus par ses propres forces malgré l'indomptable vitalité du génie national; l'Angleterre seule peut le protéger encore contre la France, et le peuple breton en est à choisir entre deux dominations qui lui sont également odieuses. Il n'y a d'ailleurs dans la politique des princes français appelés au trône ducal de Bretagne que de très rares révélations de l'esprit breton. Braves sur le champ de bataille, mais légers et médiocres pour la plupart, ils semblent presque toujours écrasés par les difficultés sans cesse croissantes de leur situation; ils manquent enfin, pour y échapper, des ressources que présentent aux ducs de Bourgogne de la maison de Valois, chefs héréditaires d'une grande faction, l'audace de leurs desseins et le bonheur constant de leur fortune. Condamnés par la force des choses à une politique de bascule dont ils placent alternativement le levier à Paris et à Londres, entraînant leurs sujets dans de sanglantes querelles qui ne touchent point à l'avenir de la patrie bretonne, ces princes semblent presque toujours à la remorque des événemens, et leur histoire en devient monotone au point de provoquer la lassitude, tant la Bretagne disparaît au milieu des luttes dont elle est l'occasion, la victime et le théâtre.

Tel est surtout le caractère du grand débat qui remplit l'histoire pendant la majeure partie du XIVe siècle, débat provoqué, comme personne ne l'ignore, par la rivalité de la maison de Penthièvre et de la maison de Montfort pour la succession de Bretagne à la mort du duc Jean III, décédé sans héritier direct. Cette querelle succes-

(1) Ajoutons cependant avec d'Argentré « qu'il ne se trouve aucun endroit où les ducs de Bretaigne se soient intitulés pairs de France... Le duc, à vrai dire, ne considéroit pas la fin des honneurs qu'on lui offroit, les prenant en bonne part, encore qu'eux-mêmes aperçussent assez que telles offres tendoient à autres effets, à ce que par ce moyen l'hommage et souveraineté fussent à l'advenir plus asseurés et hors de toute controverse et altercation à cause de l'adjonction et confusion de la pairie avec le duché, car par tel moyen l'hommage se devoit faire de l'un et de l'autre soubs même forme et conception unique, qui n'étoit pas peu de prévoyance pour l'avancement des affaires du roy. » *Histoire de Bretaigne*, liv. IV, ch. 31.

(2) Daru, *Histoire de Bretagne*, t. IV, p. 70.

soriale, où le droit demeura toujours obscur et dont l'issue resta si longtemps incertaine, constitue sans doute l'un de ces magnifiques épisodes qui abondent dans l'histoire de notre péninsule; mais l'on n'y saurait trouver l'une de ces questions nationales qui font palpiter un peuple en mettant en saillie sa physionomie et ses passions. Le nom de Du Guesclin, celui de cette grande comtesse de Montfort, héroïne que Plutarque aurait disputée à Froissart et que celui-ci nous représente « chevauchant par les rues de ses villes, faisant mieux son devoir de tête et de main qu'aucun de ses chevaliers ou hommes d'armes (1); » les souvenirs du chêne de Mi-Voie arrosé du sang des trente; ces grands coups d'épée, ces villes vaillamment défendues par des femmes, ces haines héréditaires des Clisson que les pères transmettent avec leur sang et les mères avec leur lait; l'éclat d'une lutte où viennent combattre un roi de France, un roi d'Angleterre, un prince de Galles, un roi de Navarre, un duc de Normandie, un duc d'Athènes, un connétable de France, conduisant des légions sans cesse renouvelées de stipendiaires allemands, espagnols et génois; ce long tournoi donné sur nos landes et sur nos grèves présente à coup sûr un spectacle d'une grandeur incomparable, mais c'est en vain qu'on y chercherait une pensée nationale et un intérêt breton. Une noble province est mise à sac, deux générations sont décimées, sans qu'il soit possible à l'historien ni de déterminer le droit des prétendans, ni de décider de quel côté incline le cœur de ce peuple voué par la fatalité de sa position à une destruction presque complète. La Bretagne en effet était divisée presque également entre Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, neveu de Philippe de Valois, et Jean de Montfort, candidat de l'Angleterre, qui, malgré son origine capétienne, entretenait pour la France des sentimens de haine profonde.

Au début de la lutte, les villes, les évêques et les nobles prirent parti presque au hasard, et tant qu'elle dura, on changea si souvent de drapeau qu'il est impossible d'expliquer l'attitude des combattans par des intérêts d'une nature politique et permanente. Toutefois, si l'un des deux concurrens représentait plus spécialement la nationalité bretonne, c'était certainement le comte de Montfort, né dans le pays de père et mère indigènes, et c'était celui-là même que la haute noblesse bretonne repoussait, car l'aristocratie baroniale demeura, jusqu'à la mort de Charles de Blois, l'appui le plus solide du parti français. C'est que dès cette époque les perspectives poursuivies par quelques grandes maisons d'une importance quasi-princière liaient celles-ci à la cause du roi suzerain, leur protecteur tou-

(1) *Chroniques* de sire Jean Froissart, liv. Ier, ch. 175.

jours empressé contre les ducs. Le succès si longtemps disputé de Jean IV rendit cette liaison plus intime encore, car la maison de Montfort, redevable à l'Angleterre de la couronne ducale, acquitta sa dette par une soumission presque constante au gouvernement britannique, fournissant ainsi aux hauts barons l'occasion de voiler, sous les dehors d'un dévouement désintéressé à la France, leur opposition systématique au pouvoir de leur seigneur immédiat.

Aussi Anglais au fond du cœur que l'avait été son père, Jean V porta dans sa conduite l'inconstance de son caractère, et ne changea pas moins souvent d'alliés que de conseillers. Malgré des retours passagers vers la France, son nom se retrouve parmi ceux de ses plus implacables ennemis aux jours sinistres où un prince étranger régnait à Paris avec l'appui d'une mère dénaturée et sous le couvert d'un père en démence. L'influence anglaise domina donc le plus souvent à la cour de Rennes durant la première partie du xve siècle, et les petits-fils de Louis le Gros ne reprirent les sentimens qu'il était naturel d'attendre de leur naissance qu'après qu'une longue suite de morts imprévues eut fait tomber la couronne ducale sur le front du connétable dont l'héroïque épée avait achevé l'œuvre de Jeanne d'Arc. Collatéral de la maison de Bretagne, Arthur de Richemond avait de bonne heure cherché fortune en France. Appelé soudainement au trône à la mort du duc François Ier, son neveu, il déclara vouloir conserver, « pour l'honorer dans sa vieillesse, la charge qui l'avait honoré dans sa jeunesse. » Un pareil serviteur avait droit d'être fier et de ne rien céder de ses légitimes prérogatives. En offrant au roi Charles VII l'assurance d'un dévouement à la France dont toute sa vie avait été le gage, Arthur III lui refusa donc résolûment l'hommage lige, en ne consentant à déposer son épée et à prêter serment que pour les terres et seigneuries étrangères à la Bretagne, maintenant l'entière liberté de son duché et la plénitude de prérogatives souveraines que n'avaient pu entamer, disait-il, la faiblesse et la condescendance de quelques-uns de ses prédécesseurs. Cette affirmation avait d'autant plus de poids que les principes qui présidaient au gouvernement du pays, de l'aveu des princes et des sujets, frappaient de nullité tout acte politique non ratifié par l'assentiment formellement exprimé des états, et que des protestations persistantes s'étaient produites au sein de la représentation nationale contre les concessions de Pierre de Dreux et de ses successeurs.

A l'époque sur laquelle nous allons bientôt concentrer notre attention, la Bretagne jouissait en effet du gouvernement le mieux réglé de l'Europe, et c'est dans l'attachement universel que lui portaient les diverses classes de la société que se rencontre l'explication de la longue lutte dont les dernières péripéties ont rempli l'histoire même

du XVIIIe siècle. En s'y développant dans toute sa plénitude, l'élément féodal n'avait été vicié dans cette contrée, comme nous l'avons dit, ni par le fait primordial de la conquête, ni par les antipathies héréditaires que celle-ci avait ailleurs suscitées. Les terres étaient venues s'enlacer comme d'elles-mêmes dans le puissant réseau dont la première maille se rattachait au trône ducal, et de la possession territoriale avait découlé, avec le devoir de s'armer à la semonce du souverain, le droit corrélatif de voter les subsides, de concourir au gouvernement et de distribuer la justice aux peuples. Les états, quelquefois aussi appelés parlemens, avaient affecté en Bretagne, sous la première dynastie royale, des formes très diverses; mais depuis les célèbres assises du duc Alain Fergent, tenues à l'ouverture du XIIe siècle, l'on peut suivre, sans la perdre jamais de vue, la trace de l'action exercée par la représentation nationale du duché sur tous les événemens de quelque importance.

Cette représentation était la vivante image de l'état territorial lui-même. Elle se composa d'abord des hauts barons et des seigneurs bannerets, vassaux directs des ducs, car ce fut seulement au XVIe siècle, après la réunion de la province à la France et par l'influence des idées françaises, que les états de Bretagne s'ouvrirent à l'universalité des gentilshommes, révolution éclatante qui attestait le triomphe du droit personnel sur le droit de propriété, la déplorable victoire de l'esprit de caste sur l'esprit vraiment aristocratique. Aux barons représentans de leurs propres vassaux venaient se joindre les neuf évêques et les nombreux abbés de la province, qui, s'ils avaient pris d'abord séance à titre de feudataires terriens, finirent bientôt par former dans l'état un ordre distinct qui eut le pas sur les deux autres. Dans le cours du XIVe siècle, des faits nouveaux provoquèrent des applications logiques plus étendues de ce qu'il faudrait appeler l'idée-mère du droit public au moyen âge. S'il avait fallu le consentement des seigneurs pour imposer leurs terres et leurs hommes, il parut naturel en effet, pour ne pas dire nécessaire, de réclamer celui des bourgeois afin d'imposer dans les villes les valeurs mobilières, qui se développaient chaque jour par les progrès de l'industrie, surtout par ceux du commerce maritime, dont l'extension avait fait déjà de Nantes et de Saint-Malo des cités de premier ordre. Trente-neuf villes conquirent de la sorte le droit de comparaître, par un ou plusieurs députés, aux grandes assises de la nation, ordinairement convoquées par les ducs à Rennes, à Vannes, à Redon ou à Nantes. Là, les trois ordres délibéraient en commun, quoique l'assentiment formel de chacun d'eux fût réputé nécessaire pour constituer une résolution souveraine.

Écrire l'histoire des états de Bretagne, ce serait donc, comme

on voit, écrire à peu de chose près l'histoire des états-généraux de la monarchie française. Toutefois il y aurait à signaler une différence notable, et celle-ci suffirait seule à expliquer pourquoi les assemblées délibérantes ont si longtemps fonctionné en Bretagne avec une efficacité peu bruyante, tandis qu'elles ne furent malheureusement en France que des expédiens mis en œuvre dans des jours difficiles. Sous le régime des ducs, une périodicité annuelle, ou bisannuelle tout au moins, avait fait des états un moyen habituel et un instrument régulier de gouvernement. Si l'on excepte Pierre Mauclerc, grand centralisateur, qui n'avait rien de breton dans les instincts non plus que dans le sang, aucun duc de Bretagne n'avait estimé possible de se passer du concours de ses conseillers-nés pour lever des impôts, déclarer la guerre, modifier l'état des terres ou la condition des personnes, bien moins encore pour régler les fréquentes difficultés que présentait, relativement à la succession au trône, le droit des femmes, maintenu quelquefois jusque dans les lignes collatérales. A ces intérêts généraux, objet constant de délibérations libres et mûries, venait se joindre l'exercice ordinaire de la justice, car il appartenait aux états de réformer par voie d'appel les jugemens rendus par toutes les juridictions seigneuriales. Longtemps les membres des trois ordres avaient statué sur ces matières dans le cours de leurs sessions; mais le nombre des appels se multipliant chaque jour avec celui des contestations, des commissaires choisis entre les membres des états reçurent charge de statuer au lieu et place de ceux-ci, et cette délégation se maintint jusqu'aux dernières années du règne du duc François II. Ce fut en effet en 1486 qu'avec l'assentiment de l'assemblée souveraine, ce prince érigea une cour sédentaire de justice, composée d'un président et de douze conseillers. Cette cour, établie d'abord à Vannes, transportée bientôt après à Rennes, devint le célèbre parlement de Bretagne, étroitement associé pour la défense des institutions jurées par nos rois aux états de la province, et dont la situation était d'autant plus forte que, sans aspirer pour lui-même, comme le parlement de Paris, à l'exercice de droits politiques, il demeurait toujours le gardien vigilant des traités qui les avaient assurés.

La Bretagne portait donc à ses antiques institutions un attachement profond. Justement fière de sa liberté calme et forte, elle s'indignait dès le xve siècle à la pensée qu'on pût jamais songer à la soumettre au régime sous lequel les Français, tour à tour factieux ou pressurés, vivaient durant le règne orageux des princes de la maison de Valois. « Quand les Bretons connurent, nous dit l'aumônier de la duchesse Anne, écrivant peut-être dans le palais de Louis XII, que le roy de France les vouloit de fait appliquer à lui

et les régir selon ses lois, lesquelles ne s'accordoient pas aux leurs, parce qu'ils avoient toujours été en liberté sous leurs princes, et ils veoient les François comme serfs chargés de maints subsides, ne voulant obtempérer à l'intention du roy, commencèrent à faire monopolle et eurent conseil ensemble de se défendre (1). »

Ce sentiment était commun à toutes les conditions et s'expliquait fort bien par la constitution de cette société modeste et tranquille qui aurait formé l'un des états les plus heureux de l'Europe, si la lutte de deux grandes cours n'avait converti en un champ de carnage la terre des saints et des fées, la douce patrie des légendes et des miracles. Sans être riche, ce pays était prospère : des traités nombreux conclus par les ducs, depuis Jean V jusqu'à François II, qu'on peut trouver à leur date au deuxième tome des *Actes de Bretagne*, constatent l'importance de ses relations maritimes, surtout celle de ses pêcheries. Des mœurs pures et des influences salubres y comblèrent promptement les vides faits par la guerre. Quoique la bonne moitié de sa noblesse fût demeurée sur le champ de bataille durant la lutte des maisons de Penthièvre et de Montfort, cette noblesse, à la fin du xve siècle, était très nombreuse et se confondait dans ses derniers rangs avec la population rurale, dont la rapprochaient singulièrement la communauté des habitudes et la simplicité de la vie. Ne sortant guère de leurs manoirs que pour paraître aux *montres* de leurs seigneurs, les nobles bretons vivaient dans une surabondance habituelle de denrées et une fréquente pénurie d'argent sur la manse seigneuriale, où les colons leur fournissaient en nature la plupart des objets fongibles. Ces colons participaient d'ailleurs à la possession du sol, car ils l'occupaient universellement alors à titre de domaine congéable, et l'on sait que l'effet de cet usement, spécial à la Bretagne, est de maintenir le domainier dans la possession indéfinie de l'immeuble qu'il exploite, tant qu'il n'a pas été remboursé à dire d'experts, par le propriétaire foncier, du prix total de ses édifices et superfices. Un parfait accord, attesté par les traditions comme par les chants populaires de la Bretagne, régnait ainsi entre ces hommes, dont la main calleuse ne maniait pas moins courageusement le fer de la lance que celui de la charrue. D'un autre côté, durant le cours de cette longue histoire, une admirable fidélité rattacha presque toujours les vavasseurs aux grands vassaux, et les devoirs imposés par la hiérarchie féodale ne furent respectés nulle part aussi scrupuleusement qu'en ce pays.

Cette fidélité, très honorable en elle-même, peut figurer pourtant

(1) *Histoire de Bretagne avec les chroniques des maisons de Vitré et de Laval*, par Pierre Le Baud, aumônier de la reine Anne de Bretagne, ch. 41. p. 361.

à bon droit au nombre des causes qui hâtèrent l'annexion du duché à la France, encore que la noblesse bretonne tînt par le fond de ses entrailles à l'indépendance de son pays. Cette noblesse se trouvait en effet, par les prescriptions du droit féodal, contrainte de toujours répondre à l'appel des grands feudataires dont elle relevait, soit qu'il s'agît de teindre de son généreux sang les eaux du Nil ou de suivre à l'aveugle la bannière des hauts barons dans leurs révoltes contre les ducs, révoltes dont le dernier terme, quelque soin qu'on mît à le voiler, était l'absorption de la Bretagne. Quatre ou cinq maisons, dont deux au moins faisaient remonter leur origine aux premiers rois armoricains, et que de nombreuses alliances rattachaient aux familles souveraines d'Anjou, de Lorraine, de Navarre, de Foix, d'Armagnac, souvent même au sang royal de France et d'Angleterre, avaient dans le duché, dont leurs vastes fiefs embrassaient alors la presque totalité, un patronage militaire trop considérable pour qu'il n'y devînt pas bientôt dangereux. Ces familles, déjà pourvues en France des plus hautes charges de la couronne, n'employaient plus leur suprématie féodale en Bretagne qu'à pousser leur fortune en dehors du duché, afin de s'établir sur un plus grand pied dans le royaume.

Au sein même de la maison régnante, les ducs avaient toujours à compter avec la branche de Penthièvre, dont le traité de Guérande n'avait pas désarmé les prétentions, et qui, après d'odieux guets-apens contre les princes qu'elle avait solennellement reconnus, vendit traîtreusement à la France des droits qu'un siècle et demi d'impuissance n'avait pas à coup sûr rendus plus légitimes. Moins redoutable par ses visées politiques, la maison de Rohan l'était peut-être plus encore par les sympathies profondes que lui valait son nom et qu'appuyait sa fortune territoriale. Fiers d'une origine royale que la science héraldique a pu contester, mais qui, du XIIe au XVe siècle, ne faisait en Bretagne doute pour personne, alliés à toutes les familles alors régnantes, neveux et beaux-frères de leurs souverains, les vicomtes de Rohan, barons de Léon et comtes de Porhoët, dont le fief principal embrassait à lui seul cent douze paroisses, se sentaient à l'étroit dans leur berceau ; déjà l'une de leurs branches, celle de l'amiral de Montauban, venait de s'implanter en France, et bientôt l'aîné de leur maison allait servir avec éclat la couronne sous le nom de maréchal de Gié. La maison de Laval et de Vitré, issue d'une fille de Conan le Gros, qui à ce titre disputait à celle de Rohan la préséance aux états de Bretagne, et que son alliance avec la maison de Montmorency avait dès le XIIIe siècle rendue très puissante dans le royaume, suscitait aux ducs des embarras que ne conjurèrent pas les nombreux mariages conclus par les membres de

cette famille avec les princes de la maison ducale. Cette influence devint plus redoutable encore aux derniers jours de l'indépendance bretonne, lorsque Françoise de Dinan, comtesse de Laval, gouvernante et conseillère de la jeune princesse Anne, se fut ménagé dans l'intérieur du palais une autorité sans bornes.

Les Rieux se disaient aussi seigneurs du sang de Bretagne, et prétendaient descendre d'un petit-fils d'Alain le Grand. Lorsque le duc François II monta sur le trône, ils servaient déjà le roi suzerain depuis plusieurs générations, et avaient porté deux fois le bâton de maréchal de France. L'état princier qu'ils tenaient en leur beau château de Rieux ne suffisait plus à ces grands feudataires, et Paris les attirait par une invincible attraction. Cependant, entre toutes les familles dont la grandeur et l'ambition menaçaient l'autorité ducale, aucune ne lui avait été aussi fatale que celle de Clisson. Quoique son origine fût plus modeste que celle des hautes maisons baroniales dont nous venons de parler, elle l'emportait sur celles-ci par l'énergie de la passion, le génie politique et l'illustration militaire. Par momens serviteur, presque toujours ennemi de ses souverains, quelquefois assez puissant pour leur faire une guerre heureuse, toujours assez fort pour les faire trembler, possesseur de richesses mobilières à peine croyables, maître de près du quart du sol breton (1), Olivier de Clisson, que l'épée de connétable avait rendu Français, fut, avec et après Du Guesclin, l'un des instrumens providentiels de notre grande unité nationale. Il put travailler à cette œuvre avec un succès d'autant plus assuré que c'était au sein même de sa patrie qu'il avait pris son point d'appui pour la renverser.

Dans ces jours de transformation violente où les forces centripètes luttaient partout contre les forces centrifuges, les principautés provinciales encore subsistantes rencontraient dans leur propre sein des obstacles semblables à ceux qui arrêtaient dans le royaume la constitution du pouvoir monarchique; mais les ducs de Bretagne,

(1) On peut consulter, sur les possessions d'Olivier de Clisson, un acte rédigé par les commissaires chargés de régler les contestations du duc de Bretagne et du connétable. Cet acte se trouve, sous la date de novembre 1392, aux *Preuves de l'Histoire de Bretagne* de dom Lobineau (t. II, ch. 763). Après de longues supputations, les commissaires du duc et ceux du connétable y constatent que le nombre total de feux existant en Bretagne à cette époque n'était que de quatre-vingt-huit mille huit cent quarante-sept, tant les guerres civiles avaient ravagé le pays et réduit sa population. A six habitans par maison, ce chiffre ne représenterait en effet que cinq cent trente-trois mille quatre-vingt-deux âmes, nombre sur lequel Clisson comptait à lui seul plus de cent douze mille vassaux. Pour avoir la population totale de la Bretagne à la fin du XIVe siècle, après l'effroyable guerre de la succession, il faudrait ajouter aux chiffres consignés dans cet important document statistique celui des habitations exemptes de l'impôt du fouage, et l'on ne dépasserait guère un million d'habitans, c'est-à-dire le tiers environ du nombre actuel.

pour triompher de ces résistances, étaient placés dans une condition bien moins favorable que les rois, car ces rois eux-mêmes étaient les incitateurs infatigables et les soutiens peu scrupuleux de toutes les insurrections baroniales. L'on pressent donc l'issue du combat qui va s'engager et le sort réservé au Richelieu de boutique à la cour de Nantes, où Pierre Landais n'avait pour se couvrir qu'une souquenille de laquais au lieu d'une soutane rouge.

II.

Successeur d'Arthur III, son oncle, mort sans postérité, le dernier duc de Bretagne, François II, commença en 1458 un règne écoulé dans les orages et terminé par une catastrophe. Comte d'Étampes du fait de son père, puîné de la maison ducale, comte de Vertus à titre d'héritier de Marguerite d'Orléans, sa mère, ce prince était plus Français que la plupart de ses prédécesseurs par les instincts et par les intérêts. Il avait l'esprit brillant, le goût des arts, des mœurs élégantes et douces, et on le vit déployer au début de sa carrière une activité militaire qui ne tarda pas à s'affaisser sous la double épreuve des difficultés et des plaisirs. Protégé auprès de Charles VII par les souvenirs du connétable de Richemond, son devancier, ce prince se trouva malheureusement bientôt en face de Louis XI, et dut lutter avec des conseillers divisés contre le politique le plus persévérant et le moins scrupuleux de son siècle. Louis XI avait porté sur le trône un plan préconçu : il voulait séparer ses grands vassaux, afin d'arriver à détruire, soit par l'intrigue, soit par la conquête, les deux duchés de Bourgogne et de Bretagne, qui formaient aux deux extrémités du royaume d'inexpugnables boulevards pour la féodalité encore puissante, dont l'un était d'ailleurs un poste avancé pour l'Allemagne et l'autre pour l'Angleterre. Il tourna d'abord ses efforts vers l'ouest, et sous le prétexte d'un pieux pèlerinage à Saint-Sauveur de Redon, le rusé suzerain vint en Bretagne afin d'y préparer, au milieu des pompes dont on entoura sa réception, des machinations dont aucune n'échappa à la perspicacité de François II. Parfaitement fixé sur les vues ultérieures du roi malgré ses chaleureuses protestations d'amitié, le duc se jeta, avec une ardeur que justifiait sa prévoyance, dans la fronde princière qui prit le nom de *ligue du bien public*. Cherchant alors un premier rôle avec un empressement qui dura peu, François vint réunir à Montlhéry une belle armée bretonne à celle des princes, qui, dès le début de cette étrange guerre, songeaient moins à vaincre qu'à traiter, à s'assurer des victoires qu'à se ménager des profits. « Il y avoit là très largement de Bretons, nous dit Comines, et sembloit à les

voir que le duc de Bretagne fût un très grand seigneur, car toute compaignie vivoit sur ses coffres (1). » On sait que la fronde du XVe siècle finit comme celle du XVIIe par une large distribution de gouvernemens, d'apanages et de pensions, avec cette différence toutefois que Louis XI se montra beaucoup plus soucieux que Mazarin de reprendre ce qu'il avait abandonné, par l'excellente raison que ce qui ne valait plus que de l'argent sous Anne d'Autriche représentait en 1465 de la puissance territoriale et militaire.

Le duc de Berri, frère du roi, dont le nom avait couvert cette trame, ayant obtenu pour sa part du butin la Normandie, François II fut donné par les princes confédérés comme guide à ce triste adolescent. Il dut donc le suivre à Rouen, où la main invisible, mais toujours présente, de Louis XI ne tarda point à lui susciter de telles difficultés, et bientôt après de tels périls, que force lui fut de déguerpir au plus vite afin d'aller défendre son duché (2). Le roi était en effet sur le point de franchir la frontière de Bretagne; ses agens y semaient déjà l'or et les promesses, et les théologiens de la couronne avaient inspiré de tels scrupules à l'évêque de Nantes sur la légitimité de la juridiction ducale dans son ressort diocésain, que ce prélat implorait avec la plus vive ardeur l'assistance du roi suzerain pour protéger la liberté des églises bretonnes.

Dans la courte campagne terminée par le traité de Saint-Maur, François II avait acquis moins de gloire que d'expérience. Il n'hésita point à profiter de celle-ci, en usant sans scrupule, pour son propre compte, afin de sortir d'embarras, des moyens qu'il voyait si bien réussir à Louis XI. Il rompit donc avec le frère du roi, et dans une promenade militaire Louis reconquit la Normandie; le duc renonça à toute liaison avec le comte de Charolais, devenu bientôt après duc de Bourgogne, et avec les grands confédérés, au premier rang desquels il venait de combattre. Le roi paya sans hésiter cette volte-face en abandonnant le malencontreux évêque à la ven-

(1) Mémoires de Philippe de Comines, année 1465, liv. Ier, ch. 4.

(2) « Incontinent que l'entrée des ducs de Normandie et de Bretaigne, qui étoient allés prendre la possession de la duché de Normandie, fut faite à Rouen, ils commencèrent à avoir division ensemble quand ce fut à départir le butin, car étoient avec eux ces chevaliers qui vouloient chacun en avoir du meilleur endroit soy... D'autre part le duc de Bretaigne en vouloit disposer, car c'étoit celuy qui avoit porté la plus grande mise et les plus grands frais en toute chose. Tellement se porta leur discord qu'il fallut que le duc de Bretaigne, pour crainte de sa personne, se retirât au mont de Sainte-Catherine près Rouen, et fut leur question jusque-là que les gens du dit duc de Normandie avec ceux de la ville de Rouen furent prêts à aller assaillir le dit duc de Bretaigne jusques au lieu dessus dit, et il fallut qu'il se retirât le droit chemin vers Bretaigne. Et par cette division marcha le roy près du pays, et pouvez penser qu'il entendoit bien et aidoit à conduire cette affaire, car il étoit maître en cette science. » Comines, liv. Ier, ch. 15.

geance de son souverain et en promettant monts et merveilles à son vassal; mais tout à coup le duc de Berri, chassé de son apanage, « fort pauvre et désolé, nous dit Comines, de ce qu'il était privé de son intention, » imagine de se réfugier près de François II, et, par un changement dont il est fort difficile de pénétrer les motifs, celui-ci prend d'abord entre les deux frères une sorte d'attitude de médiateur pour passer bientôt vis-à-vis de la France à l'état d'hostilité. Il marche sur la Normandie, afin d'en déloger l'armée royale, forme une nouvelle et plus étroite confédération avec les ducs de Bourgogne et d'Alençon, et signe enfin une alliance avec l'Angleterre. La rapidité de ces mouvemens est bientôt dépassée toutefois par la prestesse de ceux qu'il se donne incontinent en agissant dans un sens exactement contraire. Deux mois à peine après le traité passé avec Édouard IV, et lorsque, sur la pressante invitation de François II lui-même, le duc de Bourgogne venait d'entrer en France, le duc de Bretagne reprend avec Louis XI des liaisons qui la veille paraissaient impossibles; il se remet à sa merci pour la solution de toutes les difficultés pendantes, abandonne la Normandie, dont il avait conquis les places principales, et promet à son suzerain de l'assister et servir envers et contre tous ceux *qui sa personne et son royaume voudraient grever* (1). La fureur du duc de Bourgogne, à la nouvelle d'un pareil traité, se comprend assurément beaucoup mieux que la soudaine conclusion de cet acte lui-même. « Bien marri fut-il, nous dit le sagace historien de ces tristes temps, en apprenant par le hérault nommé Bretagne comment son maître avoit fait paix avec le roy et renoncé à toute alliance, nommément à la sienne, vu qu'il ne s'étoit mis aux champs que pour secourir le dit duc, et fut en très grand dangier le dit hérault. »

Cependant la colère de Charles de Bourgogne fut aussi courte que l'avait été la phase politique traversée par la volonté de François de Bretagne. L'année suivante, déjà le vent avait viré : Louis XI et François II s'adressaient l'un à l'autre une menace et une injure. Par l'intervention de Tanneguy-Duchâtel, l'un de ces grands transfuges bretons passés au service du royaume, le roi avait attiré à sa cour le jeune vicomte de Rohan. C'était laisser comprendre trop clairement qu'il entendait régler à sa guise la future succession ducale qu'on pouvait s'attendre alors à voir prochainement s'ouvrir, car François II n'eut d'enfans que de son second mariage et qu'en 1477 seulement. Le chef de la maison de Rohan faisait valoir, outre ses

(1) Voyez le texte du traité conclu à Ancenis le 10 septembre 1468 entre le duc de Calabre pour le roi et Guillaume Chauvin, chancelier de Bretagne, pour le duc, avec les ratifications consenties par les états du duché. — *Preuves de l'Histoire de Bretagne* de dom Morice, t. II, ch. 188 et 191.

prétentions personnelles à ce royal héritage, les droits plus positifs de Marie de Bretagne sa femme, fille d'un prédécesseur de François II. Devant la perspective de disposer bientôt lui-même du duché objet de ses plus ardentes convoitises, Louis XI perdit toute prudence et tout sang-froid, car il manqua toujours à ce grand politique de demeurer maître de ses premiers mouvemens. Il accueillit donc avec éclat le jeune seigneur, et lui fit des promesses dont Rohan ne se crut point tenu à garder le secret.

Alarmé par la fuite de son premier sujet, François II de son côté s'empressa de renouer avec ses confédérés de la veille, et même, paraît-il, avec l'Angleterre, des relations que dans ce siècle sans foi il n'était pas moins facile de reprendre que de briser. Quelque secret qu'il y pût mettre, aucun de ses mouvemens ne devait échapper à Louis XI; ce prince imagina donc de soumettre le grand vassal, dont il connaissait fort bien les engagemens à une épreuve délicate. Il lui envoya le collier de son ordre de Saint-Michel, récemment institué, dont les statuts contraignaient à jurer sous la sanction des sermens les plus terribles qu'on était libre de toute alliance avec les ennemis du roi fondateur. Très peu soucieux de tenir ses promesses, François II éprouvait pourtant d'invincibles scrupules à joindre le parjure au mensonge : il renvoya le collier, au risque de provoquer par ce refus une déclaration de guerre qui fut en effet presque instantanée. Cette péripétie ne devait être d'ailleurs ni beaucoup plus sérieuse, ni beaucoup plus durable que celles qui l'avaient précédée. Selon le programme invariablement tracé pour toute rupture avec la France, le duc avait repris son alliance avec la Bourgogne et avec le duc de Berri, auquel le roi son frère venait de conférer la Guienne afin de remplacer la Normandie, réunie à la couronne. La mort trop opportune, hélas! de ce malheureux prince, fortifiant soudainement la politique de Louis XI par l'effroi même qu'il inspirait, rompit les mesures fort mal concertées de la coalition nouvelle. De plus, si mollement que se suivît la guerre en ces jours de machinations ténébreuses, les troupes royales faisaient sur les frontières de la Bretagne des progrès assez alarmans, de telle sorte que François, sachant d'expérience à quel prix Louis rachetait ceux dont il avait besoin, bien assuré « qu'il ne les tenoit oncques en nulle hayne pour les choses passées, » se résolut à recommencer à Senlis la comédie d'Ancenis. Il fit offrir d'abandonner une fois de plus ses alliés, et c'était partie que ne se refusait jamais à jouer le roi de France. On signa donc un nouveau traité de perpétuelle paix, amitié et confédération, dont le texte, très respectueux pour le seigneur suzerain, ne sortait pas des plus pauvres banalités, et en échange de ces courtoisies le roi reçut le duc « comme son bon parent et ne-

veu en sa bonne grâce et amour, promettant de le secourir, ayder et deffendre à jamais envers tous ceulx qui peuvent vivre et mourir sans nul excepter (1). »

La mémoire se lasse à suivre ces évolutions aussi rapides que la pensée et qu'on s'efforcerait presque toujours vainement d'expliquer par des motifs politiques. C'est à d'autres causes en effet qu'il faut le plus souvent les rapporter. Durant la première partie de son règne, l'esprit incertain du duc de Bretagne fut ballotté entre des influences contraires. La plus prépondérante était exercée par Antoinette de Maignelais, dame de Villequier, qui, après avoir succédé dans la faveur de Charles VII à sa tante Agnès Sorel, était venue essayer sur le voluptueux François II l'empire de sa beauté facile et de son esprit enjoué. Ennemie prononcée de Louis XI au début de sa faveur, elle avait fini par passer aux gages du roi de France, qui, avec une pension de six mille francs, lui avait octroyé l'île d'Oléron et les seigneuries de Montmorillon et de Chollet. La maîtresse en titre du duc de Bretagne faisait valoir auprès de celui-ci l'avantage de demeurer en paix avec le suzerain et de laisser reposer les peuples après de longues agitations. Ce système était développé plus spécieusement encore par l'un de ces aventuriers que les hasards d'une destinée toujours heureuse avaient conduit à la cour de Nantes. Odet d'Aïdie, sieur de L'Escun, gentillâtre des marches de la Gascogne et du Béarn, était « si pauvre de son estoc qu'il n'avoit de sa part une seule maison pour se retirer, mais fort adextre, bon homme d'armée, très entrant, bien parlant et hardi avec les princes et seigneurs (2). » Après avoir été le conseiller le plus écouté du jeune frère de Louis XI, L'Escun était devenu l'un des agens secrets les plus utiles au roi; c'était en Bretagne que celui-ci l'employait alors à paralyser des conseils dont il connaissait fort bien la source et dont il redoutait l'effet, et Comines, aussi respectueux que pourrait l'être un historien d'aujourd'hui pour la souplesse et pour le succès, nous a laissé, avec une sorte d'apologie du comte de Comminges, le tarif exact des services de cet homme, auquel n'allait manquer aucune grandeur (3).

Tels étaient à la cour de Bretagne les deux soutiens principaux de la faction française. Celle-ci se trouvait représentée dans le mi-

(1) Traité de Senlis du 9 octobre 1475. — *Preuves de l'Histoire de Bretagne* de dom Morice, t. II, c. 287.

(2) Jaligny, *Histoire de Charles VIII.*

(3) « A la fin se délibéra le roy d'avoir paix du côté de Bretaigne et de tout donner au seigneur de L'Escun, qu'il le retireroit à son service et lui ôteroit l'envie de luy pourchasser mal, pour autant qu'il n'y avoit ny sens ny vertu en Bretaigne que ce qui procédoit de lui. Un si puissant duc manié par un tel homme étoit à craindre; mais qu'il eust fait avec lui et les Bretons tascheroient à vivre en paix... Pour toutes ces raisons, il dit

nistère ducal par le chancelier Chauvin, depuis longtemps en excellens termes avec Louis XI, et contre lequel le grand-trésorier, son rival, articulait des accusations de vénalité. Le parti hostile à la France n'avait pour organe, auprès du duc, que Pierre Landais, à qui ce prince avait confié, avec la direction de ses finances le premier poste de son gouvernement. Jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, l'action de ce ministre avait été plus administrative que politique, car son ingérence dans les relations extérieures du duché ne se révélait guère que par des conseils, et si parfois François II embrassait les vues patriotiques de Landais avec une ardeur qu'expliquait la haine invétérée du vassal contre son suzerain, il ne tardait pas à les déserter pour suivre, sur les avis concertés de sa maîtresse et de son favori L'Escun, le courant d'une politique moins chanceuse et plus tranquille. Landais représentait donc seul à la cour et dans le cabinet breton le parti qui poussait à une entente étroite avec la Bourgogne, menacée comme la Bretagne par les machinations du souverain, et qui, pour résister à la France, conseillait une alliance permanente avec l'Angleterre, seule en mesure de protéger le duché contre un monarque plus redoutable encore par son habileté que par sa puissance.

Vers l'époque où fut signé le traité de Senlis, un changement notable s'opère dans la politique, jusqu'alors incohérente, de François II. De mobile et timide qu'elle avait été, l'attitude de son gouvernement devient résolue et presque téméraire; d'une position défensive, il finit par passer vis-à-vis de la France à une offensive audacieuse : à l'embauchage des seigneurs bretons, il répond en embauchant les princes du sang royal, il cherche partout des alliances et s'efforce de s'assurer les secours de l'Angleterre, même en y provoquant des révolutions; s'armant enfin d'une sévérité que semblait désavouer la bonhomie habituelle du prince, le ministère breton frappe et poursuit sur son propre territoire les secrets complices de la France, et s'il ne parvient point à les vaincre, il les contraint du moins à se démasquer. Acculé par l'imminence du péril à des résolutions extrêmes, François II s'abandonne à un esprit plus fort et plus résolu que le sien, et Landais, qui durant quinze ans n'avait été que son principal agent financier, devient, sous le coup

à Soubs-Pleuville qu'il mit par escript tout ce que le seigneur de L'Escun, son maître, demandoit tant pour le duc que pour lui, ce qu'il fit, et tout lui accorda notre roy. Et furent ses demandes : quatre-vingt mille francs de pension pour le duc; pour son maître six mille francs de pension, le gouvernement de Guyenne, deux sénéchaussées, la capitainerie de l'un des châteaux de Bordeaux, la capitainerie de Blaye, des deux châteaux de Bayonne, de Dax et de Saint-Sever, vingt et quatre mille écus d'or comptans avec l'ordre du roi et la comté de Comminges. Tout fut accordé et accompli. » Liv. III, ch. 11.

des périls qui le pressent, le suprême inspirateur de ce gouvernement aux abois.

En abordant l'étude du ministère de cet homme, revêtu à l'avénement du duc de la double charge de grand-trésorier et de maître de la garde-robe, j'éprouve un embarras que je dois tout d'abord confesser. Sur l'origine de Pierre Landais et les commencemens de sa carrière, je ne rencontre que des indications vagues, données presque toujours par ses ennemis, et je n'ai guère à répéter que des rumeurs populaires, telles qu'en suscite toute grande fortune suivie d'une grande catastrophe. Le riche dépôt de Nantes contient sans doute des liasses nombreuses étiquetées du nom de ce ministre; mais ces liasses ne paraissent comprendre que des actes publics, des comptes de finances allant de 1461 à 1485, date de la mort de Landais. Ces comptes, tenus avec une grande régularité, nous initient aux plus minutieuses dépenses ordonnancées pour la maison ducale, pour les libéralités publiques et secrètes du souverain, l'entretien de ses armées, de sa marine et des places fortes du duché; mais l'on n'y a jusqu'ici découvert aucun document qui soit de nature à nous révéler la pensée intime et personnelle de l'ordonnateur. L'on ne possède aucune des correspondances de Landais, et il n'est pas invraisemblable que ses papiers aient été détruits lors de son procès, soit par ses accusateurs, soit par lui-même. Les registres de la chancellerie et les comptes dits *de Landais*, successivement dépouillés de 1720 à 1760 par dom Lobineau, dom Morice et dom Taillandier, ont fourni des documens nombreux à la vaste publication qui n'a pas, avec ses annexes, moins de sept volumes in-folio. De notre temps, un successeur de ces savans hommes, qui joignait à leur érudition patiente une plus grande sagacité politique, a remué de nouveau nos archives ducales. Cependant, il faut bien le reconnaître, la partie de l'œuvre de M. le comte Daru consacrée au ministère de Landais est à coup sûr l'une des moins nourries de son histoire; il est manifeste que l'auteur s'est borné à y répéter, en les abrégeant, les récits de ses devanciers. Or ces devanciers, quels sont-ils?

Nous rencontrons d'abord les trois auteurs de la double publication bénédictine, analystes plutôt qu'historiens, qui s'inquiètent moins d'apprécier les faits dans leur portée véritable que de les raconter dans leur plus minutieuse exactitude. A défaut de documens inédits, ils ont dû répéter les livres antérieurement publiés, et l'on va voir que ceux-ci émanent tous d'écrivains hostiles à Landais. Si Pierre Le Baud, ce bon et honnête chanoine de Vitré, de la même ville et presque du même âge que le grand-trésorier, n'avait arrêté à la mort du duc François II l'histoire de Bretagne entreprise par ordre de la duchesse Anne, fille de ce prince, nous aurions sur

la vie de son principal ministre cette vérité écrite que nous chercherons probablement toujours en vain. A défaut de Le Baud, nous rencontrons un autre contemporain qui ne paraît guère moins manquer de souci pour la vérité que d'aptitude pour l'observation. Basochien de son état, hâbleur et crédule de sa nature, Alain Bouchart publia, très peu d'années après la mort de Landais, ses *Grandes Chroniques de Bretaigne, depuis le temps du roy Brutus jusqu'à la mort du duc François II* (1). C'est d'après cette indigeste et frivole compilation que dut, au XVIe siècle, se former l'opinion sur un homme qui avait fini par le gibet après un procès durant lequel ses adversaires seuls avaient parlé. Un dernier malheur allait atteindre la mémoire de Landais. En 1582, Bertrand d'Argentré publia à Rennes cette histoire de Bretagne, si pittoresque, si pleine de mouvement et de passion, monument parfois peu sûr dans ses appréciations, mais d'une valeur littéraire du premier ordre, et que, durant ses luttes séculaires contre l'arbitraire ministériel, la Bretagne a si souvent rappelé à bon droit à ses amis comme à ses ennemis. Gentilhomme et jurisconsulte, d'Argentré poursuivit d'une haine inextinguible, qui déborde à toutes ses pages, l'insolent ouvrier qui avait osé porter la main sur un chancelier de Bretagne. Il répéta donc, en leur donnant le poids de son autorité, toutes les accusations d'Alain Bouchart. Les bénédictins ont à leur tour répété d'Argentré, et condamné, quoique avec certains doutes et certaines réserves, l'homme qui, « s'il eut tous les vices ordinairement attachés à une naissance obscure, possédait un génie souple et profond, et trouvait dans sa politique déliée des ressources toujours prêtes, qualités ternies par une avarice sordide, par un esprit cruel et vindicatif, et surtout par un orgueil qui le rendit insupportable aux grands, qui le sacrifièrent enfin à leurs ressentimens (2). »

Un fait qui ne paraît pas de nature à pouvoir être contesté, c'est la condition obscure d'où cet homme s'éleva à la première dignité politique de son pays par un concours de circonstances dont la connaissance nous échappe. « Il était de Vitré, né dans le faubourg du Rachat, d'un père qui était tailleur d'habits. Il était venu au monde avec un esprit vif et intrigant. Le premier pas qu'il fit pour sa fortune fut d'entrer au service d'un tailleur du duc, lorsqu'il n'était encore que comte d'Estampes. Il y apprit parfaitement son métier, et eut souvent occasion d'entrer dans la chambre du duc et de lui essayer ses habits. Cela donna lieu au duc de le connaître; il s'en servit pour quelques commissions secrètes, et à la faveur de ces pe-

(1) L'édition dont je me sers est l'édition Goth, in-4°; Paris 1518.

(2) Dom Taillandier, continuateur de dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. II, p. 155.

tits services, Landais, de garçon tailleur, devint valet, puis maître de la garde-robe. Enfin le duc le fit trésorier et receveur-général, qui était la première charge de l'état aussi bien qu'en Angleterre, en sorte que Landais était le maître, non-seulement des finances, mais encore de la justice, de la police et des affaires d'état, disposant des charges et des bénéfices à son gré, faisant les dépêches des ambassadeurs, répondant aux lettres des princes étrangers, et entretenant auprès d'eux des intelligences. Pierre Landais était un esprit extraordinaire, infatigable dans le travail, hardi dans les entreprises, secret dans les intrigues, enfin un ministre digne de l'estime des grands et du peuple, s'il eût eu moins d'orgueil, moins de passion pour la vengeance, moins de dévouement pour ses parens, plus de ménagemens pour les grands seigneurs, et s'il n'eût pas usé tyranniquement de l'ascendant qu'il avait pris sur l'esprit du prince... Quelque dur que soit un gouvernement légitime, les esprits s'y soumettent ordinairement, sans entreprendre du moins de secouer le joug; mais il n'en est pas de même de l'autorité des favoris, surtout quand ils sont d'une naissance obscure, parce qu'il est plus ordinaire à ces sortes de gens de s'oublier, et qu'ils éloignent de la faveur ceux en qui la naissance se trouve jointe au mérite (1). »

Tel est le résumé, présenté en termes adoucis, des faits et des imputations recueillis par les auteurs de l'histoire bénédictine dans les écrits de d'Argentré et d'Alain Bouchart. Entre tous les écrivains bretons qui se sont occupés du ministre de François II, M. Levot a seul répudié la qualification, traditionnelle en Bretagne, de garçon tailleur attribuée à Pierre Landais. Ce personnage aurait été, selon son plus récent biographe, le fils d'un très riche marchand anobli, une sorte de Jacques Cœur au petit pied qui aurait captivé la faveur du duc de Bretagne en lui faisant des avances avant son avénement au trône. En rendant hommage au savoir et à la parfaite compétence de M. Levot, je dois déclarer que le désir, fort honorable d'ailleurs, de réagir contre des appréciations iniques me paraît l'avoir mis en contradiction, sur ce point-là du moins, avec les faits établis et avec les aveux de Landais lui-même, qui, dans le cours de son procès, n'hésite pas à se reconnaître issu de parens pauvres et obscurs. Si sa famille a pris des armes, c'est probablement qu'elle les a reçues pendant la vie du grand-trésorier, et je ne vois pas comment le titre de maître de la garde-robe, porté par Landais conjointement avec celui de trésorier-général, aurait pu donner lieu à ce que M. Levot appelle *cette ridicule histoire de garçon tailleur,* car personne n'ignorait certainement en Bretagne, au XVIe siècle, l'importance et

(1) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. Ier, liv. XX, p. 739.

le caractère de cette charge de cour, qui fut pour le ministre non pas le marchepied, mais le complément de sa faveur.

Quant aux débuts de la carrière de Landais et aux circonstances qui attirèrent sur ce jeune homme les regards de son souverain, il faut renoncer à lever le voile épais qui les enveloppe. Pour les services secrets, que certains commentateurs n'ont pas manqué de transformer en complaisances honteuses, on ne peut les appuyer sur aucun fait ni même sur la plus légère induction. Landais était ministre deux ans au moins avant l'arrivée de la dame de Villequier en Bretagne; rien n'établit qu'en aucune circonstance il y ait eu entre eux entente et concert politique, l'opinion contraire paraît même beaucoup plus plausible; enfin le nom de cette dame ne figure dans les comptes du trésorier que pour le paiement des termes de la pension qui lui avait été assignée par le duc de sa suprême autorité. Un témoignage authentique vient d'ailleurs renverser par la base cette vague accusation. Marguerite de Bretagne, l'épouse indignement délaissée de François II, institua Pierre Landais son exécuteur testamentaire (1), lui remettant l'accomplissement de ses plus chères et plus secrètes volontés, et ce n'est pas devant un tel témoignage de confiance donné en présence de la mort par la douce victime des longues infidélités de ce prince qu'il est possible d'accuser son ministre d'une complicité odieuse et de services infâmes. Si Landais reste pour nous le fils d'un tailleur, il ne sera donc plus un proxénète; son honneur privé est hors de cause, car le testament de Marguerite protége plus la mémoire du malheureux trésorier que ne la compromet l'arrêt qui lui enleva la vie.

Je vais suivre jusqu'à la catastrophe qui la termina la carrière agitée de cet homme, en butte à des inimitiés assez puissantes pour engager la postérité dans leur cause. Je n'aurai sous la main que les écrits de ses accusateurs : ce sera le plus souvent en m'appuyant sur le texte même de Bertrand d'Argentré que j'exposerai la vie politique de Landais, et j'ai pourtant la ferme confiance que les imputations parfois absurdes, presque toujours invraisemblables, où la passion égare la droiture habituelle de l'écrivain, laisseront à tous les hommes sincères l'impression de pitié profonde que j'ai ressentie moi-même.

LOUIS DE CARNÉ.

(1) Testament de Marguerite de Bretagne. — *Preuves de l'Histoire* de dom Lobineau, t. II, 1315.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1860.

Rien n'est changé, croyons-nous, dans les lignes caractéristiques de la situation générale de l'Europe dont nous tracions l'esquisse il y a deux semaines. Les incidens qui se sont accomplis depuis, le demi-jour qui a discrètement filtré sur les faits antérieurs, tout annonce que nous assistons bien à la fin d'un acte et non à un lever de rideau. Le trio mimé de Varsovie, si heureusement suivi du chœur retentissant du banquet du lord-maire, a marqué cette halte significative dans le grand drame européen. Voici que les personnages actifs de ces derniers temps quittent la scène et se reposent à leur façon. Le général Lamoricière prend congé, par un mâle et intéressant récit de la courte campagne des États-Romains. Garibaldi fait une sortie aussi originale et aussi brusque qu'avait été son entrée. Le roi Victor-Emmanuel se rassasie de suffrage universel à la napolitaine. Pour la France et l'Angleterre, l'entr'acte s'ouvre par une heureuse diversion, par la nouvelle de la commune victoire de Chine. On respire, on peut se lever et parler, aller et venir, faire des visites dans les loges et prendre un sorbet. Ceux que la pièce a importunés ou trop émus la croiraient volontiers terminée. Nous-mêmes, assistans bénévoles, nous ne demandons pas mieux que d'accepter cette péripétie comme un dénoûment tel quel, sans oublier qu'aussi bien les affaires humaines ne comportent point de dénoûmens complets et absolus, et que s'il est donné parfois aux spectateurs politiques de voir le commencement de la fin, il n'est pourtant pas de fin qui ne soit à son tour le commencement d'autre chose.

C'est au moins la paix assurée pour six mois, au dire de tout le monde; nous espérons que c'est mieux encore, car qui peut prévoir le tour que prendront les événemens et les idées dans un intervalle de six mois? Ainsi nous ne voulons pas nous offusquer de ce rendez-vous que les belliqueux,

en prenant leurs quartiers d'hiver, se donnent pour le printemps prochain. — Les questions militaires demeurent à l'ordre du jour partout, nous répondra-t-on. — Quoi d'étonnant après ce qui se passe depuis deux ans? Et n'est-il pas naturel que les armes continuent à faire quelque fracas encore après avoir joué un rôle si important? — Passons rapidement, si l'on veut, la revue de ces questions d'armemens que l'on conserve à l'ordre du jour, tout en donnant congé à la guerre pour cette fin d'année.

Garibaldi, en partant pour sa retraite de Caprera, demande l'armement d'un million d'hommes en Italie pour le printemps prochain. Le prodigieux dictateur nous a habitués aux hyperboles, et l'on est autorisé à ne pas toujours lire l'accomplissement d'un fait dans l'expression d'un de ses désirs. On revient sur le terrain de la réalité en admettant que les Piémontais travaillent à compléter les cadres d'une armée de trois cent mille hommes. Un mouvement de réciprocité engage sans doute les Autrichiens, comme le constatent au surplus les statistiques des transports militaires par voie de chemins de fer, à prendre en Vénétie toutes les précautions d'une vigoureuse défensive. En dehors des deux antagonistes indiqués, les autres pays continuent à donner la première place aux questions militaires. Parlerons-nous de l'Angleterre? Elle poursuit les armemens entrepris depuis une année, et comme en ce pays il faut toujours donner publiquement la glose de la politique pratiquée, lord Palmerston vient de présenter au banquet du lord-maire une piquante variante aux explications par lesquelles il avait d'abord justifié les préparatifs anglais. Le langage de cet homme d'état dans cette solennité a été, nous en sommes convaincus, sincèrement pacifique; il a été impossible pourtant au malicieux premier lord de la trésorerie de ne pas épicer d'une pointe de persiflage ses protestations le mieux et le plus chaudement senties. Il nous a avertis spirituellement que c'est pour être digne de notre alliance et de notre amitié que l'Angleterre est tenue de persister dans le développement extraordinaire qu'elle a donné à sa marine et à son armée. Comment en voudriez-vous à des gens qui, sachant si bien calculer, mettent un prix si haut à la conservation de vos bonnes grâces? En France, nous parlons peu : nous ne sommes plus assez bavards pour avoir besoin de trouver des raisons aussi ingénieuses, afin de justifier nos actes à nos propres yeux et à ceux d'autrui. Pourtant nous sommes à la veille d'entreprendre une grande expérience dans l'organisation de notre armée. La conférence de maréchaux qui a été réunie le mois dernier sous la présidence de l'empereur n'a été un mystère pour personne. L'on a su également quel était l'objet des délibérations de cette haute assemblée : il s'agissait de constituer la réserve de l'armée. L'on dit que le plan adopté fera disparaître les non-valeurs qui résultaient de l'application de notre système de recrutement, et utilisera la totalité des contingens annuels, tout en n'obligeant la moitié des contingens qu'à une courte présence aux dépôts des corps pour faire et entretenir leur éducation militaire. Incompétens en

de telles questions, nous aurions été tentés de voir une garantie de paix dans cette nouvelle organisation, lorsque nous l'entendions critiquer par certaines autorités militaires; mais les civils qui connaissent le projet nous mettent en défiance contre cette impression en nous disant qu'au lieu d'une économie, le nouveau projet pourrait bien au contraire apporter une augmentation au budget des dépenses de la guerre. D'ailleurs, quand nous aurions qualité pour nous prononcer sur de telles questions, en pourrions-nous sérieusement juger sur des ouï-dire? Sachant que les maréchaux ont été consultés, nous devons supposer que le projet adopté exprime les conclusions de l'expérience militaire la plus élevée qui existe en France. Dans cette confiance, s'il est vrai, comme on l'assure, que le décret organique du système nouveau ait déjà reçu la signature impériale, nous en attendons la publication avec cette patience docile qui est une des déférences que nous devons au principe d'autorité. Nous sommes patiens, et pourtant nous ne sommes pas Allemands. La bienheureuse confédération germanique s'occupe plus que personne, et depuis plus longtemps que tout le monde, de la réforme de ses institutions militaires : peut-elle dire qu'elle soit aussi près que nous de toucher au terme? Nous ne serions point pardonnés, si nous omettions l'Allemagne dans ce *farewell* que nous adressons en courant aux pensées et aux efforts militaires de l'Europe. La question militaire allemande mérite d'être touchée non pas seulement pour nous dérider en un si grave sujet, mais pour nous donner la conviction consolante que, si jamais par malheur il nous survenait une querelle d'Allemands, nous ne courrions guère de ce côté le danger d'être battus de vitesse.

La question de la réforme militaire fut abordée l'an dernier par les états de second ordre. Ils voulaient remanier le commandement de l'armée fédérale, mais naturellement avec une réserve : c'est que le principe de l'unité de commandement serait respecté. L'idée de réforme souriait à la Prusse, à une condition toutefois, c'est qu'en temps de guerre les contingens fédéraux fussent incorporés aux armées de l'Autriche et de la Prusse, et le commandement en chef partagé entre ces deux états. Là-dessus protestation, opposition énergique des gouvernemens secondaires appuyés par l'Autriche. La Prusse cède à l'orage et fait une autre proposition : elle demande que son système concernant le commandement en chef soit adopté, au moins pour le cas où les deux grandes puissances allemandes prendraient part à une guerre fédérale, non pas seulement avec leurs contingens fédéraux, mais avec la totalité de leurs forces. La distinction paraissait si fondée que les petits états ne purent la contester, mais ils ne voulurent pas la consacrer par une stipulation immédiate; ils dirent qu'il serait temps d'aviser quand se présenterait l'éventualité prévue par la Prusse. La question en était là quand la diète entra cet été en vacances. Vinrent alors les entrevues de Bade et de Tœplitz, motivées en grande partie par la nécessité d'arriver à une entente sur cette question capitale pour l'organisation militaire de l'Allemagne. Les

souverains des petits états, devenus plus concilians, convinrent de tenir à ce sujet une conférence militaire, qui se réunit à Wurtzbourg au commencement du mois d'août. Cette réunion se composa des ministres de la guerre ou d'officiers supérieurs de Bavière, Wurtemberg, Hanovre, Saxe-Royale, Bade, Hesse-Électorale et grand'-ducale, Mecklembourg-Schwerin et Nassau. Une convention fut signée le 5 août et soumise ensuite par la Bavière à la sanction de la Prusse et de l'Autriche. Cet acte vient d'être livré à la publicité. En voici le préambule : « Pénétrés de la nécessité de sauvegarder autant que possible l'intégrité et la sûreté de l'Allemagne dans les circonstances actuelles, et en vue de l'éventualité d'une menace de guerre, les gouvernemens de Bavière, etc., ont porté leur attention sur les mesures propres à faciliter la prompte concentration des forces militaires allemandes, concentration si désirable en de pareilles circonstances. » Peu de mots suffiront pour résumer les stipulations au moyen desquelles on se propose d'atteindre ce résultat; quoique ces dispositions soient assez équitables, on verra qu'elles sont fondées sur des distinctions, des réserves, des hypothèses, qui ouvrent encore la voie, lorsque l'heure de l'action aurait sonné, à des négociations nouvelles et à des lenteurs inévitables.

On sait que l'armée fédérale se compose de dix corps d'armée, les trois premiers fournis par l'Autriche, les trois suivans par la Prusse, et les quatre autres, des numéros 7 à 10, par les états secondaires. On suppose d'abord dans la convention de Wurtzbourg le cas où, la guerre éclatant, les deux grandes puissances allemandes y prendraient part, ou avec leurs forces totales, ou avec une partie seulement de leurs forces non allemandes. Dans cette hypothèse, le choix du commandement en chef de l'armée allemande sera laissé en pleine confiance à l'entente de la Prusse et de l'Autriche. Il en serait de même si l'une des deux s'engageait dans la guerre avec toutes ses forces, tandis que l'autre n'y apporterait que son contingent obligatoire. Mais les deux puissances s'entendront-elles toujours sur une question aussi délicate? Il a donc fallu prévoir le cas où elles ne parviendraient pas à se mettre d'accord : alors le choix du généralissime appartiendrait à la diète, que les deux grands gouvernemens saisiraient de leurs propositions respectives. Autre hypothèse : il se peut que l'une des grandes puissances réunisse son contingent à ses forces non allemandes, et le tienne ainsi à l'écart de l'armée fédérale; si cet événement se réalise, les sept autres corps restans formeront l'armée fédérale, et l'élection du général en chef se fera d'après les lois de la confédération, avec cette réserve que les gouvernemens seuls qui auront leurs contingens sous le drapeau fédéral pourront prendre part à l'élection. Enfin, si les deux grandes puissances retirent de la même façon leur contingent de l'armée fédérale, il sera élu un commandant supérieur pour les 7e, 8e, 9e et 10e corps, c'est-à-dire pour l'ensemble des contingens des états secondaires, et voici comment l'on procédera à la nomination de ce général. Chacun des quatre corps présentera un candidat, et ce sera

ensuite aux petites cours de s'entendre sur celui des candidats qu'il faudra définitivement choisir. Celui-ci sera investi de tous les pouvoirs déférés par les lois fédérales au généralissime de la confédération. Les autres dispositions de la convention de Wurtzbourg sont relatives à la concentration de ces quatre corps d'armée fournis par les états secondaires : le cas échéant, ils doivent être mobilisés en quinze jours. Les règlemens concernant la marche, les logemens, les transports par chemins de fer, seront concertés plus tard entre les divers gouvernemens, ainsi que les arrangemens relatifs à l'organisation intérieure des corps. On ne connaît point encore l'accueil fait par l'Autriche et par la Prusse à ce travail des gouvernemens secondaires; on dit seulement que des commissaires autrichiens et prussiens vont se réunir à Berlin pour l'examiner en commun. La Prusse et l'Autriche tomberont-elles d'accord sur un projet qui, à l'application, suppose des nécessités si nombreuses de négociations particulières? C'est ce qui nous touche médiocrement. Nous avons voulu seulement faire voir, en montrant toutes ces broussailles d'hypothèses, de distinctions et de réserves qui obstruent pour l'Allemagne le passage de l'état de paix à l'état de guerre, combien il est difficile à la confédération germanique de se donner un général en chef et d'opérer une rapide concentration de troupes. Un pays organisé de telle sorte que dans ses préoccupations de guerre il ne puisse pas aboutir à un plan plus pratique et plus expéditif ne semble-t-il pas constitué exprès par la Providence pour jouir éternellement de la béatitude promise aux pacifiques? N'y a-t-il pas une sorte de cruauté funeste dans cette force des circonstances qui oblige un tel pays à faire des tentatives pénibles et embrouillées pour sortir d'une constitution si favorable à la tranquillité de ses voisins?

Cette force mystérieuse qui a imprimé un tour guerrier aux idées de l'Europe, nous n'en rechercherons pas l'origine; mais au moment où nous semblons avoir devant nous un répit qui nous permet de l'amortir et de la dompter, il ne nous servirait de rien de dissimuler qu'elle est dans les choses mêmes. Nous étions surtout frappés de cette pensée en lisant le discours de M. de Persigny au banquet du lord-maire. Nous applaudissons au goût déclaré de M. de Persigny pour la paix et à l'intelligente sympathie qu'il témoigne à l'Angleterre; mais un esprit aussi adonné à l'observation de la politique, aussi indépendant d'ailleurs et aussi hardi dans ses vues peut-il croire que les bonnes intentions soient suffisantes pour accréditer dans l'opinion la foi dans la paix, et pour assurer aux nations les bienfaits réels qui accompagnent une telle foi? Il fut un temps dont nous ne pourrions pas parler avec trop de modestie, si nous étions capables de nous incliner devant de malfaisans préjugés, et si nous ne nous souvenions que nous lui devons le développement des deux grands ressorts de la puissance française : la prospérité industrielle et financière d'une part, et de l'autre la formation et l'éducation active de notre armée; nous voulons parler du temps de liberté régulière qui a précédé la révolution de 1848. M. de Persigny n'a-t-il pas remar-

qué qu'en ce temps-là la tendance de l'opinion générale, non-seulement en France, mais en Europe, en face des incidens politiques qui venaient à se produire, était de ne voir au bout que des solutions pacifiques? M. de Persigny n'a-t-il pas observé qu'aujourd'hui au contraire l'instinct de l'opinion est de ne voir derrière les questions qui s'élèvent que des solutions guerrières? Dans le temps dont nous parlons, il eût semblé utopique de croire à la guerre; aujourd'hui c'est la confiance dans la paix qui a l'apparence de l'utopie. Un tel contraste n'a-t-il pas de quoi frapper les esprits réfléchis, et ne faut-il pas considérer comme un mal déplorable ce renversement de l'optique universelle qui nous fait voir la guerre là où nous étions accoutumés à ne voir que la paix? Un phénomène si extraordinaire et si regrettable doit avoir une cause profonde dans les choses mêmes; c'est là qu'il appartient aux esprits élevés de la rechercher sans animosité contre les personnes et en se dégageant des préjugés de partis, de même que c'est aussi dans les choses que l'on doit chercher le remède, et non dans le spécifique impuissant des élans de la conscience et des protestations de la parole. Quant à nous, plus nous avançons dans la marche des faits contemporains, et plus clairement nous voyons se manifester la cause du mal que nous déplorons. Nous croyons que pour la France, comme pour les autres nations, la préoccupation exclusive des questions de politique extérieure est pernicieuse. Quand un peuple se met à faire de la politique étrangère avec toutes ses passions, toute son ambition et toute son imagination, comment la guerre ne viendrait-elle pas couvrir pour les uns comme un attrait, pour les autres comme un souci et une crainte, le fond de toutes les perspectives? Quand une nation aussi puissante que la nôtre concentre sur la politique extérieure la plus grande part de son activité morale, comment tous les peuples de l'Europe pourraient-ils détourner de cet objet leur attention et leur anxiété? L'intérêt de la paix générale et de cette quiétude des esprits à laquelle songe évidemment M. de Persigny dans les honnêtes efforts qu'il fait pour ranimer la confiance réclame le retour de la vie politique de la France à un meilleur équilibre. Tout ce que nous regagnerions d'activité politique à l'intérieur par l'extension de la liberté serait infailliblement gagné aussi par la paix et par la sécurité des esprits. La sincérité que M. de Persigny apporte dans sa prédication pacifique nous garantit qu'il arrivera tôt ou tard sur ce point à la même conclusion que nous. L'amour intelligent de la paix doit faire de lui un partisan raisonnable de la liberté. Il serait digne d'un homme qui, comme lui, a, dans sa vie politique, beaucoup osé et fait beaucoup, d'appliquer dans cette direction l'initiative de son esprit et la consistance de ses opinions.

Nous pourrons passer auprès de certaines gens pour des utopistes de liberté, comme nous sommes pour d'autres des utopistes de paix; mais nous ne voyons pas pourquoi, la destinée de l'un de ces biens nous paraissant liée à la destinée de l'autre, nous refoulerions en nous l'espérance libérale au

moment même où, de l'avis commun, les chances de la paix se sont notablement accrues. Les trois faits récens qui ont porté au crédit de la paix des résultats significatifs sont la manifestation annuelle de la vieille municipalité de Londres dont nous venons de parler, l'entrevue de Varsovie et la dépêche de lord John Russell à propos des plus récentes annexions opérées par le Piémont.

Le peu d'éclaircissemens qui a été donné sur l'entrevue de Varsovie a confirmé le sens que nous avions attaché au caractère et aux effets de cet acte. La Russie s'y est conduite à la satisfaction de la France et par les conseils de patience qu'elle a dû donner à l'Autriche, et par le désintéressement qu'elle paraît avoir montré par rapport à la question d'Orient. Au surplus, on a parlé d'une lettre adressée par l'empereur au tsar, qui, après les événemens que l'on avait laissé s'accomplir en Italie, et en présence des intentions évidentes des puissances du Nord, ne pouvait que consolider la conclusion pacifique du congrès de Varsovie. Le terrain choisi par l'empereur dans cette lettre était, à ce qu'il paraît, le principe de non-intervention. Ce principe, la France l'aurait défendu contre l'Autriche, si l'Autriche avait attaqué le Piémont; elle l'aurait également maintenu à l'égard du Piémont, si l'agression fût venue de l'Italie. Dans cette hypothèse, la France n'aurait revendiqué au profit du Piémont, la fortune des armes étant contraire à celui-ci, que les avantages garantis par le traité de Zurich. Dans cette application du traité de Zurich, il y avait un double *veto* opposé aux projets de guerre qu'eussent pu nourrir les deux antagonistes, et il nous semble qu'il est permis de compter longtemps encore sur l'efficacité de ce *veto*.

L'Angleterre a, elle aussi, à sa façon lancé entre les deux camps la même interdiction de guerre. On se souvient de la dépêche du 31 août dernier, dans laquelle lord John Russell défendait en termes fort durs à M. de Cavour toute tentative d'attaque contre la Vénétie. Lord John Russell vient d'écrire la contre-partie de cette dépêche dans sa note du 27 octobre, où il s'est chargé de présenter au monde l'apologie de l'entreprise du Piémont dans les États-Romains et dans le royaume de Naples. Cette fois c'est M. de Cavour qui est couvert par lord John d'un bouclier moral très bizarre dans la forme, mais au fond très efficace. Comment l'Autriche aurait-elle pu faire la guerre au Piémont pour réprimer une entreprise si solennellement réhabilitée par l'Angleterre? La forme de ce document est, disons-nous, fort bizarre. Dans le ton tranchant et dégagé, dans le dédain de tout ménagement pour les opinions dominantes parmi la diplomatie européenne, dans le souvenir si curieusement invoqué du précédent de la révolution de 1688, se révèle l'idiosyncrasie de lord John. C'est bien là le whig de la révolution, le petit-neveu de lord Russell le martyr. Ne dirait-on pas que ce grand lord Russell a été envoyé à l'échafaud par Ferdinand de Bourbon et non par Charles Stuart? Une fois lancé dans les souvenirs traditionnels de sa race, ne demandez plus à lord John de raisonner juste, de mettre sa dépêche du

mois d'octobre d'accord avec sa note du mois d'août, de démontrer comment à la fois le roi Victor-Emmanuel a le droit de venir en aide aux sujets du pape et du roi de Naples, et n'a pas le droit d'aller au secours des sujets de l'empereur François-Joseph en Vénétie. Tout autre homme d'état anglais que lord John Russell, moins préoccupé de faire figurer dans les événemens de ce temps-ci le précédent sacramentel de 1688, eût évité cette métaphysique, et ne fût point tombé dans d'aussi choquantes contradictions. Lord Palmerston par exemple serait allé droit au but et eût accompli simplement l'acte politique que les intérêts anglais lui prescrivaient. Derrière une gauche dépêche, il y a en effet dans cet acte un tour habile de la politique anglaise. La politique de M. de Cavour est blâmée publiquement par tous les cabinets; à la suite de l'exemple qu'a donné la France en rappelant son ministre, Turin a été déserté par à peu près tout le corps diplomatique; venir seul vers le Piémont, lui tendre la main et glorifier hautement devant l'opinion européenne la politique désavouée par tous les autres gouvernemens comme coupable, quel service à rendre à un état plongé dans un tel délaissement et frappé d'une réprobation si générale! quel service bien placé surtout lorsqu'on a présent à l'esprit que cet état est en train de devenir la sixième grande puissance de l'Europe! Il faut en convenir, c'est un coup habile, d'autant plus qu'il ne blesse point l'esprit des institutions britanniques, qu'il est conforme aux tendances générales des sympathies anglaises, et que l'Autriche a trop d'intérêt à ménager l'Angleterre pour pouvoir garder ou montrer du ressentiment à propos de cette escapade de diplomatie libérale. Ce qu'il y a de remarquable en effet dans ce flegme dédaigneux avec lequel lord John Russell lance à la face de l'Europe officielle scandalisée, mais presque obséquieuse, des principes si révolutionnaires, c'est le sentiment tranquille que le gouvernement anglais a aujourd'hui de sa force. On peut voir dans cette froide témérité la confirmation de ce que nous disions récemment de la situation dégagée et courtisée de l'Angleterre. Après la dépêche du 31 août écrire celle du 27 octobre, après avoir envoyé, le cœur plus léger, l'empereur François-Joseph à Tœplitz sous l'influence des idées qui inspiraient la première, accompagner des applaudissemens de la seconde l'entrée de Victor-Emmanuel à Naples, être la consolation de M. de Rechberg et l'orgueil de M. de Cavour, sans troubler, au contraire en redoublant les joies pacifiques de M. de Persigny, cela pourra passer pour un grand exploit dans les annales de la galanterie diplomatique. Il ne faut pas se croire médiocrement puissant pour se permettre de telles inconséquences et les accomplir avec ce sans-façon.

N'importe, c'est après le cercle russe, après le cercle français, un véritable cercle anglais tracé aussi autour de chacun des deux adversaires qui s'observent sur le Mincio et sur le Pô. Voilà le Piémont et l'Autriche tous deux condamnés par l'Europe à ne point franchir leurs limites, pétrifiés par les enchanteurs dans l'immobilité de la défensive, réduits jusqu'à nou-

vel ordre à se regarder comme des chiens de faïence. Pour le Piémont cependant et pour l'Italie, cette immobilité n'est point de l'oisiveté. Le gros de l'évolution italienne semble être fait; il reste pourtant trois épisodes traînards de la question italienne d'importance diverse, mais qui ont de quoi occuper l'Italie dans son inaction prudente ou forcée : il y a la résistance de François II à Gaëte, il y a le séjour du pape à Rome et l'occupation française indéfiniment prolongée, il y a la Vénétie, c'est-à-dire les apprêts moraux et les préliminaires révolutionnaires de la lutte dont la Vénétie doit être un jour le prix. Il n'y a rien à dire de la résistance du roi de Naples dans sa dernière forteresse, si ce n'est que la persévérance du jeune François II est un acte honorable, et non-seulement ramène une sorte d'intérêt sur la fin de son règne, mais peut plus tard, lorsqu'elle sera devenue un souvenir, rendre, suivant les circonstances, quelques chances à sa cause. Nous ne parlerons pas du rôle de protection que dans une extrémité prévue l'escadre française est prête à jouer auprès du roi de Naples : les officiers de notre escadre seront heureux de remplir ce devoir envers le souverain détrôné et sa jeune famille; peut-être même est-ce à leur générosité trop empressée à cet égard qu'il faut attribuer les faux mouvemens qui ont eu lieu à l'embouchure du Garigliano et ce fait singulier, que les intentions réelles de notre gouvernement ont paru être mieux comprises par le chef de l'escadre piémontaise que par le brave amiral français. Nous voudrions aussi nous abstenir de parler de la situation du pape et de nos troupes à Rome. Combien de temps durera cette crise? Le rapport du général Lamoricière ne peut guère être considéré comme un témoignage favorable à la conservation du pouvoir temporel du saint-siége. Cependant est-ce à nous, qui sommes à Rome pour défendre le pape, de marquer par notre départ l'heure de sa déchéance? Est-ce nous d'autre part, soutiens du principe de non-intervention, qui pouvons, par notre occupation sans terme, entraver la grande expérience que les Italiens unis vont tenter sur eux-mêmes? Détiendrons-nous éternellement la capitale qu'ils réclament comme le gage et la condition de leurs nouvelles destinées? Il n'y a là qu'une maussade incertitude et la perspective d'événemens peu agréables pour notre amour-propre. Quant à la Vénétie, c'est bien là le fruit défendu aux Italiens par des interdictions dans lesquelles nous voyons la garantie de cette paix temporaire dont la possession un peu assurée est le trait de la situation présente; mais, sans devenir l'objet d'une invasion immédiate, la Vénétie exercera nécessairement cet hiver la principale influence sur la vie intérieure des Italiens.

Ce n'est point une prophétie téméraire de prédire que la perspective de la Vénétie à conquérir sera quelquefois une occasion de lutte et plus souvent un moyen d'union entre les élémens discordans que contiennent les partis qui poursuivent par des moyens divers l'émancipation totale du territoire italien. Nous considérons la conquête du royaume des Deux-Siciles comme consommée. Nous savons que tout n'est point à Naples et dans le

royaume aussi beau que le prétendent les dépêches italiennes. L'idée de l'unité est toute récente même dans la seule classe de la société napolitaine qui l'ait chaudement épousée, la classe moyenne. Les observateurs froids et désintéressés des récens événemens napolitains ont constaté que le peuple proprement dit, séduit par la bonhomie populaire, la débonnaireté chevaleresque, les fantasques allures de Garibaldi, s'était épris pour le dictateur d'un enthousiasme d'enfant, mais qu'au fond il se soucie peu de la révolution, y a parfois assisté avec une froideur dédaigneuse, et n'a pas gardé de haine pour la dynastie déchue. Les témoins dont nous parlons n'ont point été dupes de la fantasmagorie du suffrage universel, bien qu'ils reconnaissent que le vote, malgré la façon extravagante dont il a été recueilli, était bien pour le moment l'expression du vœu de la majorité. A Naples en effet plus encore que dans les provinces du nord de l'Italie, l'annexion au Piémont a gagné les esprits comme une nécessité impérieuse, si l'on voulait échapper au désordre et à l'anarchie démagogique, ou à cette autre forme d'anarchie non moins redoutée qu'auraient entraînée la réaction et la restauration du régime déchu. Ceux qui, voyant Naples prendre une résolution aussi grave que l'abdication de l'autonomie sous la pression temporaire de cette double peur, croient que les Napolitains regretteront leur dédition au Piémont se trompent, comme ceux qui avaient prédit des réactions semblables dans le nord de l'Italie; mais les plus confians ne contesteront pas que les populations napolitaines, moins énergiques, plus mobiles, offrant moins de solidité morale que les peuples du nord de l'Italie, ne puissent fournir des élémens plus nombreux aux meneurs d'opposition qui viendraient à se lever contre le ministère piémontais. Sans être pessimiste, on est fondé à penser que le gouvernement de la Sicile et de Naples sera une œuvre plus difficile et plus tumultueuse, soumise à plus de fluctuations que le gouvernement de l'Italie septentrionale. Par sa retraite si généreusement et si habilement désintéressée, Garibaldi s'est assuré la conservation de son ascendant populaire, et s'est réservé pour un autre grand rôle. Quand les rivalités de partis et de personnes reparaîtront, Garibaldi sera toujours ou un chef d'opposition redoutable ou un chef de mouvement irrésistible. Or c'est l'entreprise sur la Vénétie qui sera l'objet de la compétition entre les partis, et quand le déchirement des factions deviendra dangereux, c'est en marchant sur la Vénétie que le gouvernement rétablira l'union dans les esprits et reprendra la direction du mouvement. A quoi va songer Garibaldi sur son rocher de Caprera, si ce n'est à l'affaire de la Vénétie? Quelle est la distance qui nous sépare donc du conflit? C'est à la patience de Garibaldi qu'il faut la mesurer. C'est de lui que dépend la durée de la trève dont nous jouissons. Garibaldi a l'air de ne nous donner que six mois de répit; les événemens intérieurs de l'Italie, la difficulté de l'entreprise, des diversions imprévues éclatant en Europe, la force des choses, peuvent le contraindre à prendre un plus long délai. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que

pour des gens qui ont vécu au jour le jour, une paix de six mois est presque la paix perpétuelle.

Quoique la paix avec la Chine soit d'une moindre importance pour nous que la tranquillité intérieure de l'Europe, la France a éprouvé un sentiment d'heureux soulagement en apprenant nos succès à Takou, et on peut dire la fin de la guerre malgré l'incident qui a retardé la conclusion de la négociation.

Nous n'avons pas seulement à nous applaudir de la facilité avec laquelle la France a, pour la part qui la concerne, conduit au succès cette lointaine expédition de Chine; nous n'avons pas seulement à féliciter nos officiers et nos soldats d'avoir montré leur solidité et leur élégance habituelles sur un théâtre si nouveau pour eux et où ils ne sont arrivés qu'après tant de fatigues fermement supportées. Il y a quelque chose de moins brillant, mais de plus durable qu'un glorieux fait d'armes dans cette trouée que nous venons de pratiquer sur la Chine. Ici, à bien considérer les choses, les intérêts réels du pays ont heureusement devancé, on peut le dire, l'action de notre politique et de nos armes, à l'inverse de ce qui est arrivé en tant d'entreprises infécondes tentées par nous au-delà des mers. La Chine représente déjà pour la France un mouvement commercial annuel de près de deux cent millions, tant les produits chinois ont depuis quelques années pénétré dans notre consommation; mais chose étrange, consommateurs d'une valeur si importante de marchandises chinoises, nous n'en importons directement nous-mêmes qu'une quantité relativement minime, et nous nous approvisionnons principalement sur le marché de Londres, laissant aux Anglais le bénéfice de ce commerce. Il est certain que la France pourrait et devrait se passer de cet intermédiaire, et aller prendre en Chine même les produits chinois qu'elle consomme et consommera chaque jour davantage. Peut-être l'inertie de nos négocians à l'égard du commerce de Chine tient-elle au peu de place que notre politique avait jusqu'à présent occupée dans ces régions. Notre expédition fait disparaître ce motif. Un autre obstacle, c'était le défaut pour notre commerce de moyens de crédit purement français : ceux de nos négocians qui faisaient le trafic direct étaient obligés d'emprunter l'intermédiaire du crédit anglais pour lier leurs opérations. Cette lacune vient d'être heureusement comblée par un de nos établissemens de crédit les plus populaires, le Comptoir d'escompte, lequel a fondé à Shang-haï une succursale appelée à rendre de grands services à nos négocians et à nous ouvrir véritablement le chemin direct de la Chine, car l'on sait que les moyens de crédit exercent sur le commerce la même influence que les voies de communication. Mentionnons aussi comme un des résultats avantageux de l'expédition l'indemnité de guerre considérable qu'elle nous rapportera, et qui en couvrira probablement les frais.

Ce résultat financier se produirait avec une heureuse opportunité, si l'indemnité chinoise devait nous être promptement payée. On sait quelle énorme

quantité d'argent le commerce de l'extrême Orient demande à notre Occident. Ce serait un soulagement d'être dispensé pendant quelque temps au moins de ces expéditions d'argent, puisque l'Europe paraît traverser en ce moment une légère crise monétaire. Depuis deux mois, les encaisses des banques de France et d'Angleterre sont sérieusement attaqués; notre banque, si l'on tient compte des acquisitions d'or qu'elle a faites dans l'intervalle, s'est vu enlever ainsi depuis peu de temps près de 200 millions. De là hausse du taux de l'intérêt commercial qui réagit de Londres sur Paris, de Paris sur Londres. Cette rareté momentanée de numéraire ne paraît pas avoir de cause grave. Il est certain du moins qu'elle n'est pas le signe avant-coureur d'une crise commerciale. Le pays d'où nous viennent les crises qui ravagent périodiquement le commerce, les États-Unis, est dans une situation commerciale prospère. Les États-Unis ont eu de magnifiques récoltes de céréales, pour lesquelles les insuffisances de l'Europe leur ont ouvert un lucratif débouché. Cette circonstance, qui est toute à leur avantage, contribue même à l'embarras monétaire actuel. Ordinairement le commerce américain, toujours débiteur du commerce anglais, le couvre par des remises continuelles en or. Les Américains paient cette année en farines, et un des affluens par lesquels s'alimente le grand marché d'or du monde, le marché anglais, est momentanément à sec. Les excédans de récolte d'Espagne vendus à l'étranger et les grands travaux de chemins de fer qui s'exécutent dans ce pays y entraînent en ce moment un courant prononcé de métaux précieux, et ne sont point étrangers à l'embarras actuel; mais en Italie surtout se sont produites les grandes demandes de numéraire. Les raisons commerciales sont peut-être pour quelque chose dans ces demandes; mais les raisons politiques y doivent être pour plus encore. L'état actuel de l'Italie après le récent emprunt, et avec l'usage qui est fait de cet emprunt pour payer des armemens improvisés sur une vaste échelle et se distribuer en solde à des troupes dont le nombre dépasse toutes les proportions antérieures, a dû amener des besoins extraordinaires de numéraire. C'est ainsi qu'au bout de cette courte excursion sur le terrain des intérêts économiques nous nous trouvons ramenés à ces causes politiques dont l'influence se fait en effet sentir partout.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

DE L'INFLUENCE DE LA CRITIQUE.

Les théâtres s'émeuvent et se préparent à traverser plus ou moins brillamment la saison d'hiver où nous allons entrer. Que leurs efforts soient

couronnés de succès! Que Paris s'amuse, qu'il soit plus que jamais le rendez-vous de la haute société européenne, la capitale de la sociabilité et des loisirs délicats, que les arts de la paix y évoquent tous leurs prestiges bienfaisans et conjurent le mauvais vouloir du génie de la discorde, qui, sous le faux prétexte d'un prétendu équilibre européen, œuvre artificielle de la diplomatie ennemie de la France, voudrait mettre obstacle à l'émancipation d'un peuple malheureux qui a tant fait pour la civilisation du monde! Qu'on laisse la terre féconde qui a produit Palestrina, Scarlatti, Jomelli, Cimarosa, Paisiello, Rossini, Bellini et aussi Marcello et Galuppi, revenir à la vie politique dont elle est si digne; que l'Italie, qu'un pape du XVIe siècle, Paul IV, je crois, comparait à une lyre à quatre cordes qu'on ne pouvait jamais faire vibrer ensemble, soit enfin une nation, et l'Europe aura une force de plus à opposer à la barbarie orientale, qu'il est bien temps de contenir.

Le Théâtre-Italien a inauguré la saison le 2 octobre par la *Sonnambula* de Bellini, ce charmant oiseau de la Sicile qui serait bien heureux de savoir que l'île qui lui a donné le jour appartient maintenant à la grande patrie, l'*alma mater*, par la tradition, par la langue et par les lois politiques. La pastorale exquise de Bellini a été chantée par les mêmes artistes qui l'ont interprétée l'année dernière, par Mlle Battu, dont la voix délicate s'est encore un peu amincie, par M. Gardoni, *tenorino* frileux et transi, dont les intonations douteuses inquiètent constamment l'oreille sans que le cœur s'en trouve plus ému, et par M. Angelini, qui chante le rôle du comte avec une bonne voix de basse qui semble vouloir s'éclaircir un peu. Une Mlle Vestri, qui ne faisait pas partie de la troupe de l'année dernière, s'est chargée du rôle modeste de l'*albergatrice*, qu'elle a conduit à bonne fin avec une voix et une facilité suffisantes pour sa condition. Quelques jours après, le 7 octobre, un nouveau ténor, M. Emilio Pancani, s'est produit pour la première fois devant le public de Paris dans le rôle de Manrico du *Trovatore*. On assure que M. Pancani est né à Florence et qu'il est élève d'un professeur de cette ville, nommé Romani, qui ne lui a pas appris, dans tous les cas, à vocaliser. Après s'être essayé sur le théâtre philharmonique de Vérone, en 1848, dans un opéra de M. Verdi, *Macbeth*, M. Pancani aurait été successivement à Vienne, à Venise, à Parme et à Naples, où il est resté pendant trois ans. M. Pancani n'est plus de la première jeunesse, car je pense bien que deux fois seize printemps doivent au moins former son âge. Vigoureusement constitué, gros et nerveux, sa physionomie mâle n'exprime pas précisément les illusions de la jeunesse. Sa voix est un ténor peu étendu qui répond à la nature robuste de sa constitution, mais dont le timbre est terni, le son mat et dépourvu de rayonnement. Il chante avec plus de vigueur dramatique que de sentiment, et son talent n'a pas plus de variété et de souplesse que M. Verdi n'en a mis dans sa musique. Si je n'avais de la répugnance à me servir de certains mots dont on abuse depuis quelque temps parce qu'ils dispensent d'une meilleure définition, je dirais volontiers que M. Pancani est un chanteur *réaliste;* mais cela ne voudrait pas dire grand'chose, puisqu'on n'a jamais vu ni entendu un chanteur dramatique qui ne se servît pas de la voix que la nature lui a donnée, et qui voulût exprimer autre chose

que les sentimens et les passions du cœur humain. Accueilli sans grand enthousiasme dans les trois ou quatre représentations qu'on a données du *Trovatore*, M. Pancani a fait reprendre, le 23 octobre, l'*Ernani* de M. Verdi, qui n'avait pas été représenté depuis deux ou trois ans. Dans cette partition, d'un style peut-être encore plus tendu et plus violent que celui des autres ouvrages de M. Verdi, M. Pancani n'a obtenu ni plus ni moins de succès que dans *il Trovatore*. Il a été facilement éclipsé par Mme Penco, qui est toujours de bonne humeur, remplie du désir de bien faire, et surtout par M. Graziani, dont la belle voix chaude et vibrante fait merveille dans le rôle de Carlo. Voilà un virtuose que la nature a traité avec magnificence, et qui, depuis dix ans qu'il chante à Paris, n'a pas ajouté une *appoggiature* ni une inflexion nouvelle à sa manière de phraser; il apportera en Russie, où il se rend l'année prochaine, ses points d'orgue stéréotypés et son *urlo verdesco* avec lesquels il achèvera sa brillante carrière.

Ce sont là les moindres résultats de l'école de M. Verdi et de sa stridente mélopée, à laquelle, malgré la meilleure volonté du monde, je ne puis m'accoutumer. J'ai toujours rendu justice au talent incontestable de ce compositeur vigoureux et passionné, qui, depuis vingt ans, enivre l'Italie et charme l'Europe. Je n'ai méconnu ni l'éclat de ses mélodies de courte haleine, ni la puissante sonorité de plusieurs morceaux d'ensemble, ni l'originalité de certains élans de voix et de quelques formules d'accompagnement qu'on remarque dans ses meilleurs opéras; mais je ne puis pas faire que je n'aie entendu dans ma vie les chefs-d'œuvre de Gluck, de Mozart et de Weber, de Cimarosa, de Rossini, de Donizetti et de Bellini; je ne puis pas effacer de ma mémoire les empreintes et les souvenirs qu'y ont laissés les maîtres charmans de l'école française, Grétry, Méhul, Cherubini, Boïeldieu, Hérold et M. Auber, et secouer deux cents ans de civilisation et de tradition musicale qui m'enveloppent et sustentent mon esprit; en un mot, il n'est pas en mon pouvoir de repousser l'influence du glorieux héritage qui m'a été laissé, et dont je suis moi-même un produit, et de ne pas préférer une page de Virgile à toute la *Pharsale* de Lucain, un dessin de Raphaël à cent tableaux modernes que je pourrais citer, le pavillon de l'Horloge, dans la cour du Louvre, à toutes les constructions qui s'élèvent dans Paris depuis cinquante ans, le *Guillaume Tell* de Rossini aux quarante opéras de M. Verdi. J'entends les objections qu'on peut faire contre cette manière d'envisager les phénomènes de l'art. — N'aimez-vous pas la variété? dira-t-on; n'admettez-vous pas le progrès? — Chaque civilisation imprime dans l'art la physionomie qui lui est propre et l'idéal de beauté qu'elle a conçu. Virgile n'a pas continué l'épopée d'Homère, et le monde moral qu'il a évoqué ne ressemble pas à celui de *la Divine Comédie* de Dante; Raphaël a exprimé un autre idéal de beauté que celui qui inspirait Apelle ou Zeuxis; Praxitèle ne ressemble pas à Michel-Ange, qui lui-même ne peut être confondu avec aucun de ses nombreux successeurs. Au théâtre et dans la musique, cette variabilité de types et d'horizons est bien plus grande encore. Qu'y a-t-il de plus dissemblable que la langue et le monde moral de Sophocle comparés au drame vaste, sanglant et compliqué de Shakspeare? Les tragédies de Corneille et de Racine reproduisent des mœurs et peignent des caractères qui ne se trouvent

pas dans l'œuvre à la fois profonde et naïve du poète anglais. Le *Faust* de Goethe, le *Wallenstein* de Schiller, ne ressemblent ni au drame de Shakspeare ni à la tragédie française du siècle de Louis XIV. Est-ce que l'opéra de Gluck est le même que celui de Mozart? Le *Freyschütz* de Weber n'a aucun rapport avec *Don Juan*, la manière de Rossini ne ressemble pas à celle de Cimarosa, et entre le *Freyschütz* et *Guillaume Tell* Meyerbeer a placé le type combiné de *Robert le Diable*. Le génie n'est point une force absolue qui produise seul et toujours le même résultat. Une œuvre d'art est le fruit de deux élémens qui se pénètrent et se fécondent l'un l'autre : de l'inspiration individuelle de l'artiste, des mœurs et des tendances de la société pour laquelle il travaille. M. Verdi, qui est avant tout un compositeur dramatique, n'a pas voulu et ne pouvait pas continuer simplement la manière et le style de Rossini. Doué d'un autre génie et répondant à des besoins différens, il a fait une œuvre pleine de passion, qui plaît au public et qui se joue sur tous les théâtres du monde. Vous avez eu tort de combattre, comme vous l'avez fait, le seul musicien qui reste debout depuis la mort de Donizetti, et qui maintient depuis vingt ans la souveraineté affaiblie de l'Italie. Le public a toujours raison d'applaudir ce qui lui plaît, et lorsqu'il s'amuse d'une œuvre d'art, il n'écoute guère les vaines protestations de la critique, qui n'a jamais rien empêché ni rien suscité. La variété est un besoin impérieux de l'esprit humain. Il veut sans cesse du nouveau, n'en fût-il plus au monde, car il se fatigue de tout, même de l'exquis et des pâtés d'anguille.

Je ne pense pas avoir affaibli le langage que tiennent les admirateurs passionnés de la musique de M. Verdi. Il ne serait cependant pas difficile de leur prouver qu'on peut être d'un avis différent, sans méconnaître le prix de l'objet qui excite leur enthousiasme. — La critique, pourrait-on leur répondre, n'a pas les prétentions ridicules qu'on lui prête. Elle sait fort bien qu'il n'est dans son pouvoir ni d'empêcher la rivière de couler ni de créer la vie là où le souffle de Dieu n'a point passé. Puissance préventive, la critique, quand elle est exercée avec mesure et sagacité, éveille le goût, établit l'ordre dans les choses de l'esprit, excite les forts, soutient les faibles et quelquefois ramène aussi les égarés. La critique ne crée pas les principes sur lesquels s'appuient ses jugemens : elle les tire de l'histoire et des œuvres accomplies par l'esprit humain. Ou bien il faut admettre que le juste et l'injuste, le faux et le vrai, le beau et le laid ne sont que des mots portant avec eux une signification arbitraire, et alors il n'y a plus que des sensations qui se valent et qui ne se discutent pas, ou il faut reconnaître avec le genre humain que l'erreur est possible et que l'homme possède en lui des notions, des pressentimens de ce qui est juste, beau et vrai. Le temps développe ces notions, ces pressentimens de la conscience naïve deviennent des faits et se transforment en monumens, et ces monumens accumulés marquent les différentes civilisations qui se sont succédé sur la terre. En se plaçant à ce dernier point de vue, et il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en choisir un autre sans détruire les bases de toute crédibilité, la critique a une mission parfaitement définie, et son rôle est assez important pour qu'elle ne désire pas en remplir un plus élevé. Armée des prin-

cipes immuables qui gouvernent l'esprit humain, éclairée par l'histoire et la connaissance des procédés qui constituent la tradition de chaque art, la critique, qui n'est autre chose que la raison revêtue de sensibilité, a le droit de dire, même au génie, qu'il se trompe, et que l'œuvre qui lui attire de si éclatantes acclamations ne vaut pas le prix qu'on y attache. La critique peut aller plus loin encore, en devançant le goût d'une nation, en chassant à coups de fouet, comme l'a fait Boileau, les mauvais poètes et les mauvais écrivains qui encombrent la voie publique et qui usurpent la place et les honneurs du vrai mérite, en excitant l'orgueil d'un peuple à secouer le joug de l'imitation pour se créer une littérature nationale, comme l'a fait Lessing en Allemagne. Ce serait un beau travail, digne d'un esprit lumineux, comme M. Sainte-Beuve, que d'écrire l'histoire de la critique depuis son fondateur Aristote, passant à travers l'école d'Alexandrie, le siècle d'Auguste, la renaissance, les XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à la période d'épanouissement en 1825, où sa voix a poussé une note qui fait partie intégrante de ce beau concert de la jeunesse triomphante. Il lui serait facile de prouver combien cette noble faculté de l'esprit a été utile à la civilisation en éclairant le génie, en divulguant ses secrets, en propageant les bonnes doctrines, en vulgarisant les chefs-d'œuvre qui doivent exciter une éternelle admiration. Pour rentrer dans le sujet qui nous occupe, il prouverait que, sans les vives et justes semonces de la critique, Rossini n'aurait pas donné au monde *Guillaume Tell*.

M. Verdi n'est pas un grand musicien. La langue qu'il s'est faite est violente et souvent grossière. Il écrit mal, il ignore à peu près l'art si important de développer une idée et d'en tirer les conséquences légitimes. Il brusque tous les effets, il violente les passions au lieu de les évoquer avec ménagement. Ses personnages sont presque toujours en fureur et le poignard à la main. Les mélodrames monotones et sanglans de M. Verdi ont gâté le goût de l'Italie, ils lui ont désappris le rire, à elle qui riait si bien! Ils lui ont fait perdre les belles traditions de l'art de chanter et excité dans une nation admirablement douée, mais paresseuse et passablement ignorante, un orgueil insensé. Les imitateurs de M. Verdi ne sont pas tolérables, parce que la manière du maître est tout individuelle, et que lui-même ne pourrait pas se modifier. Il n'y a que le génie, secondé par la science, qui puisse se renouveler et se transformer, et M. Verdi n'est qu'un homme de talent qui a de la pratique sans véritable savoir. Sa musique produit sur le public l'effet que produit une étoffe rouge qu'on montre au taureau : elle l'enivre d'une sonorité confuse, surexcite la sensibilité matérielle et le rend incapable de goûter les qualités d'un art supérieur, qui parle à l'imagination, éveille la fantaisie et pénètre doucement dans les profondeurs de l'âme. Voilà ce que nous écrivons depuis dix ans, sans que les succès de l'auteur d'*Ernani*, de *Rigoletto* et d'*il Trovatore* aient pu ébranler nos convictions. Nous ne contestons pas au public le plaisir qu'il éprouve à entendre certains opéras de M. Verdi, mais nous nous permettons de lui dire qu'il se trompe sur la qualité et le mérite de l'objet qui le flatte, aussi bien que sur la nature du plaisir esthétique ou moral qu'il lui procure.

M. Pancani, qui n'était ici qu'un oiseau de passage, comme l'avait été

M. Giuglini l'année dernière, est déjà parti pour La Havane. Pour nous consoler de cette perte, qui n'en est pas une, le Théâtre-Italien a repris, le 30 octobre, l'adorable chef-d'œuvre de Cimarosa, *il Matrimonio segreto.* Voilà de la musique jeune, éternellement jeune! Le jour où cet ensemble exquis de grâce, de sentiment et de gaieté sereine, de cette gaieté qui s'élève comme une aurore de l'âme satisfaite, et non pas celle qui jaillit de la malice de l'esprit, le jour où cette simple histoire d'une famille honnête que trouble momentanément un amour printanier et discret ne sera plus comprise que par quelques amateurs attardés, une triste révolution se sera accomplie dans l'art musical et dans l'ordre moral. Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci! Chanté par MM. Zucchini et Badiali, Mmes Alboni, Penco et Battu, qui s'est chargée du rôle d'Elisetta, *le Mariage secret* a été accueilli avec faveur. L'Alboni est charmante dans le personnage de Fidalma, auquel elle a restitué un air délicieux qu'on ne chantait plus depuis longtemps :

È vero che in casa
Io son la padrona.

elle le dit avec esprit et une douce ironie qui sied à sa bonne figure souriante et épanouie. Deux autres morceaux ont été réintégrés dans la partition de Cimarosa, un trio et un air d'Elisetta, que Mlle Battu chante avec goût, et dont je ne hais pas, au contraire, les formes un peu vieillies. Mais quel triste Paolino que M. Gardoni! Quel malaise on éprouve à lui entendre estropier l'air incomparable de *Pria che spunti in ciel l'aurora!* Il en passe la moitié; que ne le supprime-t-il tout entier, comme on supprime le duo pour basse et ténor : *Signor, deh! concedette,* entre le comte et Paolino! Mme Penco, qui étudie beaucoup, qui s'efforce, depuis qu'elle est à Paris, de mériter de plus en plus la faveur des *dilettanti,* est fort bien dans le rôle de Carolina, dont elle fait ressortir la partie tendre et l'indignation honnête. Elle chante surtout le beau récitatif du *cantabile* du second acte avec ampleur et un style élevé. A tout prendre, l'exécution du *Matrimonio segreto* a été suffisante, et le chef-d'œuvre de Cimarosa, qui en a fait bien d'autres, a produit un heureux effet. L'administration du Théâtre-Italien, plus vigilante et plus active qu'elle ne l'a jamais été, est revenue cette année à ses vieilles amours en rengageant M. Mario et M. Ronconi, d'*antichissima memoria.* Ils ont fait tous deux leur réapparition, le 4 novembre, dans *il Barbiere di Siviglia.* La surprise du public nombreux qui remplissait ce jour-là la salle Ventadour a été plus grande que l'émerveillement. On a trouvé M. Mario plus jeune de visage que de talent, et sa voix, qui jadis aurait attendri les monstres, plus entamée que jamais. Il ne possède plus que quelques notes du beau clavier qui nous a charmés pendant tant d'années. Il raccourcit presque tous les morceaux, il respire à chaque syllabe, et ne chante pas souvent juste. M. Ronconi, qu'on n'a pas entendu à Paris depuis dix ans, a voulu compenser ce qu'il a perdu par un excès de zèle, et dans le rôle de Figaro il a dépassé les limites du vrai comique pour tomber dans le burlesque. Le public s'est montré peu touché des efforts de MM. Mario et Ronconi pour remplacer la musique de Rossini par un dialogue trop vif

et des *lazzi* peu dignes du Théâtre-Italien. J'engage aussi M. Angelini, dont la voix de basse est solide, à ne pas faire plus d'esprit qu'on ne lui en demande dans le rôle de Basile et dans l'air de la *calunnia*, qu'il ne chanterait pas mal, s'il voulait être modeste. La modestie, qui est une vertu théologale, conviendrait aussi à M. Bonnetti, le chef d'orchestre, qui précipite tous les mouvemens, ne fait observer aucune nuance, et fait de la musique du *Barbier de Séville* un hachis de notes sans forme et sans couleur. M. Bonnetti ne comprend bien que la musique de M. Verdi, et lorsqu'on ne comprend que cela, on n'est pas un bon chef d'orchestre. Ne cessons pas de répéter ce lieu commun, que la puissance de la musique, comme celle de tous les arts, est tout entière dans l'observation des nuances, et que sans les nuances, qui constituent le caractère d'une œuvre, la musique n'a plus que des effets grossiers de rhythme et de sonorité dont on est bientôt fatigué. M. Mario a été plus heureux dans *Rigoletto*, où il chante le rôle du duc de Mantoue avec beaucoup de distinction et de soin. Sa voix nous a paru moins fatiguée et moins hésitante dans cette œuvre de M. Verdi, dont on a fait répéter le beau quatuor du quatrième acte. Mlle Battu aussi, dans le personnage gracieux de Gilda, qu'elle abordait pour la première fois devant le public, s'est montrée habile et intelligente, si ce n'est suffisamment passionnée. A tout prendre, l'administration de M. Calzado, dont le privilége a été prorogé jusqu'au mois d'octobre 1864, paraît animée d'un vif désir de satisfaire le goût des amateurs par une plus grande variété dans le répertoire. La troupe qu'elle a réunie cette année, et qui se compose d'artistes comme MM. Mario, Graziani, Badiali, Zucchini, Ronconi, Angelini, Mmes Alboni, Penco et Battu, est l'une des meilleures qu'on puisse avoir par ce temps d'extrême concurrence où cent théâtres se disputent au poids de l'or le peu de virtuoses que produit l'Italie. Il ne manque vraiment à la troupe qui dessert cette année le Théâtre-Italien de Paris qu'un bon chef d'orchestre qui ait l'intelligence des mouvemens et des nuances, qu'un *maestro* qui sache faire respecter l'esprit de l'œuvre qu'on interprète.

A l'Opéra aussi on fait de louables efforts pour maintenir ce grand théâtre à la hauteur de sa réputation. Mme Vandenheuvel y continue ses débuts avec succès et prend possession de tous les rôles de son répertoire. Elle a chanté Lucie avec un talent incontestable qu'on voudrait admirer sans restriction. Quel dommage que cette noble artiste, qui chante avec tant de goût et d'intelligence, n'ait pas été plus richement douée par la nature, et qu'on soit obligé de lui souhaiter souvent une voix plus jeune, plus étoffée, et moins d'artifices visibles dans la réalisation des effets qu'elle conçoit! En lui entendant chanter l'autre soir l'air du troisième acte de *Lucie* avec une bravoure qui m'inspirait du respect, je me disais tacitement en moi-même : Un peu plus de grâce naturelle et de charme ferait bien mieux mon affaire. Cette belle partition de Donizetti, interprétée par une artiste digne de ce nom, pourquoi me laisse-t-elle désirer une forme plus simple et plus de vérité dans l'expression du plus puissant des sentimens, l'amour? Une lavandière chantant au fond des bois une chanson émue et chaude du souffle de l'âme me procurerait un plaisir d'un ordre plus élevé et plus sain que ce que j'éprouve au premier théâtre lyrique du monde. Ah! Goethe a rai-

son, l'idéal dans l'art et dans la vie, c'est la splendeur du vrai. L'Opéra vient de rappeler à lui une cantatrice nomade qui lui a déjà appartenu à deux reprises différentes, en 1851 et en 1856 : je veux parler de Mme Tedesco, grande et belle personne, moitié allemande et moitié italienne, et qui possède une voix riche, égale, étendue et forte de *mezzo-soprano* qui peut monter jusqu'à l'*ut* supérieur et descendre jusqu'au *la* au-dessous de la portée. Elle a fait son apparition le 12 octobre, dans *le Prophète,* par le rôle énergique et original de Fidès. Mme Tedesco est une cantatrice placide et de bonne humeur, qui ne s'emporte jamais, qui conserve religieusement sa santé et sa belle voix, qui est presque aussi fraîche qu'il y a dix ans. Il ne lui manque, pour être une cantatrice dramatique, que ce qui manquait au cheval de Roland, *un certo non so che,* qu'on appelle une âme, un esprit, un souffle, comme dans la Bible. Elle a été faible dans la belle scène de l'église, au quatrième acte, et elle a beau pleurer toutes les larmes de ses beaux yeux : on ne s'en attriste jamais, tant on est sûr que cela ne lui fera pas de mal. Après Fidès, Mme Tedesco a chanté *la Favorite* avec un peu plus d'émotion, mais sans excès toutefois, et en conservant un maintien qui fait honneur à ses bonnes mœurs. A la fin de l'*andante* de l'air *ô mon Fernand,* Mme Tedesco a ajouté un point d'orgue si brillant et si joyeux, qu'on a pu immédiatement se rassurer sur l'état de son cœur. De si monstrueux contre-sens sont très appréciés par le public de l'Opéra, qui croit pourtant assister à la représentation d'une tragédie lyrique! M. Michot fait des progrès, et sa voix de vrai ténor convient au rôle de Fernand, qu'il chante avec passion. Il a dit la romance du quatrième acte, *Ange si pur,* avec goût et dans le style de demi-caractère qui sied à son genre de talent. L'Opéra nous prépare bien des choses nouvelles, et l'avenir appartient à M. Wagner, dont on répète le *Tannhauser*. Que la volonté des puissans de la terre s'accomplisse donc!

Au théâtre de l'Opéra-Comique, les choses et les hommes marchent paisiblement et sans faire beaucoup de bruit. *Le Chaperon rouge* de Boïeldieu, *les Diamans de la couronne* de M. Auber, escortés de deux ou trois opérettes dont la musique n'est qu'un accessoire du *libretto,* voilà à peu près de quoi se compose le courant du répertoire. Une idée singulière a passé par l'esprit de l'administration, c'est de reprendre *le Pardon de Ploërmel* avec un nouveau personnel, dans lequel une femme sans grâce et sans beaucoup de talent a pris le rôle d'Hoël, créé dans l'origine par M. Faure. Je n'ai jamais pu comprendre l'engouement qu'inspire à certaines personnes la voix dure et déclassée de Mlle Wertheimber, dont la prononciation vicieuse et empâtée n'ajoute pas à l'agrément qu'on éprouve à lui entendre estropier un rôle qui n'a pas été écrit pour son sexe. Comment expliquer que Meyerbeer ait permis une telle mascarade? Il en sera puni, car son ouvrage, qui se recommande surtout par les effets d'ensemble, perd beaucoup de son piquant à être interprété ainsi par une voix de bois qui appauvrit l'harmonie et laisse l'oreille en souffrance. Mlle Monrose, qui a succédé à Mme Cabel dans le rôle de Dinorah, y a été plus gracieuse que forte, et a laissé à désirer un peu plus d'entrain, de *brio* et de folle jeunesse, particulièrement au second acte, dans la scène de fantaisie nocturne. Quant au nouveau mor-

ceau que le maître a écrit à Londres pour Mme Nantier-Didiée, il n'y a pas lieu de s'en émerveiller beaucoup : c'est une *canzonetta* italienne qui n'ajoute rien au mérite de la partition. J'ignore si le théâtre de l'Opéra-Comique a trouvé la récompense de son étrange entreprise; mais nous ne lui voterons pas pour cela des actions de grâces. On attend de l'Opéra-Comique autre chose que des opérettes en un acte avec lesquelles il semble vouloir faire concurrence aux Bouffes-Parisiens.

Le Théâtre-Lyrique, à qui le destin rend la vie si rude et si difficile, s'ingénie de toutes les manières pour varier son répertoire et pour attirer dans les lointains climats où il est encore confiné l'élite des amateurs qui peuvent seuls le faire exister. L'administration a eu la pensée de s'approprier *le Val d'Andorre* de M. Halévy, dont la première représentation à l'Opéra-Comique remonte au 11 novembre 1848. Par le temps où nous sommes, c'est beaucoup qu'un opéra puisse être représenté devant le public douze ans après sa naissance. Que j'en ai vu mourir, de jeunes partitions qui faisaient le bonheur de leurs pères, et qui, après trente ou quarante représentations brillantes, se sont paisiblement endormies dans le magasin de l'éditeur! M. Halévy lui-même a bien souvent porté le deuil des enfans de son esprit qu'il croyait sans doute les mieux venus et les mieux doués. M. Halévy est pourtant un maître, un compositeur d'un ordre élevé, dont il faut toujours parler avec un certain respect. Il a de la grandeur dans le style et dans la pensée, il vise haut, il fuit les banalités et cherche des effets nouveaux, quelquefois avec trop de tension et d'efforts. Il n'y a pas un opéra de l'auteur de *la Juive,* de *la Reine de Chypre,* de *Charles VI,* etc., qui ne renferme des beautés réelles. Sa mélodie, quand il en trouve, a une couleur qui lui est propre, un accent pénétrant, un caractère tout à la fois tendre et religieux. Le dirai-je? M. Halévy, comme Mendelssohn, révèle dans son œuvre la race intelligente et forte à laquelle il appartient. Ce qui manque peut-être à M. Halévy, c'est la fantaisie libre, cette partie flottante de la poésie musicale qui circule au-dessus et au-delà du sens logique de la parole et qui enveloppe la situation dramatique d'un nuage qui vous charme et vous enivre, quoi qu'on en ait. M. Halévy, qui est un esprit délié et un écrivain disert, comme il nous serait facile de le prouver par le livre qu'il vient de publier, *Souvenirs et Portraits,* M. Halévy, disons-nous, mêle à ses inspirations trop d'ingéniosité et ne s'abandonne pas suffisamment à cette folle du logis dont parle Montaigne, qui est souvent la plus précieuse et la plus sage de nos facultés. En précisant davantage nos scrupules et nos réserves, nous dirons par exemple que M. Halévy a souvent l'imprudence de construire ses morceaux d'ensemble avec des accords et des modulations qui, lorsqu'ils ne sont pas rattachés à un dessin mélodique saisissable, n'ont pas d'autre raison d'être que la volonté du compositeur. Il en résulte très souvent que des actes entiers dans les ouvrages de M. Halévy produisent une grande monotonie qui gâte l'effet général. Aussi sommes-nous convaincu que si M. Halévy, au lieu d'écrire une vingtaine d'opéras, eût condensé ses efforts dans cinq ou six ouvrages comme *la Juive* et *la Reine de Chypre,* sa renommée et ses intérêts s'en fussent mieux trouvés.

Le sujet du *Val d'Andorre* est un gros mélodrame un peu dans le genre

de *la Pie voleuse,* tout rempli de sanglots et de *lazzi* de caporal. Seulement Rossini a transformé le cadre grossier qu'on lui a confié en une œuvre de génie, tandis que M. Halévy n'a fait du poème de M. Saint-George qu'un opéra intéressant par quelques bons morceaux, tels que la *chanson du chevrier* au premier acte, le trio piquant qui vient après, et qui n'a pas les défauts ordinaires des morceaux d'ensemble du maître, la romance ingénue que chante Rose-de-Mai : *Marguerite, qui m'invite,* l'ariette de Stéphan le beau chasseur, et la stretta du finale : *Destin qu'on dit terrible.* — Au second acte, on remarque la romance que chante Rose-de-Mai, et que je trouve monotone, le trio et le quatuor qui en forme la conclusion d'une gaieté un peu forcée, les couplets de Jacques et le finale, morceau d'ensemble trop compacte, trop touffu et d'un effet dramatique qui dépasse peut-être la condition des personnages. Il y a encore au troisième acte des choses intéressantes sur lesquelles nous ne voulons pas insister. L'exécution du *Val d'Andorre* aurait été bien meilleure, si l'administration du Théâtre-Lyrique et les auteurs de cette œuvre distinguée eussent confié le rôle charmant de Rose-de-Mai à une autre cantatrice que Mme Meillet. Celle-ci a prêté au caractère de cette jeune fille des champs des airs et des emportemens de mélodrame qu'on aurait beaucoup applaudis en province, mais qui à Paris ont été jugés d'un goût détestable. M. Monjauze, qui autrefois faisait partie du Théâtre-Lyrique, y est revenu avec sa voix blanche et glapissante, et ne chante pas sans succès la partie du beau Stéphan, le chasseur. M. Battaille a presque retrouvé dans le rôle important du chevrier Jacques Sincère, qu'il a créé dans l'origine, l'accent qu'il lui donnait il y a douze ans.

On vient aussi de reprendre tout récemment au Théâtre-Lyrique l'*Orphée* de Gluck avec Mme Viardot et une nouvelle Eurydice qui s'appelle Mlle Orwill. Nous ne défendrons pas le chef-d'œuvre de Gluck ni le talent supérieur de la cantatrice qui l'a fait revivre contre ceux qui auraient le malheur de ne pas sentir de telles délicatesses. Dans l'ordre des sensations que procurent les beaux-arts, la romance d'Orphée : *J'ai perdu mon Eurydice,* et la musique de la scène de l'Élysée au second acte valent mieux et comptent plus devant Dieu et devant les hommes que trente opéras comme ceux que je pourrais citer. Il faut en prendre son parti et se résigner à reconnaître qu'il y a dans ce monde, comme dans l'autre, un petit nombre d'élus auxquels sont plus particulièrement destinées certaines œuvres de l'esprit humain.

En terminant cette chronique des faits accomplis dans l'art de Mozart et de Rossini, que ne pouvons-nous y ajouter quelque bonne nouvelle que nous réserve l'avenir! De quel côté de l'horizon s'élèvera l'homme prédestiné à renouveler les formes de la vie, et à communiquer à l'art, qui s'abaisse et qui se matérialise de plus en plus, l'impulsion féconde dont il a tant besoin? Est-ce l'Italie régénérée, l'Allemagne ou la France qui enfantera ce prophète des nations, ce musicien de l'idéal qui mettra en fuite cette tourbe de maçons et de chaudronniers qui nous accablent de leurs grossiers labeurs? D'où qu'il surgisse, ce révélateur d'une beauté nouvelle, il sera le bienvenu. Nous mourons d'ennui et d'inanition, la médiocrité nous opprime, le scandale des réputations surfaites soulève la conscience des gens de goût,

qui ont bien de la peine à se défendre contre la corruption de la foule, qui envahit les théâtres et les salles de concert. Il semble que l'âme ait perdu sa virtualité d'affirmation, qu'une politesse banale envers les individus et de coupables ménagemens envers les intérêts nous aient enlevé le courage d'aimer hardiment ce qui est beau et de repousser le laid. On n'ose plus rien blâmer, plus rien haïr, et les œuvres de l'esprit, quel qu'en soit le mérite, sont accueillies avec une égale bienveillance, qui tue l'émulation et décourage le vrai talent. Je ne puis pas faire ces réflexions sans porter ma pensée vers l'écrivain éminent qui, pendant près de trente ans, a rempli ce recueil de pages vigoureuses d'une saine critique. Il serait aisé de prouver aujourd'hui que l'opposition que fit Gustave Planche au mouvement littéraire, et surtout au théâtre de la nouvelle école de 1828, a été salutaire, qu'il a empêché que les effluves d'un faux enthousiasme et les exagérations d'une sensibilité maladive ne fussent considérés comme des traits de génie et des inventions sérieuses et durables. Or cette mission de la critique d'éveiller la conscience publique, de protester contre le mal, d'exciter les talens généreux et d'empêcher que les formes corruptrices de l'art ne fassent oublier ce qui est éternellement vrai, cette mission, que Gustave Planche a remplie avec tant d'éclat et d'honnêteté, est la plus belle et la plus noble qu'on puisse ambitionner après le don divin du génie créateur. P. SCUDO.

REVUE DRAMATIQUE.

—

Il y a un peu plus de trente ans que l'illustre M. Royer-Collard prononçait ce mot, qui est resté célèbre : « La démocratie coule à pleins bords. » Que dirait-il s'il revenait parmi nous? Ce n'est plus à pleins bords qu'elle coule aujourd'hui, c'est, si l'on veut bien nous passer cette expression, à pleine écluse. Ce qui se passe dans le monde politique, nous le savons tous; mais ce qui se passe dans le monde de l'intelligence et de l'art est bien plus significatif encore. Il est vraiment curieux de suivre les corrélations mystérieuses qui existent entre le monde politique et social et le monde de l'intelligence, de voir combien les faits extérieurs répondent exactement aux faits moraux, de saisir les affinités qui unissent ces deux ordres de phénomènes, distincts en apparence. Il y aurait une étude très instructive à faire sur le développement parallèle de ces deux ordres de faits; mais un bulletin de théâtre ne peut pas être un cours de psychologie sociale, et nous nous bornerons à quelques observations plus directement en rapport avec le sujet qui nous occupe. Avez-vous remarqué la condition bizarre que les événemens ont faite à la démocratie dans notre société? Elle est souveraine en réalité, tout se fait pour elle et même par elle, et cependant personne ne veut lui donner le titre de reine. Tout le monde obéit à ses ordres, et

cependant chacun se prétend gouverné par un code qui n'est pas le sien. Les journaux tonnent contre ses coupables exigences, ses folles espérances, ses doctrines anarchiques; mais ils dépensent leur éloquence en pure perte, car au moment même où déborde leur écritoire, quelque petit fait significatif vient révéler aux esprits clairvoyans que la démocratie peut se consoler de ces diatribes. Nul ne veut s'abaisser jusqu'à elle, ni amis, ni ennemis, et tous la servent à leur manière, en se vengeant, à la vérité, des services qu'ils lui rendent par des quolibets gratuits et des plaisanteries irritantes, aussi déplacées souvent que peu charitables, ce qui, pour le dire en passant, ne lui rend pas le caractère mieux fait. Le même phénomène se produit en littérature; ici la démocratie règne aussi souverainement que dans la société, et personne ne veut reconnaître son titre et sa puissance.

Pour nous, qui avons suivi depuis des années la marche et les progrès de la démocratie en littérature, nous ne pouvons nous étonner qu'elle soit pour beaucoup un objet d'épouvante, et même pour quelques-uns un objet d'horreur. La démocratie en littérature est encore moins avenante qu'en politique; elle est lourde, gauche, grossière, inexpérimentée. Elle a les défauts les plus contraires: tantôt elle se perd dans l'emphase, tantôt elle est simple jusqu'à la niaiserie. Toute semblable aux hiboux éblouis par la lumière, elle se trouble et s'effare devant ce qu'elle ne comprend pas. Ainsi les idées générales lui font peur, et, portant dans la littérature les habitudes de l'artisan façonné selon les modernes méthodes de la division du travail, elle s'attaque à des détails, à des particularités, et paraît ne pouvoir saisir l'ensemble des choses. Je conçois donc la répugnance de beaucoup d'excellens esprits pour notre moderne littérature dramatique, l'éloignement où ils s'en tiennent, et cependant chaque année qui s'écoule diminue forcément cette répugnance. Ceux qui veulent parler de littérature dramatique sont obligés d'aller la chercher là où elle se trouve encore, fût-ce sur des scènes de vaudeville ou dans des théâtres forains. Il faut s'y résigner, à moins de se résoudre à un silence absolu, qui ne serait ni profitable ni équitable pour personne. La démocratie littéraire force donc la critique à descendre et à regarder plus bas qu'elle n'avait l'habitude de regarder, et ce n'est pas le moindre de ses triomphes. Elle force la critique à s'occuper d'œuvres qu'elle passait sous silence avec dédain il n'y a pas vingt ans encore, à compter pour quelque chose ce qu'elle comptait autrefois pour rien, à suivre où ils se sont réfugiés la verve et le talent. Ainsi autrefois la critique se gardait bien de signaler une pièce de théâtre dont l'unique mérite était d'être amusante, et ce dédain était fort juste; aujourd'hui cette qualité inférieure deviendra une qualité supérieure dans bien des cas, et il y aura du mérite pour une pièce à être au moins amusante lorsque toutes les pièces qui l'auront précédée et qui l'accompagneront seront même dépourvues de ce médiocre attrait. Dans le royaume des comédies ennuyeuses, un vaudeville amusant mérite d'être roi, et c'est pourquoi nous dirons à ceux qui craignent avant tout l'ennui : —Vous vous plaignez de la platitude et de l'indécence des spectacles qui vous sont offerts; eh bien! allez au Gymnase un soir où l'on donnera *le Voyage de M. Perrichon*. Ce n'est guère qu'un vaudeville, mais la pièce est amusante, sensée, honnête; elle vous procurera quelques heures de gaieté inoffensive,

et vous arrachera quelques bons éclats de rire que vous n'aurez pas à vous reprocher, ce que vous ne pouvez probablement pas toujours dire des éclats de rire que vous arrachent les spectacles modernes. Êtes-vous assez exempt de préjugés pour ne plus vous laisser abuser par les rabâchages débités d'un ton solennel et par les pompeuses inutilités; êtes-vous ennuyé des platitudes mélodramatiques, et en un mot êtes-vous pour votre bonheur assez blasé pour n'être plus amusé que par les œuvres où se rencontre un grain d'originalité, aussi petit qu'il soit : eh bien! alors, bravant l'habitude, allez-vous-en courageusement aux Variétés par exemple, voir la pièce de M. Henri Meilhac, *Ce qui plaît aux Hommes*. Cette pièce, qui est la contre-partie de la comédie de M. Ponsard, n'est certainement pas bonne; mais elle contient une idée excellente, et c'est plus qu'on ne pourrait dire de la plupart des pièces contemporaines: l'idée est même si jolie, qu'il serait dommage qu'elle fût perdue. L'auteur n'a pas aperçu la bonne fortune que son imagination lui fournissait, et il serait à souhaiter qu'un écrivain plus heureux reprît cette idée et lui fît rendre ce qu'elle pouvait facilement donner : une critique dramatisée de notre théâtre contemporain. Imaginez en effet les personnages du monde de l'art, le peuple issu de Shakspeare et de Molière, en quête de plaisirs excentriques, se donnant par manière de divertissement le spectacle d'une comédie réaliste. Voyez-vous d'ici leur étonnement? entendez-vous leurs éclats de rire? voyez-vous leur indignation et peut-être leurs larmes en face de ces réalités qui leur paraissent des chimères, de ces platitudes qui prennent à leurs yeux des proportions extravagantes? Les voyez-vous variant à l'infini les dégoûts délicats du chevalier de *la Critique de l'École des Femmes*, et répétant le mot *réalité* avec l'effroi dédaigneux que ce célèbre personnage ressent pour le mot *tarte à la crème?* Il y avait dans cette idée une critique très fine du théâtre contemporain, et nous regrettons pour le jeune auteur de *l'Autographe* qu'il ait passé à côté de son sujet sans l'apercevoir.

La critique dramatique, qui ne se paie pas de mots, mais de raisons, et qui n'accepte pas les œuvres sur leur étiquette, mais sur leur valeur intrinsèque, sera donc plus d'une fois à notre époque forcée de déroger et d'aller en voyage à travers les théâtres inférieurs. Ce voyage n'est pas sans périls, et ne doit jamais être fait à l'étourdie; cependant on peut le pousser très loin, si l'on sait bien s'orienter. Ainsi vous pouvez aller sans scrupule à un petit théâtre qui porte le nom de Mlle Déjazet les soirs où l'on jouera une petite comédie intitulée *M. Garat*, par M. Victorien Sardou. Cette légère comédie, qui n'a d'autre prétention que celle de vous amuser un instant, vaut mieux littérairement que bien des œuvres pompeuses qui auraient tort de la regarder avec trop de dédain. Le verre de M. Sardou est bien petit, mais il boit dans son verre. Vous pourrez observer, en écoutant cette petite comédie, un des efforts les plus curieux, parce qu'il est un des plus naïfs et des moins réfléchis de nos jeunes auteurs dramatiques. Il y a une tendance chez la plupart des jeunes auteurs dramatiques à transformer le vaudeville en comédie, et cette tendance vague, que depuis longtemps on avait pu remarquer, vient de se déclarer ouvertement dans les pièces amusantes de M. Sardou, *M. Garat* et *les Pattes de Mouche*. Ces pièces ne sont, à propre-

ment parler, que des vaudevilles agrandis, des vaudevilles qui essaient d'atteindre à la hauteur de la comédie. Je ne sais si cette tentative réussira et si l'on pourra dire bientôt :

Le jour du vaudeville est à la fin venu;

mais des signes trop évidens indiquent que le vaudeville partage les mœurs du temps : il est devenu ambitieux et tend à s'élever. Et vraiment, si l'on y réfléchit bien, cette tendance n'a rien que de raisonnable, et mérite beaucoup plutôt d'être encouragée que d'être condamnée. Si la comédie, depuis si longtemps morte, doit renaître, d'où sortira-t-elle, je vous prie, et avec quels élémens se constituera-t-elle? Pourquoi donc ne naîtrait-elle pas du vaudeville? Elle est bien née une fois déjà de la farce italienne, laquelle n'était, j'imagine, ni très raffinée, ni fort bien élevée. Vous trouvez que cette origine ne serait pas assez noble pour la comédie; mais vous oubliez que le théâtre de Molière n'en a pas eu d'autre, et que d'ailleurs la comédie est de tous les genres littéraires celui qui peut le plus aisément se consoler de n'être pas de noble extraction et de ne pas avoir de généalogie aristocratique. La comédie est d'essence populaire; son origine est humble toujours et part de bas : elle ne se pique pas d'être noble, même lorsqu'elle est grande; elle se pique d'être humaine, et cela lui suffit. Bien loin de blâmer l'effort instinctif et aveugle qui pousse nos jeunes auteurs dramatiques à transformer le vaudeville en comédie, nous serions donc plutôt tentés de l'encourager, car le vaudeville moderne pourrait facilement devenir, entre les mains d'un homme de génie, ce que devint la farce italienne entre les mains de Molière. Il trouverait facilement dans ses types, ses bouffonneries et même dans ses licences les élémens premiers, la matière informe et vivante de ses œuvres, et il ne les trouverait pas ailleurs. De l'ancienne comédie que reste-t-il en effet? Rien, si ce n'est un cadre presque hors d'usage et des traditions de déclamation morale et sentencieuse, ainsi que vous pourrez vous en convaincre aisément, si vous allez entendre quelques-unes de ces œuvres estimables et édulcorées qui se décorent du nom de comédies. Si la grande comédie a chance de revivre, elle sortira de la farce parisienne, car il y a de nos jours, qu'on ne s'y trompe pas, une farce parisienne, comme il y eut au XVIIe siècle une farce italienne, et voilà, pour le dire en passant, une des raisons pour lesquelles il ne faut pas trop mépriser cette démocratie littéraire dont nous parlions en commençant : elle peut fournir tous les matériaux d'une grande œuvre. Qu'un homme de génie, exempt de sots dédains et de répugnances académiques, prenant comme Molière son bien où il le trouve, vienne à paraître; il n'aura qu'à se baisser et à ramasser, et la comédie renaîtra.

Bon gré, mal gré, la critique est donc forcée d'aller là où se manifestent des signes d'activité et où se rencontrent des phénomènes intéressans à étudier. Ce n'est pas sa faute, si la vie se retire des genres honorés de la considération traditionnelle, et si elle se réfugie dans des genres dédaignés. La vie est une flamme en apparence capricieuse, aussi difficile à fixer que l'esprit, dont il a été dit qu'il soufflait où il voulait. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé, en écoutant quelqu'une de ces comédies nouvelles si

irréprochables, qui prétendent continuer les traditions de l'ancien répertoire, de répéter le mot de Mme de Maintenon en contemplant les carpes des piscines royales, et de regretter la bourbe du vaudeville! J'ai regret de dire que j'ai ressenti quelque chose de cette émotion mélancolique, qui n'est pas sans amertume, en écoutant la comédie de M. Camille Doucet: *la Considération*. Je dis que cette émotion n'était pas sans amertume, car je me reprochais vivement de ne pas prendre assez d'intérêt à la fable simple et honnête qui se déroulait sur la scène, de ne pas écouter avec assez de recueillement et d'onction les leçons morales et sensées dont la pièce est remplie. Il est certes amer de ne pas pouvoir assez admirer ce qu'on honore. Jamais pièce ne fut en plus parfait rapport avec son titre : *la Considération*. Elle est en effet digne de considération sous tous les rapports; ses draperies ne font pas un pli, et ce n'est pas pour son visage d'une impassibilité mondaine si correcte que fut jamais inventé le masque de Thalie. Son regard digne et froid impose involontairement le respect; elle ne rit pas, elle sourit à peine d'un sourire imperceptible, comme celui qui distingue les personnes auxquelles une haute situation interdit les manifestations trop extérieures de leurs sentimens. Sa tenue est parfaite, et vraiment c'est une comédie irréprochable. Cette perfection, et la considération qui en est la conséquence, ne laissent pas d'être assez embarrassantes pour la critique. C'est en vain qu'elle chercherait à entamer cette œuvre, ses dents de serpent ne trouveraient point une place où mordre. J'ai beau regarder de tous côtés, je n'aperçois aucun angle, aucune anse, aucune anfractuosité par où l'on puisse la saisir : comme toutes les personnes entourées de considération, elle ne donne prise à la critique par aucun endroit. Aussi, en désespoir de cause, je lui ferai le reproche de trop bien justifier son titre. Votre pièce, dirai-je à M. Doucet, mérite trop la considération pour une comédie; qu'est-ce, je vous prie, qu'une comédie qui ne rit pas, qui sourit à peine, et qui, pendant quatre actes, nous glace de respect? La comédie ne s'accommode pas d'une tenue si parfaite; elle n'a pas besoin d'être réservée, elle n'a besoin que d'être honnête. Je voudrais qu'à l'avenir M. Doucet eût le courage de chercher pour ses comédies d'autres titres de succès que cette glaciale estime. Si M. Doucet pouvait interroger les grandes œuvres dramatiques, et que celles-ci pussent lui parler, elles lui répondraient qu'elles ne se sont jamais souciées de tant de considération, et que leur unique ambition était d'imposer le respect au public non par la tenue et la réserve, mais par la sympathie, la cordialité et la familiarité.

Tout est d'ailleurs à l'unisson dans cette pièce, les sentimens, les caractères et le langage. Les sentimens sont d'une morale inattaquable, mais sans grande force; les personnages sont supportables, même quand ils sont odieux; le langage est agréable, facile, mais un peu éteint. La morale de M. Doucet est vraiment trop optimiste. Au point de vue mondain, je suis loin de lui en faire un reproche; mais l'optimisme, à moins d'être tout à fait résolu et déterminé, a un grand défaut dans l'art, qui est de rendre impossibles les types accentués. Quand on écrit une comédie avec un parti-pris de bienveillance bénigne, on se retranche nécessairement le droit de mettre les caractères humains en relief. Ce parti-pris impose au poète le

devoir de ne rien accuser par crainte d'exagération, de ne blâmer qu'avec mesure, de louer sans emportement, de critiquer sans amertume, d'aimer sans chaleur, de haïr sans passion. Pour obéir à son parti-pris, le poète est donc obligé de sacrifier les caractères et les passions et de se jeter forcément dans les sentences et les tirades morales. Nous avons décoré ce parti-pris de l'épithète d'optimiste; mais est-ce bien optimiste qu'il faudrait dire? En y regardant bien, il est évident que l'optimisme de M. Doucet n'a rien de particulièrement philosophique, et qu'il est chez lui une affaire de forme et de convenance. M. Doucet est un homme du monde, et il transporte au théâtre l'esprit de l'homme du monde, qui consiste à n'appuyer sur rien, à indiquer la pensée plutôt qu'à l'exprimer, à insinuer le blâme, à modérer les mouvemens des passions les plus violentes, à mettre une sourdine à toutes les paroles. Cet esprit est parfait chez un homme du monde; mais le poète dramatique doit s'en défendre et se l'interdire sévèrement. — Quoi! direz-vous, vous interdisez au poète dramatique la convenance du langage, la modération, la politesse? — Non certainement; mais la politesse et la modération du poète ne doivent pas être celles de l'homme du monde. Avez-vous remarqué dans *le Misanthrope* que le sauvage Alceste, qui dit si crûment leurs vérités aux gens, ne fait pas une seule infraction aux règles de la bienséance? La politesse d'Alceste est la politesse qui convient à l'auteur dramatique. En composant sa comédie dans le ton de l'esprit mondain et selon les règles de l'esprit mondain, M. Doucet s'est rendu, sans le savoir, coupable d'une hérésie dramatique. Rien n'est plus contraire au drame que l'esprit mondain, et deux minutes de réflexion suffiront pour en expliquer la raison. Cet esprit mondain, si mesuré, qui n'insiste sur rien et qui glisse sur toute chose, a été inventé précisément en haine du théâtre et du drame; il a été inventé afin de mettre une digue aux débordemens violens des passions, de prévenir les explosions dramatiques, en un mot afin d'empêcher que le théâtre ne fût transporté dans le monde. Rien n'est donc plus éloigné du théâtre que l'esprit mondain. Je livre ces quelques lignes aux méditations de M. Doucet. S'il veut à l'avenir créer des caractères dramatiques, qu'il astreigne un peu moins ses personnages aux convenances mondaines, et qu'il leur donne la permission de développer plus librement leurs caractères et leurs passions. N'est-il pas curieux que le seul de ses personnages qui ait un caractère véritable soit précisément le seul qui s'affranchisse à demi des convenances mondaines pour satisfaire ses passions, le personnage de l'envieux Duchesne? Lui seul pourrait dire, en continuant son rôle d'envieux : « Moi seul ici j'existe, car j'ai au moins une passion humaine, tandis que les autres ne sont que des ombres. »

On pourrait appliquer une partie de ces observations au drame que M. Belot, l'un des auteurs de l'interminable *Testament de César Girodot*, vient de donner à l'Odéon sous le titre : *la Vengeance du Mari*. Il y a beaucoup de soin, de recherche, de désir de bien faire dans ce petit drame, dont la donnée est absurde, et qui est conçu d'après un plan tout à fait faux. Je n'insiste pas sur la donnée : on a déjà fait remarquer à M. Belot qu'il fallait être le *Jacques* de Mme Sand pour se permettre certains paradoxes d'héroïsme conjugal; mais j'insiste sur le plan, qui est vraiment des plus singuliers.

M. Belot a eu l'intention de concilier deux systèmes opposés et tout à fait inconciliables, à savoir le système de la tragédie classique et le système romantique. Imaginez un drame à la façon d'*Antony* et d'*Angèle*, un drame bourgeois rempli de passions de la plus extrême violence et des situations les plus horribles jeté dans le moule de la tragédie française. Les règles d'Aristote ont été pleinement observées, et nous avons le déplaisir de voir une action bourgeoise étroitement enfermée dans les trois unités de temps, de lieu et d'action, ni plus ni moins que *Polyeucte* et *Athalie*. Ainsi emprisonné dans les formes sévères et froides qu'emploie Corneille et Racine, ce drame à passions équivoques et violentes me fait vraiment l'effet d'un de ces faux aristocrates dont la nouvelle loi sur les titres est en train de démolir la noblesse. Il y a un contraste choquant entre le cadre et le tableau, et la simplicité de moyens qu'a recherchée M. Belot dans une très louable intention, loin de concentrer et d'augmenter l'intérêt, l'étouffe au contraire et le diminue. C'est, je le crains, une chimère que de vouloir donner à nos passions modernes la sévérité du théâtre classique. Les héros du drame de M. Belot sont trop tranquilles pour m'émouvoir, et je ne puis m'empêcher de trouver que leur langage est trop faible pour les passions qui les agitent. Pourquoi donc sont-ils si mesurés dans l'expression de leurs douleurs? Leur situation est bien violente pour leur permettre tant de modération. Leur condition leur permet d'être moins réservés et de se livrer avec plus de liberté aux émotions de la nature. Après tout, ils ne sont que des bourgeois, personne ne les regarde, ils ne posent pas devant l'univers, et une fois que les portes sont closes et les domestiques éloignés, ils ont parfaitement le droit de se livrer à toutes les violences de leur désespoir. L'impression qui m'est restée de ce petit drame est justement l'impression opposée à celle qu'éprouve d'ordinaire le spectateur; j'ai trouvé qu'il finissait trop vite. Le spectacle était terminé avant que j'eusse pris cette habitude de l'émotion qui est nécessaire pour sympathiser avec les personnages du drame, le rideau tombait au moment même où je commençais à être touché, et cela grâce à la trop grande simplicité des moyens employés par l'auteur et au respect tout à fait bizarre qu'il a cru devoir témoigner aux trois unités. Et c'est ainsi que les meilleures qualités, la modération, la simplicité, la décence et la réserve mondaine peuvent devenir des défauts lorsqu'elles sont hors de leur place. ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.